

Digitalized by Google

Original from UNIVERSITY OF CALIFORNIA

RETAINED

Amon excellent am:
Inmer devolv Double
Faut Lawry

Tier is y Everylais. In a papier.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÉGNE

DE

NICOLAS In

EMPERATE DE RESSEE.

L'auteur se réserve tous droits de reproduction et de traduction pour cet ouvrage, qui formere cinq ou six volumes.

Pirit. - Typ. de Uh. Moyeneis, rue des Gres, 11. - 1868.



HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS IER

EMPEREUR DE RUSSIE

PAUL LACROIX (BHELOPUTER SACOR)

OFFICIER BE LA LECION D'HOMBER. CONSERVATION BY AN AUGUSTINOUS DE L'ARREVAL

TOME PRENIER



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET COMPAGNIE BOULEVARD SAINT-GERMAIN, Nº 77

1864

Tota devita réservis.

Le regne de l'Empereur Nicolas I^{er} est un des plus grands regnes qui aient marqué dans les annales de l'empire de Russie, l'Empereur Nicolas I^{er} est un des plus grands souverains qui soient montés sur le trône impérial.

L'histoire complète et définitive de ce règne sera écrite plus tard avec tous les développements qu'elle comporte, et bien des écrivains nationaux, qui aspirent à continuer le remarquable ouvrage de Karamzine, s'empresseront alors de traiter à l'envi ce magnifique sujet, quand tous les documents officiels auront été rassemblés, coordoin es et publiés par le gouvernement russe.

Mais, en attendant cette vaste et monumentale publication, qui a été confiée aux soins d'une commission composée d'I ommes d'État et de savants distingués, je me sus propose d'écrire en français, sous une forme presque familière, qui doit la mettre a la portée de tous les lecteurs, une Histoire de l'Empereur Nicolas, destinée surtout à faire connaître son caractère et son génie, destinée aussi à répandre par toute l'Europe le respect et l'admiration que m'inspire la mémoire de ce grand empereur

J'ai voulu faire un livre populaire, qui, émané d'un sentiment profond de sympathie, témoignera de mes études et de mes convictions d'historien, et qui aura d'autant plus de valeur et d'autorité aupres des esprits sérieux et des àmes honnêtes, que ma position est plus indépendante visà-vis de la Russie.

La postérité commence pour les grands hommes aussitôt que la tombe s'est fermée sur eux. C'est la voix de la postérité qui m'a cieté l'éloge de l'Empereur Nicolas I^e. Cet éloge, cette Histoire voit le jour, des anuées apres la mort du souverain, que la Russie pleure encore, tout en bémissant le règne de son auguste successeur. Voltaire avait attendu trente-quatre aus avant de publier l'histoire de Pierre le Grand.

La correspondance de Voltaire, relative à son Histoire de l'Empire de Russie sons Pierre le Grand, me fournirait textuellement tout ce que j'aurais à dire en faveur de l'Histoire de la vie et du règne de Nicolai Iⁿ, car, il y a un siècle, tout comme de nos jours, la Russie était mal connue et mal jugée. Voltaire, au moment d'entreprendre son brillant ouvrage, pouvait donc in liquer de la sorte le but qu'il se proposait alors et qui se rapprochait beaucoup de celui que j'au voulu atteindre après lui.

- On a, écrivait-il en 1757 au comte de Schottwaloff, on a des notions exactes de toutes les parties qui composent l'État, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait plus intéressant, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justos, parce qu'aussi ces détails peuvent servir à rendre Pierre le Grand, l'impératrice sa fille, et votre nation et votre gouvernement, plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation; ce sera vous, Monsieur, qui ferez tout, en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire. »

Je me trouvais précisément dans la situation où était Voltaire, lorsqu'il s'adresseit ainsi au comte de Schouwatoff, pour obtenir des mémoires authentiques qui pussent l'aider à composer l'histoire de son héros :

« Je me suis mun. de tout ce que l'on a écrit sur Pierre le Grand, écrivait-il le 11 août 1757, et je vous avone que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées... Ce qui mérite le mieux d'être connu ne l'est, en effet, de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de Sa Majesté, que d'ériger ainsi dans toute la terre un monument à la gloire de son père. Je ne ferat qu'arranger les pierres de ce monument. »

Avant d'aller chercher en Russie les documents originaux qui m'étaient indispensables pour donner à mon livre toute la solidité à laquelle il pouvait prétendre, j'avais déjà recueilli un grand nombre de matériaux utiles et même précieux, dans les pièces et les correspondances diplomatiques, connues on encore médites, que j'avais pu consulter; dans les journaux du temps, dans les livres imprimés en France et à l'étranger, que j'avais pris la peine de déponiller; dans les récits, dans les souvenirs, dans les confidences des contemporains, que je ne me lassais pas d'interroger.

C'est alors que, à l'exemple de Voltaire réclamant les conseils et, pour ainsi dire, la collaboration indirecte du comte de Schouwaloff, je me suis adressé à quelques personnages éminents qui devaient naturellement prendre intérêt à un projet d'histoire de l'Emperent Nicolas, puisque la mémoire de leur auguste maître leur était toujours chère et sacrée. J'avais à peine commencé mon ouvrage, que S. E. M. le comte de Kisseleff, ambassadeur de Russie en France, daignait le prendre sous ses auspices et honorer de ses encouragements l'auteur, qui lui restera éternellement dévoué et reconnaissant. Si cet ouvrage peut aujourd'hui paraître et s'i n'est pas trop indigne du sujet que j'ai essayé de traiter le premier, il m'est doux d'avoir à en remercier d'abord l'inépuisable bienveillance de M. le comte de Kisseleff.

l'avais demandé, au début de mon travai , quels étaient les documents principaux dont il me fallait faire usage dans

Google

l'Histoire de l'Empereur N colas I'. Ce fut M le baron Moiteste de Korff, secrétaire d'État et avors directeur de la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg, qui fut chargé de rédiger, à mon intention, un mémoire, dans lequel la question que je lui avais soumise était traitée à fond, avec autant de goût que de raison. Ce mémoire renferme des conseils précieux pour quiconque voudrait entreprendre la tâche délicate d'écrire l'inistoire contemporaine C'est une fine et ingénieuse appréciation des qualités et des devoirs de l'histoire, on y reconnaît à la fois l'expérience de l'homme d'État, l'érudition du bibliothècaire, le falent de l'écrivain

- " Il est à votre comm source, dissit notamment le savant M le baron Modeste de Korff, que la Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétershourg possede, entre autres richesses, une collection spec ale de tout ce qui a été publié sur la Russie dans toutes les langues du monde!.
- « Eh bien! cette collection, cont le chiffre, pour le dernier regne seul, monte à bien plus d'un milier de volumes, ne contient pas un seul livre (en parlant ici des généralités et de l'époque moderne), qui puisse servir de guide tant soit peu sûr pour un travail, je ne dira pas complet, mais du monte erai et rérieux sur notre pays. Même l'ouvrage de Haxthausen, même celui de Tengoborsky, ne sont pas exempts de malentendus notables, difficites à soisir et à

¹ Cette adm rable co les su, a neque en son genre, et que ne contient pas un tode 20,000 volumes, a été formée par les soms de M et arron Modeste de korft. Le Catalogue alphabéraque, autographié à ,5 on 20 rava plaires, los un un gras bourne .0-foi o.

Quant à tout le reste de ce millier de volumes et de brochures, excepté les écrits de Schnitzler et surtout son sevant ouvrage intitulé : l'Empire des Tsars, ce n'est qu'un ramassis d'erreurs complètes ou de vérités incomplètes, enfantées soit par une ignorance récilement incroyable des choses les plus simples, soit par une confusion d'événements, de dates, de lieux et de noms propres, soit enfin par des inductions fondées souvent sur un terme ou un mot russe mal compris, et même quelquefois sur des mots et des faits forgés tout simplement à plaisir...

* Si un Russe entreprenait d'écrire dans sa langue sur tel ou tel événement de l'h storre de France, et s'il demandait une base solide pour y asseoir son travail, on n'éprouverait certes aucun embarras à lui désigner, dans le vaste domaine de la littérature française, plus d'un résumé historique tout à fait approprié à ce but. Malheureusement, il n'en est pas de même chez nous. Pour l'époque de l'Empereur Nicolas surtout, nous ne possédons aucun ouvrage assez complet, que nous osious recommander aux étrangers. Le hyre-fragment d'Oustrialoff a été ecrit pour des lecteurs russes et nou pour des lecteurs étrangers, ce qui est fort différent; quelques autres essais sont des compilations aussi mexacles quant au fond, que défectueuses quant a la forme...

« En manifestant le desir d'être mis en possession de documents officiels, M. Paul Lacroix se trouve évidenment dominé par la conviction, assez générale à l'étranger, qu'en

Russie tout est mystère ; que rien des actes de notre gouvernement ne transpire dans le public, qu'enfin ce n'est qu'une protection spéciale et fout exclusive qui puisse laisser mettre la main aur ces documents inaccessibles à la foule.

α Je ne pense pas que M. Paul Lacroix confonde, commo l'immense majorité des lecteurs, le Sobranié Zakonoie avec le Sweet, notre Digeste et nos Institutes, mais il y a tout lieu de croire qu'il ne se fait pas une idée bien précise de la valeur du premier recuei , comme source historique.

« Or, ma longue expérience, exercée sur des objets de a nature la plus diverse, m'a suffisamment prouvé que, sans autre source d'informations que le Sobranit Zakonow, il est fort possible, relativement surfout aux derniers règnes, d'écrire un excellent aperçu non-seulement sur les faits législatifs et politiques, mais aussi sur les mœurs et les idées de l'époque. Il ne faut que l'assiduité pécessaire pour utiliser les matériaux de cette m ne abondante et, comme de raison, le talent convenable pour faire le triage et le classement de ces matériaux. C'est donc là la source qui doit être recommandée à M. Paul Locroix, de préférence à toutes les autres, car tout ce qu'il demande, tous les documents oftciels, s'y trouvent déjà in *extens*o.

« Quant à de plus amples détails, si M. Paul Lacroix óprouvant le besoin de les mettre en œuvre, on peut lui recommander encore la collection importante du Journal (français) de Saint-Pétersbourg, dont les articles sur l'intérieur avaient été pendant plusieurs années réunis séparément en forme d'édition hebdomadaire; la Gazette du Sénat (notre Bulletin des lois); celle de l'Académie impériale (russe et allemande); les Mémoires et Bulletins de l'Académie, redigés pour la plupart en français et en allemand; enfin les recueils périodiques publiés par nos différents ministères. Toutes ces collections, à peine connues à l'étranger, inôme de nom, enrichiront encore l'auteur d'une ample moisson de faits et de notions. Il n'est pas jusqu'à l'Almanach annuel de l'Académie, qui ne puisse four air une foule de renseignements nouveaux, généralement inconnus des auteurs étrangers qui écrivent sur la Russie. »

Je n'ignorais pas sans doute que la Russie possédait une vaste compilation historique, qui a plus d'importance, pour l'histoire, que notre Moniteur universel, et qui peut être comparée aux Fædera, conventiones et littera, de Th. Rymer (20 vol. ju-fol.), aussi bien qu'à nos Ordennances des rois de France (21 vol. in fol.). C'est évidemment dans ce recueil qu'il faut étudier le règne de Nicolas I*, règne si nourri de faits politiques, mais surchargé aussi de delaile législatifs et administratifs. Cependant cet immense répertoire chronologique d'ukases et de documents officiels, lequel ne comprend pas moins de trente énormes volumes in 4° pour les trente années de ce règne, était de nature, je l'avouerai, à épouvanter un historien, qui ne connaît pas la langue russe.

Je ne me faisais pas illusion, d'ailleurs, sur l'insuffisance des matériaux qui étaient dé, à entre mes mains et que j'avais empruntés soit à des journaux et à des livres français, soit à des ouvrages anglais et a lemands, soit a des correspondances diplomatiques, soit à des lettres particulières, soit à des entretiens mimes; je considérais ces divers matériaux comme des témoignages à passer au creuset de la critique, comme des indications à vérifier toujours avec défiance, comme des instruments d'enquête, comme de simples jalons, comme des reperes plus ou morns utiles. L'historien, dans son travail préparatoire, doit accepter J'abord tous les documents, en quelque sorte, sous bénéfice d'inventaire : il en fait ensuite l'examen et le triage; il retent les bons et rejette les mauvais.

C'est ainsi que j'ai procédé, quand il s'est agi d'écrire cette histoire ou plutôt cette chronique, d'après les notes recueil-lies et accumulées avec patience pendant six années consécutives.

Je n'avais pas a craindre, il est vrai, de subir, même à mon uisu, l'influence hostile, qui s'extale, pour ainsi dure, de certains livres, composés aver préméditation contre la Russie. Je m'étais mis à l'abri de ce système de mensonge et de dénigrement, en me proposant d'écrire mon ouvrage, loyalement, impartialement, consciencieusement, sans autre passion que celle de la vérité, sans autre intérêt que celui de la justice.

M. le baron de Korff, outre les aves qu'il avait bien voulu me donner, m'offrait un modèle à suivre dans le livre qu'il a rédigé par ordre du grand-duc hémiter Alexandre, aujourd'hui empereur de Russie, et avec l'assent ment de l'Empereur Nicolas, alors régnant. Cet ouvrage, intitulé: Avenement au trons de l'Empereur Nicolas, a obtenu

cinq ou six éditions en Russie et a été traduit en plusieurs langues. « Ce n'est pas encore de l'histoire, dit l'auteur dans la préface de ca livre il appartient à la posiérité de l'écrire; mais c'est une chronique vraie et consciencieuse, amsi qu'elle doit être faite par un contemporain. Un chroniqueur enregistre les faits et les événements; l'histor en les pèse et prononce le jugement. »

M le baron de Korff a fait plus encore que de nous servir de guide, en mettant à notre disposition cette chronique officielle, si vivante et s. dramatique, où nous avons largement puisé. Il a bien voulu nous confier une partie de ses mémoires personnels, bien plus intéressants que les documents dont Voltaire devait la communication au comte de Schouwaloff. Ce sont des extraits d'un journal manuscrit, qui nous représentent, en quelque sorte, la vie privée de l'Empereur Nicolas, prise sur le fait et racontée par un homme éminent, observateur exact et impartial, qui a en l'honneur d'approcher souvent l'Empereur et qui était toujours bien informé de ce qui se passait, soit à la Cour, soit dans le Conseil de l'Empire, soit dans l'entourage du souverain

Je demando grâce, en géneral, pour une source de renseignements, que rien, à mon seus, ne saurait remplacer, même dans l'bistoire la plus sevère, la plus abondante en preces et documents authentiques : ce sont les souventrs intimes des contemporains ; ce sont les confidences inappréciables de ceux qui ont vu et entendu; ce sont, pour ainsi dire, les vrais échos du passé. Le me suis servi sans

Google

r₄, r , s₄, s₄,

cesse de ces renseignements particuliers, quoique toujours avec discrétion, pour donner de la vitalité a mon œuvre, pour colorer le tableau, pour animer la statue, pour ne laisser dans l'ombre aucune des faces de la grande figure historique que je me suis efforcé d'élever sur son piédestal, en un mot, pour représenter l'homme à côté du souverain. « La plus grande difficulté de ce travail, disait Voltaire (17 juillet 1758) en parlant de son Pierre le Grand, consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations. »

Il ne faut pas, ce me semble, dédaigner l'anecdote, quand elle est vraie et curieuse; il ne faut pas omettre des traits de curectère, quand en les rencontre dans la vie privée de ce souverain qui ne s'est jamais démenti en ses actes non plus qu'en ses paroles, et qui n'a pas été moins admirable comme chef d'une grande famille que comme chef d'une grande nation. Je me suis donc, dans ce but, formé un immense dépôt d'informations verbales, recherchées de tous côtés et enregistrées toujours au moment même, presque sous la dictée des personnes honorables, qui ont bien voulu répondre à mes questions et m'ouvrir, pour ainsi dire, la cassette de leurs propres souvenirs. Vingt volumes de textes officiels, par exemple, ne m'auraient point appris ce que j'ai tiré d'une simple conversation avec le prince. Orloff ou le comte de Nesselrode.

Voilà peut-être les meilleures sources de l'histoire d'un monarque, qui est encore et sera tonjours vivant dans la pensée de ses anciens serviteurs.

Il y a en Russie un immense écho, que j'ai pa faire vi-

brer et qui m'a donné, pour ainsi dire, e diapason de l'opipinion publique, car mon livre doit être l'expression franche et chaleureuse de cette opinion publique, qui m'a conseilté d'écrire l'histoire de l'Empereur Nicolas, au moment même où la Russie, en larmes, était encore prosternée devant le cercueil de son immortel souverais.

Je m'occuperai peu des événements de l'histoire générale en Europe sous le règne de Nicolas IT, mais je m'occuperai beaucoup de l'influence de ce sage empereur dans la politique étrangère; je représenterai le noble rôte de moderateur international, qu'il a fidèlement observé durant lirente années; je constaterai la prépondérance de la Russie dans les cabinets ou il était l'arbitre de la paix et de la guerre; je prouverai enfin que ce puissant autocrate na jamais eu d'autre désir, d'autre ambition, que de maintenir l'équi ibre européen, de defendre la causo de l'ordre contre la révolution et de faire triompher partout, comme dans son empire, le principe d'autorité, qui est la base de tout gouvernement juste, fort et durable.

Je n'aurai pas de peine à combattre et à détruire des préjugés absurdes qui existent relativement à l'esprit et à la constitution du gouvernement russe. Je montrerai l'Empereur Nicolas préparant l'affranchissement des serfs, fondant une aristocratie bourgeoise et rurale, aimant et protégoant le peuple, développant l'agriculture et l'industrie, accroissant le bien-être et la richesse des masses, multipliant les forces vives de la nation, organisant la propriété foncière, établissant la justice, rédigeant des codes, améhorant l'état social, impatient et jaloux de la grandeur et de la prospérité de son empire, mais confiant dans les destinées de la Russie et humblement résigné aux décrets de la Providence.

Ne sera-ce pas une belle tâche, si difficie qu'elle soit à accomplir, que d'essayer de reproduire tous les traits de cette grande figure historique? En racontant simplement, naïvement, sympathiquement, l'Histoire de l'Empereur Nicolas depuis sa naissance, je dirai son éducation sous les yeux de son auguste mère, ses voyages à l'étranger dans sa jeunesse, son respect et sa reconnaissance envers son frère ainé Alexandre I'', son ambition de bonheur domestique, son amour de l'ordre et de la discipline, sa rigide soum saion aux lois fondamentales de l'Empire lors de son avénament au trône, sa formeté et son courage en façe des rebelles et des conspirateurs, ses nobles et touchantes relations avec ses frères Constantin et Michel, son aptitudo merveilleuse à tous les soins du gouvernement, son ardeur infatigable au travail, sa prodigiense intelligence de l'administration, sa passion pour les choses militaires, son coupd'œil d'aigle dans la politique, son goût éclairé pour les sciences, les lettres et les arts, su générosité inépuisable, son dévouement chevaleresque à l'égard de ses amis, son implacable ressentiment à l'égard des ennemis de l'État, sa bonté excessive et pleine de délicatesse, sa vie de souverain au milieu de sa cour, sa vie de pere de famille au milieu de ses enfants, sa mort, si édifiante et si radieuse, qui a été à la fois celle d'un empereur, d'un philosophe, d'un chrétien.



Dans ce livre que je consucre à tous les actes d'un règne rempli de grandes choses, j'aurai une occasion toute naturelle d'étudier à fond l'organisation domaniale, financière, religieuse, militoire, administrative de la Russie, organisation créée ou perfectionnée par le génie de l'Empereur Nicolas III; mais, tout en apportant une attention minutieuse à ce côté sérieux et instructif de mon ouvrage, je ne perdrai jamais de vue que mon but principal, en écrivant cet ouvrage, est de lui donner le plus possible de lecteurs et de faire beaucoup de partisans, en France ainsi qu'en Europe, à cette grande nation russe que je regarde comme la sœur et l'émule de la France dans l'avenir de la politique et de la civilisation.

PAUL LACROIR

Paris, 1" juillet 1864.

T Google

r₄, r + r 8, A

HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

D E

L'EMPEREUR NICOLAS

Google

Crara from

Niculas Pavlovitch, qui devait un jour être Nicolas Iⁿ, empereur et autocrate de toutes les Russies, naquit, au château de Gatchina, le 6 juillet (25 juin, calendrier russe ', 1796, qui fut la dernière année du grand règne de l'impératrice Calherine II.

C'était le troisième fils et le neuvieme enfant au grandprince héritier Paul Pétrovitch et de so seconde femme Marie Féodorovna, princesse de Wurtemberg. Ses deux frères ainés Alexandre et Constantin avaient alors, l'un dix-huit ans et demi, l'autre dix-sept ans de plus que lui, Alexandre étant né le 17 décembre 1777, Constantin le 29 mai 1779. Cinq de ses sœurs étaient entore vivantes : Alexandra, née en 1783; Hélène, née en 1784, Marie, née en 1786; Catherine, née en 1798, et Anne, née en 1795. Une soule, Olgo, née en 1792, avait éte enfevée par la mort à l'âge de trois ans.

Su nombreuse et si florussante que fût la famille impériale, le pere et la mère regardèrent comme un bienfait du ciel

[•] Dans le siècle dernier, le 55 juin du calendrier grec vieux style) correspondait au 6 juillet du calendrier latin (nouveau style); mais, dans le siècle actue, il correspondau 7 juillet. Vollà pourquoi on a tonjours célébré en Russie la noussance de l'empereur Nicolas le 25 juin (7 juillet, nouveau style).

la naissance de ce neuvième enfant, de ce troisième fils, qu'ils avaient longtemps désiré, car leurs deux stués ne leur appartenaient pas, pour ainsi dire : l'impératrice Catherine s'en était emparée des le berceau, pour les faire élever sous ses yeux et d'après ses idées : elle se montrait jalouse de l'autorité exclusive qu'elle s'était attribuée à leur égard, et elle se concentrait dans l'affection maternelle, aveugle et passionnée, qu'elle avait, en quelque sorte, détourné de son propre fils pour la reporter sur eux.

Paul Pétrovitch et sa femme Marie Féodorovna n'avaient donc pas encore jour réel ement du bonheur d'avoir un fils, et ils n'espéraient plus, après seize ans d'attente, que ce bonheur leur fût réservé

Plus d'une fois, Catherine II avait dit à sa bru : « Vous m'avez donné deux princes; c'en est assez pour moi. Je vous abandonne tous ceux qui pourront venir désormais. »

Lorsque Marie Féodorovna devint encemte pour la neuvième fois, Catherine ne lui épargna pas des mots piquants et amers sur sa fécondité qui ne lui donnait plus que des filles; on a recueilli, entre autres, cette parole peu bienve, llante dans la bouche d'une aïeule :

« La meilleure terre, qui a produit deux belles moissons, se repose en laissant pousser les mauvaises herbes. »

Ces épigrammes affligement Maris Féodorovau et lui faisaient sentir plus crue lement le chagrin qu'elle éprouvait de se voir privée, à proprement parler, de ses fils Alexandre et Constantio.

Quand l'imperatrice apprit que Marie Féodorova avait mis au monde un fils, elle n'exprima son sentiment que par un geste de dépit; elle resta pensive quelques instants, puis elle annonça immediatement son départ pour Gatchina. Pendant la route, rien ne fit trêve à ses préoccupa-

En arrivant au château que Paul Pétrovitch avait transformé en une véritable forteresse flanquée de tourelles et entourée de fossés, Catherine II ne chercha pas à réprimer le dédaigneux sourire qui errait sur ses ièvres. Elle avait cro remarquer que le pont-levis ne se baissait point assez vite devant elle, et sa colère n'était pas calmée lorsque le grand-prince Paul vint à sa rencoatre avec tous les témojgnages d'un profond respect. Elle lui adressa un bonjour banal et passa outre pour se rendre directement dans l'appartement de l'accouchée : elle alla droit au berceau, prit dans ses bras l'enfant, qui était d'une taille et d'une force extraordinaires, l'approcha d'une fenêtre et l'examina en silence.

Un éclair de satisfaction brilla sur les traits de l'impérarice, qui sourit au nouveau ne et le baisa au front.

L'enfant, qu'elle remit dans son berceau, la regardait fixement avec de grands yeux étonnés.

Catherine re, artit presque sur-le-champ et revint a Saint-Péterabourg, encore impressionnée par ses propres pressentiments; le soir même, elle écrivait à un de ses amis : « Je suis devenue grand'mère d'un troisième fils, qui, par la force extraordinaire dont il est doné, me semble destiné à réguer, quoiqu'il ait deux frères ainés. 🛥

Suivant sa promesse, l'impératrice ne s'arrogea aucun droit sur ce troisième fils qui fut laissé absolument à la discrétion de sa mère.

Heureuse de n'avoir à partager avec personne les priviléges de la maternité, Marie Féodorovaa s'empressa de chercher la gouvernante à qui elle confierant cet enfant. Son choix tomba naturellement sur la comtesse Charlotte Kar-





lovue de Lieven, dame d'honneur, qui avait été chargée déjà de la première éducation des grandes-duchesses et qui s'acquittait de ces fonctions délicates avec tant de sollicitude et de dévouement, qu'elle semblait faire partie de la famille impériale.

La comtesse de Lieven, veuve d'un général-major, avait passé vingt ans à la cour sans se faire un seul ennemi : tout le monde l'affectionnait et la respectait. Cetherine II l'avait hien caractérisée en l'appelant un océan de douceur et d'indulgence.

Ce fut l'impératrice qui la désigna d'abord pour remplir la charge de gouvernante des grandes-duchesses, et Marie Féodorovna, malgré la défiance que pouvait lui inspirer l'auguste maia qui lui faisait ce présent, se trouva bientôt sous le charme que la comtesse de Lieven exerçait d'une manière presque irrésist.b.e Elle eut dès lors une amie sûre et fidèle; ses filles eurent une seconde mère.

Catherine II, c'est un fait que l'histoire a recueill, sans l'avoir jamais expliqué, n'aimait pas son fils Paul.

Avant la mort de Pierre III, clie ne lui témoignait que de l'indifférence; depuis cette mort tragique (14 juillet 1762, qui avait été précédée de l'abdication du faible et malheureux empereur, elle ne dissimula plus l'antipathie qu'elle ressenta i pour le jeune orphelin, et cette antipathie ne fit que s'accroître à mesure qu'il avançait en âge

Elle le regardant, d't-on, comme le vengeur mévitable de son père, et dans cette pensée qu' la tourmentait sans cesse, elle le tout toujours à distance du gouvernement.

Elle savait que ce prince, par cela seul qu'il sembla t desuné à hériter du trône tôt ou tard, se recommandait à l'intérêt du peuple russe et gagnait tous les jours le cœur de ses futurs sujets : elle évitant donc autant que possible de le laisser se produire à son avantage; elle n'avait même jamais souffert qu'il prit un commandement dans les armées impériales.

La situation étrange et pénible qu'elle lui avait faite, se révèle et se peint dans une scule phrase, qui a toute l'importance d'un acte politique. Lorsque Catherine déclara la guerre à la Turquie en 1788, Paul écrivit à sa mère : « Toute l'Europe connaît le désir que j'ai de combattre les Ottomans : que dira-t-elle en apprenant que je ne puis le faire?

 L'Europe dira, lui répondit l'impératrice, que le grandduc est un fils respectueux.

On a supposé, sans la moindre preuve, que le césarévitch (c'était le titre que l'impératrice lui aveit donné) justifiait jusqu'à un certain point les défiances dont il fut l'objet pendant le règne de sa mère; on a même raconté qu'il avait proféré des menares vagues et sinistres contre les meurtriers de son père, à la mémoire duquel il rendait en effet un colte de piété filia e

Mais la principale cause de l'espèce d'éloignement que l'impératrice avait constamment montré à son égard, c'était plutôt l'opposition sourde et malveillante qu'il semblait faire aux idées et aux actes politiques de sa mère; c'était aussi son caractère faible et violent à la fois, mobile et capricieux, inquiet et hizarre

Catherine, en un mot, ne le jugeait pas digne de porter la couronne après elle, et reportant sur le fils l'aversion dédargneuse qu'elle avait éprouvée pour le père, elle l'éloignant du pouvoir et le cachait autant que possible aux yeux de la cour.

Elle se promettant d'ailleurs de régner assez longtemps pour accomplir ses vastes desseins et pour achever l'œuvre de Pierre le Grand.





Il est à peu près certain que le césarévitch Paul ne serait pas monté sur le trône, si Catherine eût vécu quelques années de plus. Etle avait déjà fait entendre en différentes occasions qu'elle destinait sa succession impériale à son peut-fils le grand-duc Alexandre Paulovitch, car l'ancienne loi fondamentale de l'empire, qui avait réglé jadis l'hérédité des tzars dans l'ordre de primogéniture des enfants mâles, était tombée en désuétude, sans avoir été abolie.

Ce fut donc pour se préparer un béritier de son choix, que Catherine maria, presque au sortir de l'enfance, son fils unique Paul à une princesse de Hesse-Darmstadt (40 octobre 1773) Cette princesse intéressante, Nathalie-Alexéiovna, étant morte en couches deux ans et dem après son mariage, l'impératrice trouva pour la remplacer immédiatement une princesse de Wartemberg, qui prit le nom de Marie Féodorovna.

L'épouse du césarévitch remplit avec une sorte d'obéissance ponctuelle les intentions de son auguste belle-mère : elle lui donna, en moins de trois années, deux pet ts fils, Alexandre et Constant n, que l'illustre impératrice garda près d'elle et dont elle se réserva exclusivement la direction absolue, en s'attribuent sur eux tous les droits du père et de la mère. Ces enfants éta ent dans sa ponsée les véritables représentants du nom des Romanoff et les continualeurs de son glorieux règne.

Le césaréviteli avait compris que sa situation à la cour était fausse et difficile ; il n'attendit pas qu'elle devint in o-lérable. Il se retira dans le château de Gatchina, à 57 verstes de Saint-Pétersbourg.

Ce château magnifique, construit par le prince Grégoire Orloff, l'impératrice l'avait acheté pour en faire don à son fils. Elle lui assignait ainsi une retraite honorable, où l vécut plus de dix nonées, au milieu de sa nombreuse famille qui ne le consolait pas toujours de l'inaction à laquelle il se voyait condamné.

Encore si dans sa solitude il avait pu échapper à la surveillance continuelle dont il était entouré et qu'i ne supportait pas sans se sentir profondément humilié!

Il était naturellement bon, affable et généreux, mais me caractère avait fini par s'aigrir et s'envenimer, en subissant une contrainte qui l'irritait. Il avait pour sa noble femme une affection qui allait jusqu'au respect; il était plein de tendresse pour acs enfants et il voysit avec joie grandir sous ses yeux les cinq falles qui lui restaient et qui déjà s'appropriaient la beauté et les grâces de leur mère. Mais il conservait malgré lui une sorte de ressentiment et de mauvais vouloir contre ses deux fils ainés, comme s'ils enseent été coupables de lui avoir enlevé la sympathie et la confiance de Catherine II

Plus il sentant la main de fer qui l'écartant du trône, plus il s'y rattachant par un effort d'imagination, et il se persuadait que d'un moment à l'autre sa destinée altait changer : il était déjà empereur en idée et il donnait carrière aux projets de réforme qu'il avait conçus de longue date.

De là une espèce de sièvre morale qui le consumait incessamment et dont les accès ressemblaient quelquesois à des symptômes de solie. Le comte de Ségur, qui eut occasion de l'approcher en ce temps-là, nous laisse soupçonner combien ce malheureux prince avait soussert pour en être arrivé à cette triste métamorphose : « Sans qu'il sût nécessaire d'une longue observation, on apercevait dans toute sa personne, et principalement lorsqu'il parlait de sa position présente et suture, une inquiétude, une mobilité, une mésiance, une



Organia UNIVERSITY OF A - A - susceptibilité extrême, enfin ces bizarremes qui dans la suite furent les causes de ses fautes, de ses injustices et de ses mallieurs.

Catherine II, qui ne comptait plus dès longtemps sur son fils Paul pour porter après elle a couronne impériale, avait voulu du moins que ses deux petits-fils Alexandre et Constantin fussent capables de lui succéder. Elle présidant personnellement à seur éducation, mais elle n'avait pas tardé à reconnaître qu'Alexandre, mieux doné par la nature, it est vrai, que Constantin, semblait seul destiné à remplir ses ynes secrètes et à lui assurer un béritier digne d'elle

Cependant elle chérissait trop le grand-duc Constantin, pour ne pas lui conserver, malgré ses défauts, malgré son infériorité physique et morale, une prédilection que chaque jour rendait plus dominante et plus avengle.

Constantin avait sans doute de bonnes qualités et surtout de bons mouvements, mais l'éducation n'eut jamais de prise sur lui et ne parvint pas plus à poir son caractère abrupte qu'à régler ses matmets indomptables.

Alexandre, au contraire, s'é ait montré de bonne heure un prince accompli : il avait une rare intelligence, une mémoire étonnance, un esprit facite, pénétrant, plein de finesse; il aimait l'étude et le travail; mais ce qui le distinguant surtout de son frère, c'était une parfaite égalité d'humeur, c'était une douce et maltérable hienveillance qui se reflérait sur ses traits comme dans toutes ses actions.

Les deux frères, si dissemblables qu'ils fussent à tous égards, étaient liés l'un à l'autre par une tendresse mutuelle qui ne se démentit jamais, et Constantin joignait à cette affection fraternelle une espèce d'enthousiasme que lin in-

Google

spirait la supériorité de son ainé, supériorité éclatante dont il avait conscience sans en être jaloux.

La différence entre eux était aussi grande sous le rapport physique qu'au point de vue moral et intellectuel.

Alexandre avait la beauté de sa mère La régularité de ses traits, la noblesse de sa physionomie, la douceur de son regard, le charme de son sourire, exerçaient une véritable séduction sur tout ce qui l'entourait; l'élégance de son maintien, la grâce de sa démarche, la distinction de ses manières, répondaient d'ailleurs à tous les avantages qu'il tenait de la nalure

Constantin ressemblait à son père : quoique grand et bien pris dans sa taille, il aveit une physionomie dure et sauvage, qui manquait de distinction, sinon de caractère; ses yeux vife et perçants, cachés sons d'épais sourcils, prenaient parfois une expression de bonté presque suave. Il ne se piquait pas, d'eilleurs, de suppléer à l'absence des brillantes qualités qu'on admirait chez son frère. Il était bizarre, capricieux, emporté, vindicatif. Il n'en avait pas moins gagné les bonnes grâces et les préférences de son sieule en l'amusant par des espiègleries et des malices. Il ne voulut jama's rien apprendre, si ce n'est l'exercice et les manœuvres des troupes. Aussi manifesta-t il bientôt une passion exclusive pour le métier de soidat.

Alexandre avait une répugnance instinctive pour la guerre, et cependant il s'était appliqué aux sciences militaires et il n'avait pas manqué d'y prendre goût, en les rattachant à l'histoire des grands capitaines. Il finit par s'intéresser, peutêtre sons l'influence de l'exemple de son frère, à ce qu'il appetait son service dans l'armée; il se plut à revêtir un uniforme, à apprendre le maniement des armes et à diriger les évolutions de l'infanterie et de la cavalerie.



Catherine II éprouvait un vil sentiment de joie et d'orgueil, lorsqu'elle assistait avec la cour à des exercices où ses deux petits-fils se perfectionnaient sous ses yeux à l'école du soldat et de l'officier. Ce n était pas néaumoins pour faire de son Alexandre un homme de guerre, qu'el e lui avait choist comme instituteur le colonel Laharpe, sous la direction du comte Nicolas Sollikoff, gouverneur des deux jeunes princes.

Le colonel Labarpe, originaire du pays de Vaud, était moins un militaire qu'un savant et un philosophe. C'était, du reste, un homme de bien, mbu des principes de Voltaire et de J.-J. Rousseau, mais animé des plus nobles et des plus loyales intentions. Ses leçons at ses conseils jetèrent dans le cœur de son élève les germes d'une sage philosophie et le préparèrent à gouverner des peuples qui n'avaient pas encore joui de tous les bienfaits de la civilisation moderne.

Le grand-duc Alexandre, dont l'âme tendre et sensible devait sympathiser avec les idées philosophiques de son précepteur, lui avait voué une estime et un attachement qu'il lui conserva toujours.

— Je vous remercie des soins que vous donnez à mon petit-fils, disait Catherine au colonel Laharpe; vous en faites plus qu'un empereur, vous en faites un homme.

L'impératrice n'oubliait pas qu'elle avait été elle-même, pour ainsi dire, à l'école de Voltaire; mais, quel que fût son culte pour la phi osophie et pour les philosophes, elle n'était pas moins décidée à élo gner de ses États les doctrines perverses et les hommes dangereux qui menaçaient la constitution politique et sociale de l'Europe.

Le bon sers et la modération de l'élève du colonel Laharpe ne pouvaient aussi accepter les violences et les folies de la Révolution française, bien que le jeune grand-duc admit en



principe une partie des vérités nouvelles que cette Révolution avait proclamées au nom de la raison et de l'humanité. Mais il ne cherchait pas à se défendre d'une horreur innée contre les révolutionnaires, c est-à-dire contre les perturbateurs de l'ordre établi.

Il partageait les sentiments de son illustre aieule, qui se réjouissait de retrouver la plupart de ses idées et de ses opinions dans l'esprit de son petit-fils. Catherine n'avait pas essayé toutefois de l'initier aux habitudes galantes de la cour de l'Ermitage, où les mœurs étaient aussi relâchées que dans les autres cours de l'Enrope au dix-huitième siècle.

Loin de là, dès que le grand-duc Alexandre ent atteint l'âge adulte, elle s'occupa de lui chercher une épouse et de la lui choisir entre trois sœurs, princesses de Bade, avec une sollicitude toute maternelle. E le le maria, le 9 octobre 1793, à la seconde de res trois sœurs, Louise-Marie-Auguste, qui se nomma dès lors Élisabeth Alexétovna. Les deux autres devaient aussi pomer la couronne: l'une fut reine de Suède, l'autre reine de Bavière.

Le mariage du grand-duc Alexandre avec la princesse Elisabeth promettait d'être heureux : ils semblaient faits pour se plaire, pour s'entendre et pour s'aimer mutuellement.

La grande-duchesse nétait pas seulement remarquable par sa beauté: elle avait de l'esprit, des talents, de l'instruction et, par-dessus tont, un caractère charment, doux et facile, généreux et dévoué. Ses yeux bleus où se pe gnart son âme, ses beaux cheveux cendrés, sa taille souple et élégante, sa démarche noble et gracieuse, avaient séduit et enchanté son jeune époux, qui fut pour elle, pendant les premiers temps de leur union, attentif et passionné

Mais Alexandre se détacha insensiblement de cette affection tendre et fidèle que sa femme ne cessa jamais de lui porter; il se refroidit pour elle tous les jours davantage, sans qu'on ait pu deviner la cause de ce changement, et il en vint bientôt à une séparation presque complète, qui n'alla pourtant pas jusqu'au divorce.

La grande-duchesse ne lui avait donné que deux filles qui moururent en has âgo et qui ne lui avaient pas laissé l'espérance d'avoir d'autre enfant

On a prétendu que l'impératrice Catherine n'était pas étrangère à la ruine de leur bonheur domestique; on a dit même qu'elle avait usé de son autorité et de son adresse pour brouillerles époux et qu'elle s'était ainsi vengée de la grandeduchesse Elisabeth qui avait eu l'imprudence de l'offenser en blâmant quelques actes de sa vie privée.

D'autres historiens out attribué, au contraire, à la propre mère d'Alexandre, la mystérieuse influence qui avait amené la froideur et l'éloignement de son fils pour une épouse qu'elle ne lui avait pas choisie.

Quoi qu'il en soit, le grand-duc, dans l'effervescence de l'âge et des passions, ne se mit pas en garde contre les entraînements et les séductions que lui offrait une cour livrée aux plaisirs . il donna bientôt, dit-ou, à sa femme des rivales qui ne l'égalaient pas en beauté et qui étaient indigues de lui être comparées sous le rapport des qualités du cœur.

La grande-duchesse Élisabeth eut le tort de suivre les conseils de sa fierté blessée et d'éviter avec soin les occasions qui auraient pu faire naître un rapprochement entre elle et son man; elle se int à l'écart, elle se renferma tristement dans son intériour et laissa la place libre à des haisons passagères qui l'empéchèrent de reconquérir l'affection d'un

époux bien-aimé Elle vécut avec lui, comme s'ils avaient toujours été étrangers l'un à l'autre, en conservant aux yeux du monde une apparence de relations polies et même amicales.

Mais Éisabeth, qui n'avait pas cessé d'adorer le seul homme qu'elle pût aimer en restant fidele à ses devoirs dépouse, se consumait dans les regrets et dans les larmes. Elle cachait son incurable douleur et passait des heures entières à contempler le portrait de l'époux qui l'avait délaissée.

L'impératrice Cetherine n avait pas mieux réussi, en chossissant une femme pour le grand-duc Constantin, qui n'avait pas encore accompli sa seizième année.

Constantin ne se sentait aucun goût pour le marage: il résista quelque temps, sur ce point, à la volonté de son inflexible aïeule; mais il se vit forcé, sous peine de tomber lui même en disgrâce auprès d'elle, d'épouser, le 26 février 1796, la princesse Julienne de Saxe-Cobourg, qui prit le noin d'Anne Féodorovna, en contractant cette affiance qu'elle subissait également à contre-cieur.

Ils étaient et ils restèrent complétement indifférents l'un à l'autre; leur union n'eut pas même le résultat que Catherne eu avaitattendu, car elle fut stérile, et au bout de quatre années de mésintelligence réciproque, les époux se séparè rent volontairement, pour ne plus se revoir. La princesse retourna en A.lemagne et le grand-duc Constantin arrangea sa vie comme s'il n'eût pas été marié et comme s'il no devait jamais l'être.

En faisant ces manages hâtifs et imprudents, Catherine n'avait pas en d'autre pensée que de créer autour d'elle une nombreuse famille impériale et de transporter l'hérédité du trône sur la tête de ses petits-enfants, à l'exclusion de son

Google

LN FA . F L 1 A

fils Paul qu'elle aurait déclare sans doute inhabile à lui succéder.

El e ne pensait pas d'ailleurs approcher du terme de son règne; elle formait encore de gigantesques projets, et si par hasard elle venait à craindre de n'avoir pas le temps de les exécuter, si un pressentiment la troublait tout à coup de l'idée de sa mort prochaine, elle reportait ses regards avec assurance sur les deux jeunes princes qu'elle avait élevés à ses côtés comme une mère tendre et jalouse, comme une tutrice prévoyante et sage.

Mais, étrange caprice de la destinée, ces deux princes qui étaient ai près du pouvoir et qui avaient appris dès l'enfance à regarder la couronne comme un bien qu'ils pouvaient posséder tôt ou tard, ne sentaient pas poindre en eux la plus légère ambition; ils n'éprouvaient l'un et l'autre que de la répugnance pour le fardeau de la grandeur, et la eussent consenti volontiers à échanger leur pompeux avenir contre une heureuse et douce médiocri é; ils n'ava ent aucune sympathie pour le faste des cours, et ils ne se soumettaient aux servitudes de l'étiquette et du cérémonal, qu'en faisant violence à leurs goûts et à leurs sentiments. C'était là sans doute la conséquence naturelle de l'éducation philosophique qu'on leur avait donnée.

Moi, souverain l'répondit un jour Constantin à son aïeule qui l'invitait à se conduire comme s'il était destiné à régner un jour. Je serais bien mailieureux sur le rône et je craindrais fort que mes sujets fussent encore plus malheureux que moi. Si Votre Majesté me permettait de choisir le sort qui me convient, mon choix serait bientôt fait

— En bien lui dit l'impératrice, choisesez donc et nous verrons si je suis ossez puissante pour réal ser vos désirs — Mes désirs ne sont pas trop ambitieux, reprit galement le grand-duc; je demande à rester à perpétuité inspecteur aux revues, et même je me contenterals d'être caporal instructeur dans un régiment de la garde.

Le grand-duc A.exandre ne s'exprimant pas avec autant de franchise et d'abandon v s-à-vis de l'impératrice, mais it peusait au fond comme son frère, et il ne voyait pas sans tris/esse et sans inquiétude la couronne suspendue, pour ainsi dire, au dessus de sa tête Catherine ne dissimulant plus ses intentions secrètes : elle avait laissé entendre plus d'une fois que son petit-fils Alexandre était appelé à régaer après elle.

Un jour qu'elle appuyant, devant iui, sur la nécessité où il se trouvait de se rendre de plus en plus digne de sa haute destinée, le prince osa lui représenter respectueusement qu'elle avait un fils encore jeune, le césarévitch, qui serant son auccesseur légitime, mais qui n'aspirait, ajouta-t-il, qu'à la voir continuer le plus longtemps possible son glorieux règne.

— Je suis maîtresse de désigner l'héritier qui me plaira, dit-elle sévèrement, et je désignerai le plus capable de servir les intérêts de la Russie. Quant à vous, mon fils, tenezvous prêt! Je n'ai pas terminé ma tâche, je me sens la force, Dieu merci, de poursuivre l'accomplissement de mes desseins; mais la vie humaine est fragile et nous ne savons pas ce qui doit arriver demain!

Le prince baissait la tête et s'affligeait de ce qui aurait fait la joie d'un autre.

Il espérait que son auguste aïeule vivrait encore de longues années, et il éloignait ainsi dans ses prévisions un moment qui devait le forcer d'opter entre deux partis à prendre qu'il jugeait également difficiles : le refus ou l'acceptation d'une couronne qu'il ne voulait pas disputer à son père. Il avait dès lors la ferme résolution de n'être jamais empereur.

Une lettre confidentielle, qu'il écrivait, le 10 mai 1796, au prince Victor Kotchoubey, alors ambassadeur à Constantinople, son ami d'enfance, nous révèle, d'une manière bien curieuse, les nobles préoccupations de cette âme d'élite

- « Oui, mon cher ami, je le répete, je ne suis nullement satisfait de ma position : elle est trop brillante pour mon caractère qui n'aime que la tranquillité et la paix. La cour n'est pas une habitation faite pour moi ; je souffre chaque fois que je dois être en représentation, et je me fais du mauvais sang en voyant ces bassesses qu'on fait à chaque instant pour acquérir une distinction pour laquelle je n'aurais pas donné trois sous. Je me sens malheureux d'être ob igé d'être en société avec des gens que je ne voudrais pas avoir pour domestiques, et qui jouissent ici des premières places.....
- Enfin, mon cher ami, je ne me sens pas du tout fait pour la place que j'occupe dans ce moment, et encore moins pour celle qui m'est destinée un jour, et à laquelle je me suis juré de renoncer, soit d'une manière, soit de l'autre
- Voità, mon cher ami, le grand secret qu'il me tardait depuis si longtemps de vous communiquer, et dont je n'ai pas besoin de vous recommander le silence, car vous sentez que c'est une chose qui peut me casser la tête. J'ai prié M Garrick, en cas qu'il ne puisse vous remettre cette lettre, qu'il la brûte, et qu'il n'en charge personne pour vous.
- Tai beaucoup pesé et combattu cette matière, car i faut que je vous dise que ce projet m'est entré en idée avant même que je vous aie connu, et je n'ai pas ardé à ma decider au parti que j'ai pris.
 - Nos affeires sont dans un desordre incroyable; on pille

Google

de tous chies; tous les départements sont mal administrés; l'ordre semble être banns de partout, et l'Empire ne fait qu'accroître ses domaines; ainsi comment se peut-il qu'un seul homme puisse suffire à le gouverner et, encore plus, à y corriger les abus; c'est absolument impossible non-seulement à un homme de capacité ordinaire comme moi, mais même à un génie, et j'ai eu toujours pour principe qu'il valait mieux ne pas se charger d'une besogne que de la remplir mal; c'est d'après ce principe que j'ai pris la résolution dont je vous ai parté ci-dessus. Mon plan est, qu'ayant une fois renoncé à cette place si scabreuse (je ne peux pas fixer l'époque d'une telle renonciation), j'ira: m'établir avec ma femme aux bords du Rhin, ou je vivrai tranquille en simple particulier, faisant consister mon bonheur dans la société de mes amis et l'étude de la nature.

- * Vous vous moquerez de moi; vous direz que c'est un projet chimérique? Vous en é.es le mattre; mais attendez l'événement, et après cela je vous permets de juger. Je sais que vous me blamerez; mais je ne peux pas faire autrement, car le repos de ma conscience est ma première règle, et elle ne pourrait jamais rester en repos, si j'entreprenais une chose au-dessus de mes forces. Voilà, mon cher ami, ce qu'il me tarda t tant de vous dire; à présent que cela est fait, il ne me reste qu'à vous assurer qu'où je serai, heureux ou malheureux, dans le faste ou dans la misère, une de mes plus grandes conso ations sera votré amitie pour moi, et croyez que la mienne ne finira qu'avec ma vie.
- « Adieu, mon cher et vrai ami. Ce qui pourrait m'arri ver, en attendant, de plus heureux, cela scrait de vouvoir
- « Ma femme vous dit mille choses : elle a des acées toutes conformes aux miennes. »



Alexandre et Constantin accueillirent avec une satisfaction toute particulière la naissance de leur frère cadet, Nicolas; car ils se dirent l'un à l'autre, dans leurs confidences intimes, qu'ils ne seraient plus obligés, dans le cas de vacance du trône, de se sacrifler à un pénible devoir, en acceptant l'empire, puisque la succession impériale ne tomberait pas en déshérence; mais ils remarquèrent bientôt a regret que l'impératrice, depuis la naissance de cet enfant, redoub ait d'injustice à l'égard de leur père.

Dans une visite qu'ils rendirent au césarévitch Paul, peu de jours avant la mort de Catherine II, ce prince, irrité par les rapports malveillants qu'on alla t lui faire en cachette, et surtout signi par les dernières con ranétés que sa mere lui avait fait subir, eut l'air de reprocher à ses fifs d'être cause de l'espèce d'exil dans tequel on l'oubhait; il leur adressa des paroles amères, et comme les jeunes grands-dues garda ent un silence respectueux, i s'exalta par degrés et il en vint à les menacer avec des gestes et des regards furibonds.

— Mon père, lui dit Alexandre ému et chagt n de cette scène qu'il n'avait pas provoquée, nous vous prouverons bien un jeur que nous sommes tom d'avoir les vues ambitieuses qu'il vous plait de nous supposer, car nous vous supplierons à mains jomtes, Monseigneur, de ne tenir aucun compte des droits que nous pourrions avoir, et de transmettre votre couronne à notre frère N.colas.



Dans la journée du 9 novembre 1798, pendant que lé césarévitch et sa femme, tous deux vivement impressionaés par des rèves sinistres qui semblaient les poursuivre chaque nuit, faisaient une promenade aux environs du château de Gatchina, le comte Dm.tri Zouboff arriva en courrier pour leur apporter une terrible nouvelle : l'impératrice Catherine avait été frappée d'apoplexie le matin même et paraissait être dans un état désespéré.

Le prince Paul, en recevant ce message, ne put retenir un mouvement de vive émotion : un éclair de joie jaillit de ses yeux bagards, mais des larmes en débordèrent aussi é : le fils de Pierre III se souvenait enfin que Catherine II était sa mère.

Il n'hésita pas à partir sur-le champ pour Saint Pétersbourg avec la grande-duchesse Mane Fécdorovna. Il était tombé dans une réverte sombre et muette. Il prit à petre garde aux adieux de ses filles qui pleuraient leur illustre grand'mere; mais, au moment de monter en voiture, il donna d'un air étrange, des instructions aux officiers de sa maison et lassita pour que l'entree du château fût absolument interchie, jusqu'à son retour, aux personnes étrangères qui se présenteraient sans un ordre signé de sa main. Il reconmanda aussi, d'une voix altérée, à la comtesse de Lieven, de veiller plus attentivement que jamais sur le dernier de ses enfants, qui n'evait pas encore cinq mois.

Dès cette heure-là, il faut le dire, le césarévitch ne jouissait plus de la plénitude de sa raison; il ne répondait pas aux touchantes consolations que lui adressait la grandeduchesse Marie, inquiète de le voir ainsi morne et absorbé.

La voiture du césarévitch était à moitié chemm, quand tout à coup, vers au heures du soir, il parut s'évei ler ensursant, au bruit d'un traineau qui venait à sa rencontre ; il avait reconnu la voix du comte Rostoptchine, qu'il honorait d'une confiance et d'une amitié sans bornes. Il fit arrêter sa voiture et courut au-devant de Rostoptchine ; ils eurent ensemble une conférence mystérieuse qui ne dura que quelques minutes

C'était le grand-duc Alexandre qui avait prié Restoptch.ne d'aller lu.-même annoncer au césarévitch le fatal événement. Paul se rembrunit et marqua de l'impatience en entendant le nom de son fils.

Rostoptchine s'était cublé jusqu'à lui prendre la main, en disant : « Monseigneur, quel moment pour vous! »

— Attendez, mon cher, répondit le prince d'un ton lugubre et concentré, attendez! J'ai vécu quarante-deux ans; Dien m'a sou enu pendant cette longue épreuve. Peut-être me donnera-t-il les forces nécessaires pour supporter l'état auquel il me destine. J'espère tout de sa bonté.

l'arriva dans la soirée au palais d'Hiver, qui était rempli d'une foule anxieuse et agitée. Ses fils Alexandre et Constantin, pâles et défaits, profondément affectés de la grande perte qu'ils allaient faire, vinrent le recovoir au bas du perron d'honneur; il leur lança un coup d'œil irrité et passa outre, sans leur parler, sans leur répondre.



Origina from UNIVERS TY OF CAUFORN A

Cathetine II n'avait pas repris connaissance et les médecans n'essayaient pas de cacher qu'il restait bien peu d'espoir.

Pendant vingt-quatre henres que dura cette agome, le césarévitch Paul, enfermé avec ses favoris et ses créatures, était déjà empereur : il s'occupa d'assurer son avénement au trône, il mit la main sur les papiers les plus secrets de l'impératrice, il fit appeler les hommes d'État qu'il jugeait les plus propres à inaugurer un nouveau règne, mais il refusa opiniâtrément de voir ses deux fils.

La grande-duchesse Marie, dont la tendresse maternelle ne s'était pas refroidie en ayant moins d'occasions de se montrer, les dédommages de l'indifférence de leur père et les retint auprès d'elle, s'associant à leurs regrets et pleurant avec eux.

Paul avait consents à faire venir de Gatchina les princesses Alexandra et Hélène avec leur gouvernante la comtesse de Lieven, mais il ne voulut pas permettre qu'on amenat le petit prince dont la présence eût été une douce consolation pour sa mère.

Il était onze heures du soir, quand les médecins annoncèrent que la fin de l'impératrice approchait.

Aussitôt le césaré vitch, accompagné de la grande duchesse Marie, se rendit dans la chambre mortuaire; les grands de la cour qui devaient assister à cette scène solennelle avaient été prévenus et s'empressa ent de se ranger autour du lit où gisait l'auguste mourante, les traits contractés et la face injectée de sang.

Les grands-ducs Alexandre et Constantin étaient accourus les premiers avec leurs sœurs Alexandra et Hélène, conduites par leur gouvernante la comtesse de Lieven. Les deux princes fondaient en larmes et donnaient les signes de la donieur la plus vrate et la plus touchante.



UNIVERSITY OF L.

Leur père, la figure empreinte d'une dureté menaçante, tenait ses regards fixés sur e v sage décomposé de sa mère.

La chambre était pleine de sanglots étouffés : il y out un intervalle de si once et d'attente. Catherine II exhala son dernier soupir. Le césarévitch la salua respectueusement par une inclination de tête et sortit les yeux baignés de pleure.

Alors le comte Samoïloff fit entendre à haute voix cette proclamation : « L'impératrice Catherine est morte et le seigneur empereur Paul Pétrovitch a daigné monter sur le trône. » Les grands dignitaires et les grands officiers de la conr en ourérent le nouvel empereur et lui présentèrent leurs plus humblés bommagés.

— Rostoptchine, dit l'empereur bas à l'oreille de son favori, je te charge d'annoncer la mort de l'impératrice au courte A exis Orloff. Il n'a plus paru au palais depuis que j'y suis arrivé; il se fait passer pour malade .. Je ne veux pas, moi, qu'il oublie la journée du 29 pain, dans laquelle j'au perdu mon père!

Minuit sonant, quand le comte Alexis Orloff, qui avait quitté son lit de malade pour obéir aux ordres du nouvel empereur, se dirigen d'un pas chaocelant vers la chambre de l'impératrice Catherine et traversa fierement la foule qui s'ecartait de lui comme d'un postiféré : il vint s'agenouiller devant le it de l'auguste défurte.

On pouvo t croure que la tête du corate Alexis Orloss était condamaée d'avance, mais l'empereur Paul le laissa vivre et l'oubila, a irès lai avoir sait porter toutesois, à la cérémonie des sunérailles explatoires de Pierre III, un des coins du poéle qui recouvrait le cereueil de l'infortuné tzar.

Le grand règne de Catherine II, qui avait élevé la Russie à un si haut degre de puissance et de grandeur, était fatalementialerrompu : le règne de Paul I' n'en fut pas la continuation.

Cet empereur semblait avoir pris à tâche de marcher en aveugle dans des voies opposées à celles que suivait son auguste mère. Il donna le triste exemple d'une réaction injuste et implacable contre cette illustre souveraine, qui avait rempli le monde de sa gloire et de sa renommée; en toute occasion, il s'efforçait non seulement de protester et de réagur contre les actes du règne précédent, mais encore il se montrait peu bienveillant pour le caractère et le génie d'une impératrice qui avait mérité d'être surnommée la Sémiramis du Nord.

Le grand-duc A.exandre eut le courage, un jour, de rendre ouvertement hommage à la mémoire de son sion e, en présence de son père qui avant eu l'improdence de par cr d'elle avec une sorte de dedain affecté.

— C'était, dit te noble jeune homme, une grande impératrice; c'était, si je rends bien ma pensée, une grande femme, pleme de prudence et d'esprit; mais qu'importe son sexe? N'a-t-elle pas régné comme un grand empereur? Son souvenir doit être éternellement cher à notre sainte Russie.

Paul I^{er} avait trop onglemps médité dans la solitude sur ce qu'il aurait à faire en devenant empereur, pour ne pas apporter au moins de bonnes intentions dans les œuvres de son gouvernement. Les commencements de son règne furent marqués par des mesures u'iles et sages.

Il s'occupa surtout de la réforme des abus en tous genres, qui l'avaient frappé lorsqu'il vivait éloigné du pouvoir ; il opéra ainsi des changements importants, dont quelques-uns étaient sons doute nécessaires, dans toutes les parties de l'administration publique ; il dressa lui-même de nouveaux régiements d'une extrême minutie, et il veilla d'abord avec une sévérité exemplaire à feur stricte exécution. Il voulait tout voir parses propres yeux, il voulait être instruit de tout, même des détails les plus insignifiants de l'action gouvernementale; il se trouva bien ôt entraîné, par la force des choses, dans un chaos inextricable d'affaires, de projets, de contre-projets, qu'une intelligence plus forte que la sienne n'eût pas réussi à débrouiller.

Sa première pensée avait été d'écarter autant que possible du trône de Russie l'hérédité des femmes. Par son acte de succession du 16 (5) av ni 1797, il avait rétabli dans la famille impériale le principe de l'hérédité par ordre de primogéniture, en déclarant que les fils se succéderaient ainsi l'un à l'autre jusqu'au dernier rejeton de la branche masculine et que les femmes ne seraient appelées au trône, que dans le cas où la génération mâle viendrait à s'éteindre.

L'empereur n'avait pas lieu d'appréhender que les héritiers du trône manquassent apres lui, car, outre ses deux fils Alexandre et Constantin, qu'il n'était pas trop poré à regarder d'un œil favorable, comme s'il les eût faits responsables de ses griefs contre sa mère, il avait encore, pour assurer la succession légitime de la couronne dans la ligne masculine des Romanoff, deux autres fils, Nicolas et Michel, qu'il entourait d'une prédifection significative et qu'il laissait avec confiance sous l'autorité absolue de leur mère.

Le second de ces princes était né dix-neuf mois après son frère Nicolas, le 9 février 29 janvier, calendrier russe) 1798, et sa naissance avait été célébrée dans tout l'empire par des réjouissances qui semblaient vouloir dire que la Russie ne serait plus gouvernée par une femme. Telle était évidemment l'idée de l'empereur

Ce fut encore la comtesse de Lieven qui eut à diriger la

1

première éducation du grand-due Michel, et qui, dans cette nouvelle charge dont elle accepta la responsabilité comme une mère adopt ve, ne fit qu'aider l'impératrice Marie à donner les plus tendrés soins à ses deux dernièrs enfants.

On comprend l'affection sympathique et profonde qui se développa de bonne heure entre ces princes, à peu près du même âge, élevés ensemble et qui depuis leur enfance ne s'étaient pas quittés un seul jour. Ils furent amis, pour amis dire, ayant de sayoir qu'ils étaient frères.

Paul I", malgré le mauvais vouloir qu'il avait toujours manifesté à l'égard de ses fils ainés, parut revenir de ses préventions, à l'époque de son avénement, et sans doute sous l'inspiration de l'impératrice Marie, eut l'air d'accorder au grand-duc Alexandre quelque participation au gouvernement; it l'avait admis dans le Conseil de l'Empire, et il daignait lui demander son avis en certaines questions d'état.

Bientôt il prit de l'ombrage en voyant que son fils n'approuvant pas toutes ses idees et même osait parfoia y opposer une respectueuse résistance. Il supposa, bien à tort, que le grand-duc héritier éta t influencé et poussé par des ennemis cachés du nouvel ordre de choses; il ne tarda pas à soupçonner des tendances ambitieuses chez ce prince, qui éprouvat, pius que jamais de l'aversion pour le rang suprême et qui ne demandait qu'une existence modeste et traoquille.

Le caractère de l'empereur devenait de jour en jour plus irascible, plus bizarre, plus sombre et plus défiant. De là, une politique flottante, capricieuse, remplie de contradictions flagrantes et d'incroyab es anomalies; de là, un régime intérieur tyrannique, tracassier, désordonné, menaçant pour chacun et maupportable à tous.



Tont ce que Paul le avait fait de bon au début de son règue, dans les finances, dans l'armée, dans la manne, se trouvait aunulé déjà par des abus beaucoup plus criants que ceux qui existaient du temps de Catherine. Le grand duc Alexandre pensa qu'il était de son devoir d'adresser des représentations à son père, qui n'en tint aucun compte et qui les taxa de révoite.

Il y ent dans le Conseil plus d'une scène violente et douloureuse entre le père et le fils. L'intervention conciliante et réparatrice de l'imperatrice Marie aireta plus d'une fois le ressentment de l'empereur, mais n'obtint pas le pardon du généreux prince qui avait résisté, avec son cœur et sa raison, à des actes de démence et d'inhumanité.

Cependant la Russie conservait sa prépondérance dans les conseils de l'Europe, et ses armées, conduites par le grand général Souvaroff, s'étaient mesurées avec avantage en Italie, à la Trebia et à Novi (avril et noût 1799, contre les hérosques armées de la France républicaine. Paul l'', par un brusque revirement de sa politique fantasque et hasardeuse, s'était tout à coup rapproc té de cette république française qu'il avant juré de détruire, et tendant la main au premier consul Bonaparte, en se séparant de la coalition des rois : « Il importe pou, disort-it, que Louis XVIII, Bonaparte en un autre soit roi de France; l'essentiel, c'est qu'it y en ait un, »

Il paraisseit donc disposé à voir une couronne sur la tête du general Bonaparte, et il se préoccupait peu d'être brouillé avec l'Angleterre et l'Autriche.

On peut affirmer que cette politique, si différente des premiers actes de son gorvernement, lui avait été suggéres par le grand-due Alexandre, qui ne fit que s'y conformer en montant sur le trône et qui y resta fidele au commencement de son règne. On reconnaissant l'élève d'un républicain aussi convaince que l'était le colonel Laharpe.

Mais, si le grand-duc avait encore dans le Conseil quelquo crédit par la force de ses raisonnements sur les questions de politique extérieure, il ne pouvait que se comprometire davantage en cherchant à faire prévaloir son opinion tans des affaires d'administration intérieure, où il était suspect avant d'avoir parlé.

L'exaltation et l'inquiétude de Pau 1^{er} alfaient toujours croissants : il ne voyait plus autour de lui que des complots et des conspirateurs; il croyait avoir à se defendre sans cesse contre des dangers qui n'existaient que dans ses folles apprehensions. Il eut recours à 'espionnage pour découvrir les ennemis secrets qui en voulaient à sa vio et à sa conronne, et il ne fut que trop bien servi par la redoutable police, à l'aquelle il avait livré la liberté et la fortune de ses sujets : on lui dénonça les personnages les plus considérables de son Consell; on lui dénonça son propre fils!

Selon les délateurs, le grand-duc A exandre, obéissant aux auggestions de l'impératrice Marie, travail ait à détrôner son père, et le grand-duc Constantin était le confident et devait être le principal ouvrier de cette traine crimmelle!

La colère du pauvre empereur ne conaut plus de bornes. C'est alors qu'il résolut d'exiler ses deux fils en Sibérie.

La conspiration imaginaire, que Paul I" avest poursuivie par des décrets d'exil, de confiscation et d'emprisonnement, finit par prendre un corps et par s'armer dans l'ombre contre le souverain, qui n'avait égard à aucun rang, à aucuna position, à aucuns services, forsiquion lui désignait un prétendu compable à pumir.

Les plus bauts dignitaires, les plus illustres familles, ceva ent trembler, quand on eut entendu l'empere ir dire au feld-maréchal suédois, comte de Stedingk: « Not n'est grand seigneur ici que lorsque je lui parle et aussi longlemps que je ani parle. »

Les favoris eux-mêmes de Paul I" pouvaient, d'une heure à l'autre, être victimes de ses sompçons et de ses caprices : Le comte de Pahlen, gouverneur de Saint-Pétersbourg, un des hommes qui avaient le plus d'influence sur l'esprit de l'empereur, s'était écrié d'un sir sinistre, en apprenant la disgrâce mexplicable du comte de Choiseul, son ami :

 On ne peut plus y tenir; cet ordre de choses ne saurait durar davantage. Il est temps que cela finisse! »

Les grands-ducs Alexandre et Constantin s'étaient bien aperçus que l'empereur leur témoignait encore plus de répulsion et de ressentiment qu'à l'ordinaire, mais ils n'en devinaient pas la cause, et ils se gardèrent de la lui demander; ils s'ouvrirent pourtant à leur vertueuse mère, qui n'était pas, elle-même, à l'abri des suspicions de son mari, et qui avait plus d'une fois encourules plus amers reproches, les plus étranges menaces; car il l'accusait, en se fiant peutêtre à d'odieux tapports de ses espions, de s'être liguée contre lui avec ses deux fils aînés.

L'impératrice Marie ne savait pas de quel grief nouveau l'empereur pouvait avoir à se plaindre; elle conseilla donc a sos fils d'éviter de paraître en présence de leur père, juaqu'à ce qu'elle eût découvert l'origine et le motif de sa sourde irritation. Elle les supplia aussi de se montrer plus que jamais soumis et respectueux vis-à-vis de lui.

Au reste, la malveillance invétérée de Paul I^{et} envers ses deux fils alnés n'avait échappé à personne, et chacun pouvait d'a lleurs remarquer les regards de fureur qu'il leur ançait dans les revues militaires, lorsque les grands-dues passaient à la tête de leurs régiments.



Cette mjuste défiance, les grands-ducs n'avaient rien fait pour la justifier, et l'on est foncé d'en accuser certains courtisans qui s'étaient probablement servis de la calomnie pour éloigner de l'empereur ces deux princes dont ils craignaient l'ascendant honnéte et généreux.

Ce n'était pas néanmoins le comte de Palien, car il avait à cœur de se ménager, au contraire, les bonnes grâces du grand-duc héritier; ce n'était pas davantage le comte d'Arakichéieff, car il aspirant dès lors à devenir le complaisant de ce prince, et il s'exposant par là aux rancunes de Paul I^m

On pouvait plutôt croire que c'était Koutaïssoff, ancien valet de chambre de l'empereur, qui l'avait fait conste et grand écuyer. Ce Koutaïssoff abusait monstrueusement des priviléges de son rôle de favori, et ne souffrait pas de rival entre l'empereur et lui; il avait manœuvré avec une insigne perfidie pour empêcher le grand-duc héritier d'occuper dans l'État la place que son père avait semblé d'abord disposé à lui donner, sur les instances de l'impératurce.

Peu de jours avant le 23 mars 4801, le comte de Pahlen vient trouver secrètement le grand-duc Alexandre et lui apprend que l'ordre de le faire arrêter avec son frère Constantin a été signé le matin même.

- Quoi s'écrie le prince, plus afflige que surpris : Sa Majesté veut me priver de la liberté! Quel crime ai-je donc commis pour m'être attaré un tel châtiment?
- Voire Altesse impériale n'ignore pas, répond Pahlen, que, sous le règne actuel, on encourt souvent le châtiment sans avoir commis l'offense.

Alexandre ne répond pas et demande à voir l'ordre d'arrestation. Pahlen le lui présente en silence



Le grand-duc, pâle et atterré, peut à peine déchiffrer cet ordre, à travers les larmes dont ses youx sont remplis.

- Et mon frère doit être conduit aver moi à la forteresse?
 dit-il douloureusement.
 - Et l'impératrice!... ajonte l'insidieux Pahlen.
- Ah! c'en est trop! murmure le grand-duc, dont le premier mouvement serait de défendre sa mère.
- Monseigneur, je vous conjure de sauver votre tête! lui dit Pahlen, qui se jette à ses pieds! Vous le voyez : l'empereur n'a p us sa raison.. Souvenez-vous, Monseigneur, d'Alexis Petrovitch ...
- Pahlen! vous outragez mon père! interrompt le prince, en lui ordonnant de se retirer. L'empereur est maître de ma destinée, et je me soumets d'avance à ses ordres.
- Soumet.cz-vous plutôt, Monseigneur, réplique vivement Pahlen, aux ordres de la Providence, aux vœux du sénat, de l'armée, de la nation estiere. L'empereur doit abdiquer, et vous devez régner à sa place!
- Sortez! s'écrie Alexandre avec indignation : vous abusez de la douleur que me cause l'injustice dont ma mere pourrait être victime!
- Monseigneur! répond Pahlen, qui s'incline et se retire. préparez-vous à être empereur! Le sort de Votre Altesse, celui de l'impératrice, celui de la Russie, tout sera décade dans trois jours!

Le comte de Pahlen laisse le grand duc en proie à ses réflexions et à ses angoisses ; le prince se voit prisonnier dans ses appartements dont toutes les portes sont gardées au nom de l'empereur. Il n'obtient pas même la permission de communiquer par correspondance avec le grand-duc Constantin, qui est également gardé à vue dans le palais. Il ne reçoit pas de nouvelles de sa mère, et il en est réduit a

Google

 $k = -2\delta x = -1 + \frac{x}{4} = -2 \cdot \frac{4}{7} \nabla$

des comjectures qui ne font qu'aggraver ses inquiétudes.

Toutefois, comme il n'a rien à se reprecher, comme il peut invoquer hautement son innocence, il écrit à l'empereur, et il demande à se défendre en face de ses accusateurs. Cet e lettre fut interceptée, et p'arriva pas sous les yeux de Paul 17.

Le prince attend avec confinnce que son sort se décide, mais il est obsédé par les plus tristes pressentiments. La grande-duchesse, sa femme, qui peut seule parvenir jusqu'à lui, vient lui annoncer confidentiellement, de la part de la princesse Gagarine, l'amie, la confidente de l'empereur, qu'on a entenou ces paroles effrayantes sortir de la bouche du tzar : « On verra bientôt tomber des têtes qui m'ont été bien chères! »

Paul I" paraît méditer quelque horrible projet; il n'a pas la conscience de ce qu'il est capable de faire; il a des accès de demence furieuse; on invite donc, on supplie le grandduc Alexandre de se dérober aux violences de l'empereur; on lu offre un asile sûr; c'est la princesse Gagarine qui veut le sauver.

Le prince refuse ; il ne fuira pas comme un coupable, il ne se cachera pas comme un lâche ; il attendra que l'empereur lui permette de se justifier, et lui rende l'affection d'un pere.

Dans la nuit du 23 au 24 mars, Paul I' cessa de vivre; le comploi, qui n'avait été formé que pour lui faire signer son abdication devenue nécessaire, indispensable, amona sa mort tragique.

Le palais Mikhaïloff, nouvelle résidence de l'empereur, fut cerné par les régiments des gardes, et les conjurés, que le comte Pahlen y avait introduits, dit-on, pénétrerent dans la chambre du malheureux souverain sans défense.





Paul I", voyant son appartement envaht, essaya d'abord de s'enfuir par une issue secréte qui se trouva fermée; il revint alors sur ses pas, chercha une arme, et demanda flèrement aux conspirateurs ce qu'i a voulaient.

On lui répondit en lui présentant un acte d'abdication qu'il devait signer.

L'empereur parcourt des yeux, à la clarté d'une lampe de nuit, cet injurieux écrit qui contrent l'énumération des fautes qu'on lui reproche. L'indignation et la colère lui detent sa réponse :

— Non! s'écrie-t-il, en proie à une exaltation furieuse. La mort plutôt que le déshonneur!

Il veut faire usage de l'arme qu'il tient à la main, et que les comprés cherchent à lui arracher; il se débat au milieu d'eux, en appelant du secours, en poussant des cris et des gémissements qui parviennent jusqu'aux oreilles de l'impératrice Marie; tout à coup, il se tait, il s'affaisse et tombe frappé d'apoplexie dans les bras des témoins de cette hornble scène

L'impératrice, à demi vêtue, accourant, toute tremblante, aux cris de son époux, quand le général Benningsen l'artête sur le seuil en lui disant avec douleur : « Madame, tout est fini ! l'empereur est mort. » On la rapporte sans connaissance dans ses appartements.

Le grand-duc Alexandre s'éveille en sursout, vers le matin. Autour de son palais, une multitude de gens du peuple s'assemble en tumulte à la lueur des torches. Il se tève à la hâte, et s'informe de la cause de cette agitation populaire. On lui apprend que pendant la nuit l'empereur a succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

A cette affreuse nouvelle, il crut mourir de désespoir, et resta longtemps anéanti.



Capadant la foule grossissait aux abords du palais, en acclamant le nouvel empereur. Les conspirateurs, ceux qui avaient sommé Paul I^{et} d'abdiquer en faveur de son fils, le prince Platon Zouboff et ses frères, les généraux Benningsen et Ouvaroff, les colonels Tatarinoff et Talysme, d'autres encore se présentent devant le grand-duc Alexandre, et lui annoncent la vacance du trône.

Le prince leur répond, en versant des larmes abondantes, qu'il refuse la couronne, et il se retire au fond de ses appartements pour échapper à des sollicitations qui l'indignent.

Le bruit se répand aussitôt dans Saint-Pétersbourg que le grand-duc ne veut pas être empereur. Le grand-duc était aimé généralement ; depuis l'avénement de Paul I'', sa popularité s'augmentait de jour en jour, et l'on attendait son règne comme une ère de délivrance et de bonheur.

Ce fut une consternation universelle lorsque l'on vint dire à la populace rassemblée devant le palais qu'il n'acceptait pas la succession du tzar. Il y eut alors une effervescence qui n'aurait pas tardé à dégénérer en révolte : les hourras en l'honneur d'Alexandre prenaient un caractère d'injonction et de menace; les soldats s'étaient joints au peuple, et se pressaient aux portes avec une sorte d'obstination fanatique, en criant : — Nous le ferons empereur malgré lui!

C'est alors que le grand-duc vit son auguste mère, son frère Constantin et la grande-duchesse son épouse unir leurs prières pour vaincre ses refus et obtenir son consentement Les plus grands personnages de la cour le conjuraient de se dévouer, non-seulement dans l'intérêt de la patrie, mais encore pour le salut de la famille impériale; car l'irritation du peuple allait jusqu'au dél re.

— Monse gneur, dit le comte Pahlen au grand-duc, monte : sur le trône pour éviter un plus grand malheur.



— Alexandre! reprit l'impératrice, faisant violence à son chagrin; obéissez à votre mère qui vous ordonne de régner!

Le prince obéit enfin, et son avénement fut salué par les acclamations unammes de ses sujets.

Il aurait voulu pouvoir venger avec éclat la mort de son père, mais sa pieuse et respectable mère fut la première à lui conseiller de ne pas se créer ainsi, au début de son règne, des haines implacables. Tous ceux néanmoins qui avaient trempé dans le complot formé pour obtenir de gré ou de force l'abdication de Paul III, furent exilés ammédiatement, et restèrent longtemps éloignés de la cour ; quelques-uns n'y reparurent jamais, et perdirent toutes leurs charges et toutes leurs dignités.

Les grands-ducs Nicolas et Michel étaient encore tropjeunes pour se trouver mélés à ces graves événements.

Ils no surent même que longiemps plus tard la lugubre catastrophe qui les avait privés de leur père. Ils l'avaient à peine connu; ils ne pouvaient le juger, que par sa tendresse expansive et turbulente qui leur causait une sorte d'effroi, lorsque l'emporeur fixait sur eux un œil hagard, et les pressait dans ses bras avec tant de force qu'ils craignaient d'être étouffés.

C'était donc plutôt du respect que de l'affection qu'ils ressentaient pour lui, et souvent ils avaient été témoins de ses emportements et de ses colères. Le son de sa voix les faisait alors trembler, et ils cherchaient à éviter sa présence, quand, d'après certains indices qui ne les trompèrent jamais, ils se disaient l'un à l'autre que l'empèreur était dans un de ses mauvais jours.

Leur digne mère, d'ailleurs, par un sentiment d'exquise prévoyence, ne manquait d'excuser vis-à-vis d'eux les bizarremes et les violences de son éponx, en leur faisant en-

Google

Jing nai h UNIVERSITY OF C - ~ 1 tendre que l'empereur avait éprouvé bien des chagrins dans sa vie, et qu'il lui en était resté une tristesse dominante. Elle teur apprenaît aussi que le métier d'un souverain ne laissant pas que d'être pénible et difficile à exercer. El e les avait accordant à prier Dieu, pour qu'il accordant à leur auguste père la grâce de remplir son devoir d'empereur le moins mal possible.

Ces idées, ces impressions, ces souvenirs de leur première enfance se graverent profondément dans leur esprit. On s'explique ainsi comment les deux princes n'eurent de bonne heure que de la répugnance et de l'aversion pour le rang suprême

Ce fut l'impératrice qui en pleurant leur annonça la mort de leur père. Ils mélèrent leurs larmes aux siennes, et ils répondirent avec effusion à ses étreintes maternelles.

Elle les consofa en leur disant que le grand-duc Alexandre, qui devenait leur empereur, serait pour eux un second père. Ils avaient déjè pour leur grand frère, comme ils l'appelaient, un attachement qui tenait de l'admiration et de l'enthoussame; ils le trouvaient si beau, si noble, si bon, qu'ils ne se lassaient pas de le regarder et de lai sourire.

Alexandre, il est vrai, avait gagué le cœur de ces enfants par mille prévenances, par mille témoignages d'amité et d'intérêt; il assistant quelquefois à leurs exercices militaires, il avait été aussi témoin de leurs jeux; il éconta t leurs questions, il leur donnait des conseils, et il les comblait de caresses

L'attachement que les petits princes lui portaient de longue date s'entoura d'un nouveau prestige, et se changes en vénération, des que le grand duc fut empereur. Its cessèrent de le considérer comme un frère, ils ne virent en lui qu'un chef de famille, un véritable père, et ils lui vouèrent



dès lors une espèce de culte de reconnaissance tendre et respectueuse; ils l'avaient d'eux-mêmes surnommé leur bienfaiteur, et ils ne lui donnèrent plus d'autre titre.

Cependant Alexandre [" avait déclaré à l'impératrice Marie qu'il la lassait élever à sa guise ses deux derniers fils. C'était, de la part de l'empereur, un acte de déférence envers son auguste mère, qui a'avait pas eu la liberté d'intervenir dans l'éducation qu'.] avait reçue lui-même sous les yeux de son aieule. Il ne prétendant donc pas imposer à ses jeunes frères les idées philosophiques qu'il tennit de son professeur le colonel Laharpe, et il voulait que l'impératricemère, dont il reconnaissait le supériorité morale, fût absolument muitresse de la direction pédagogique de ses enfants.

Il n'était pas sans doute indifférent à cette direction qui devait formerdes princes dignes de lui succéder; car, dès cette époque, il pressentait que son mariage serant stérile pour le trône de Russie, mais il s'abstint en toute circonstance, avec une réserve et une discrétion pleine de délicatesse, d'empêter sur les droits illimités de la mère de famille.

Les deux grands-ducs Nicolas et Michel restèrent donc en quelque sorte à l'écart pendant une partie du règne d'Alexandre I'', qui avant l'œil sur eux, mais qui ne leur attribuait aucun rôle dans le service de .'Etat.

Solvent l'usage de la cour de Russie, le grand-duc Nicolas avait été nommé à son baptême chevatier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre Newsky et de Saint-Anne, 1th classe; l'empereur Paul, à l'occasion de son avénement (18 novembre 1796), l'avait fait chef du régiment des gardes à cheval, avec le grade de lieutenant-genérat; i. l'avait transféré ensuite au règiment de la garde d'Ismailowsky le 9 juin 1800.

L'éducation des grands-ducs Nicolas et Miche, ne porta pas d'abord les fruits qu'on avait lieu d'en attendre; ils étaient l'un et l'autre d'un caractère trop ardent, is n'avaient pas l'esprit assez rassis, pour s'appliquer, avant l'âge de raison, à l'étude des langues et des littératures. Le général Mathieu Lamsdorff, que l'impératrice Marie leur avait donné pour gouverneur, réussit assez bien à ne pas se faire haîr de ses élèves, mais il était incapable de leur imposer aucune règle, aucun frein. Quant aux savants précepteurs qu'on leur avait choisis, Storch et Adelung, professeurs distingués des universités d'Allemagne, le premier leur enseigna l'économie politique, mais le second ne parvint pas à teur mettre dans la tête beaucoup de latin et de grec.

Leur professeur de langue française et d'histoire, Dupuget, de Lausanne, fut plus heureux et ne perdit pas tout à fait ses peines; car les deux princes, qui ne s'intéressaient guère à tout ce qu'il fallait apprendre dans des livres, prirent goût à l'histoire et s'y attachèrent davantage, lorsque le professeur eut laissé de côté Rome et la Grèce, pour les entretenir de la Révolution française, qu'il leur représentant sous les couleurs les plus hideuses. Ils firent, en même temps, des progrès rapides dans la langue que parlait leur maître et

qui devint bientôt leur langue usuelle. Cependant leur instruction littéraire et scientifique, malgré tout le zèle de leurs professeurs allemands, resta très imparfaite.

disait, bien des années après, le grand-due Nicolas, devenu empereur, dans ses entretiens intimes avec un de ses plus loyaux serviceurs, M. le comte de Kisseleff, ministre du domaine, plus tard ambassadour en France. Le principa menin qu'on avait mis près de nons n'était pas en état de diriger nos études ni de nous inspirer le goût des lettres et des sciences. En revanche, il était toujours grognon et parfois violent : pour la moindre vétille, il entrait dans des colères incroyables; il nous prodiguait mille injures qui souvent se terminaient par des bourrades et des pincements dont j'avais la meilleure part. Michel, ayant le caractère plus facile et l'humeur plus enjouée, plaisait davantage à ce diable d'homme, qui est bien responsable, devant Dieu, de la pauvre éducation que nous avons reçue.

Cependant le grand-due Nicolas, malgré sa fougue naturelle et son apparente légèreté, était trop bien doué sous e rapport de la mémoire, pour qu'il ne retlat pas quelque chose de tout ce qui avait fait l'objet des leçons de ses professeurs. Ce ne furent, il est vrai, que les lambeaux un peudécousus d'une instruction très variée et très complexe.

Ainsi, à dix ans, non-seulement il savait par cœur l'histoire militaire de la Russie, mais encore il l'expliquait, il la commentait avec une netteté d'appréciation bien supérieure à son âge. L'histoire de France avait excité aussi son intérêt et sa carrosité; il no se lassait pas surtout d'entendre raconter, avec bien des exagérations et des faussetés, il est vrai, les princ paux événements de la Révolution, qui avait ébranlé l'Europe; il éprouvait une horreur invincible pour les hommes de sang de la Convention, pour les auteurs de tant de crimes politiques; la hame instructive qu'il portait dès lors aux révolutionnaires, à leurs doctrines et à leurs actes, ne fit que croître avec l'âge et s'enraciner dans son esprit par la réflexion. Mais, en revanche, il n'avait que des sympathies pour le général Bonaparte, pour ce grand capitaine, qui s'était élevé au pouvoir, comme le sauveur de sa patrie, et dont la plus belle victoire avait été celle de l'ordre sur l'aparchie

— Le roi Louis XVI n'a pas fait son devoir, dit-il un jour à son précepteur Dupuget; il en a été puni Ce n'est pas être clément que d'être faible. Un souverain n'a pas le droit de pardonner aux ennemis de l'État. Louis XVI était en présence d'une véritable conspiration, déguisée sous le faux nom de liberté; il eût épargné bien des misères à son peuple, en n'épargnant pas les conspirateurs.

Le grand-duc Michel écoutait avec déférence les opinions émises par son frère et les approuvait toujours.

Le grand-duc Nicolas avait la parole prompte et facile; il s'exprimait avec la même aisance en russe, en français et en allemand.

Les deux frères s'étaient adonnés de bonne beure à tous les exercices de corps, qui convenaient le mieux à leur constitution robuste et à leur élégante désinvolture : l'équitation, l'escrime, la danse, leur avaient fourni un sujet continuel d'émulation; l'avantage était toutefois du côté de l'afné, qui n'avoit pas plus de vigueur que son jeune frère, mais qui se distinguait par la vivacité et la souplesse de ses mouvements, comme par la grâce de son maintien.

Le grand-duc Nicolas n'eut jamais le sentiment des beauxarts, quoiqu'il manièt le crayon avec adresse et qu'il ait souvent fait des croquis et des aquarelles que n'aurait pas désavoués un artiste habile. Son talent était pour la carreature, et il sais sant de la manière la plus heureuse les ridicutes des personnages qu'il voulait faire entrer dans un dessin satirique; il excellait aussi à esquisser des scènes guerrières, des types de l'armée, des uniformes et des chavaux. Sa prédifection pour tout ce qui tenait au métier de soldat s'était montrée jusque dans son goût inné pour la musique; il compose, avant d'être capable de les noter, des marches militaires qui ne manquaient pas d'originalité, et il eut le platair de les entendre exécuter par la musique de son régiment d'Ismaïlowsky

Dès son enfance, il avait manifesté, d'ailleurs, ses goûts dominants: on l'avait vu porter un fusil, brandir une épée, battre du tambour, dès qu'il avait pu marcher et se servir de ses mains. Ce fut comme une vocation militaire, qui grandissait, pour ainsi dire, avec lui.

A peine avait-il acquis la première notion du sens des mots, qui il prit un immense plaisir à des récits de guerre et de bataille; il edit passé des journées entières à les écouter, et, aprèe les avoir entendus, il voulait les entendre encore. Il fallait voir alors ses grands yeux bleus s'animer d'une ardeur belliqueuse; il fallait suivre sur son visage les émotions de son âme magnanime. La plus belle récompense que son gouverneur pouvait lui promettre, c'était de le conduire, un jour de parade, sur le champ des manœuvres. Il y allait avec joie, avec empressement, il y restait le plus longtemps possible, saus pouvoir se rassasier d'un spectacle qu'il observait dans les moindres détails, et il en revenait pensif, tout préoccupé de ce qu'il avait vu. Il ne connaissait pas de plus grand bonheur que de revêtir l'uniforme de son régiment d'Ismailowsky.

Un jour, à Tzarskoé-Selo, où il avait accompagné son au-

Google

Unghain UNIVERSITY OF C - - I guste mère, il apprit que le régiment dont il était le chef muninatif devait, le lendemain, faire le service des postes intérieurs de cette résidence impériale.

Il se leva, sans bruit, avant le jour, et s'habilla en grand uniforme. Tout le monde dormait autour de lui et personne ne s'éveilla. Il sortit de sa chambre, le fusil sur l'épaule, et arriva, sans avoir été aperçu, jusqu'aux appartements de l'empereur.

La porte était fermée, mais on n'y plaçait jamais de sentinelle, suivant les ordres d'Alexandre l'a qui ne voulait être gardé, disait-il, que par l'amour de ses sujets.

Le grand-duc Nicolas se mit en faction, l'arme au bras, et il ne bougea pas, pendant une grande heure peut-être, du poste qu'il s'était assigné.

L'empereur heureusement était matinal; il ne fut pas peu surpris de trouver son jeune frère sous les armes à la porte de ses appartements.

- Hé! que fais-tu là, mon cher Nicolas³ lui dit-il en le reconnaissant dans cet équipage.
- Vous le voyez, Sire, répondit l'enfant qui lui avait porté les armes; je monte la garde devant la porte de Votre Majesté. Mon régiment doit être de service au palais, et je me suis choisi le poste le plus honorable; je l'ai occupé de bon matin, pour qu'on ne vint pas me l'enlever.
- C'est bien, mon enfant, reprit l'empereur qui tenait à peine son sérieux; mais qu'aurais-tu fait, si une patronille se fût présentée? Tu ne sais pas le mot d'ordre?
- En effet, il y a toujours un met d'ordre et un mot de rathement, répliqua le prince mécontent de lui-même. N'importe | je n'eusse laissé passer personne, fût-ce M. Araktchéieff qui passe partout!

A mesure que le grand-duc Nicolas avançant en áge, ses

Google

r₄, r + - 8, _M

instincts militaires se prononçaient d'une manière plus réfléchie.

L'idée lui étant venue qu'un prince ne pouvait pas être soldat, il se mit en devoir de devenir général. Il voulut se familiariser avec toutes les branches de l'art de la guerre; il s'adonna exclusivement à l'étude des mathématiques et il appliqua son talent pour le dessin à des travaux de géométrie linéa re, de stratégie et de poliorcétique.

L'empereur était informé des progrès de sou jeune frère dans les sciences exactes; mais il semblait peu disposé à donner satisfaction à cet impatient désir de prendre un service actif sous les drapeaux russes. De hautes raisons d'État s'opposaient sans doute à ce que les grands-ducs Nicolas et Michel parussent dans les armées, avant l'époque de leur majorité.

La jeunesse de ces deux princes s'écoula ainsi, sous les yeux de l'impératrice-mère et presque en debors de la cour, où ils n'étaient appelés que de loin en loin aux réceptions solennelles.

Leur gouverneur, le général Lamsdorff, ne les perdait pas de vue un moment et cherchait autant que possible à les ten r éloignés du milieu politique, dans lequel leur naissance paraissait devoir les faire figurer de bonne heure.

Ils ne connaissaient que vaguement les nouvelles qui les enssent intéressés le plus; car ils ne lisaient aucun journal et on évitait avec soin de les instruire des événements qui se passaient en Europe; s'ils apprenaient, par basard, qu'une bataille avait été livrée, qu'un traité avait été signé, c'était là tout ce qu'ils pouvaient en savoir. Leurs notions en fait d'histoire contemporaine s'arrêtaient à l'avénement de l'empereur Alexandre I^{ett}. Ils avaient, ainsi que tous les Russes, une confiance sans hornes, une admiration exaltée, une vive

et ardente affection pour ce grand empereur; mais ils n'eurent pas même connaissance des principales circonstances de con règne, si l'on peut en croire le témoignage d'un compagnon de leur enfance et de leur jeunesse.

Ce règne glorieux méritait cependant d'être offert sans cesse à teurs appréciations comme un modèle de sagesse, de bons sens, d'humanité et de grandeur d'âme

Alexandre, en succédant à son père, s'était imposé la tâche de faire oublier la déplorable administration précédente et de rattacher son gouvernement à celui de Catherine II. Son premier acte fut de readre force et autorité à la loi : il déclara solennellement qu'il ne reconnaissait aucun pouvoir légitime au-dessus de ce pouvoir suprème, clevant lequel doivent s'inchner les souverains et les peuples. Il supprima la chancellerie secrète, commission inquisitoriale instituée par Paul I^{**}; il mit un frem aux rigueurs de la censure, organisa le sénat en haute cour de justice, reconstitua le comité des lois créé par Catherine, et introduisit la publicité dans la gestion des affaires de l'État.

Il se proposait de diminuer graduellement les peines corporelles dans la législation russe; il commença par abolir la torture, qui n'a jamais été rétablie depuis. Il eût voulu abolir aussi la confiscation, mais il en modéra seulement les effets et il défendit qu'elle fût appliquée aux biens héréditaires d'un condamné.

Il ne cessa de se préoccuper de l'émancipation des serfs, cette grande pensce de l'impératrice Catherine qui n'avait pas vécu assez pour la réaliser : « Pour la plus grande partio, les paysans de la Russie sont esclaves, écrivait-il à un haut dignitaire de la couronne ; je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'avilissement et le maiheur d'un état pareil l'ai donc fait vœu de ne pas en augmenter le nombre et j'ai pris

pour principe de ne jamais donner, à cet effet, des paysans en propriété. »

La bonté de son œur, le désir de se faire aimer de tous, l'emour le plus éclairé de l'humanité, éclataient dans ses paroles comme dans ses actions. Il était sans faste et sans prétention; il accoutument ainsi sa noblesse à prendre, comme lui, des habitudes simples et modestes; il lui donnait, en même temps, l'exemple des mœurs élégantes, du langage poli et des manières affables. Il prit un soin particulier de l'instruction publique; il fonda quatre nou velles universités, il multiplia les gymnases, il propagea sur tous les points de l'empire les écoles élémentaires. Le commerce, l'industrie, les arts, avaient droit aussi à sa protection active et libérale : il les regardait comme les auxiliaires les plus puissants de son œuvre de paix et de civilisation.

Il aurait voulu anéantir le fléau de la guerre en Europe; il détestait en principe ces luttes sanglantes qui n'avaient produit que des désastres et des rumes : il crut que des traités d'alliance entre les souvers na leur laisseraient le temps de travailler au bonheur de leurs peuples. Il se détacha donc de la coahtion qui combattait inutilement depuis dix ens contre les principes de la Révolution française, et il signa un pacte d'amitié avec le premier consul Bonaparte qu'il avait toujours considéré comme un héros (8 octobre 1801). Ce fut là le prélude de la paix d'Amiens, qui évoquait tant d'espérances et qui devait durer si peu.

Alexandre I" étuit encore sous le prestige de l'admiration que lui inspirait Bonaparte, mais il ne pouvait tolérer les empiétements continuels de la politique de son belliqueux allié. Il avait d'ailleurs contracté une sorte de fraternité d'armes avec le roi de Prusse Frédéric-Guitlaume III, et il subissant à son insu l'ascendant de ce prince qui n'aimait pas la

France et qui conservait un ressentiment implacable contre Napoléon.

Napoléon s'était couronné empereur et semblait aspirer à devenir le maître absolu des rois de l'Europe. Une nouvelle coalition se forma (8 avril 1805), qui eut de tristes résultats pour les coalisés. La bataille d'Eylau fut moins fatale à l'armée russe, que la bataille d'Iéna ne t'avait été à l'armée prussienne. Mais les deux armées réunies ne furent pas plus beureuses dans les plaines de Friedland, où, malgré des prodiges de valour et de persévérance, elles abandonnèrent le champ de bataille à l'ennemi victorieux.

Le roi Frédéric-Guillaume avait perdu son royaume et sa capitale; l'empereur de Russie n'aurait pu reconquérir les États de son athé, sans épuiser les ressources et les forces de son propre empire; il n'avait pes même, après cette terrible campagne (1807), les moyens de continuer la guerre et de tenir tête au vainqueur. Trop de sang d'ailleurs avait é é répandu, et ce n'était pas par les armes qu'il fallait arrêter la marche conquérante de Napoléon.

Alexandre et Frédéric-Guillaume, qui s'étaient juré une amitié aviolable sur le tombeau du grand Frédéric, firent ensemble un nouveau pacte et convinrent de rester secrètement unes, tout en paraissant avoir renoucé à leur alliance mutuelle; hien plus, le roi de Prusse reconaut lui-même que son bon ami ne pouvait le sauver qu'en le sacritiant ouvertement vis-à-vis de l'empereur des Français, et il se résigna en conséquence à subir les épreuves de la mauvaise fortune, pour attendre des jours meilleurs et plus favorables à la coalition.

L'entrevue des deux empereurs eut lieu sur un radeau, au milieu du Niémen, flauve qui sépare la Prusse et la Russie juin 1807). Cette entrevue mémorable fut suivie du traité

Google

de Tilsitt. Alexandre sacrifiait, non sans regret et sans répugnance, le roi de Prusse, dépouillé d'une partie de ses États, et acceptait aussi, pour son propre compte, la responsabilité du système continental, dans le cas où la médiation entre la France et l'Angleterre n'aboutirait pas à la paix générale.

Ce traité de Tilant était presque exclusivement à l'avantage de Napoléon; mais il y eut, en outre, dit-on, un traité secret qui devait changer l'équilibre européen, au profit des princes de la famille Bonaparte et qui autorisait la Russie à prendre possession de la Turquie.

Ce fut sans doute pour l'empereur Alexandre, pour ce cœur si nob e et si généreux, ce fut une vive et amère dou-leur que de paraître abandonner son plus fidèle a lié et son meilleur ami; mais il avait déjà obtenu beaucoup, en obte-nant que Napoléon laissât au roi de Prusse un simulaere de royauté: sans l'intervention, sans l'appu d'Alexandre, Fré-déric-Guillaume III eût été détrôné, et le royaume de West-phalie, que Napoléon destinait à un de ses frères, aurait englobé la Prusse entière.

A exandre l'unétait pas le seul protecteur de la Prusse et de son souverain; la monarchie prussienne avait, pour ainsi dire, un ange gardien dans la personne de la reine Louise, cette princesse d'un si grand caractère et d'une si be le âme, ce type admirable de l'épouse et de la mère, de l'amie et de la souveraine.

Elle éta t, en quelque sorte, le dernier lien qui rattachât l'empereur Alexandre à l'impératrice Élisabeth, qui l'aimait comme une sœur. Sa beauté éblouissante, sa grâce incomparable, ses exquises qualités, tout en elle commandait le respect et l'admiration. La sympathie qu'elle avait inspirée à l'empereur de Russie ressemblait à du fanatisme et ajoutait encore plus de dévouement à l'amitié fraternelle qu'il



avait vouée au roi de Prusse, ce prince résigné et courageux, si ferme dans ses principes, si invariable dans ses sentiments.

« Mon frère, j'ai confiance en vous! lui écrivait Frédéric-Gu llaume, dont le royaume s'était trouvé presque réduit à la Prusse orientale. J'attendrai avec patience que le moment soit venu, et je ne désespérerai jamais de l'avenir, tant que vous serez là pour me tendre la main; je crois déjà entrevoir la fin des malheurs de la patrie.

Les joies de la famille consolaient Frédéric-Guillaume des chagrins de la royauté et des vicissitudes de la politique. La reine et lui, ils avaient une prédilection marquée pour leur fille ainée, Charlotte, qui était belle comme sa mère et qui lui ressemblait encore davantage du côté de l'âme.

Un jour, en lisant une touchante lettre que la jeune princesse avait écrite à son père, la reine fondit en larmes et s'écrie :

— Oh! la chère et noble enfant! comme elle nous sime l'comme elle sait dépeindre avec chaleur les sentiments qui l'animent! Et cependant on pourrait parfois lui trouver l'air froid et indifférent. Il faut lire dans son cœur, pour la bien connaître. C'est une âme pleine de sensibilité et d'énergie. Si Dieu nous la conserve, je pressens pour elle un brillant avenir.

L'empereur Alexandre avait peut-être inspiré ces paroles prophétiques à la tendresse d'une mère, car, charmé de la délicieuse figure de la princesse Charlotte et remarquant aussi l'air imposant de sa démarche et de son maintien, il diseit souvent à la reine qu'il se chargerait de marier cette adorable princesse à un empereur

Ce n'était pourtant pas à Napoléon qu'il songeait, en parlant ainsi, car la princesse Charlotte n'avait pas plus de



OI I UNIVERSIT A PAR douze ans, lorsque Napoléon eut l'idée de divorcer et de contracter un nouveau mariage qui pourrait lui donner un béritier.

Napoléon avait vu la grande-duchesse Catherine, sœur de l'empereur Alexandre et il s'était mis en tête d'épouser en secondes noces cette belle et gracieuse princesse, qui venait de perdre son man le prince George de Holstein-Oldenbourg, mort le 30 a vrii 1809, lieutenant-général au service de Russie et gouverneur du gouvernement de Twer. L'empereur Napoléon était alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire : la proposition qu'il fit confidentiellement à l'empereur Alexandre, en lui offrant de devenir son beau-frère, aurait pu, à certains égards, paraltre avantageuse aux intérêts de la Russie, mais la famille impériale des Romanoff n'eut garde de l'accueillir avec empressement, quoique l'empereur Alexandre parût disposé à y donner pleine adhésion, sous la réserve du libre consentement de sa sœur.

La grande-duchesse manifesta l'intention de rester vouve ou du moins de ne pas oublier si vite l'époux qu'elle pleurait encore; l'impératrice-mère, que l'empereur Alexandre dut consulter la première sur la convenance et l'opportunité d'une pareille alliance, déclara, de la manière la plus énergique, qu'elle n'y consentirait pas. Alexandre eut donc l'air de se conformer respectucusement à la volonté de son auguste mère et mit en avant des obstacles presque insurmontables, résultant de la différence de religion. Peu de mois après, Napoléon avait divorcé d'avec l'impératrice loséphine pour épouser une archiduchesse d'Autriche, mais le princesse Catherine ne se remaria que six ans plus tard avec le prince héreditaire Guillaume de Wurtemberg

17

L'entrevue d'Erfurth, qui mit Alexandre et Napoléon en présence pendant dix-huit jours, au milieu d'une cour de rois presque prosternes à leurs pieds (septembre et octobre 1809, semblait les avoir liés l'un à l'autre par des intérêts réciproques et par une sympathie mutuelle. On les avait vus échanger publiquement des témoignages expressifs d'admiration et d'amité.

On eût dit les deux maîtres de l'Europe prêts à se partager la monarchie universel e. Napoléon se réservant l'Occident et abandonnait l'Orient au zar de Russie. Il y eut entre eux, en effet, de longues conférences secrètes sur leurs projets ultérieurs, ou protôt sur les moyens d'exécution de leur alhance offensive et défensive : ils écrivirent une lettre collective au roi d'Angleterre, pour le presser « d'éconter la voix de l'humanité, en faisant taire celle des passions ; de chercher, avec l'intention d'y parvenir, à concilier tous les intérêts, et, par là, de garanter toutes les puissances, afin d'assurer le bonheur de l'Europe. »

Cette alliance des deux empereurs n'était, à vrai dire, qu'une trêve plus on moins durable, dont ils avarent besoin également l'un et l'autre pour mener à bonne fin teurs

ŧ.



entreprises particulières. Napoiéon se trouvait gravement engagé dans la guerre d'Espagne, qui dévorait ses finances et ses armées. Alexandre avait à combattre simultanément la Suède, la Perse et la Turquie. La victoire favorisa les drapeaux russes sur tous les champs de bataille, et le grand-duché de Fintande, dont la possession était convoltée par les tzars depuis Pierre le Grand, demeura dès lors nanexé à la couronne de Russie.

Mais le système continental, qu'Alexandre avait promis de maintenir et de défendre contre l'Angleterre, ne pouvait qu'être onéreux et funeste aux interêts matériels de l'empire russe, et d'ailleurs, l'empereur de Russie, qui s'était prêté, peut-être avec trop de complaisance, aux exigences capricieuses de son ailié, avait hâte de se soustraire à cette espèce de sujétion tyrannique, qu'i n'avait acceptée quo momentanément, dans l'espoir de contribuer ainsi an rétalbissement de la paix générale.

Alexandre avait toujours aimé la France et les Français; l'influence philosophique de son éducation première prédominait encore dans ses idées, sinon dans ses actes de souverain; il n'avait jamais eu de ha ne ni de ressentiment pour la Révolution française : il n'etait donc pas hostile au principe démocratique qui avait fait du général Bonaparte un empereur. Mais il regardait ce général couronné comme le provocateur de la guerre perpétuelle, comme l'implacable ennemi du repos des peuples et des rois.

Il n'en admirait pas moins les grandes qualités du héros, son génie militaire comme son génie politique; il fat même, à l'entrevue d'Erfurth, forcé de subir le prestige que Napoléon exerçuit sur tous ceux qui l'approchaient, et il éprouvoirellement, sous le charme d'une intimité passagère, un vif sentiment de sympathie pour son illustre allié. Il était sin-



cère, lorsque, pendant une représentation théâtrale à laquelle il assistant avec l'empereur des Français, il se leva tout à coup avec émotion, en entendant ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Je ne l'ai jamais mieux senti! » s'écria-t-il et il se jeta dans les bras de Napoléon. Les spectateurs, qui étaient des rois, des princes et des courtisans, applaudirent à cet embrassement qui semblait être la raufication du traité de Tilsitt.

Cependant aucun hen solide ne pouvait exister entre ces deux natures si dissemblables et si profondément anti-pathiques : la douceur, la modération d'Alexandre s'accordaient mal avec la brusquerie, les emportements de Napoléon.

I. faut le reconnaître, la bonne intelligence qui régna entre eux durant plusieurs aunées ne fut que factice et simulée : malgré leurs protestations réciproques d'estime et d'attachement, ils ne s'aimaient pas, ils se déliaient l'un de l'autre, ils s'observaient sans cesse, comme deux rivaux qui n'attendent que l'occasion d'en venir aux moins.

Cette occasion allait se présenter bientôt.

Le roi de Prusse était rentré dans sa capitale après trois années d'absence, le 23 décembre † 809, mais il n'y ava t pas trouvé immédiatement la force de reformer une nouvelle coalition contre l'empereur Napoléon.

Le jour de sa rentrée à Berlin, la reine Louise disait à sa fille Charlotte : « Entends-tu les sons joyeux des cloches, entends-tu les cris d'allégresse des sujets de ton père? Un souverain qui veut être chéri de son peuple doit avoir un cœur pour partager les souffrances et les joies de ce peuple bien-aimé ; un souverain n'est digne de son rang, que quand il sait être homme avec les hommes. Souviens toi de ceta,

ma fille, s'il est dans ta destinée de porter plus tard une couronne! »

L'empereur Atexandre, qui éta t en correspondance permanente avec cette bonne et gracieuse reine, lui écrivait de prendre patience et de compter sur l'avenir : « La Prusso aura sa revanche, lui disait-il, et elle reconnaîtra fôt ou tard que la Russie est restée sa fidèle alliée. »

La reine de Prusse ne vécut point assez pour voir se réaliser les promesses de son auguste ami elle mourait, brisée, consumée par le chagrin, sept mois après son retour à Berlin, mais elle eut le temps d'adresser ses adieux à l'empereur de Russie, en lui disant qu'elle avait foi en sa parole impériale et qu'elle lui recommandait une dernière fois, et la Prusse, et le roi Frédéric-Guillaume, et sa famille, et surtout la princesse Chartoite qui n'avait pas atteint l'age de douze ans.

Le roi de Prusse perdait son ange tutélaire : il suivit le conseil que la reme, sur son lit de mort, lui avait donné : il s'abstint de toute initiative dans les circonstances politiques, qui devaient enfanter une nouvelle coalition de l'Europe contre l'empereur des Français ; il se diriges certainement d'après les avis secrets de l'empereur Alexandre, lors même qu'il contractait avec Napoléon une alliance offensive contre la Russie (24 janvier 1812).

Depuis un an, Alexandre faisa t d'immenses préparatifs de guerre, dans la prévision d'une brouille inévitable avec Napoléon, qui s'était emparé du duché d'Oldenbourg et qui manifestait l'intention de reconstituer la royaume de Pologne en donnant à un prince de sa famille la couronne de ce royaume. Alexandre venaît de signer une paix avantageuse avec la Suède et la Turquie, lorsqu'il se mit à la tête de l'armée formidable qu'il avait réunie à Vilna pour la défeuse

N.

de la patrie. « L'empereur des Français, dit-il dans un ordre du jour adressé à l'armée, nous a le premier déclaré la guerre. A nai, puisque rien ne peut le rendre accessible à la paix, il ne nous reste plus, en invoquant à notre aide le Tout-Puissant, témoin et défenseur de la vérité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'ennemi. »

La grande-armée, conduite par Napoléon, passa le Nièmen et entra en Russie : l'armée russe, sous les ordres des généraux Bagration. Barclay de Tolly et Koulouzoff, semblait d'abord n'avoir pas d'autre plan de campagne que de reculer devant l'ennemi, meis c'était une tactique qui ave ; pour but d'attirer Napoléon dans les steppes de la Russie et de l'empêcher d'en sortir : « Puisse la destruction dont l'ennemi nous menace retomber sur sa tête, disait Alexandre dans une alfocution aux habitants de Moscou, et l'Europe affranchie exalter le nom de la Russie! »

Napoléon croyait n'avoir à combattre qu'une armée nombreuse et aguerrie : il trouva un peuple qui se levait comme un seul homme pour défendre ses foyers et pour repousser l'invasion.

Cette injuste et audacieuse invasion appelait sous les drapeaux tous les Russes en état de porter les armes. Les deux grands-ducs Nicolas et Michel s'étonnèrent d'être, en quelque sorte, oubliés et tenus à l'écart, au milieu de ce grand et généreux mouvement national qui devait rendre la Russie invincible. L'un d'eux, il est vrai, n'avait pas quinze ans, mais l'autre était déjà dans sa dix septième année. Depuis longtemps d'ailleurs, quels que fussent leurs sentiments de respect et de reconnaissance pour l'empereur, ils ne pouvaieut s'empêcher de penser et de se dire tout has qu'on prolongeait peut-être outre mesure leur éducation et leur enfance lls oserent se plaindre à leur auguste mère Marie Féodoroyna de rester étrangers à une guerre de salut public, qui s'organisait dans toute l'étendue de l'empire à la lueur de l'incendie de Moscou.

L'impératrice mère répondit au grand-due Michel, qui avait porté la parole avec sa vivacité ordinaire : « Vous, Michel, vous êtes trop jeune pour être soldat; et vous, sjouta-t-elle en se tournant vers le grand-due Nicolas, malgré votre impatience que je comprends et dont je vous sais gré, on vous garde pour d'autres éventualités. La sainte Russie, mes enfants, ne manquera pas de défenseurs. »

Peu satisfait de cette espèce d'oracle sihyllin, ne cherchant pas à en approfondir le sens, le grand-duc Nicolas écrivit directement à l'empereur, et le supplia de permettre qu'il fit son devoir de sujet russe, en prenant du service dans les armées de Sa Majesté, d'autant plus qu'il était chef du régiment d'ismailowsky et qu'il se sentait capable de commander son régiment. « J'ai honte, disait-il dans cette noble et touchante lettre, de me regarder comme un être inutile sur la terre, leque n'est pas même bon à se faire tuer en brave, sur un champ de bataitle. »

L'empereur, qui lui avait toujours témoigné une bienveillance toute paternelle, l'envoya chercher, l'accueillit avec plus d'affection encore qu'à l'ordinaire et s'efforça de le consoler de son mac ivité momentanée, en lui disant, d'un ait sérieux et mélancolique, que le moment de le placer au premier rang viendrait peut-être plus tôt qu'on ne pouvait le prévoir.

— En attendant, ajouta-t-il avec bonté, vous avez d'autres devoirs à remplir, complétez votre éducation; rendezvous digne, autant que possible, de la place que vous occuperez un jout : Ce sera servir notre chère patrie comme un héritier du trône doit le faire.

Le grand-duc se retira, préoccupé de ces paroles mysterieuses qui retentirent longtemps dans son esprit; mais, obéissant à la volonté de son frère ainé et de son souverain, il cessa de solliciter l'honneur de marcher, comme chef ou comme simple soldat, sous les drapeaux de la Russie.

Le jeune prince était devenu tout à conp un autre homme; il renonça des lors aux exercices violents, aux récréations bruyantes, que son frère Miche et quelques amis du même âge ne réussirent plus à lui faire partager avec eux, il s'éloigna même de leur société trop folte et trop turbulente pour lui; il se fit de plus en plus grave, calme et réfléchi; il s'imposa, dans ses discours ainsi que dans ses actions, une mesure, une réserve, qui donnait a sa physionomie un aspect froid et sévère, que les espiegleries de son frère ne parvenaient pas à égayer. C'était une espèce de recueillement dans lequel il aimait à s'isoler.

On peut donc dire qu'il n'eut pas de jeunesse, car il passa subitement, sans transition, de l'enfance à l'âge mûr.

- Je crois, en vérité, que lu penses à le faire ermite! lui dit galement le grand-duc Michel, dont la bonne humeur et la vivacité contrastaient avec le maintien si encieux et presque tacitume de son frère. Nous étions camarades hier encore, ce me semble, mais aujourd'hui tu aspires à monter en grade et tu le poses en frère ainé, c'est-à-dire en hommo raisonnable, en philosophe.
- Michel, interrompit amèrement le grand-dur Nicolas, tun'aurais pas le cœur de plaisanter, si tu savais quelles sont les pensées qui m'occupent. Je songe que l'ennemi est à Moscou et qu'on me retient prisonner à Saint-Pétersbourg!

Le grand-duc Nicolas avait repris avec plus de suite et d'ar-



deur ses études théoriques sur l'art militaire; il hisait, il méditait les ouvrages anciens et modernes consecrés à l'histoire des grands capitaines; il se souvenait d'avoir traduit avec répugnance quelques passages du texte des Commentaires de César: il se mit à en commencer la fecture dans une bonne traduction française et il y prit tant d'intérêt, tant de pla sir, qu'il ne pouvait s'en détacher; le livre était sans cesse entre ses mains, et il eût voulu l'apprendre par cœur.

Un jour, il alla rendre visite à son frère Constantin qui avait été chargé par l'empereur de présider aux travaux de défense de la capitale et qui était sur pied, jour et nuit, avec un zèle infatigable, pour mettre la ville en état de soutenir un siège.

- Dieu soit loué! dit le grand-duc Constantin; si l'empereur Napoléon nous envoyait demain la moitié de son armée, nous serions en mesure pour la bien récevoir.
- Il n'y a pas d'apparence que l'ennem se hasarde à venir jusqu'ici, repartit le jeune prince; les Gaulois, du temps de César, avaient déjà le caractère inconstant et mobile des Français d'appourd'hui...
- Les Gaulois, ce me semble, ne sont jamais venus en Russie, intercompit Constantin qui ne se piquait pas de déguser son manque d'instruction; mais, en tous cas, du temps de César, il n'y avait certainement pas un général qui valut Koutouzoff.

Le général Koutouzoff, en effet, qu. avait laissé la victoire incertaine à la sanglante bataille de Borodino, fut plus heureux, pendant la retraite de la grande-armée, potamment à Dorogobouje et à Krasnof, et mérita le surnom de Saussur de la Patris.

Les désastres de l'expédition, que Napoléon se repentait d'avoir entreprise dans un pays protégé par son climat ri-

UN.

goureux non moins que par l'héroïque patriotisme de ses habitants, ne torent que es préludes de plus tristes revers; lorsque ce grand homme de guerre avait voulu signer la paix sur les ruines fumantes de Moscou, l'empereur Alexandre répondit fièrement à l'envoyé de son adversaire, qui se croyait vainqueur: « Allez dire à votre maître que la campagne est terminée pour lui et qu'elle va commençor pour moi »

Cette fatale prédiction ne s'était que trop accomplie; la grande-armée n'existait plus; la Pologne é ait retombée tout entière sous la domination de la Russie, et Alexandre, par son manifeste publié à Varsovie le 22 février 1813, avait invité tous les souvérains et tous les peuples de l'Europe à former une coalition contre la France et son empereur:

« La divine Providence, favorisant la plus juste des causes, disait le tzar dans ce manifeste qui dévoilant toute sa politique, a sonné el e-même le tocsin qui appelle toutes les nations à défendre l'honneur de la patrie; c'est aux peuples comme aux rois, que nous rappelons leurs devoirs et leurs intérêts. »

Cet appel fut entendu avec enthousiasme, et Alexandre deviat, en quelque sorte, le chef de la coalition européenne, qui opposa bientôt à Napoléon une armée de quinza cent mille hommes.

La Russie et la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre étaient secrètement d'accord, depuis plusieurs années, pour renverser du trône ce soldat couronné, qui avait voulu se faire l'arbitre despotique de leurs destinées.

Que pouvaient des victoires, que pouva ent des prodiges de valeur et de talent militaires contre ce soulèvement unanime des peuples, contre cette implacable conspiration des souverains? L'armée de la coalition se renouvelait, se mul-



tiplizit sans cesse, en s'avançant de tous côtés vers la France, malgré les beaux faits d'armes de l'armée française, malgré les reasources extraordinaires du génie de Napoléon.

Ce fut l'ompereur Alexandre qui de son propre mouvement autorisa ses deux jeunes frères les grands-ducs Nicolas et Michel à venir le rejoindre au milieu de ses armées. Ils arrivèrent à son quartier-général avant l'ouverture de la compagne de France, et ils accompagnèrent l'empereur juaqu'à la fin de la guerre; mais Alexandre les tint toujours à distance de l'action et ne leur permit pas de prendre an rôle actif et pénilleux dans cette terrible guerre qui devait se terminer sous les murs de Paris par la capitulation du 30 mars 1814.

La campagne de France, durant laquelle l'empereur Napoléon se montra plus grand en ses désastres qu'il ne l'avait été dans ses triomphes aux jours de sa fortune, cette héroïque et admirable campagne laissa un profond souvenir dans l'âme émue du grand-duc Nicolas qui avait pu se rendre compte des prodigieux efforts du premier capitaine des temps modernes, tenant tête avec une poignée de vétérans et de jeunes recrues à l'Europe entière coalisée contre lui.

Les grands-ducs n'avaient pas été cependant témoins des sanglantes batailles de Champaubert, de Montmirail, de Nangus, de Saint-Dizier, où la victoire parut souvent indécise, et qui furent toujours glorieuses pour les armées de la Russie, fors même que l'avantage restait du côté de Napoléon; ils n'assistèrent pas même à quelques-uns de ces engagements meurtriers qui se renouvelaient sans cesse et qui marquaient, pour aussi dire, chaque étape de l'armée des alliés.

L'empereur Alexandre était instruit de la générouse impatience que manifestaient hautement ses jeunes frères, pour



s'approcher le plus possible du théâtre de la lutte, il eut donc la prudence de les en éloigner et de les attacher à 'arrièregarde dont ils suivaient à regret les mouvements pacifiques.

Ils séjournèrent ainsi dans plusseurs villes occupées par les forces russes, au heu de matcher en avant avec les corps commandés par le baron de Sacken et le prince Worontzoff, qui rencontraient à chaque pas de nouveaux obstacles et qui avaient tous les jours un nouvel ennemi à combatre.

C'était, pour ces jeunes princes, une véritable disgrâce que de ne point accompagner leur auguste frère à son entrée dans Paris. Ce jour mémorable fut, en effet, le plus beau et le plus giorieux de son règne.

La veille, après des combats achames et sanglants, qui furent livrés aux portes de la capitale, il avait accordé une capitulation honorable aux habitants qui s'étaient mis sous sa protection. Les paroles qu'il prononça le matin du 31 mars, avant d'entrèr dans Paris à la tête de ses troupes, renfermaient, outre des promesses qu'il tint fillelement, la révélation de ses vues politiques.

« Les Français sont mes amis, du-il à la députation qui alla le recovoir à la barrière de Pantin, et je veux leur prouver que je viens leur rendre le bien pour le mal. Napoléon est mon seul ennemi..... C'est à vous d'assurer votre bonbeur à venir. Il vous faut un gouvernement qui vous donne le repos et qui le donne à l'Europe; c'est à vous d'émettre un vœu; vous me trouverez prêt à seconder vos efforts. »

Ces paroles indiquaient bien que les souverains ailliés avaient le projet de changer le gouvernement de la France, et pourtant l'empereur Alexandre, que précédait sa réputation de justice, de honté et de grandeur d'âme, fut accueille avec une sympathie presque générale.

Quand il parat sur les boulevards, encombrés d'une foule



indécise et curieuse, un murmure flatteur se répandit sur son passage et se changea bientôt en acclamations et en applaudissements. L'aspect seul de l'empereur lui avait gagné les cœurs. Son grand air, sa noble contenance, sa belle figure, son souriré et ses manières affables, semblaient avoir en un instant confirmé tout ce qu'on racontait de lui, de son beau caractère et de ses hautes qualités.

Il était à cheval, ayant à ses côtés son frère le grand-duc Constantin, et le roi de Prusse, avec un cortége de princes, de généraux et d'hommes d'Elat; mais on ne voyait, on n'admirait que lui.

L'espoir et la confiance venaient de renaître dans les esprits abattus. Malheureusement l'empereur Alexandre s'était d'avance engagé vis-à-vis de ses alliés à ne plus traiter avec Napoléon qu'il accusait de l'avoir trompé trois fois et qu'il regardait comme incompatible avec la paix de l'Europe Il se laissa donc circonvenir et influencer par la faction royaliste, qui avait, en quelque sorte, pris possession de Paris en même temps que l'armée des alliés, et qui se sentait appuyée, protégée, par deux cent mille baïonnettes étrangères.

Alexandre et le roi de Prusse n'avaient pas voulu s'établir au palais des Tuileries : ils étaient devenus, pour ainsi dire, les hôtes du prince de Talleyrand, qui fut l'âme, l'âme damnée de ce vaste complet diplomatique, organisé autour de l'empereur de Russie qu'il avait eu l'adresse de faire loger dans son propre hôtel. Le vœu de la nation de fut ni entendu ni consulté. L'empereur Napoléon, victime deslâches trahisons et des défections honteuses de ses propres serviteurs, tomba du trône ou plutôt en descendit volontairement pour épargner le sang de ses sujets, pour sauver sa patrie du fléau de la guerre civile, et les Bourbons régnèrent à se place, les Bourbons qui n'avaient rien appris ni rien oublié

pendent vingt-deux ans d'émigration et qui ne savaient pas même où battait le occur de la France.

L'empereur Alexandre ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été dupe d'une misérable intrigue de parti; qu'il n'avait fait que servir les ressentiments et les intérêts de l'Augleterre, en sacrifiant Napoléon et as dynastie au rétablissement de l'ancienne famille royale; qu'il s'était taissé trop séduire par les illusions d'une charte constitutionnelle, et qu'il avait renversé un gouvernement fort et national qui tenait en bride l'esprit révolutionnaire, pour maugurer un gouvernement fait, le et antipathique au pays qui le subit, mass qui ne l'accepta jamais.

On assure que l'empereur de Russie, éclairé trop tard sur la véritable situation des choses, se repentit de n'avoir pas signé la paix directement avec Napoléon et sembla bésiter à remettre le sceptre de ce grand empereur en des mains si peu capables de le porter.

Louis XVIII, au sortir de sa résidence de Hartwel, avait fait son entrée soiennelle à Londres, où le peuple anglais le reçut avec de grands honneurs, en qualité de roi de France, mais il n'avait pas encore débarqué à Calais

Napoléon avait quitté Fontainebleau et se dirigeait à petites journées vers l'île d'Elbe qu'on lui assignait pour empire et pour prison; mais il avait toujours le pied sur le sol de la France; sa cause n'était pes tout à fait perdue, puisque l'impératrice Joséphine et le reine Hortense se chargeaient de la défendre auprès de l'empereur de Russie

Chaque jour les deux anges gardiens Jes destinées de Napoléon et de l'empire faisaient un pos vers le but que leur dévouement pouvait sa flatter d'atteindre. Ces deux nobles femmes voulaient réconcilier Alexandre avec Napoiron; des lors Napoléon eût cessé d'être un prosent, mis

Google

au ban des souverains de l'Europe, et le trône, qu'il avait fondé avec tant de génie politique et de gloire m litaire, eut appartenu, par le fait de son abdication, à son fils légitime, le roi de Rome, smon à son fils adoptif, le prince Eugène de Beauharnais.

La réaction la plus heureuse et la plus inespérée devait sortir inévitablement de la sympathie, de l'estime et de l'amitié, que la reine Hortense et son auguste mère avaient inspirées à l'empereur Alexandre dès leur première entrevue au château de la Malmaison, et que ce souverain avait à cœur de leur témoigner par les attentions les plus empressées et les plus délicates.

Les agents des Bourbons s'inquiétaient des conséquences incalculables que pouvait avoir la liaison intime d'Alexandre avec la première semme et la bette-sœur de Napoléon. La calomnie et le poison, s'il est permis d'ajouter soi aux rumours de l'opinion publique, obvièrent à des dangers qu'on avait tout heu de croire imminents : loséphine mourut de mort subite (29 mai 1811), et la reine Hortense ne revit jamais le généreux protecteur, en qui elle avait mis sa confiance et tout son espoir



Les deux grands-ducs Nicolas et Michel étaient arrivés à Paris la veille même de la mort de l'impératrice Joséphine et quatre jours après le débarquement de Louis XVIII à Calais.

L'empereur Alexandre ne les avait autorisés à se rendre auprès de lui, que quant il pensa que la capitale, occupée militairement par des corps d'élite appartenant à l'armée des souverains alliés, était à l'abri d'une insurrection au dedans et d'une attaque au dehors. La tranquillité la plus rassurante avait été d'ailleurs promptement rélablie dans cette immense cité, dont le population, résignée sinon satusfaite, acceptait evec une espèce d'insouciance les faits accomplis et retournait à ses habitudes, à ses travaux et à ses plaisirs.

Les deux jeunes princes, que leur auguste frère avait l'intention de ne pas perdre de vue un seul instant, pendant le séjour qu'ils devaient faire à Paris, vinrent habi er avec lui l'hôtel de l'Infantado, situé rue Saint-Florentin, que le prince de Talteyrand avait mis à sa disposition, et qui lui offruit l'avantage d'avoir à toute heure sous sa main les régiments de sa garde campés dans les Champs-Élysées.



Les princes étaient toujours sous la surveillance immédiate de leur gouverneur, le général Lamsdorff, mais ils se montrèrent aux côtés de l'empereur de Russie dans toutes les cérémonies, dans toutes les réceptions d'apparat, qu'Alexandre honorait de sa présence; ils furent témoins de l'ovation continuelle qu'il rencontrait partout sur son passage, et à laquelle il se dérobait autant qu'il le pouveit, car, disait-il avec plus de bonté que de malice : « Le roi Louis XVIII n'aurait qu'à trouver mauvais que ses sujets me fissent meilleur accueil qu'à lui! »

Les grands-ducs eurent plus d'une occasion de remarquer avec plaisir l'empressement du peuple de Paris pour se porter au-devant du tzar et pour le saluer d'acciamations cordiales et enthousiastes.

— Sire! dit le grand-due Nicolas à son auguste frere, qui avait été l'objet des transports de la foule pendant e délité du cortége à l'entrée de Louis XVIII, qui tavait en la curiosité de voir en gardant l'incognito : Sire, si vous les laissez faire, ces braves gens vous proclameront roi de France et de Navarre

Les grands-ducs assistèrent le lendemain à la grande parade des troupes alliées, qui formaient une ligne non intercompue depuis l'Arsenal jusqu'aux Tuiteries : elles défilèrent sous les fenêtres du roi, qui était assis auprès de la duchesse d'Angoulème, dans l'appartement du Pavillon de Flore, en face du Pont-Royal, et qui avant autour de lui les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse et vingt-huit princes souverains, au nombre desquels on comptait les grands-ducs Nicolas et Michel.

Ce magnifique spectacle avait attiré une immense multitude de spectateurs; il y eut de temps en temps quelques ens de · Vive le roi! mass le cri de · Vice Alexandre! répété



par des milliers de voix, dominait tous les autres cris, quoi que l'empereur de Russie essayat de le faire cesser, en se cachant, pour ainsi dire, derrière le fauteuil de Louis XVIII.

- Mon cousen, lui dit le roi, pourquoi ne vous montrezvous pas à mes sujets, qui vous arment et qui vous bénissent, car ils savent et ils comprennent que c'est à vous surtout que la France et l'Europe devront le repos et la prospérité?

Lorsque l'empéréer Alexandre, accompagné de ses trois frères, visita l'hôtel de la Monnaie, on frappa en sa présence une médaille d'or, portant son chiffre avec cette inscription : Au Restaurateur de la paux de l'Europe!

Peu de jours auparavant, il avait assisté, avec le roi de Prosse, à une séance publique de l'Académie Française, où il entendit prononcer l'éloge de Pierre le Grand et de Prédéric, adroit prétexte à l'éloge de leurs augustes successeurs :

- Sire, lui dat avec beaucoup de finesse l'académicien Suord, qu'Alexandre se fit présenter à la fin de cette séance, Yotre Majesté se trouve dans un pays qu'elle doit a mer, puisqu'elle aime la gloire qui s'y distribue. Si votre auguste aïeulo a mérité en Russie l'immortalité, c'est en France qu'elle l'a obtenue.

A l'exemple de l'empereur, les deux grands-ducs Nicolas et Michel visitèrent ensemble la plupart des établissements de Paris, consacrés aux sciences, aux beaux-aris, à l'industrie et à la charité.

Le grand-due Nicolas demanda de préférence à voir les institutions militaires, 'Ecole Polytechnique, l'Hôtel des Invalides, les casernes et les bépitaux. Les derniers événements n'y avaient laissé que trop de traces de desorganisation et de désorare, mais le noble et intelligent visiteur en vit assez pour admirer le génie de Napoléon, qui, malgré un état de guerre presque permanent sous son règne, avait amélieré et perfectionné tous les serv ces administratifs.

Les deux grands-ducs furent émus à l'aspect des vieux soldats mutilés, qui remplissaient les solles et les cours des invalides et qui se détournèrent en silence, les yeux mouillés de larmes, lorsqu'ils reconnurent l'uniforme russe.

- Monsieur, dans quelle affaire avez-vous été blessé? demanda le grand-duc Nicolas à un sergent qui marchant avec peine en s'appuyant sur doux béquilles, et dont la figure cicatrisée avait sans doute été criblée de coups de sabre.
- Au passage de la Bérésina, répondit l'invalide en s'efforçant de sourire à travers ses cicatrices : les Cosaques qui m'ont arrangé comme vous voyez n'étaient pas manchots, mais je ne l'étais pas non plus, je vous assure; je suis tombé à côté d'eux dans la neige; ils ne se sont pas relevés; moi, j'ai eu le bonheur d'en revenir avec les deux pieds getés. Au reste, c'est bien fait : que sommes-nous allés chercher dans votre Russie? un diable de pays qui se défend tout seul , ou y entre bien, c'est vrai, mais on n'en sort pas, ou du moins on en sort comme j'en suis sorti, pour entre aux Invalides.

Cette boutade soldatesque amusa l'empereur Alexandre, à qui les grands-ducs la racontèrent, avec beaucoup d'autres particularités de leur visite aux Invalides, où ils avaient trouvé le nom de Napoléon dans toutes les bouches et son souvenir vivant dans tous les cœurs.

Alexandre eut la curiosité de voir aussi le sergent de la Bérésina, pour l'entendre parler de la grande guerre de 1812 et surtout pour lui apprendre que tous les prisonniers français, qui étaient restés en Pologne et en Russie au nombre de plus de 80,000, devaient bientôt rentrer en France.

— En voità qui sont bien aises! s'écria l'invalide. Sire, je vous conseille de faire savoir cette nouvelle-là à notre empereur Napoléon : il vous dira grand merci

Alexandre lui demanda si ses camarades n'étaient pas instruits des derniers événements qui avaient mis fin à la guerre et changé le gouvernement de la France, dans l'intérêt de la pacification universelle · le vieux soldat bocha la tête et deviat tout à coup triste et sérieux.

— Il faut avouer, Sire, que vous n'avez pas fait là de la bonne besogne! grommela-t-il entre ses dents. Que voulez-vous que nous fassions d'un rei qui ne peut pas monter à cheval? ajouta-t-il vivement. Mettre une guen (le à la place de notre beau drapeau tricolore! Oh! ce n'est pas bien, c'est nous faire affront! Heureusement que ça ne durera pas. Il n'y a pas de France sans notre empereur Napoléon.

Ces paroles, qui n'étaient que l'écho des sentiments du peuple et de l'armée, frappèrent Alexandre et lui donnèrent à réfléchir. Il eut d'ailleurs occasion, dans les promenades qu'il fa sait incognite, de constater par lui-même combien l'Empire était national, combien Napoléon était populaire

On rapporte qu'il dit, un jour, au comte de Nesserrode, qui, de concert avec lord Castelreagh et le duc de Talleyrand, avait le plus contribué à la déchéance de l'empere ir Napoléon et à la restauration des Bourbons:

- Si c'était à refaire, je ne le ferais pas! La paix de l'Europe était plus sûre avec Napoleon sur le trône, qu'avec Napoléon dans l'Ille d'Elbe.
- Sire, aurait repondu l'illustre min stre d'État, c'est Votre Majeste qui l'a fait empereur de l'île d'Élbe, je n'y verrais pas un grand danger, si l'île d'Elbe était situee dans la mer du Sud.



Organia LMIVERSITY OF 4 - K. L'empereur Alexandre aimait à se montrer à cheval, accompagné de ses deux frères Nicolas et Michel : les passents accouraient pour les voir, pour admirer leur maintien noble et gracieux, leur belle figure, leurs manières affables et polies; chacun de les saluer, chacun de dire tout haut en faisant une compataison peu flatteuse pour Louis XVIII et la famille royale : « La Russie est bien heureuse d'avoir un parcil empereur et de tels princes! »

Souvent les grands-ducs sortaient seuls avec leur gouverneur, sans escorte, mais toujours à cheval. On les reconnaissait, on ne se lessait par de les suivre et de les regorder avec une currosité quelquefois génante

Un matin, le grand-duc Nicolas se promenait avec son frère dans les Champs-Élysées. Une femme vint se jeter à la tête de son cheval et le pria de vouloir bien faire parvenir à l'empereur de Russie une supplique qu'elle lui présenteit en voyant les honneurs militaires qu'on rendait à ca beau jeune homme en uniforme de colonel et décoré de plusieurs ordres, elle avait une s'adresser à un des aides de camp de l'empereur.

Elle portait plainte contre un officier russe qui lui avait enlevé sa fille et qui refusait d'épouser la victime de ce rapt.

Le grand-duc Nicolas promit à cette femme de lui faire rendre justice et il donna en effet la supplique à l'empereur Alexandre manda l'officier, l'accable de reproches, le menaça des plus grands châtiments, s'il ne répara t le tort qu'il avait fait à une famille honnète; cet officier, étant marié, ne pouvait offer la réparation qu'exigenit l'empereur, mais il proposa de remettre sur le-champ la jeune fille à sa mère avec une do, de cinquante mille francs.

Le grand-due Nicolas vou ut ajouter à cette dot une somme

de dix mille trants, prélevée sur l'argent de ses menusplaisirs; il fit plus : il honora de sa présence le mariage, presque immédiat, de cette jeune personne avec un employó du ministère des finances.

La veille de ce mariage, l'officier russe, moins coupab e qu'il ne semblait l'être, reçut l'ordre de partir sur-le-champ et d'ailer passer trois ans en Sibérie. Il tenta une démarche auprès du grand-duc Nicolas, en le conjurant d'intercéder pour lu, auprès de l'empereur.

— Pariez toujours, lui dit le grand-duc, j'aurai soin de votre affaire, et vous aurez de mes nouvelles, avant d'être parvenu à votre destination. L'enquête vous a été favorable et je vous en félicite, car il était question de vous faire passer par les armes.

Avant de quitter Paris, l'empereur de Rossie daigna bonorer de sa présence le salon de Madame la baronno de Stati, qui réunissait autour d'ells les bommes les plus éminents, Français et étrangers, attirés par l'éclat de sa réputation littéraire et enthousiasmés des inépuisables ressources de son génie.

Madame de Staël, pendant son exil, lorsqu'elle remplissait l'Europe de ses déclamations haineuses contre Bonaparte, était ellée jusqu'aux extrémités de l'Europe, pour échapper, disait-el e, aux proscriptions du nouveau Tibère; dans son orgueil de femme irritée, elle avait failli regarder l'expédition de Russie comme un moyen détourné de s'emparer de so personne et de lui fermer la bouche.

Elle fut, à cette époque, pendant son séjour à Saint-Pélersbourg, présentée à l'empereur, qui lui témoigna beaucoup de considération et qui lui avait promis, avec le plus aimable à-propos, de la ramener en France.

- El Gudra done, Sire, lui repond t-elle, pour que j'y





puisse vivre tranquille, interner en Sibérie le despote qui m'a tant persécutée.

Madame de Stacl, qui s'attribuait une certaine part personnelle dans toutes les disgréces que la fortune avait fait subir à Napoléon, était rentrée, en effet, triomphanta à Paris, peu de jours après la capitulation du 30 mars. Elle s'imaginait donc que son opinion, exprimée toujours en style d'oracle, exerçait un influence présistible sur les affaires politiques. On peut supposer combien elle dut être fière et joyeuse de recevoir dans son cercle l'empereur Atexandre et les deux grands-ducs Nicolas et Michel, qui n'étaient pas moins curieux de connaître cette femme célèbre.

Ce soir-là, 26 mai, plusieurs souverains, entre autres le roi de Prusse, a étaient donné rendez-vous chez elle.

— Sire! det-elle à brûle-pourpoint au roi de Prusse, en affectant cet air dominatour qu'elle prenaît avec tout le monde et mêmeavec les têtes couronnées: puisque nous sommes réunis en congres, Votre Majesté daignera-t-elle mautoniser à mettre sur le tapis un marrage de convenance entre la Prusse et la Russie? La princesse Charlotte est une des plus charmantes princesses qu'on puisse trouver dans les cours de l'Europe, et les deux grands-dues de Russie sont deux princes accomplis, dont nous ne saurrons assez faire l'éloge.

Les grands-dues rougirent, un peu étounés d'un compliment qui ressemblait à une indiscrétion, et le roi de Prusse échangea un sourire d'intelligence avec l'empereur de Russio

Dans cette soirée où l'n'y eut qu'une voix, en effet, pour louer la bonne grâce, la réserve polie et la haute distinction du grand-duc Nicolas, Madamo de Staël lui adressa plusieurs fois la parole, comme pour faire briller la finesse et l'à-propos de ses réponses.



- Voira Altessa .mpériale est-cile contente de la France et de Paris? lui demanda-t-elle.
- Tout ce que je savais, par ouï-dire, de Paris et de la France, répondit-il avec autant de goût que de modestie, se trouve bien dépassé par tout ce que je vois dans ce beau pays, dans cetto grande capitale, où il y a tant de choses à admirer, qu'il faudrait y passer des années et non des semaines.
- Le départ de Yotre Altesse est-il si procham? reprit Madame de Staël.
- Il sera toujours trop prochain à mon gré, réplique le prince, car on ne se lasse pas d'une aussi honne réception, e, je regretterai, Madame la baronne, de n'être pas plus longtemps un des habitués de votre cercle.
- Regreusement, dit l'empereur Alexandre qui vint se mèler à la conversation, que le souvenir est là pour tromper l'absence.

L'entretien se porta sur une foule de sujets que la baronne de Staël abordait tour à tour avec toute la vivecité de son esprit : Jes auditeurs restaient sous le charme,

La politique ne pouvait pas être laissée de côté dans une réunion qui comptait un si grand nombre de ministres et d'hommes d'Etat étrangers et français.

- Je me félicite, d'tAlexandre l', d'avoir coatribué à la restauration des Bourbons en France, parce que cette restauration maugure un gouvernement libéral et constitutionnel
- Ce gouvernement, repartit Madame de Staël, est défini en deux mots : le roi et la Charte Cependant je connais des peuples, qui, sous le sceptre d'un monarque absolu, sont plus libres et mieux gouvernés que s'ils avaient une constitution. En Russie, par exemple....

 Oh! intercompit l'empereur, je ne suis qu'un accident heureux!

t

La conversation prénant un caractère plus intime, les assistants s'écartèrent par discrétion et la baronne de Staël se trouva seule avec l'empereur Alexandre, le roi Frédéric-Guillaume, le prince royal de Prusse et les grands-dues de Russie.

- Votre Majesté augure-t-elle bien du règne de S. M. Louis XVIII? demanda Madame de Staël, qui n'imposant pas de frein aux échappées de sa langue quelquefois indiscrète, en s'adressant à l'empereur de Russie.
- Le roi Louis XVIII est une forte tête, dit Alexandre, qui devint soucieux : il a d'excellentes intentions, des vues très libérales, mais il faut craindre son entourage. M'el duc d'Orléans est le seul membre de sa famille, qui ait des idées pratiques et qui soit à la hauteur des circonstances.

L'empereur a arrêta comme s'il se fût repenti d'en avoir trop dit, et, se tournant vers le grand-dac Nicotas :

- Vous avez vu plusieurs fois M. le duc d'Orléans ; il vous a fait accueil avec empressement : que pensez-vous de lui ?
- Je ne puis que m'applaudir de le connaître, répondit le grand-duc sans hésiter; c'est un prince d'un grand mérite et d'une haute intelligence. Mais, ajouta-t-il avec beaucoup de finesse, pour bien juger des choses et des hommes, il ne faut jamais se hâter, et je ne me sens pas impar ial dans un pays où nous sommes entourés de tant de prévenances et de sympathies.
- Je vois avec satisfaction que vous rendez justice à M. le duc d'Orléans, dit l'empereur; rappelez-lui l'invitation que je lui a, faite de venir nous voir à Saint-Pétersbourg.
 - Sire, reprit la baronne de Stael, grâce à Votre



Majesté et à ses augustes alliés, les Bourbous règuent en France, mais vous allez vous éloigner de nous, et Dieu sait ce qui peut arriver!

La visite de l'empereur de Russie chez Madame de Staël fit beaucoup de bruit dans la société parisienne et donna lieu à bien des commentaires que l'esprit de parti se chargea de colporter. On prétendit que l'empereur s'était montré presque hostite à Louis XVIII et qu'il avait exprimé le regret de n'avoir pas plutôt, dans l'intérêt de la France, fait monter sur le trône le duc d'Orléans.

Le grand-duc Nicolas ne partit pas de Paris, sans avoir Lé une connaissance plus intime avec le duc d'Orléans,

Ce prince avait repris possession du Palais-Royal et du château de Neuilly, mais la duchesse et ses enfants se trouvaient encore en Sicile où il devait les aller chercher. Il fit promettre au grand-duc Nicolas de venir bientôt passer quelques joi rs en famille avec lui; car, dit-il, « si impatient que je sois de me rendre à l'invitation que Sa Majesté l'empereur Alexandre a daigné m'adresser, je crains bien que ma femme et mes enfants ne me laissent pas me séparer d'eux. »

- C'est un grand honbeur de vivre ainsi en famille! s'écna le grand-duc, comme s'il se fût parlé à lui-même.
- C'es, le seul bonheur vrai et durable! répondit le duc d'Orléans avec un air de franchise et de conviction. Quant à moi, je n'ai pas d'autre ambition au monde.

Ces paroles firent une vive impression sur le grand-duc Nicolas, qui se prit a envier le sort du duc d'Orléans, et qui se félicita tout bas de n'avoir pas, lui aussi, d'autre ambition que celle d'un paroit bonheur.

L'empereur Alexandre avoit décidé que les deux grandsducs retourneraient en Russie par la Belg que et l'Alemagne, et que ce voyage à travers différents Élats de l'Europe servirait à compléter leur éducation. Il ne jugea point à propos de les emmener à sa aute en Angletorre et en Hollande, où il était attendu, ainsi que la rot de Presso et la grande-duchesse d'Okienbourg.

Il cût voulu prolonger son séjour à Paris, qui le tenait enchaîné, pour a nei dire, par tous les liens que peuvent créer l'affection la plus suncère et la reconnaissance la plus enthousiaste; mais sa présence dans la capitale inspirait à Louis XVIII une jalousie et une mauvaise humeur, que l'âme noble et fière d'Alexandre était lasse de souffrir : d'ai leurs, la morgue, l'aveuglement, l'obstination et l'ingratitude des Bourbons devesa ent de jour en jour plus intolérables. L'empereur Alexandre avait hâte de n'être plus le petit roi de Paris, comme l'appelait avec amertame Louis le Désiré

Le 29 mai, il passa une grande revue de la garde impériale russe rangée en bataille sur la route de Neuilly; la population s'y était portée en foule, et ses acclamations chaleureuses témoignèrent à l'empereur qu'elle connaissait les sentiments dont il était anime pour la France. Les ducs d'Angoulème, de Berry et d'Orléans assistèrent à cette brillante revue, avec les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel Le lendemain, la paix fut signée entre Louis XVIII et les puissances alliées L'empereur Alexandre et l'empereur d'Autriche, ainsi que les grands-ducs de Russie, dinèrent aux Tuileries, le 34 mai.

Au moment où le canon des levalides ennouçait aux habitants de Paris la signature du traité de paix, les augustes convives furent atroduits dans la salle du banquet : suivant une ancienne étiquette de a cour de France, le roi Louis XVIII passa le premier; Alexandre, surpris plutôt



qu'offensé, se tourna vers l'empereur d'Antriche et lui dit en souriant :

 Nous autres barbares du Nord, nous sommes plus polis chez nous.

Louis XVIII n'ouvrit la session du Corps législatif qu'après le départ des souverains alliés; les grands-ducs de Russie furent présents à la séauce royale; ils remarquèrent avec étonnement que le roi, dans le discours d'apparat qu'il prononçait assis et couvert, n'eut pas une parole de gratitude personnelle pour les souverains alliés auxquels il devait sa couronne, ni pour l'empereur de Russie qui s'élait fait, dans les conférences diplomatiques, le fidèle appui de la France

— Le roi Louis XVIII me paraît sous le charme d'une illusion, dit le grand-duc Nicolas à son frère; il s'imagine qu'il a reconquis son royaume, et qu'il est rentré dans sa capitale à la tête d'une armée de 500,000 hommes.

La malicieuse réflexion du grand-duc Nicolas vint peutêtre aux oreilles de Louis XVIII, qui eut l'esprit de faire indirectement amende honorable, en envoyant le grand cordon de l'ordre royal de Saint-Louis au général baron de Sacken, gouverneur de Paris depuis l'entrée des troupes albées, avec une ettre autographe a nsi conçue « Sachant apprécier a conduite que vous avez tenne envers ma boane ville de Paris, et les soins que vous avez pris d'alféger autent que possible les fardeaux qu'avnient à supporter mes sujets, je désire vous transmettre ici les témoignages de ma haute estime et de ma satisfaction. »

Alexandre avait laisse partout sur son passage le souvenir de son mépuisable houté et de son exquise politesse; au moment où il se préparait à s'embarquer avec le roi de Prusse dans le port de Calais, il fut enveloppé et presque étouffé par la foule avide de le voir de plus près ; son escorte voulut employer la force, afin de le dégager de la presse ; il s'y opposa, en disant avec douceur et aménité :

— Je n'ai en France que des amis, et, à ce titre, aucun Français ne sera jamais importun pour moi.

Son voyage et son séjour en Angleterre et en Hollande furent une suite continue d'ovations popu aires, de fêtes de cour et de réjouissances publiques; il n'y avait que deux cris dans toutes les bouches : « Vive Atexandre, «e héros de la paix! Vive le libérateur de l'Europe! »

Touché de ces marques d'admiration et de respect, souvent l'empereur ne pouvait retenir ses larmes.

--- C'est là une bien préciense récompense, deait-il à son adjudant général Wassitschikoff, mais, il faut l'avouer tout bas, les peuples sont plus reconnaissants que les rois. Les deux grands-ducs Nicolas et Nichel, en apprenant les détails de cette marche triomphale, regrettérent de n'en avoir pas élé témoins.

Ils étaient arrivés, le 6 juin 1814, à Bruxelles, précédés par le prince d'Orange qui avait revendiqué l'honneur de les introduire dans les États de son père et qui se fit un plaisur de les accompagner, comme un ami, comme un frère, durant les dix jours qu'ils consacrèrent à parcourir les principales vi les des Pays-Bas.

Ils se montraient curieux de voir tout ce qui pouvait attirer leur attention, les monuments, les établissements publics, musées, églises, casernes, hôpitaux, promenades.
Après une courte résidence à La Haye, ils altèrent à Amsterdam, et ils n'oublièrent pas de faire une sorte de
pèterinage que le parriotisme russe regarde comme un devoir : ils se rendirent au village de Zaardam, pour y visiter la maison que le tzar Pierre avait habitée, un siècle auparavant, lorsqu'il y séjournais pour étud er lu construction
des navires. Vingt jours plus tard, l'empereur Alexandre,
accompagné du roi de Hollande et de toute la famille de ce
souveram, visitais à son tour cette maison pleine de si grai de

souvenirs pour la Russie, et y scellant dans la muraille, de sa main impériale, une tablette de marbre blanc, portant cette inscription en lettres d'or : Perno Macho Alexanden

Le voyage des deux grands-ducs de Russie à travers l'Allemagne se poursuivait assez lentement, car les princes se détournaient sans cesso de leur route directe, pour parcourir les champs de bataille sur lesquels les armées russes avaient intté avec plus ou moins d'avantage contre les armées de Napoléon : là, le grand-duc Nicolas expliquait, d'après ses lectures, à son frère, qui l'écoutait avec un vif intérèt, es mouvements stratégiques des troupes et la tactique des généraux qui les commandaient dans ces journées memorables. Le comte de Lamsdorff, gouvaraeur des deux princes, prepart plaisir lui-même à entendre les explications théoriques, toujours lumineuses, que l'aspect des lieux fourn ssoit au grand-duc Nicotas.

Les grands-ducs ne manquerent pas de se rendre à cheval dans les plaines de Lutzen, où s'était livrée la sang ante bataille du 2 mai 1813 : le grand-duc Nicolae, qui avant presentes à l'esprit les opérations de l'armée russe agissant de concert avec l'armée prussienne, retraçait la position que ces deux armées avaient prise contre un ennemi bica inférieur en nombre, mais soutenu par une artillerie formulable.

Tout à coup les princes so trouvèrent entre deux tertres surmontés de croix de bois et de quelques insignes fundraires.

— Oh! s'écria le grand-duc Nicolas avec un geste do profonde émotion, il y a la dix milie braves qui sont morts pour l'honneur de notre drapeau! La guerre est une horrible nécessité! Je n'ai jamais mieux senti qu'en ce moment, de





quello gloire s'est couvert noire auguste bienfasteur en donnant la paix à l'Europe,

L'empereur Alexandre, à son retour de Hotande, avait en l'idée de retourner incognite à Paris, sons le nom de comte du Nord; il y avait donné rendez-vous au roi de Prusse, qui vint le rejoindre, sons le nom de comte de Ruppin : ils resièrent ensemble une semaine dans la capitale, et ils se séparèrent pour rentrer dans leurs États, en se promettant de se retrouver bientôt au Congrès de Vienne. Ils avaient l'un et l'autre acquis la plus triste opinion du gouvernement constitutionnel que Louis XVIII essayait à ses risques et périts.

Les grands-ducs Nicolas et Michel rencontraient, à chaque pas, les fè es de la paix qu'on cétébrait dans tous les petits États d'Allomagne qu'ils traversaient; ils s'arrêtérant aussi dans différentes cours où ils trouvaient des princes alliés à la famille impériale de Russie; ils ne manquèrent pas d'alter à Carlsruhe présenter leurs hommages à l'impératrice Étisabeth, qui vensit à petites journées au-devant de l'empereur qu'elle n'avait pas vu depuis un au.

Les grands-dues ne devaient pas être de retour à Saint-Petersbourg avant la fin de juillet, pour que leur arrivée coïncidât avec ceile de la garde impériale que ramena t la flotte russe. L'empereur voulait se trouver aussi dans sa capitale le 3 août, afin de pouveir, ce jour-là, selon l'usege, assister à a fete de son auguste mere. It ne sejourna pas à Carlsrahe, où l'impératures Élisabeth ent à poine le temps de l'entrevoir; it ne fit que passer à Darmstadt, it s'arrêta quelques heures à Weymar, auprès de la grande-duchesse sa sœur, et il partit de là pour rentrer en Russie par Kowno.

On avait fait, à Saint-Petersbourg, de grands préparatifs

pour le recevoir avec pompe comme un triemphoteur; ma s, six jours avant son arrivée, il défendit absolument, par un rescrit adressé au gouverneur militaire de la ville, qu'on donnét suite à la magnifique réception que les habitants de Saint-Péterabourg lui avaient préparée : « C est à Diou soul, disait-il dans ce rescrit, que nous sommes redevables de l'heureuse issue qu'a ene la guerre sangante de l'Europe contre l'oppresseur de l'humanité. Bémissons la Providence et humilions-nous devant elle. »

Ce fut avec le même sentiment de piété et de modestie, qu'il refusa d'accepter le surnom de *Béni du Seigneur*, que le sénat avait voulu lui décerner comme un témognage solennel de la reconnaissance nationale.

Un étrange changement s'était opéré depuis quatre mois dans les idees et les croyances de l'empereur.

Une dame d'honneur de l'impératrice Élisabeth, dans un but aussi delicat que respectable, avait imaginé d'employer adroitement l'intervention de son amis la baronne de Krudener, pour amener un rapprochement entre Alexandre et l'impératrice, qui vivaient, depuis bien des années, commo séparés l'un de l'autre, et dont les relations froides et poties se bornaient rigoureusement à ce que commandait la stricté étiquette.

L'impératrice conservait pour son epoux une tendresse que l'abandon et l'indifférence de celui-ci n'avaient fait qu'exalter ,usqu'a la passion; l'empereur, un contraire, se sen'ait de plus en plus détache de sa femme, qu'il appréciait pourtant, qu'il estimait tous les jours davantage, mais qu'il n'aimait plus.

C'était pour cette digne et vertueuse épouse une cause secrète de douleur; elle se consumait dans es la mes et elle usurt les restes de ses forces et de sa santé à di simuler tout

Google

UNIVE A PARE

ce qu'elle souffrait de se voir négligée et délaissée par son époux, qu'elle n'avait pas cessé d'aimer.

Madame de Krudener, originaire de Livonie et arrièrepotite-fillo du célèbre maréchal de Munich, exeltée par les doctrines de Jung Stilling et d'autres illumines atlemands, s était posée en réformatrice évangélique et en prophétesse politique; elle avait annoncé, dès l'année 1812, la chute de l'empereur Napoléon, qu'elle appelait l'Ange noir, et l'avénement d'une ero de paix et de bonheur universels. sous les auspices de l'Ange Mane, qui n'éta t autre que l'empercur Alexandre.

Ces prophéties, ces prédications, retentirent par toute l'Europe, et lorsque les événements de 1814 semblérent en être la réalisation miraculeuse, tous les youx se tournèrent vers Madame de Krudener, qui continuant à prédire le renouvellement du monde, la sainte alliance des rois et le triomphe de l'Évangile dans la fraternité des peuples.

Alexandre, dont l'esprit élevé et généreux s'était passionné naturellement pour les grandes idées philosophiques du dix-huitième siècle, n'avait pas gardé pourtant l'empreinte caractéristique des leçons et de l'exemple de son aïeu e Catherine II. Les croyances religieuses étaient un aliment nécessaire à son âme ardente et mélancolique; il avait donc, presque à son insu, fest un retour vers la foi de ses pères, et, sans aucun fracas de conversion, il s'etait retrouvé en pleine dévotion orthodoxe, remplissant tous ses devoirs de chrétien et prenant à cœur son rôle de chef temporel de l'Église grecque.

Les oracles de Madame de Krudener, qui proclamait la grandeur des destraces fatares de la Russie, semblaient tropconformes aux vœux et aux espérances de l'empereur, pour ne pas impressionner vivement son imagination et le toucher au cœur. Il se sentit entraîné maensiblement vers cette sibyile, dont les regards perçaient le voile de l'avenir; il commonça par lire avec curiosité, puis avec enthousiasme, les let res qu'elle adressait à son amie, la dame d'honneur de l'impératrice.

Ces lettres étaient faites exprès sons doute pour passer sous les yeux d'Alexandre. Il y puisa une confiance absolue dans les inspirations mystiques de Madame de Krudener, et il autorisa cette illuminée à correspondre directement avec lui. Elle eut dés lors sor les sontments, les opinions et les projets de l'empereur une influence qui ne fit que s'accroître de jour en jour.

A exandre, cependant, ne l'avait vue qu'une seule fois, dans le voyage qu'il avait fait incognito à Poris en revenant de Hollande, mais cette conférence mystérieuse lui avait laissé de graves et tristes préoccupa ions, car Madame de Krudener s'était attachée à lui prédire que Napoiéon sortirait de l'île d'Elbe et déchaînerait de nouveaux malheurs sur la terre noyée dans le sang. Elle assignait avec une inflexible assurance la date de l'année 15 à ces sinistres bouleversements qui devaient précéder le règne des élus de Dieu.

Ce fut certainement sous le prestige des pieuses et fanatiques admonestations de Madame de Krudener, suon sous sa dictée, que l'empereur écrivit de sa propre main cette fameuse déclaration, datée de Paris, 30 mai 1814, dans laquelle il annonçait à ses peuples, en langage de prophète, que la paix venait d'être conclue entre tous les souverains de l'Europe :

« C'est ainsi, disait-il, que le Tout-Puissant, a mis un terme à nos malheurs, a illustré notre patrie aux yeux des générations futures, et nous a récompensé selon les

Google

vœux de notre cœur. En adressant au ciel de ferventes et respectueuses prières pour remercier l'auteur de tout bien, nous ordonnons que des actions de grâces solennelles lui seront également rendues dans toute l'étendue de notre empire. Nous sommes convaince que la Russie, à gesoux devant le trône de l'Éternel, versera des larmes de joie... »

Cette proclamation impériale fut lue publiquement, le 23 juin, dans l'église d'Isaac à Saint-Pétersbourg, après le Te Deam célébré en actions de grâces pour la conclusion de la paix générale. Le grand-duc Constantin, qui avait do-vancé l'empereur, assistait à ce Te Deum avec l'impératricemère, qui, le soir, parcourut différents quartiers de la ville tout illuminée, parmi les transports d'ullegresse et les occlamations de la foule.

Alexandre arriva dans sa capitale, le 3 août, comme il l'avait annoncé, pour la fête de son auguste mère. Il avait laissé l'impératrice Élisabeth à Carlsruhe, d'où elle devait venir le rejoindre au Congrès de Vienne.

On remarqua que l'empereur avait vieilli ou plutôt que son air et sa physionomie àvaient changé; il paraissait inste, distrait, préoccupé, en face de l'accueil enthousiaste que tui faisaient sa famille et ses sujets, heureux de le revoir après une si longue absence, après de si grands et si extraordinaires événements.

Les deux grands-ducs Nicolas et Michel avaient continué leurs excursions en Allemagne; ils s'arré aient un jour ou deux dans les villes qui leur offraient plus ou moins d'interêt; ils allèrent jasqu'en Suisse; ils étaient encore à Zurich le 7 juillet, visitant le champ de bata lle, où Massena, en 1 799, delit les Autrichiens et repoussa l'armée russe, commandee par le général Korsakoff; ils étudia ent sur les lieux les opé-

rations militaires qui s'exécutèrent de part et d'autre dans cette campagne mémorable.

On vint leur annoncer que l'ex-impératrice Marie-Louise, se rendant aux eaux d'Aix, passait par Zurich.

— J'amerais mieux apprendre, dit le grand-duc Nicolas, qu'elle remplit ses devoirs d'épouse, et qu'elle va enfin retrouver son mari dans l'île d'E.bel

Les grands-ducs rencontrèrent le roi de Prusse, qui voyageant incognito en Suitse: Frédéric-Guillaume leur fit l'accueil le plus cordial et les invita d'une manière pressante à l'attendre à Berlin, où il serait bientôt de relour, et où le prince royal était déjà revenu, pour recevoir les troupes prussiennes qui avaient fait la campagne de France.

- l'avais espéré, leur dit le roi, que mon bon ami l'empereur de Russie serait à mes côtés lors de ma rentrée dans ma capitale; vous le remplacerez : chacun, en vous voyant, saura que vous représentez le plus fidèle albé de la Prusse.
- Sire, répondit le grand-duc Nicolas, l'époque de notre arrivée à Saint-Pétersbourg n'est pas encore fixée, et nous attendons, à ce sujet, les ordres de Sa Majosté l'empereur. Nous ne voudrions pas être exposés à manquer de parole, bien malgré nous, à Votre Majosté; car nous devons, avant tout, obéir à notre bienfatteur.
- Et je vous ioue de cette obeissance. L'empereur Atexandre est un père pour vous, mes enfants, et je vous engage à faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour le contenter. Il a des vues particulières sur Votre Altesse Impériale, ajouta-t-il, avec un sourire affectueux, en s'adressant au grand-duc Nicolas : il m'en a fait part, et il m'a trouvé très disposé à les seconder autant que ,e puisse le faire.

Le grand-duc remercia le roi des bontes qu'il avent pour

Google

Im Peut-être soupconnait-il déjà que son mariage avec la princesse Charlotte était depuis longtemps l'idée favorite de l'empereur Alexandre.

Il se rendit avec son frère à Berlin, et retrouva dans cette ville la prince royal de Prasse et la prince Frédéric, neveu du roi, qu'il avait précédemment rencontrés à Paris.

Il ne vit pas la belle et gracieuse princesse Charlotte, sans éprouver le désir de prolonger son séjour à la cour de Prusse, et d'y revenir ensuite le plus tôt qu'il le pourrait.

Cette princesse, àgée de quinze ans, était le portrait vivant de sa mère, de cette charmante reme Louise que le vieux prince de Ligne qualifiait de perle de la couronne de Pruse, en ajoutant avec délicatesse : « Autres couronnes, autres perles, mais celle-ci a plus de pureté et plus d'éclat que les autres. »

La princesse Charlotte et le grand-due Nicolas ne savaient in l'un ni l'autre que des communications relatives à leur union eussent été échangées entre les cours de Russie et de Prusse, mais ils s'avisèrent eux-mêmes de donner auite à ce projet, sur lequel ils n'avaient pas encore été conaultés, et ils se trouvaient peut-être fiancés par un accret échange de sentiments et de promesses réciproques, quand, plus tard, leur alliance fut approuvée definitivement par leurs augustes familles.

Les deux grands-ducs ne pouvaient rester davantage a Berlin, quoique le grand-duc Nicolas sût imaginé, pour prolonger son séjour, d'étudier le service de l'infanterie prussienne dans ses details les plus minutieux, et même de recommencer, pour ainsi dire, son éducation militaire, en se mettant à l'école du soldat dans la 1^{ee} compagnie du 1^{ee} régiment de la garde à pied, que le général Mœllendorf commandait en qualité de capitaine.

La rentree solemelle du roi Frédéric-Gantaume dans sa capitale avait été ajournée au 5 août. Les deux grands-ducs prirent congé de ce prince, qui se reposait pendant quelques jours au château de Postdam, où la famille royale était venue à sa rencontre. Il les invita très amicalement à revenir aussitôt que l'empereur Alexandre le leur permettrait; il dit au grand-duc Nicolas, en l'embrassant :

 Souvencz-vous que ma fami le est la vôtre, et que je vous regarde des a présent comme un de mes fils.

Alexandre, par un sontiment exquis d'humilité chrétienne, n'event pas vouln que son retour dans ses États donnât lieu à des réjouissances publiques, mais il réservant à ses braves compagnons d'armes les honneurs qu'il s'étant refusés à lui-même : il alla se mentre à leuc tête, quand les régiments des gardes de Préobragensky, Semenowsky, Ismanlowsky, les gardes-marine et deux compagnies de l'artit ente de la garde, qui l'avaient accompagné jusqu'à Pans, firent leur entrée à Saint-Pé ersbourg.

Ce fut le 10 septembre que cette fête nationale fut célébrée, avec une pompe digne d'un pareil événement. Des arcs de triomphe magnifiques, ornés de tableaux, d'emblèmes et d'inscriptions, avaient été élevés sur différents points de la ville. L'impératrice mère et la grande-duchesse Anne, qui étaient allées au-dévant des troupes, les devancèrent dans la capitale, pour assister à leur défilé, et furent acqueilles par de longs cris de joie.

Ces cris redoublèrent et ne cessèrent plus, lorsque l'emporeur parut lui-même, à cheval, entouré de ses généraux et suivi des plus beaux régiments de la garde impériale, que commandaient les trois grands-dues Constantin, Nicolas et Michel.

Les grands-dues Nicolas et Michel avaien, été pourvus

Coogle

d'un commandement temporaire, approprié exclusivement à la circonstance. Alexandre récompensait ainsi leur service dans la campagne de France; ils n'eurent aucune autre récompense et leurs noms ne figurèrent pas dans les innombrables promotions qui s'étendirent à tous les degrés de la hiérarchie militaire.

— Mas amis, leur dit Alexandra en parlant pour le Congrès de Vienne, je vous ausse aupres de notre auguste mère et je vous prie de lui donner le plus de satisfaction que vous pourrez, car c'est elle qui s'est chargée de vous diriger jusqu'à ce que vous soyez majeurs. It me sera permis alors de m'occuper de vous, et je ne ferei pas moins à votre égard que je n'ai fait pour notre frère Constantin qui sera vice-rei de Pologne.

L'empereur, en effet, avait résolu de reconstituer, sous l'égide de la Russie, la nationalité polonaise; c'était comme un devoir sacré, que semblait lui imposer la Providence; c'était un vœu spontané, qu'il avait formé dans sa jeunesse et que les derniers événements politiques lui permettaient enfin d'accomplir.

Avant même qu'il fût monté sur le trône, il avait dit au prince Czartorisky, qu'il honorait d'une amitié particulière:

— Yous aurez tôt ou tard un royaume de Pologne, si e deviens empereur!

Les circonstances avaient été plus fortes que sa volonté. Mais, des le 15 avril 1814, le général Sokolnicky et d'autres chefs polonais vinrent à Paris lui faire leur soumission au nom des officiers supérieurs de quarante régiments de leur nation, qui refusaient de servir sous les drapeaux de Napoléon; il mit alors l'armée du grand-duché de Varsoy e sous les ordres du grand-duc Constantin, qui

fit pusieurs voyages en Pologno et qui trouva le pays tout preparé à se rattacher spontanément à la Russie.

Le Congrès de Vienne devait régler cette question, qui n'était pas une des moins délicates que les plémpotentiaires des puissances européennes eussent à traiter. Mais Alexandre n'avait pas caché à ses aillés, qu'il ne cederait rien sur un point où sa parole était d'avance engagée. Aussi, en traversant la Pologne pour se rendre à Vienne, i accueillit avec la plus gracieuse bienveillance une députation polonaise de Varsovie et il répondit au chef de cette députation, le sénateur Riçky, qui un avait exprimé les sentiments de gratuade et de confiance de ses compatrioles :

- l'espère que le succès justifiera la confinnee de votre nation; le bonheur des Polonais sera ma récompense.

VII

L'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui s'étaient rejoints à Volkersdorf, en Autriche, firent leur entree solennelle, le 25 septembre 1814, à Vienne, où se trouvaient réunis plusieurs souverains, outre les ministres plenipotentiaires de tous les États de l'Europe. L'empereur François II, accompagné des archiducs et de toute sa rour, alla recevoir ses deux illus, res bôles.

Trois jours après, l'impératrice d'Autriche atlait au-devant de l'impératrice Édisabeth, avoc l'empereur Alexani re, qui se montra plus attentif et plus empressé à l'égard de son auguste épouse.

Celle-ci en fut touchée jusqu'aux larmes, et son émotion se pergnit sur ses beaux traits, dont la sérénité mélancolique s'amma d'un source de bonheur.

- Il y a deux mois à peine que nous ne nous sommes vus, bui dit Alexandre en la regardant avec intérêt; je vois, non sans un vif plaisir, que la santé de Votre Majesté est meilleure.
- Ah ' Sire, s'écrie l'impératrice à demi-voix, avec une douce et tendre exaltation : fussé-je à mos derniers moments, je ressusciterais, ce me semble, à la vue de Votre Majesté!

Cette bonne et charmante impératrice se réjouissait d'nvance à l'idée de passer un mois ou deux à côté de son époux, et de vivre, sous le même toit que lui, dans une affectueuse comminauté d'existence; mais combien peu elle se souciait de ces fêtes continuelles, de ces spectacles, de ces bals, de ces revues, de toutes ces merveilles freriques, qui devaient cacher aux yeux de l'Europe inquête et curieuse les intrigues du Congrès.

L'empereur et l'impératrice habitaient le deuxième étage du château d'Amélie, qui forme une des ailes du palais de Vienne. Mais, au milieu des agitations incessantes de ce te vie d'apparat, ils n'auraient pes eu la liberté de se réserver une heure d'entretien, si l'impératrice n'eût imaginé des promenades matinales, dans lesquelles l'empereur se faisait un plaisir de l'accompagner. On les rencontrait ensemble, sons suite et sans escorte, tantôt a pied, tantôt à cheval, dans les altées es plus solitaires du parc impérial.

La meilleure intelligence régnait entre eux, et le bruit ne tarda pas à se répandre que l'empereur pouvoit se flatter encore de l'espoir d'avoir un héritier; mais cet espoir fut malheureusement éphémère : l'impératrice retomba dans sa tristesse habituelle, et l'on remarqua bientôt qu'Alexandre a'étoignait insensiblement de sa femme et l'affligeait d'un retour d'indifférence que couvroit toujours un vernis glacé d'exquise pelitesse et qui contrastait surfout avec sa tendre affection et son aimable prévenance pour ses sœurs la grande-duchesse Catherine et la grande-duchesse de Saxe-Weymar.

On ne vit plus l'empereur sortir seul, incognito, avec l'impératrire Élisabeth; mais le roi de Prosse et lui ne se quittaient pas; on les trouvai, sans cesse, dans les rues de Vienne et aux environs de la vitle, se promenant ensemble, en habits bourgeois. On apprit, sans etonnement, que le mariage du grand-duc Nicolas avec la princesse Charlotte était un projet arrêté de longue date. Les fêtes les plus magnifiques et les plus ngémeuses se succédaient sans interruption; mais les séances du Congrès devena ent tous les jours moins conciliantes. Le prince de Ligne, qui avait toujours son bon mot à placer sur le tapis des conférences, disait gaiement : « Le Congrès danse, mais il ne marche pas! »

On put croire, en effet, à plusieurs reprises, que les plémpotentiaires ne réussiraient jamais à s'entendre. Lord Castlereagh et le prince de Tallevrand venaient, à tour de rôle, rompre la trame des négociations

Le prince de Talley rand, que l'empereur Alexandre avait pris en aversion, depuis qu'il l'avait mieux connu en le voyant à l'œuvre dans les conférences de la paix de Paris, travail-lait sournoisement à contrarier les intentions favorables des souverains à l'égard du prince Eugene de Beauharnais, qui partout plaidait ouvertement la cause de Napoléon, et qui aurait reconquis sa vice-royauté d'Italie, s'il eut consenti à sacrifier le roi Murat, ou du moins à ne pas le défendre.

Le prince Eugène, par son beau caractère, s'était acquis l'estime et les sympathies de tous les hôtes couronnés de l'empereur d'Autriche; il inspira une amitie enthousiaste à l'empereur Alexandre, qui fit de vains efforts pour le décider à venir se fixer à la cour de Russie

— Sire, lui dit noblement Eugène de Beauharnais, si vous n'etiez pas l'enneim de S. M. l'empereur Napoléon, je vous demanderais de me nommer général en chef de vos armées

Alexandre cut sans doute pardonné à Napotéon et réparé autant que possible l'improyable traitement que l'Europe coalisce avait fait subir a ce grand homme, en le renversant du trône, si la fatale influence de Madame de Krudener n'avait pas combattu et annihilé l'influence généreuse du prince Eugène.

Chaque lettre que l'empéreur recevant de la prophétesse semblait n'avoir pour ubjet que de l'affermir dans ses défances contre le glorieux prisonn et de l'île d'Elbe Medame de Krudener persistant à lui prédure que l'année 15 remettrait en litige la pa x de l'Europe; que l'Ange noir sortirait ou puits de l'Abime, et que les destinées de l'humanité seraient livrées encore une fois aux horrours des révolutions.

L'empereur Alexandre, attristé et préoccupé de ces sinistres prédictions, n'osa pas revenir sur le traité de Paris, qui avait forcé Napoléon à renoncer, pour lui et pour tous les membres de sa famille, à tous droits de souveraineté sur la France et sur tout autre pays; mais il se montra très libéral et très concdiant dans le règ ement des questions qui touchaient aux intérêts particuliers de la France.

Il n'avait, d'ailleurs, aucune foi dans l'avenir du gouvernement de Louis XVIII; car, en parlant de ce gouvernement que le prince de Talleyrand lui représentant comme établi sur des bases solides, il dit avec un source dédaigneux :

 J'ai de la peine à croire que cela dure. Au reste, ajouta-t-il amérement, il n'v a de durable en ce bas monde que la méchanceté des hommes.

Les souverains alliés et leurs plémpotentiaires avaient dû céder en partie, non sans avoir longtemps résisté, aux réclamations d'Alexandre qui demandant que la Pologne foi reconstituée et réunie irrévocablement à la Russie; mais i ne parvint pas a effacer, comme il l'espérait, les traces des trois partages successifs que ce royanne avait subis dans le cours du dix-huitieme siècle, car la Presse et l'Autriche restèrent maîtresses des provinces qu'elles lui avaient enlevées.

Il fallut, pour triompher de l'opposition radicale des membres du Congres, que l'empereur de Russie manifestat l'intention de soutenir par les armes ce qu'il regardant comme son droit : aes troupes occupaient non-seulement tout le grand-duché de Varsovie, mais encore Cracovie et plusieurs villes importantes de l'ancien royaume de Pologne; l'armée polonaise était sur pied, et le grand-duc Constantin, qui en avair le commandement, venait de publier sous la date du 18 décembre, un manifeste dans lequel il disait aux Polonais : « L'empereur, votre puissant protecteur, vous fait un appel; réunissez-vous autour de vos drupeaux; que votre bras s'arme pour la défense de votre patrie et la conservation de votre existence politique »

A l'appur de cette proclamation, le comte de Nesselroda déclara, dans le sem du Congrès, que nuit millions de Polonais étaient résolus a defendre l'indépendance de leur pays.

Les plénipotentiaires et ford Castlereagh lui-même ne ' trouvèrent rien à répondre à de purei s arguments.

L'empereur Alexandre écrivit de sa main, au comte Ostrowsky, president du sénat de Varsovie, une lettre ains conçue : « C'est avec une satisfaction particuliere que je vous annonce que le sort de votre patrie vient enfin d'être fixé par l'accord de toutes les puissances réunies au Congrès. En prenant le litre de roi de Pologne, j'ai voulu satisfaire aux voeux de la nation. Le royaume de Pologne sera uni à l'Empire par les liens de sa propre constitution, sur laquelle je désire fonder le bonheur du pays. Si le grand intérêt du repos général n'a pas permis que tous les Poionais fussent réunis sous le même sceptre, je une suis efforcé du moins d'adoucir autent que possible les rigueurs de leur séparation et de leur obtenir partout la jouissance paisible de eur nationalité. »

L'empereur avait travaillé déja, avec son ministre M. de



N'esseirode, à la constitution qu'il voulait donner à sea nouveaux États de Pologne; dès le mois de novembre, il s'était occupé, de concert avec le grand-duc Constantin, des détaits de l'organisation civile et militaire du pays. Il avait aussi à cœur l'amélioration du sort des paysans polonais qu'on lui avait représentés comme plus malhoureux, quoique libres, que les paysans russes.

Il n'avait pas manqué de tenir au courant de ses projets relatifs à la Pologne l'impératrice-mère, qui lui conseillait de ne pas se laisser entraîner à des illusions contraîres aux vrais intérêts de la Russie; il répondit à son auguste mère qu'il attacherait la Pologne à la Russie par les liens indissolubles des intérêts et de la reconnaissance. Il avait appris en même temps à ses frères Nicolas et Michel, qu'il était roi de Pologne, en leur envoyant à chacun les brevets des ordres de Saint-Stanistas et de l'Argle-bianc, en date du 15 février 1815.

Tout à coup une nouvelle imprévue retentit, comme un coup de foudre, au milieu des délibérations du Congrès de Vienne : L'empereur Napoléon a quitté l'île d'Eibe, avec quelques centaines d'hommes de sa garde.

A peine instruit de ce grave événement, Alexandre se reporta, pour en apprécier les conséquences certaines, aux prophèties de la baronne de Krudener; il s'abstint de prendre aucune parti et même de formuler aucune opinion avant d'avoir consulté cette femme extraordinaire qui lisait si bien dans l'aven.r.

Pendant quaire jours il n'y aut que des bruits vagues et incohérents sur les projets de Napoléon et sur son stinéraire. Enfin on apprit qu'il avait débarqué, le 1º mars, sur la plage de Cannes dans le golfe de Juan, et qu'il allait, à la tête de sa petite armée, marcher sur Paris. L'audace de cette tentative n'était que trop évidente, et l'on devait s'attendre au prompt dénoèment qu'ede laissait prévoir aux esprits les mieux disposés en faveur de Napoléon. Cependant une sorte de consternation régnait à Vienne, bien que les travaux du Congrès n'eussent pas été interrompus et que les difficultés qui s'étaient opposées jusqu'alors à la conclusion définitive du pacte européen semblassent, au contraire, avoir disparu par enchantement.

Mais les courriers qui se succédaient ne cessèrent plus d'annouver les progrès de la teméraire expédition que Napoléon avait osé entreprendre pour reconquérir ses États et su couronne. Il avait déjà une armée qui s'augmentait d'heure en heure; il était entré à Grenoble, et, partout, sur son passage, la population en débre l'accuedlait comme un sauveur.

- C'est la guerre, la grande guerre qui recommence! dit le roi de Prusse à l'empereur de Russie qu'il accusait de rester indifférent à des nouvelles d'une telle gravité.
- El bien Fritz, répondit tristement Alexandre, n'y at-il pas eu assez de sang répandu en Europe! La guerre, même la plus juste et la plus nécessaire, me fait horreur. Ce qu'il nous faut à tous, c'est la paix.
- Oui, reprit Frédéric-Guillaume, mais il n'y a pas, il n'y aura jamais de paix avec Bonaparte.

Le jour même, Alexandre, malgré son invincible répugrance pour la guerre, était céterminé à la faire, car i avait reçu des lettres de Madame de Krudener, qui lui céclarait solennellement, au nora du Toat-Puissant, que l'Europe ne pouvait accorder la paix à son ennemi juré, sans s'exposeraux plus grands malheurs. Le 13 mars, il signait avec ses alliés une déclaration dans laquelle il était dit que « Napoléon Buogaparte s'était placé l'ors des relations civiles et sociales et que, comme ennemi et perturbateur du repos public, il s'était livré à la vindicte publique. »

Le roi de France avant décrété les mêmes menaces contre l'usurpateur, qui rabinit sous le drapeau tricolore tou es les troupes qu'on envoyant avec le drapeau blanc pour arrêter sa marche victoneuse. Napoléon était maître de Lyon; il retrouvait à chaque pas ses anciens compagnons d'armes, et, survant l'expression d'un de ses but etins, son aigle impériale volait de clocher en clocher vers Paris, Louis XVIII ne juges pas prudent de l'attendre et partit pour la Belgique avec sa famille et ses plus fideles serviteurs. Ils croyaient bien qu'ils ne reviendraient jamais en France. Peu d'heures après, dans la journée du 20 mars, l'empereur Napoléon était aux Tuileries.

Quand Alexandre apprit la fuite des Bourbons et leur sortie de France, il en fut indigné et il ne put s'en taire; i répéta plusieurs fois que le reiour du roi Louis XVIII était impossible, fût-il appuyé par un million de baïonnettes étrangères; mais néanmoins il ne manifesta pas l'intention de traiter avec Napoléon, qui avait déja envoyé à Vienue plusieurs agents secrets, munis de ses instructions et chargés de négocier en son nom.

Les souverains étaient tous indécis et inquiets ; ils avaient bâte de retourner dans leurs États, comme s'ils craignaient de s'y voir bientôt attaqués; les plénipotentiaires tenaient bon et continuaient à discuter minutieusement sur les affaires générales de l'Europe : on remarquait pourtant, dans leurs réunions, des signes de trouble et de découragement.

Seul, le prince de Talleyrand, qui representait un roi fuguif et détrôné, semblant impassible et résolu. Il avait compris que, si les souverains se séparaient sans avoir formé une nouvelle coalition armée coutre l'empereur des Français,



la partie était perdue sans ressources pour les Bourbons. Il essaya donc de se réconcilier avec l'empereur Alexandre, qui lui gardait plus de mépris encore que de ressentiment, mais l'empereur lui tourna le dos et déclara qu'il partirait le lendema n

Talleyrand avait commencé par inonder la ville de fausses nouvelles, destinées à répandre les plus vives alarmes : il prétendit tout à coup avoir reçu un courrier qui lui annonçait que Buonaparte, lors de demander la paix à l'Europe, le vait quatorze armées comme au temps de la République française, se proclamant dietateur et jurait d'être sur le Rhin avant un mois, avec un million d'hommes.

L'empereur de Russie était réchlement décidé à quitter Vienne si le roi de Prusse voulait partir en même temps que lui; car on assurait que l'empereur d'Autriche ne paraissant pas trop élorgué de signer la paix avec son gendre, qui redevenait empereur par la force de son génie et par la puissance de son nom.

Le soir même, Alexandre se trouvait seul; le prince de Talleyrand pénètre jusqu'à lui et se jette à ses pieds :

- Sire, lui dit-il, je supplie Votre Majesté le daigner m'entendre! L'année dernière, Votre Majesté a sauvé la France; aujourd'hui, elle doit sauver l'Europe. Bronaparte est maintenant à la tête de ses armées; il nosera jamais remettre le pied en Russie, mais si une nouvelle coalition ne lui barre pas le passage, il sera tour à tour à Berlin, à Vorsovie et à Vienne. Votre Majesté tient dans ses mains le repos du monde : qu'elle forme autour d'elle une sante alliance des rois, et l'Europe est sauvée!
- Une sainte alliance des rois! se dit à lui même l'empereur, frappé de la grande idée que renfermaient ces mots; j'y songerai!



University

Il promit de se rendre le lendemain dans le sein du Coagrès et d'ajourner son départ. Le nom de Louis XVIII n'avait pas été prosoncé.

Dans la conférence, on arrête les bases d'un traité offensif et défensif entre l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie, pour le maintien de l'ordre établi en Europe par le Congrès de Vienne.

— Your surez donc la same alliance des rois, dit A exandre en se tournant vers Talleyrand; mais ne serait-il pas opportun d'exammer dès à présent si M. le duc d'Orléans pourrant convenir comme roi à la France et à l'Europe?

Les plénipotentiaires pararent stupefaits; Talleyratul garda le silence, mais lord Clancarthy prit la parole, et, après avoir déclaré qu'il n'avait pas de pouvoirs pour traiter une question aussi grave :

— Quant à mot, dit-il, je pense que mettre M. le duc d'Orléans sur le trône de France, ce serait remplacer une usurpation mintaire par une usurpation de familie, plus dangereuse aux monarques que toutes les autres asurpations.

Cette objection fondée sur un principe politique et moral à la fois avait impressionné vivement l'esprit droit et honnéte de l'empereur Alexandre, qui ne donna pas suite à sa proposition.

Le traité des quatre puissances fut signé: chacune d'elles s'engageait à mettre sur pied 150,000 hommes et à ne poser les armes que de concert, après avoir atte n. le but de cet armement dirigé contre Napoléon, et non contre la France.

L'empereur Alexandre fit plus que ses alliés, car il pensait, suivant les prédictions de Madame de Krudener, que la guerre allait prendre des proportions formidables : il ordonna qu'une première ermée russe, forte de 200,000 hommes, sous le commandement du maréchal Barclay de Tolly, se mit en

Google

OI I UNIVERSIT 22 2 3 3 mouvement sur-le-champ et s'avançât à marches forcées vers le Rhin; un second corps d'armée, de 100,000 hommes, sous les ordres du général Wittgenstein, devait survre immédiatement la première armée. Le général Beaningsen reçut l'ordre, en même temps, de former une armée de réserve, composée de 150,000 hommes, dans laquelle entrerait toute la garde impériale.

Les deux grands-ducs Nirolas et Michel furent informes que l'empereur, en les main enant comme attachés à su personne, les autorisant à faire campagno, dans le corps d'armée du maréchal Barcay de Tolly, qui devait les employer, au besoin, en qualité d'officiers d'etat-major. Ils partirent, en effet, des frontières de la Russie, avec l'état-major du maréchal, et ils accompagnèrent, d'étape en étape, l'avant-garde de l'armée, qui eut à faire cinq cents houss avant d'arriver en France, où elle entra sans coup ferir.

Le gouvernement impérial n'existant plus : a avai. été annihité et absorbé par es institutions constitutionnelles que Louis XVIII avait laissées, en partant pour l'étranger, comme la robe de Nessus attachée aux flancs l'Herculo. Cetteingénieuse comparaison fut attribuée alors à Alexandro. L'empereur de Russie se dirigea sur Paris, en regrettant d'un'avoir pu voir ses drapeaux mèlés à ceux de la Prosse et de l'Angleterre dans la sangiante bataille de Waterloo, qui venait de décider du sort de Napoléon. L'hécoïque defaite de l'armée française ouvrait une seconde fois à la courtion les portes de la capitale.

Napoléon avait encore une armée, une armée recontal e, composée de vieux soldats et de jeunes recrues; il avait aussi derrière fri la France, cette France putriote qui repoussa l'invasion en 1793 et qui l'aurait égalemen repoussée en 1814, si la trahison n'eût pas enveloppe de ses

replis et réduit à l'impuissance le plus grand capitaine des temps modernes. Mais il avait devant lui plus que l'innombrable armée des souverains alliés, i avait une assemblée législative tracassière et mesquine, sans patriotisme et sans courage.

Il n'essaya donc pas de continuer la lutte; il descendit du trône volontairement, il abdiqua cette fois sur l'autel de la patrie et il espéra du moins que la couronne passerait sur la tête de sou fils. Mais déjà les armées anglaise et prussienne campatent devant Paris, tandis que la Chambre des députés delibérait misérablement comme une assemblée d'avorats bavards, et que Napoléon, pour épargner le sang de ses braves, allait s'embarquer à Rochefort, avec l'intention de se retirer aux Etals-Unis.

Ce grand homme avait fait demander un sauf-conduit aux chefs des ermées anglaise et prussieure : lord Wellington le lui refusa e. l'empêcha ainsi de se mettre, comme il le voulait, sous la protection immédiate de l'empereur de Russie. Napoléon était sauvé, s'u fût parvenu jusqu'au quartier-général d'Alexandre qui l'attendait, et son fils Napoléon II eût été empereur. Mais il se vit forcé de se jeter dans les bras de l'Augisterre et de se confier à l'honneur du gouvernement britannique, qui l'envoya mourir prisonnier sur le rocher de Sainte-Hélène.

VIII

La capitale était encore protégée par une armée française de 60,000 hommes pleine d'energie et d'enthousiasme, lorsque fut signée, le 3 juillet 1815, une suspension d'armes qui livrait Paris et la france aux a hés et aux Bourbons.

Le prince de Talleyrand était toujours à Vienne; il n'eut donc pas la haute main dans cette nouvel e trahison, plus lâche et plus infâme que toutes les autres, et qui fut surtout l'œuvre de l'odieux Fouché, duc d'Otrante.

Le 7 juillet, 80,000 hommes de troupes prussiences et anglaises entrèrent dans Paris, où il ne restait plus un seul soldat français : le condemain, Louis XVIII, qui était revenu de Gand avec sa famille à la suite des vainqueurs de Waterloo, fit sa rentrée aux Tuileries, et le règne des Bourbons recommença, comme l'année précédente, sous la sauvegarde des baïonnettes étrangères.

Lo général prussien baron Muffling avait été nommé gouverneur de Paris; les troupes anglaises occupaient la rive droite; les troupes prussiennes la rive gauche. L'armée russe debouchait à peine en Champagne et l'armée auth-chienne s'écholonnail lontement en Bourgogie.



Les genéraux russes Tchernischeff et Beckendorff se rendirent au quartier-genéral de lord Wellington et lui anuon-cèrent que le quartier-général du maréchtal Barclay de Tolly serait établi à Gros-Bois près de Paris et que l'empereur Alexandre n'entendait avoir dans la ville qu'un seul régiment de se garde pour son service personnel. On eût dit qu'it laissait peser sur le général angèais le fait monstrueux de l'occupation militaire de Paris contre le droit des gens et au mépris de la convention du 3 juit et.

Les trois souverains alliés : l'empereur de Russie, le roi de Prusse et l'empereur d'Autruhe, arrivèrent ensemble dans la source du 10 juillet.

Alexandre alla descendre, dans le faubourg Saint-Honore, au palois de l'Elysee, que Napoléon avait habité quinze jours auparavant. L'empereur de Russie éprouva une émotion involontaire, quand on l'introduisit dans ces appartements où planait pour ainsi d're la grande ombre de son aucien et glorieux alhé : il se fit rendre compte des derniers et tristes jours que Napoléon avait passés dans cette espèce de heu d'asue vis-à-vis du buste de son fils.

— l'et du feire, dit Alexandre en répondant à sa propre pensée, un péaible et douloureux sacrifice à la paix de l'Europe. Mais pourquoi Napoléen n'est-it pas venu se placer sous ma sauvegarde et demander l'hospitalité à la Russie?

Le soir même, l'empereur voulut parcourir à pied, incognilo, cetto ville qu'il nimait avec une sorto de tendresse et dans laquelle il était heureux de se retrouver après un an d'absence, quoiqu'il fût peu satisfait des circonstances qui avaient accompagne son retour. Il prit le bras d'un de ses aides de camp et s'en alla jusqu'au Palais Royal, où il se promena sous les galeries dont les boutiques brillaient de tout leur éclat.



— C'eût été un bien grand malheur, dit-il en se parlant à lui-même, que la ruine d'une si magnifique ville!

Il n'avait pas d'uniforme ni de décorations; mais sa haute taille, sa belle figure, son air majestueux att.rèrent l'attention des promeneurs; il fut aussitôt reconnu et entouré.

-- Vive Alexandre s'écria-t-on de toutes parts. Vive l'empereur de la paix! Vive l'ami de la France!

Ces acclamations, ces témoignages de sympathie survirent l'empereur jusqu'à l'Esysée.

Les grands-docs Nicolas et Michel, qu'Alexandre avait mandés auprès de lui venaient d'arriver aussi du quartier-général de l'armée russe Ils avaient été reconnus à leur passage sur les boulevants et salués par des personnes qui se rappelaient les avoir rencontrés l'année précédente dans les rues et les promenades de Paris. Une jeune et joke femme, vêtue de deuit, s'était approchée d'eux en leur offrant des bouquets de violetie, qu'ils avaient acceptés sans savoir que le parti bonapartiste fuisant de ces fieurs l'emblème de Napoléon. Le bruit écurat que cette donneuse de bouquets n'était autre que la célebre actrice du Théâtre-Français, Mademoiselle Mars.

L'empereur fit à ses frerus l'accueil le plus affectueux et il parut enchanté de les revoir après une assez longue absence.

- Sire, lui dit le grand-duc Nicolas, voilà que la campagne est finie, sans que nous ayons brôlé une cartouche.
- Je regrette sans doute, reprit l'empereur, que mes troupes n'aient pas été engagées, au Mont-Saint-Jean, avec les armées anglaise et prussienne. Pourtant, le résultat eût été le même, et il y aurent eu prus de sang versé. Dieu soit loué! J'espère que la guerre a fait son temps et que les peuples seront délivrés de ce fléau par la sainte alliance des rois.

C'était l'idee fixe de l'empereur Alexandre, et depuis



quatre mois que le projet d'une sainte affiance Jes rois avait pris maissance dans son esprit, il n'avait pas cessé d'en entretenir le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche. Sa correspondance avec Madame de Krudener exaltait de plus en plus chez lui ses aspirations inystiques vers une grande époque de paix et de bonheur universels. C'était un nouveau monde social qu'il entrevoyait dans ses rêves de régénération politique et religieuse.

La baronne de Krudener, qui se disait inspirée par Jésus-Christ bri-même, ne s'était encore rencontree qu'une seule fois avec l'empereur de Russie, et e le l'avait laissé, après cette entrevue solemelle, sous l'impression d'une foi ardente et d'une piété profonde. Elle vint le retrouver à Paris, et tant qu'il y reste, on peut dire qu'il fut exclusivement dominé par l'influence irrésistible qu'exerçait sur ses idees et ses sentiments cette pythonisse chreticane. Elle était devenue la directrice de ses actions, en lui persuadant qu'il avait à remplir une mission divine qui consistant a maugurer le règne de l'Evangile et la suprématie de l'empire russe en Europe.

Il v.vait donc fort retiré au pulses de l'Elysée Bourbon, dans la méditation et la prière. Il sortait pusieurs fois la jour et le soir, par une petite porte du jardin, pour aller voir sa my stique ame dans l'hôtel qu'elle occupant près de un : ils prisient ensemble, invoquant les jumières de l'Esprit.

Le salon de Madame de Krustoner n'etait pas moins asstégé de visiteurs, que ne l'avait été en 1814 ceius de Madame de Staët, car on avait la cer itude d'y rencontrer l'empereur Alexandre, toujours aussi gracieux, au-si aimable, aussi sympathique, mais souvent distrait, préoccupé et triste.

Les grands-ducs Nicolas et Michel, que Madaine de Krudener avait surnomnés les Aurores boréales (ce surnom leur restait, à leur grand déplaisir), paraissaient quelquefois dans



son salon pour platre à four auguste frère, mais ils éprouvaient l'un et l'autre autant d'ennui que d'embarras dans ces réunious étranges où l'on pouvait se croire au milieu d'un temple protestant, car elles se terminaient par une prédication et par une prière faite en commun

- Monseigneur! dit-elle un jour au grand-duc Nicola-, avec un regard et un accent de prophétesse : vous serez empereur!
- Empereur? reprit le grand-duc, vivement contrarié de cette apostrophe inattendue. Une couronne qu'il faudrait acheter par la perte de mon bienfaiteur et de mon frère Constantin serait la couronne d'épines que le Christ portait au Cavaire.
- Jeune homme! repartit solennellement Madame de Krudener, rappelez-vous que les princes sont dans la main de Dieu, qui fait et défait les rois et les empereurs; c'est de Dieu qu'ils tiennent leur mandat et leur puissance; c'est Dieu qu'ils représentent; c'est Dieu qui les inspire et qui les conduit. Soyez donc résigné, ceignez vos reins et altendez l'ordre J'en haut.

Ces paroles, prononcées de l'air et du ton de l'inspiration, produisirent sur le prince une impression extraordinaire et furent pour lui comme une révélation surnaturelle. Depuis, il en conserva toujours cette croyance, que les souverains de la terre n'éraient que des délegués de Dieu, e. que la puisiance temporelle, que la Proyidence d'aignait leur confier pour l'accomplissement de ses desseins, émanait directement de la puissance divine.

Pendant les deux mois que l'empereur passa à Paris, il évita autant que possible de voir Louis XVIII et la famille royale. Ses relations avec eux s'étaient restreintes aux strictes exigences de l'étiquette et de la politesse.

Google

La jalousie du roi à l'égard de ce généreux alité qui l'aveat fait remonter sur le trône semblait s'être encore accrue. Elle éclata plus d'une fois, et elle se traduisit même en réflexions amères ou peu amicales.

Amsi, le 12 juillet, les souverains al iés dinèrent aux Tuileries. Alexandre et les deux grands-ducs de Russie n'avaient pu se soustraire à cette invitation. Pendant le diner, Louis XVIII dit tout haut à l'empereur · « Sire, M. le duc d'Orléans est encore avec sa famille à Twickenham, près de Londres; mais il serait revenu à Paris avant moi, s'il avait su que Votre Majesté y fût arrivée pour le recevoir. »

Le jardin des Toreries était encombre d'une foule immense qui acclamant l'empereur de Russie.

— Sire, lui dit Louis XVIII avec certaine acrimonie, mes pauvres sujets savent que vous êtes ici; mais ils ignorent sans doute que j'y suis avec vous

Alexandre fut oblige de se montrer aux fenêtres du palais, avec ses jeunes frères, pour répondre au vœu des Parisiens, qui les seloèrent des plus vives acclamations.

— Sire, lui dit Louis XVIII, vous nous faites tort en vous montrant avec ces deux beaux princes. La comparaison, je l'avoucrai, n'est pas a l'avantage de la fami le royale de France.

Cependant le roi avait paru très sensible au procédé délicat de l'emporeur, en le voyant porter le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il lui avait adressé la veille.

 — C'est un hen de plus qui m'attache à la France! lui dit Alexandre.

Louis XVIII s'approcha des grands-ducs et leur dit :
« Princes, je vous tiens aussi pour chevaliers de mon ordre. » Et deux jours après il leur envoya le cercon bleu.

Le duc d'Ortéans armva soul, d'Angleterre, a la fin de



juillet. Il était en pleine disgrâce au château des Tuileries, mais il n'en fut pas moins accueilli avec beaucoup de considération et d'amitié par l'empereur et les princes de Russie.

La présence d'Alexandre à Paris arrêta et empêcha bien des violences et des injustices que les autorités angleises et prussiennes se seraient peut-être permises

Sa modération, sa donceur et sa bonté ne prévalurent pas toujours néaumoins dans les conférences des ministres plempotentiaires qui traitaient avec le gouvernement de Louis XVIII, quoque la Russie fût représentée par le prince Razoumowsky, dont la prépondérance devait résulter d'une loague et honorable carrière diplomatique. Les plénipotentiaires n'étaient que trop d'accord pour imposer a la brance les conditions de paix les plus humiliantes et les plus onéreuses. Mais, par bonheur pour elte, l'empereur de Russie se prononça énergiquement contra cette espèce de complot : non-seulement il agit personnellement auprès du roi de Prusse, qui n'avest men à lus refuser et qui vivait dans une étroite intimité avec lui, mais encore il chargea son ministre le comte de Nessalrode de s'opposer d'une mamère catégorique, en son nom, au démembrement et à la ruine de la France.

Il éprouvait un vif regret de n'avoir pas réussi à détourner ses aillés de la résolution qu'ils avaient prise de deponiler le musée du Louvre, pour rendre à l'Italie, à la Holiande ot à d'autres pays, les tableaux et les objets d'art que la Franca devait à ses conquêtes et a des traités; mais il out du moins la satisfaction d'avoir mis obstac e à des représaules encore plus injustes, et de s'être interpose avec succès pour sauver des monuments publics, entre autres le pont d'Iéna et la colonne Vendôme, qu'on voula t Jetruire ou dégrader. Ca fut pendant son séjour à Paris, où la plupart des souverains de l'Europe étaient venus le rejoiadre, qu'il régla définitivement plusieurs manages déjà projetés, qui concordaient avec les intérêts politiques le la Russie. Il ne détermina pas sans peine sa sœur bien-aimée la grande-duchesse Catherine, veuve du prince Pierre de Holstein-Oldenbourg, et qui avoit refusé plusieurs alliances depuis son veuvage, à épouser en secondes noces le prince royal de Wurtemberg, àgé alors da trente-cinq ans. Il accorda la main de sa plus jeune sœur, la grande-duchesse Anue, àgée de vingt ans et demi, au prince royal des Pays-Bes, et il décida que ces deux mariages auraient lieu, à Saint-Peter-bourg, au commencement de l'année suivante.

Quant à l'union du grand-duc Nicolas, qu'il avait proposes lui-même au roi de Prusse, lorsque le grand-duc n'était qu'un enfant, cette union que la princesse Charlotte avait acceptée aussi dès son enfance, ne devait être conclue qu'à la majorité des époux; mais, sur la demande du grand-duc, l'empereur ne s'opposa pas à ce que les fiançailles fussent célébrées auparavant. Des ce moment, le roi Frédéric-Guillaume regarda comme son fils le grand-duc, qu'il se réjouissait d'avoir pour gendre.

On a dit, avec heaucoup de probabilité, que l'empereur Alexandre, n'ayant pas d'hentier direct et n'espérant plus en avoir, avait déja jeté les yeux sur son frère Nicolas, pour lui succédor en cas de mort ou d'abdication; car, a cette époque, le grand-duc Constantin, séparé de sa femme, Ulrique de Saxe-Cobourg, sans avoir en d'enfant d'elle, et violemment épris d'une helle Polonaise, Jeanne Grudzinska, qu'il comptait épouser, avait absolument renoncé à la succession impériale.

L'emperaur Alexandre était enfin parvenu à formuler

Google

les principes de cette sainte alliance qu'il proposait vaguement, depuis le Congrès de Vienne, à ses deux ailiés, le roi
de Prusse et l'empereur d'Autriche. Il teur fit agréer les
termes mystiques de ce pacte fondamental, qui allai, devenir
l'Évasgile des rois, suivant l'expression de la baronne de
Krudener, à laquelle on a voulu en at ribuer la rédaction.
Elle l'avait inspiré, sans doute; ce fut Alexandre qui le formula et qui le transcrivit de sa propre main. Le texte d'un
document si extraordinaire et si solennel doit être cité ici,
comme la base du nouveau droit politique qui, pendant plus
de trente ans, dirigea les destinées de l'Europe:

- « Au nom de la très samte et indivisible Trimité,
- * LL. MM. l'empereur d'Autriche, le roi de Prosse et l'empereur de toutes les Russies, par suite des grands événements qui ont signaié en Europe le cours des trois dernières années, et principalement des bienfaits qu'il a plu à la divine Providence de repandre sur les É ats dont les gouvernements ont placé leur confiance et leur espoir en elle seul ; ayant acquis la conviction intime qu'il est nécessaire d'asseoir la marche à adopter par les puissances, dans leurs rapports mutuels, sur les vérités sublimes que nous enseigne l'éternelle religion du Dieu-Sauveur;
- Déclarons solennellement que le présent acte n'a pour objet que de manifester à a face de l'univers leur détermination nébranlable de ne prendre pour règle de leur conduite, soit dans l'administration de leurs États respectifs, soit dans leurs relations politiques avec lont autre gouvernement, que les préceptes de cotte religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix, qui, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent au contraire influer directement sur les résolutions des princes et guider toutes leurs démarches, comme étant le seul moyen de consolider





les institutions humaines et de remédier à leurs imperfections;

- « En conséquence, Leurs Majestés sont convenues des articles su vants :
- * Anticus I". Conformément aux paroies des saintes Ecritures, qui ordonnent à tous les hommes de se regarder comme freres, les trois monarques contractants demeureront unes par les liens d'une fraternité ventable et indissoluble, et se considérant comme compatrioles, ils se prêteront, en toute occasion et en tout heu, assistance, aide et secours; se regardant envers leurs sujets et armées comme pères de famille, ils les dirigeront dans ce même esprit de fraternité, dont ils sont animés pour protéger la religion, la paix et la justice.
- Asy. II. Le seul principe en vigueur, soit entre lesdits gouvernements, soit entre leurs sujets, sera celui de se rendre réciproquement service, de se témoigner, par une bienveillance ina terable. l'affection mutuelle dont ils doivent être animés : de no se considérer tous que comme membres d'une même nation chrétienne, ces trois princes alliés ne s'envisageant eux-mêmes que comme délégués de la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille, savoir : l'Autriche, la Prusse et la Russie ; confessant ainsi que la nation chrétienne, dont eux et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre souverain que Celui à qui seul appartient en propriété la puissance, parce qu'en lui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science et de la sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu, notre divin Sauveur Jésus-Christ, le Verbe du Très-Hant, la Parole de vie. Leurs Majestés recommandent, en conséquence, avec la plus tendre sollicitude à leurs peuples, comme unique moyen de jouir de cette paix qui naît de la bonne conscience et qui

seule est durable, de se fortilier chaque jour davantage dans les principes et l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes.

« Ant. III. Toutes les puissances qui voudront solennellement avouer ces principes sacrés, qui ont dicté le présent ecte, et reconneîtront combien il est important au bonheur des nations trop longtemps agitées, que ces vérités exercent désormais sur les destinées humaines toute l'influence qui leur appartient, seront reçues avec autant d'empressement que d'affection dans cette Sainte-Athance. »

Cette admirable profession de foi évangélique avait éte arceptée avec enthousiasme par l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse dès le commencement du mois d'août; mais il avait été dit entre les trois souverains alliés, que le traité ne serait signé d'une manière définitive que la veille de leur séparation, et qu'en attendant, il serait soumis confidentiellement aux autres princes régnants qui voudraient y adhérer. En effet, dès le 18 août, le vieux roi de Wurtemberg y donneit son adhésion pleme et entière.

La matio, le grand-duc Nicolas étant allé rendre visite à l'empereur Alexandre, celui-ci l'invita à prendre connissance, sous ses yeux, du projet qui portait dejà les signatures de plusieurs adhérents. Le grand-duc ne lut pas sans émotion ce noble et touchant manifeste, dans lequel il reconnaissait l'initiative de son auguste frère.

- Je suis fier, dit-il avec emotion, de voir la Russie, grâce à Votre Majesté, annoncer à l'Europe une èce de religion, de parx et de justice. Je n'at jamais mieux compris que les rois étaient détégués par la Providence pour gonverner les peuples.
- Vous n'êtes pas encore en âge de signer l'acte de la Sainte-Alliance, répondit Alexandre; mais rappelez-vous



Crg: UN:√ER5!TY - C > A que vous y avez adhéré dès aujourd'hur. J'aime à croire qu'un jour vous en serez aussi le plus ferme soution.

Alexandre avait désiré que la Sainte-Alliance reçût une consécration solennelle dans une revue de l'armée rosse, en présence des trois souverains et de leurs alliés présents à Paris. La revue devait avoir lieu le 22 août, dans les vastes plaines de la Champagne, entre les villages de Vertus et de la Fère-Champenoise, mais l'empereur de Russie, ayant apprès que les moissons ne seraient pas encore toutes rentrées en grange à cette époque, craignit de causer un dommage aux populations rurales de ces cantons, et il ajourna la rétémouie au dimanche 10 septembre.

Le camp des différents corps d'armée russes n'occupant pas moins de six lieues d'étendue; le tenue des troupes était superbe, et les militers de curieux que cette fête militaire avait ettirés de Paris et des départements voisins furent émerveillés de la grandeur et de la beauté d'un pareil spectacle.

In autel avait été dressé sur l'emplacement destiné à la revue : une messe y fut célébrée avec pompe selon le rit grec, et les trois souverains, qui y assistaient ensemble, se clonnèrent la main en signe de pacte, au moment où le prêtre officiant élevait l'hostie, tandis que toutes les troupes, officiers et soidals, se prosternaient la face contre terre.

Madame de Kristener présidait, pour ainsi dire, à cette messe d'actions de grâces qu'elle avait demandée à l'empereur de Russie. Ce prince et ses alliés lui rendirent de véritables honneurs, comme pour la remercier d'avoir eu la première pensée de la Sainte-Alliance, et, après cette revue magnifique, qui fu, pour elle une sorte de triomplie, elle put s'imaginer que l'avenir appartenait à ses prédictions et à ses doctrines.

--- Vous avez vu, cht-elle avec un air inspiré à l'empe-



reur, vous avez vu, heureux Alexandre, cent cuquante mille Russes faire amende bonorable à la religion de l'amour, et les plus intrepides guerriers fléchir ces genoux qui ne fléchissent jamais dévant le danger. Oui, gloire en soit au Dieu des armées! Il existe donc enfin un bomme, assez grand pour confesser hautement, à la léte de cette armée, déjà si belle et si forte de toutes les forces, d'après les conceptions humaines; pour confesser, dis-je, le Sauveur qui l'a beni et le Dieu qui le donna pour exemple au monde!

Ce triomphe fut pour Madame de Krudener le sommet lumineux de son influence. On s'en inquieta, on s'en effraya autour de l'empereur, et il y eut une entente tacite, entre les plus fidèles conseillers d'Alexandre, pour le soustraire à cette espèce de fascination vertigineuse qui l'entraînait au mysticisme et à l'illuminisme politiques.

Le roi de Prusse avant commencé à le mettre en garde contre la baronne de Krudener, en disant tout haut que la prophétesse avant reçu tous les dons du ciel, excepté peutêtre le sens commun.

Alexandre, de sceptique qu'il avait été cans sa jeunesse, par suite de son éducation et sous le pressige des idées philosophiques de son illustre aieule, était redevenu insensiblement religieux et chrétien convaincu; il se préoccupa donc surtout des doutes qu'on émit devant lui sur les creyances de Madame de Krudener et sur son but de propagande protestante. Le grand-duc Nicolas lui demanda, de manière à le faire refléchir, si cette dame, arrière-petite-fille du maréchal de Manich, n'avait pas abjuré la religion grecque.

On fit entendre aussi a l'empereur, que la prophètesse pouvait bien avoir été suscitée, même à son insu, par le parti des Bourbous. Quoi qu'il en soit, Alexand e cessa de la voir, et, bientot après, de repondre à ses lettres éloquentes,



inspirées par la Bible et l'Évangile; mais il lui conserva un souvenir de tendre vénération et il la regretta toujours au fond du cœur, lors même qu'il dut interdire ses prédications en Russie et la condamner à une espèce d'exil.

- Google

Les souverains quittérent Paris le 28 septembre 1815, après avoir signé le pacte de la Sainte-Alltance; ils devaient, peu de jours après, se retrouver à Dyon, pour assister a la grande revue de l'armée autrichienne, que l'empereur François II vou ait offrir en spectacte à ses alliés, dans les plaines qui s'étendent autour de code ville.

Alexandre était allé à Bruxelles pour régler les conditions du manage de sa sœur la grande-duchesse Anna avec le prince royal des Pays-Bas. Les grands-ducs Nicolas et Michel passèrent encore une semaine dans la capitale; la grand-duc Constantin, qui avait amené une députation polonaise à son auguste frère, s'y trouvai, alors avec eux. Ils se montrerent pour la dernière fois en public à la revue des troupes prussiennes dans la plaine de Grenelle; l'empereur de Russie s'y étai, fait représenter par ses trois frères. Ils partirent ensuite pour Dyon, où Alexandre avait donné rendez-vous à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse. Ce fut a Dyon qu'ils prirent congé les una des autres, à la suite de la revue et des grandes manœuvres qui l'avaient précédée.

La paix était conclue avec Louis XVIII, qui n'avait pas encore adhére définitivement au traité de la Sainte-Alliance La plus grande partie des armées de la coalition avait déjà quitté la France; l'occupation de Paris par une garnison anglo-prussienne ne dovait pas se prolonger au delà de la fin de novembre, mais le royaume avait à entretenir pendant trois ans une armée étrangère, dans laquelle la Russie comptait 30,000 hommes d'infanterie et 7,000 hommes de cavalerie sous les ordres du comte de Worontzoff, aide de camp de l'empereur. Cette armée u avait pas été imposée, mais accordée à Louis XVIII, par ses alliés, pour protéger les commencements de son règne peu sympathique à la natiou, et pour comprimer les partis host les qui menaçaient léjà de briser le trône fragile des Bourbons.

L'impératrice Élisabeth, dont un chagein secret minait la santé, s'était fait ordonner les eaux de Bade par ses médecins, afin d'aller au-devant de l'empereur et de se rencontror naturellement sur son passage. Elle attendait donc à Bade, avec sa mère la margrave Amélie-Frédérique et ses quatro sœurs, dont l'une avait épousé le roi de Bavière et l'autre le roi de Suède Gustave-Adolphe; mais Alexandre lui fit dure qu'il la priaît de se rendre à Berlin, où il se promettait de la retrouver dans peu de jours.

L'impératrice clait fort souffrante, et le roi de Prusse, qui vint la voir en passant par Bade, eut le regret de l'y laisser malade.

Les grands-dues Nicolas et Michel se détournèrent aussi de leur route, pour lui présenter leurs devoirs. Elle les accueillit avec sa grâce ordinaire, causa longuement avec eux, leur parla surtout de l'empereur, mais elle les pressa de partir sons elle, car, dit-elle avec mélancolie au granddue Nicolas, « elle ne se pardonnerait pas d'être un obstacle



à la réunion de deux fiancés égulement impatients de sorevoir. »

L'empereur avant fait un rapide voyage en Bohème, pour passer quelques jours au château de Frauenberg dans la famille du prince de Schwartzeuberg, avant de se diriger sur Berlin.

L'impératrice n'y était pas encore : elle avait été forcée de s'arrêter à Eisenach, où la retenait une indisposition assez sérieuse.

Le jour même de l'arrivée de l'empereur, que le rot de Prusse était allé recevoir à Friedericksfeld, les grands-ducs Nicolas et Machel, venant de Leipzig, arrivèrent aussi à Berlin et furent reçus au palais royal par les chambellans et les officiers que Frédéric-Guillaume avait désignés dans sa maison pour rester attachés à leurs personnes pendant leur séjour en Prusse.

Dans la sorrée, le prince héréditaire et les autres princes du sang vintent leur faire visite. Le lendemain, de grand matin, le roi voulut les surprendre, en dépit de l'étiquette, et se rendit en personne à leurs appartements : il les combla de caresses et d'auntiés.

— Yous êtes dès à présent de ma famille, dit-il au grandduc Nicolas, e. je compte vous nommer mon fils avant peu de jours. I y a longtemps d'adleurs, que j'ai pour vous des yeux et un cœur de père. Tout le bien que j'ai entendu dure de vous par les personnes qui ont l'honneur de vous approcher, je le savais, ou je l'avais deviné

Le grand-duc fut profon tément touché de la bienveilfance du roi, et il répondit avec beaucoup d'a propos que son mariage avec la princesse Charlotte de serait qu'un lien de plus entre la Prusse et la Russie.

- Je n'ai pas de meilleur ami ni de plus sincère allié

Google

que l'empereur de Russie, dit le roi avec émotion; je devrais le nommer, comme vous faites, non pas mon frère, mais mon hienfaiteur.

Le séjour d'Alexandre et des grands-dues de Russie à la cour de Berlin fut une succession non interrompue de fétes bri lantes, auxquelles manqua l'impératrice. Mais la grande-duchesse Catherine, dont le mariage avec le prince royal de Wurtemberg était fixe au mois de janvier, remplaçant sa belle-sœur aupres de son auguste frère.

L'anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère fut célébré avec le plus grand éclat : la chapelle du polais avait été consacrée la veille d'après le rite grec, et des prêtres russes y officièrent soiennellement, en présence de l'empereur et ces grands-ducs de Russie, du roi et des princes de Prusse, et de toute la cour. Le soir, il y eut bal paré, auquel avaient été invitées seulement quatre cents personnes de haute distinction : le bal fut ouvert par une polonaise que dansèrent l'empereur avec la princesse Guillaume de Prusse et le roi avec la grande-duchesse Catherine.

Le grand-duc Nicolas dansa plus d'une fois, dans la sorrée, avec la princesse Charlotte, qui n'avait jemais parti plus bolle ni plus radiouse : on se domandait, en les voyant, lequel des deux était le mieux doué par la nature; on jugeait bien aussi qu'ils n'étaient pas moins heureux l'un que l'autre.

Leur bonheur fut au comble, peu de jours après, quand leur manage fut officiellement déclaré, devant toute la cour, dont ils reçurent les félicitations. La princesse, qui s'engageaut à embrasser la religion grecque, prit le nom d'Alexandra, que devait lui imposer le sacrement d'une acuvelle confirmation, où l'empereur de Russie lui servirait de parrain; les futurs époux se firent une promesse de mariage, pen-

dant l'office divin célébré à la manière russe dans la chapelle, sous les yeux des deux familles impériale et royale; immédiatement après cette magnifique et touchante cérémon.e, le grand-mattre de la cour, M. de Schilden, fut chargé d'en porter la nouvelle à l'impératrice-mère, qui prenaît le plus vif intérêt à l'albance de son fils Nicolas avec la princesse Charlotte.

Alexandre était appelé à Varsovie par la reconnaissance de la Pologne, à laque le il avait promis de donner des institutions nationales; il se vit donc forcé de partir avant l'arrivée de l'impératrice Élisabeth, qui ne voyageait qu'à petites journées, et qui parut très affec ée de a'avoir pu encore le rejoindre.

Sa tristesse ne fut pas diminuee par la magnifique réception qui l'attendait à Bertin, où elle fit une entrée solennelle, le 16 novembre, au milion des acclamations du peuple et au bruit d'une salve de 101 coups de canons. Le roi, qui vint la recevoir au bas de l'escalier du palais, tui dit, en lui offrant la main :

— Mon frère l'empereur de Russis m'a prié de l'excuser auprès de Votre Majesté sur la précipitation que nous avons mise à célébrer les fiançailles; il eût fallu les remettre à l'année prochaîne, si nous eussions tardé davantage, et les fiancés nous en auraient su bien mauvais gré. Rien n'a manqué ici à notre bonheur, que la présence de Votre Majesté al celle de Sa Majesté l'impératrice Marie.

Il avait été convenu que le mariage définitif acrait ajourné jusqu'à la majorité de l'époux, mais le grand-duc Nicolas premit à sa jeune fiancée qu'il s'efforcerant d'obtenir de l'empereur quelques mois d'anticipation sur cette époque préfixe, qui leur semblait bien éloignée, au gré de leur impatience. Its se séparèrent a regrot, en hâtant de leurs



vœux le moment où itsse reverraient pourne plus se quitler.

Le bruit courut alors à Berlin que le prince royal de Prusse s'était montré assez mal disposé à l'égard du maringe de sa sœur avec le grand-duc Nicolas; on assurait qu'il avait représenté à son père, que la princesse Charlotte lui semblait destinée à épouser un souverain ou du moins en prince héréditaire, et l'on racontait que le roi lui aurait répondu en souriant : « Vous me remercierez un jour de vous avoir choisi un pareit beau-frère; mais, en tous cas, vous pouvez le considérer comme prince héréditaire tant que l'empereur de Russie n'aura pas d'héritier direct .

L'empereur Alexandre, malgré l'enthousiasme populaire qui avait éclaté à son entrée à Varsovie le 12 povembre 1815, n'avait pes tarde à reconnaître que ses générouses sympathies pour la Pologne ne rencontraient que défiance et manyais vouloir de la part de la noblesse polonaise.

Il répondit à la députation que le sénat lui avait envoyée pour le sonder aux ses projets ultérieurs concernant e royaume de Pologne « Je sais que votre patrie à beaucoup souffert; en conséquence, pour lui procurer un prompt soulagement, j'ai ordonnéque le royaume fût évacué par les troupes russes; du reste, toutes mes vues tendent à consoluler le bien-être du pays et le bonheur des habitants. J'écouterai toujours vos demandes avec le plus grand intérêt, afin de remplir vos désirs autant que les circonstances le permettront.

Ce n'était pas là, it est vrai, cette nationalité que les chefs du parti national polonais ava ent annoncée partout depuis deux ans comme une promosse formelle de l'empareur de Russie. L'empereur, néanmoins, s'occupa immédiatement, avec la plus active sollicitude, de tout ce qui pruvait reconstituer la grandeur et la prospérité de la Pologne sous le gouvernement du grand-duc Constantin, auquel îl



laissait ses plems pouvoirs et ses instructions, en attribuant au genéral Zaïonezek le titre de vice-roi

I revent à Saint-Pétersbourg, où il rentra encore une fois triomphalement, à la tête de son armée, victorieux sans avoir combattu, heureux et fier d'avoir conquis enfin la paix de l'Europe.

Les grands-ducs Nicolas et Michel étaient revenus avant lui, ainsi que l'impératrice Elisabeth et les grandes-duchesses d'Oldenbourg et de Weymar Le prince héréditaire des Pays-Bas et le prince royal de Wurtemberg, qui allaient bientôt faire partie de la famille impériale, a'y trouverent réunis pour la fête de Noël, à l'occasion de laquelle Alexandre fit publier par tout l'empire l'acte de la Sainte-Albance, comme renfermant, disa t son manifeste, « les véritables principes sur lesquels la Sagesse divire a, dans la révélation, fondé la tranquillité et le bien-être des peuples. »

Le grand-duc Nico as n'itait pas encore majeur, mais l'emperent lui annonça le 1st (13, calendr. russe) janvier 1816, qu'il avait des vues sur lui et qu'il l'invitait, dès ce moment, à prendre une part dans les affaires du gouvernement. Il ajouta qu'il l'appetlement bientôt dans le Conseil de l'Empire, sans toutefois lui donner voix délabérative, et qu'il ne tarderait pas à lui confier une mission politique. En attendant, il le nomma, à la prière de l'université d'Alou en Finlande, chance ier de cette un versité.

— C'est un titre que j'avais accepte moi-même, ui dit-i , avant de vous le transmettre ; tâchez de prouver , en toute occasion , que vous êtes capable de me remplacer, au besoin.

Le mariage de la grande-duchesse Catherine avec le prince royal de Wurtemberg fut collèbre le 23 janvier 1816, et celui de la grande-duchesse Anne avec le prince herodi-



Digin, *
UNIVERSITY O _ _

taire des Pays-Bas, le 21 fevrier Pendant les fêtes magnifiques du premier mariage, Alexandre annonça au granddue Nicolas, qu'il avai, été nommé chef du régiment des chasseurs à cheval de Seversk, et qu'il pouvait en prendre le commandement sur-le-champ. A l'occasion du second mariage, l'empereur l'invita très amiculement à se préparer à un voyage où il serait chargé de le representer en Cumee et dans la province du Don.

Le grand-due, en effet, reçr t les instructions particulières pour ce voyage, et partit, le 22 mai, de Saint-Petersbourg, accompagne du general Paul Go enitcheff-Koutouzoff, qui n'avast aucun lien de parente avec le febl-marechal Michel Koutousoff, le héros de la glorieuse campagne de 1812. Le grand due devait so rendre à Odessa, par Weliki Luki, Smolensk et Kiew

Le 27 juin, il ciait a Nicolajew, ou le vice-amiral Alevis Greig lui présenta les généraux et les officiers de la flotte. Tous furent frappés, dans cette récep ion, du maintien modeste et digne a la fois du jeune prince, et de la parfaite convenance de foutes ses parcles. Un vaisseau de 74 ayant le lancé, sous ses yeux, des chantiers de l'amirauté, il fit offint, suivant l'usage, trois roubles sur un plat d'argent au constructeur Tarassoff, qu'il embrassa cordialement, et qu'il invita ensuite à diner à sa table.

— Nous assistons, Messieurs, dit-il, en portant un toast à l'empereur, nous assistons à la création de notre marine dans la mer Noire. Prions Dieu que cette marine fasse de rapides progrès, et que nos flottes militaires n'aient bientôt plus rien à envier aux marines de la France et de l'Angleterre

La réception du grand duc à Odessa lui donna plus d'une ou asion de mettre en evidence les contaissances qu'il avoit acquises dans les sciences militaires et mathematiques. Il visi a le port et les établissements publics ce cette ville, qui voyait de jour en jour sa prospérité s'accroître : ainsi, dans les aix premiers mois de l'année courante, 498 navires de toutes les nations étaient entrés dans le port, et le chiffre des marchandises exportées, durant ces six mois, s'élevait à une valeur de guinze millions de roubles.

Le grand-duc resta jusqu'au 22 juillet à Odessa, où il avait honoré de sa présence plusieurs bala splendides, qui lui furent offerts par les autorités et par le commerce; il traversa la Crimée et il entra dans les steppes du gouvernement du Don, où il passa plusieurs semaines, au milieu des populations nomades et guerrières qui vivent sous la tente dans ces vastes et fertiles plaines. Il se fit rendre compte des ressources de ce pays à moitié nœulte, et il rassembla lui même les matériaux du rapport détaillé que lui avait demandé l'empereur.

Le 12 août, i. arrivait à Novo-Tcherkask, chef-lieu des Cosaques du Don; le vice-helman Howansky, accompagné d'un
nombreux cortège de généraux et d'officiers supérieurs portant les uniformes les plus variés et les plus riches, était
allé au-devant de lui dans la campagne et loi fit escorte
pour entrer dans cette ville bizarre, qui ressemblait à un
camp. L'accue l qu'il reçul, au bruit des coups de feu et au
son de a musique militaire, l'impressionna vivement et lui
laissa des souvenirs qu'il aimait à ramener souvent dans ses
entretiens: les anciens hetmans, dans leur brillant costume,
lui adressaient des félicitations, les vieiflards lui présentaient le pain et le set sur des plats d'or, les femmes et les
jeunes fides sema ent des fleurs sur ses pas. It fut conduit
de la sorte chez le vice-helman, dont la maison était toute
pavoisée de trophées et de drapeaux.

Le grand-duc aurait désiré de profiter davantage de l'hospitalité patriarcale que lui offraient les peuplades du Don; mais il devait rejoindre l'empereur à Moscou, où il n'arriva qu'à la fin d'août.

Il ent de longues conférences avec son auguste frère, et il lui exposa de la mamère le plus satisfaisante les résultats de ce voyage d'enquête et d'examen, qui se rattachait au projet de l'établissement des colonies militaires. On peut dire qu'il apporta de précieux renseignements pour l'exécution de ce vaste projet, que le comte Araktchèref avait fait approuver par son auguste maltre, qui en était alors exclusivement préoccupé

Bien plus, le grand-duc ent une action directe sur l'étahissement de ces colonies, qui devaient être créées dans différentes parties de la Russie, d'après le principe des anciennes colonies romaines, où les vétérans devenaient laboureurs en restant soldats. Il s'était passionné, comme l'empereur, pour cette institution, qui devait, à très peu de frais, en retenir un million d'hommes sous les armes et réaliser le problème d'une grande armée permanente pendant la paix. Il proposa diverses amétiorations au plan primitif, et il émit des idées nouvelles que lui suggérait l'étude qu'il avait faite de l'organisation des hordes cosaques.

L'empereur tira parti de ces idées, dans les ukases qui décréterent d'abord, à titre d'essai, la forn ation des colonies militaires dans les environs de Moscou, de Novogorod et de Kharkow.

Alexandre était allé à Moscou, pour voir par ses yeux ce qu'il y aurait à faire pour effacer les dernières traces de l'incendie de 1812. Le Kremlin avait été déjà spleudidement réparé; les églises, les édifices publics, sortaient de leurs Tubes; les maisons se relevaient de toutes parts.

Google

L'empereur daigna assister, avec le grand-duc Nicolas, à l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Assemblée de la Noblesse, et i fut reçu avec enthousiasme par le directeur et les membres de cette société, à laquelle it offrit en don, spontanément, les 1,500,000 roubles qu'il lus avait prêtes pour la reconstruction de son magnifique hôtel.

Avant de quitter Moscou pour se rendre à Varxovie, où l'attendaient de nouvelles ovations, il publia un manifeste daté du 11 septembre 1816 : « Nous nous sommes bâte de remplir le vœu de notre cœur, disait-il; de visiter notre capitale révérée par ses hauts faits et son an iquité; de reconnaître par nous-même sa situation et ses besoins, et de signa er aux yeux du monde ses services mémorables, consacrés par la bénédiction divine, respectés par les puissances étrangères, et qui réclament de nous et de la patrie tout notre amour et toute notre reconnaissance. »

Le grand-duc Nicolas n'était plus alors auprès de l'empereur; il avait obtenu la permission de voyager en Europe, jusqu'à l'époque de son mariage, c'est-à-dire jusqu'à sa majorité; il devait passer à peine un mois à Berlin, au milieu de la famille royale; mais son auguste frère avait exige qu'il en passât trois ou quatre en Angleterre, pour achever son éducation politique.

— C'est en Angleterre qu'on peut étudier mieux que partout ailleurs l'organisme des institutions constitutionnel ox, lui avait dit Alexandre; il est bon de juger du mérite de ces institutions, d'après leurs résultats. Je ne sa s pas trop si elles conviendraient à notre pays. Au roste, je ne serai jamais l'ennemi du progrès; mais je préférerai toujours laisser subsister un abus, plu ôt que de le corriger par une réforme radicalement mauvaise et dangereuse. Ce voyage en Angleterre sera, dans lous les cas, une excellente école pour vous,

Google

et je compte bien qu'il portera des fruis que la Rassie rocueiltera tôt ou tard.

Le grand-duc était retourné à Saint-Pétersbourg pour faire ses adieux à l'impéra rice-mère et recevoir sa benédiction.

Il arriva la veille du jour de la fête de l'empereur, et il put assister à la procession solennelle, qui, suivant l'usage, part de la cathédrale de Casan , pour se rendre au couvent de Saint-Alexandre Newsky.

Le lendemain, il dina chez le comte de Noailles, ambassadeur de France, qui avait revité aussi les membres du Conseil de l'Empire et le corps diplomatique; l'ambassadeur porta un toast à l'empereur, en ces termes: « Puisse le règne d'un monarque aussi sage et aussi éclairé durer eucore de longues années, pour le bien de ses sujets et le repos de l'Europe! *

Tous les convives s'etaient leves spontanement, et le grand-due ajouta d'une voix émue :

 Monsieur le comte, je vous remercie au nom de la Russie, de vous faire ainsi l'interprête des vœux unanimes qu'elle adresse au c el pour la conservation des précieux jours de Sa Majeste l'empereur!

Le grand-duc partit le 15 septembre 1816, avec le général Lansdorff, qui ne prenzi, plus le titre de gouverneur des princes de Russie, et le conseiller d'État Savrassoff.

Il voyagea nuit et jour jusqu'à Berlin. Il y fut reçu par le prince royal, qui lui fit l'accueil le plus fra ernel et qui l'emmena sur-le-champ au château de Charlottenbourg, où était la cour.

La princesse Charlotte, qui se faisant dejà nommer Alexandra dans sa familie, ne cacha pas la joie qu'elle éprouvait de revoir l'époux qu'on lui destinait et qu'elle regardait comme son fiancé.

La grâce et la sensibilité de cette charmante princesse eurent plus d'une occasion de se produire dans cette premère entrevue :

- -- Monseigneur, dit-elle au grand-duc, vous venez à propos pour trancher une grave question que nous avons débattue, mes sœurs et moi, sans la résoudre; les horloges de Saint-Pétersbourg sont en avance de trois quarts d'heure aur celles de Berlin : le temps passe-t-il donc plus vite chez vous que chez nous?
 - Je suis d'avis, reput en souriant le grand-duc, que

Google

nulle part le temps ne passe aussi vite qu'auprès de vous.

Les deux promis étaient en pleine intelligence de sympathies et de sentiments, quoique la princesse fût d'un caractère flottant et réveur, qui la disposait naturellement à la mélancohe. Le grand-duc, au contraire, n'avait aucun goût pour les idées vagues et pour l'idéal germanique; il savait réfléchir, mais il ne révait pas.

Malgré ces dissemblances d'homeurs et d'habitudes, ils trouvaient un égal plaisir à être ensemble, et dans leurs promenades sous les beaux ombrages du parc de Charlottenbourg, ils s'entendaient toujours à merveille, bien qu'ils cessassent souvent de se parler.

- Je vous y pronds l'ai dit la princesse, au milieu d'un de ces silences éloquents où leurs rœurs s'interrogesient tout bas; n'essayez pas de vous en défendre : vous révez comme moi.
- Jo ne rêve pas, répondit-il en la contemplant avec admiration, je pense! Je pense à vous.

Les heures et les jours que le grand-duc donnait ainsi à sa fiancée et à sa nouvelle famille s'écoulerent très rapidement, mais laissèrent une empreinte de donce satisfaction dans sa mémoire. It s'était rappelé souvent les paroles du duc d'Orléans, qui lui avait donné, comme il le dit à la princesse Charlotte, sa première loçon de bouheur conjugat.

Il fa lut bientôt renoncer à cette vie de famille, à cette simple et passible intimité. Le grand-duc ne se résigna pas sans regret a se séparer encore, pour plusieurs mois, de celle qui devait être la compagne de son existence.

Il revint à Berlin pour receveur le corps diplomatique, qui lui fut présenté par le baron Alopeus, ministre plénipotentiaire de Russie, et il alla rétrouver le roi de Prusse, qui voulant le faire as-ister à de grandes revues de l'armée



prussienne. Les troupes avaient été concentrées dans la marche de Brandebourg, le duché de Magdebourg et la Pomeranie : elles exécutérent, en présence du roi et du grandduc, qui étaient a cheval, du matin au soir, entourés de princes et de généraix, les plus saventes manœuvres, et elles reproduisirent, avec une précision nomirable, toutes les opérations des batailles de Katzbach et de Leipzig, dans lesquelles le vieux maréchal Blücher pouvait se glorifier d'avoir defait Macconald et tenu en échec Napoléon.

- Cette journée de Leipzig fut auss meurtrière pour les armées confederées que pour l'armée de Napoicon, dit le grand-duc au milieu d'un groupe d'officiers amétrieurs.
- Il me sen ble ponetant, re il qua un per agrement un géneral prussion, que nons n'avons en qu'un ser l'généralmajor b.esse ⁵
- Voulez-vous sous faire eroire, Monsieur, que l'armée prussienne se soit ménagee dans la bataille! répondit le grand-due, avec un dédam fro d'et poli. Les Russes ont été plus maitraites, j'en conviens, car ils out eu trois géneraux-majors blessés, et, de plus, ils déclarent avoir perdu deux heutenants-genéraux et quatre généraux-majors, sans parfer du prince Pomatovsky, que la Russie revendique comme une des gloires militaires de la Pologne.

Le grand-duc Nicolas aurait ern manquer à ses devo es, s'il eût traversé l'Allemagne, sans al er rendre visite à ses deux sœurs ainées, la princesse royale de Wurtemberg et la grande-ducl'esse de Save-Weymar. Il resta quetques jours avec elles a Weymar et a 5t illigart, pois il partit pour l'Angletorce en passant par la France.

Il ne s'arrêta pas onglemps a Paris, ou il destra garder l'incognità. Il n'oubita pas nearmons de faire savoir son



arrivée au duc d'Orléans, le seul prince de la familie royale, avec lequel il désirât se retrouver.

Ce prince habile et prévoyant, sinon ambitieux, que la famille royale tenait toujours en suspicion, et qui vivait très reture au château de Neuilly, eut l'adresse d'y recevoir le grand-duc Nicolas et de l'y garder une journée entière.

Cette journée-là devait avoir une influence décisive sur l'avenir du jeune prince, qui se sent t profondément im pressionné par le spectacle du bonheur domestique qu'on lui mit sous les yeux. Louis-Philippe d'Orléans, entouré de sa femme, de ses beaux enfants et de quelques amis, menant une existence presque bourgeoise, sans faste et sans étiquette, parut alors à son hôte comme le type de l'honnête homme et du sage.

Cette existence, simple, calme et douce, dont le grandduc avait pu apprécier les charmes, lui sembiait bien préférable au train ordinaire des cours. Il se promit de l'avoir aussi en partage, et il demanda à Louis-Philippe d'Orléans la permission de venir encore, à son retour d'Angleterre, prendre, auprès de lui et dans sa famille, des leçons et des exemples pour l'arrangement de l'heureuse vie qu'il se promettait après son manage avec la princesse de Prusse.

Ils se séparèrent enchantés de se connaître davantage; ils échangèrent, depuis, quelques lettres, mais ils ne devoient jamais se revoir

Dans son court passage a Paris, le grand-duc rencontra le vicomte de Chateaubriand, qui à cette époque était en disgrâce, pour avoir fait paraître un écrit peu mesuré contre les Bourbons; il ne l'écouta pas sans intérêt exposer avec une éloquence sympathique ses idées et ses vues politiques.

 Monsieur le vicomte, lui dit-it avec autant de finesse que de bon sens, vous êtes l'ami des Bourbons et vous leur



faites plus de mai que leurs véritables ennemis ne pourraient leur en faire.

- --- Pourquoi n'écoutent-ils pas mes conseils à reprit vivement Chateaubriand. Si un sujet russe avait donné autant de preuves de dévouement à l'empereur Alexandre...
- Sa Majesté l'empereur, interrompit le grand-duc avec dignité, ne reçoit un conseil que quand il a daigné le demander.

L'auteur de l'Essai sur les révolutions, nonobstant son caractère fantasque et son effroyable orgueil, captiva vivement l'attention du grand-duc, en s'efforçant de lui prouver que le trône de Louis XVIII était suspendu au-dessus d'un goufire où s'agitaient les sociétés secrètes et les conspirations, enfantées par l'athéisme, le libéralisme et le bonapartisme. « Au reste, ajouta-t-il, tous les gouvernements en sont là aujourd'hui : la Révolution les sape; vous avez aussi vos mineurs en Russie, mais, lorsqu'it faudra charger la mine et mettre le feu aux poudres, la France, soyez-en sûr, vous prêtera ses boute-feux. »

Le grand-duc ne manqua pas de transmettre à l'empareur Alexandre la singulière prédiction de Chateaubriand.

Louis XVIII, tout en respectant l'incognito du grand-duc à Paris, avait donné des ordres pour qu'on lui rendit, au moment de son embarquement pour l'Angletorre, les honneurs dus à sa naissance.

Le grand-duc Nicolas fut, en effet, fort étonné de la réception officielle qui l'attendait à Calais, où il arriva dans la soirée du 17 novembre : le lendemain, il reçut avec beaucoup d'affabilité et de politesse les autorités civiles et militaires de la ville; il adressa des questions à tout le monde, et il parut prendre intérêt aux réponses qu'en lui fit sur divers objets d'administration locale. Un beau yacht de la marine anglaise, le Royal-Souverain, qui devait le conduire à Londres par la Tamise, était dans le port; il avait arboré le drapeau russe à côté de son pavillon. Le grand-due s'y embarqua vers dix beures du matin, et sa suite, composée de vingt-cinq personnes, prit passage sur un paquebot. Le grand veat, qui avait souffle toute la nuit, et qui oùt empéché les navires de prendre la mer, venait de tomber tout à coup, et la traversée fut aussi beureuse que prompte.

L'arrivée du grand-duc était attendue à Londres depuis plusieurs jours; de grands préparatifs avaient été faits pour sa reception à I hôtel de Saint-Alban, sur la place Strafford; deux pages et quatre valets de chambre du roi gardaient ses appartements. Le prince de Lieven, ambassadeur de Russie, vint le recevoir à sa sortie du bateau dans le port de Londres et ne le quitta plus pendant tout le temps qu'il séjourna en Augleterre.

Le grand-duc et sa suite montérent dans des voitures de la cour. Outre le général Lamsdorff et le conseiller d'État Savrassoff, on remarquait, parmi les personnes de sa suite, e général Koutouzoff, aide de camp de l'empereur, le baron de Nicolaï, conseiller d'État, le heutenant-colonel Mansey, e capitaine Pérowsky et le docteur Creyton.

Dès que le grand-duc fut descendu à l'hôtel Saint-Alban, on plaça des sentinelles à sa porte, par ordre du prince-régent, qui le fit complimenter par Sir Benjamin Bloomfield.

Le prince Léopold, qui connaissait personnellement le grand-duc, s'empressa de venir le voir; le corps diplomatique lui fut présenté par l'ambassaJeur de Russie. Le grandduc ne voulut pas tarder à faire sa visite au prince-régent, qui la lui rendit le jour même.

Dès ce moment jusqu'à son départ, c'es -a-dire pendant

)

trois mois entiers, le grand-duc se vit combte d'honneurs, d'égards et de respects. Il eut beaucoup à faire pour se défendre contre les envahissements de l'hospitalité anglaise, qui avait formé le complot de le promener de fête en fête à travers es dioers, les bals, les raouts, les chasses et les spectacles. Mais il voulait res er maître de la meilleure partie de sou temps pour voir en détail les grands établissements publics et surtout ceux appartenant à la guerre et à la marine.

Sa visite à l'arsenal de Woolwich, le 27 novembre, fut l'occasion d'une visite du prince-régent à bord d'une frégate russe qui était à l'ancre dans la Tamise. Le grand-duc, conduit par l'amiral Sir W. Congreve, fut reçu à la porte de l'Arsenal par tous les ambassadeurs, qu'il avait invités, ainci que le prince-régent et les plus grands personnages de la cour, et qui l'accompagnèrent pendant sa longue promenade à travers les merveilles de ce gigantes que établissement : il ne se lassait pas d'admirer, et il avait quelque chose à dire avec un rare à-propos sur tout ce qui attirait son attention.

On lui vint annoncer que le prince-régent arrivait; il s'empressa de se rendre à bord de la frégate, où tout le monde le suivit.

L'équipage, en grand uniforme de cérémonie, était à son poste ; les maielots et les mousses se tenaient debout dans les haubans. Quand le prince-régent, portant l'uniforme du régiment des Royal-bleus, eut mis le pied sur l'échelle du navire, la musique fit entendre le God arre, et le grand-duc tendit la main au prince pour l'aider à monter à bord :

— Monseigneur, lui dit-il avec un gracieux sourire, Votre Altesse royale est à présent sous la protection du pavillon russe, et je serais très heureux de la conduire à Saint-Pétersbourg, pour lui rendre d'une façon digne d'elle la généreuse hospitalité qu'elle a bien voulu m'accorder.

Google

On servit une megnifique collation dans les chambres des états-majors, et les convives, en sortant de table, assistèrent avec plaisir à des manœuvres nautiques et à des exercices militaires qui témoignaient de l'habiteté des marins et des soldats de l'équipage russe : le prince-régent fut tellement euchanté, qu'il fit recommencer sous ses yeux ces exercices et cos manœuvres.

- La marine russe, di~il en applaudissant, est l'égale de la marine auglaise; elle n'a plus qu'à la surpasser, s'il est possible.
- Ah! Monseigneur! s'écria le grand-duc, touché de cet éloge délicat: la Russie ne possède que que!ques vausseaux et l'Angleterre a des flottes immenses. Mais il n'y a pas beaucoup plus d'un siècle que le trair Pierre travaillut, comme un simple ouvrier, dans les chaptiers de Zaardam.
- Partageons l'empire des mers, répliqua gracieusement le prince : nous garderons l'Océan et nous vous laisserons la mer du Nord.

Le prince-régent prit congé du grand-duc et redescendit dans le canot royal, avec les ducs d'York et de Clarence, au bruit des acclamations et aux sons de la musique exécutant l'air national de l'Angleterre.

Le grand-duc se trouva, comme il le déstrait, en rapport avec les hommes les plus distingués en tous genros, que le peuple anglais comptait à cette époque. Il donnait la préférence aux hommes de guerre sur les hommes d'É at, et il aimait mieux entendre parter de tactique et de stratégie militaires, que de tuttes oratoires dans la Chambre des lords et dans la Chambre des communes.

Il n'avait pas la moindre sympathie pour les plus ingénieuses machines de la politique de cabinet, et, quand il était présent aux débats d'une assemblée déabérante, il ne



terdait pas à s'impatienter et il sortait, souvent indigné, toujours mécontent.

— Si, pour notre malheur, dit-il au général Koutouzoff, quelque mauvais génie transportait chez nous ces clubs et ces meetings qui font plus de bruit que de besogne, je prierais Dieu de renouveler le miracle de la confusion des langues ou plutôt d'ôter la parole à tous ceux qui en font un paroil usage!

Le noble prince, en s'exprimant ainsi, n'avait pas l'idée que la Providence pût lui réserver un autre avenir que calui de grand-duc de Russie, et comme il était tout à fait exempt d'ambition, il ne voyant dans le pouvoir souverain qu'un far-deau pesent qu'il se réjouissait de n'avoir pas à porter.

Il se rencontra, un jour, avec Walter Scott, dont la renommée littéraire commençait à se dégager des voites de l'anonyme. L'intelligent romancier devine, dans la démarche grave et digne du jeune homme, dans son regard profond et dans l'expression de sa noble physionomie, le génie qui devait présider aux destinées de l'empire russe; il lui adressa donc des vers anglais dans lesquels il lui promettait la couronne.

— Les poètes par bonheur ne sont pas des oracles! dit froidement le grand-duc, en se tournant vers son axia de camp : je n'ai donc pas à m'affliger d'une prophétic qui ne se réalisera jamais, Dieu merci!

Cependant l'opinion dont Walter Scott s'était fait l'interprète poétique se généralisa en Angleterre dans le peuple comme parmi l'aristocratie. Quand le grand-due passait à cheval dans les rues ou dans les parcs de Londres, on disait autour de lui, en admirant sa belle tigure et son air majestueux : « Ne devine-t-on pas, à le voir, que c'est l'héritien de l'empereur de Russie ? » Le duc de Wellington, qui avait rencontré deux fois la jeune prince à Paris, en 1814 et en 1815, at qui n'était pas étranger à son voyage en Angleterre, se fit un devoir de l'entourer de respect et d'emprossement : le prince y fut sensible et lui en garda une reconnaissance, qu'il eut le plaisir de lui témoigner plus tard avec éclat.

La réputation unit à re de lord Wellington ne le recommandait pas moins que sa capaci é politique à l'estime du grand-duc, qui accordait une entière confiance à ses indications et à ses avis. Le général s'offrait volontiers à servir de guide et de cicerone au jeune prince dans ses explorations et ses enquêtes à travers les grands établissements industriels de Londres, de Birmingham et de Manchester.

— l'écoute vos leçons, lui dit le grand-duc, et je fersi mon possible pour que l'élève ne soit pas trop indigne du maître.

Le séjour du grand-duc Nicolas en Angleterre avait duré près de trois mois, lorsqu'il fut rappelé par l'empereur, qui lui traça son illuéraire, en l'invitant à ne point passer par Paris.

C'est à la solicitude maternelle qu'on doit attribuer cette interdiction. L'impératrice-mère craignait-elle que son fils, qu'elle avait hâle de voir marié, ne sût pas résister aux séductions de la vie parisienne et ne prolongeât trop sa résidence dans la capitale? Mais le grand-duc était attendu impatiemment à Berlin et n'avait pas moins d'impatience d'y arriver. Ce qu'il regret a peut-être en obéissant à sa mère, ce furent les spectacles de Paris qui avaient agréablement rempli ses soirées dans ses précédents séjours, car il avait un goût très vif pour le théâtre et il préférait la scene française à toutes les autres.

Le grand-duc parti, de Londres le 19 mars 1817 et ne fil



qu'une courte apparition en France, où le gouvernement avait donné des ordres pour qu'on le reçût partout avec les bonneurs auxquels it avait droit.

It ne s'arrêta que quelques heures à Lille pour passer en revue la garde nationale, qui s'était portée à sa rencoutre avec le préfet et les autorités de la ville. Il avait promis au comte Worontzoff, qui commandait une division de troupes russes cantonnées dans le département du Nord, de venir assister aux manœuvres de ces troupes, qui se trouvaient réunies à cet effet dans les plaines de Wattignies, entre Avesnes et Maubenge.

La garde nationate de cette dernière vil e s'était mise aussi sous les armes, à son passage, et le sous-préfet, a la tête des autorités, lui adressa un discours auquel le prince répondit immédiatement avec une rare facilité d'élecution.

Il témoigna sa gratitude aux habitants de Maubeuge pour la bonne harmonie qui régnait ontre eux et les soidats russes; il les en remercia au nom de l'empereur de Russie.

— Sa Majesté l'empereur, dit-il, porte à la France un attachement que vous avez bien vontu reconnaître en recevant ses soldats comme des frères d'armes. N'éles-vous pas, les uns et les autres, des défenseurs de la patrie? La garde nationale est une belle institution, quand elle ne se mêle pas de politique et qu'elle reste soumise à la discipline militaire. La garde nationale telle que je l'entends me paraît être la plus grande force d'un pays. Vous m'observerez peut-être que nous n'avons pas de garde nationale en Russie? Non, mais nous al ons avoir les colonies militaires qui en tiendront lieu et qui conviennent meux à notre système de gouvernement. Quand j'aurai le plaisir de vous revoir, Messieurs, je vous reparlerai de nos colonies militaires, et vous voudrez bien, en échange, me donner quelques renseignements sur la



garde nationale. L'accueil que vous me feites aujourd'hui me prouve que je serai hien sûr, en revenant parmi vous, d'y retrouver des amis.

Ce discours, le premier et le seul que le grand-duc ait prononcé en France, charma tous ceux qui l'entendirant et est des échos sympathiques dans le cœur de la population de Maubeuge.

Le soir, les fonêtres furent pavoisées de drapeaux russes et français, les rues furent illuminées, et le grand bal, que le comte de Worontzof offrit à l'auguste frère de son souverain, ressembla toute l'aristocratio nobiliaire, industrielle et commerçante des villes et des châteaux en vironnants.

Le grand-duc partit, la nuit même, pour Bruxelles.

1. se proposait d'y rester quelques jours avec sa sœur la grande-duchesse Anne, qu'il n'avait pas vue depuis qu'elle avait épousé le prince d'Orange: il la trouva récamment accouchée, aussi beureuse mère qu'heureuse épouse. Il n'éprouva pas moins de plaisir à faire plus intime connaissance avec son beau-frère, qui devint dès lors son meilleur ami.

On est vouluile retenir da vantage dans la familie royale des Pays-Bas, mais il était attendu chez sa sœur ainée la grande-duchesse de Saxe-Weymar, et il dut se rendre ensuite à Stuttgart auprès de son autre sœur la grande-duchesse Catherine, mariée l'année précédente au prince royal de Wurtemberg, qui était devenu roi à la mort de son père, le 30 octobre 1816. Ces trois visites auccessives du grand-duc avaient pour objet d'annoncer à ses sœurs son prochain mariage.

Il regrettait au fond du cœur que son arrivée à Berlin eût été aussi retardée, car il savait combien il y était désiré. Il n'y arriva que le 15 avril, et il passa deux semancs entières avec sa fiancée.

Google

Le roi de Prusse, pour lui faire honneur, avait designé plusieurs officiers et chambellans qui devaient faire leur service auprès de sa personne; mais il les pris de vouloir bien s'en dispenser, en disant qu'il se considérait comme faisant partie de la famille royale et qu'il n'entendait pas être traité comme un étranger à la cour du roi son beaupère. Il retint seulement à ses côtés le major de Grabow que le roi avait nommé pour l'accompagner.

Ce sut pendant son séjour à Berlin, que Frédéric-Guillaume lui donna le commandement du 6° régiment de carabiniers de Prusse, magnifique régiment dont le prince se plut à porter souvent le brillant uniforme.

Le temps que le grand-duc pouvait donner à sa nouvelle famille et à sa future épouse, fut émployé de maniere à les lui faire mieux connaître et à les lui rendre plus chères. Il formait, avec la princesse Charlotte, des projets d'existence cassnière et retirée, malgré les devoirs de eur haute position, et tous deux se félicitaient d'avoir des goûts, des idées et des sentiments si conformes et si bien faits pour leur bonheur.

lis s'affligèrent d'être encore une fois obligés de se séparer, mais i sus devaient pas vivre longtemps étoignés l'un de l'autre avant de se réunir pour toujours.

Le grand-duc rentra le 9 mai à Saint-Pétersbourg, après une absence qui n'avant pas duré moins de huit mois consécutifs. La joie qu'il ressentit de revoir sa mère et ses frères compensa le regret qu'il avait eu de quitter sa belle fiancée.

Ce n'est pas le roi de Prusse qui s'était réservé de conduire lui-même la princesse à son époux : l'étiquette des cours s'y opposait. Il avait remis ses plains pouvoirs à son second fils le prince Guillaume, chargé de le représenter. Il eût préféré sans doute que le mariage pût être célébré à Berlie, en se présence, au milieu de sa nombreuse famille : les usages du cérémontal russe en ordonnaient autrement.

L'empereur Alexandre, d'ailleurs, avait l'intention de donner au manage de son frère une pompe et un éclat extraordinaires. Ce manage n'était-il pas l'espoir de la dynastie des Romanoff, puisque l'empereur et le grand-duc Constantin n'avaient pas d'enfants et que leur union, depuis tant d'années stérile, ne laissait pas espérer qu'ils oussent jamais des héritiers directs?

On apprit, à Saint-Pétersbourg, que la princesse Charlotte, accompagnée du prince Guillaume, son second frère, était arrivée à Memel, avec sa suito.

Les troupes de la garde impériale, désignées pour la recevoir et pour lui servir d'escorte, étaient dejà échelonnées sur la frontière de Russie. Les troupes prussiennes, qui avaient formé le cortége de la princesse jusqu'à Meme, et qui se composaient d'un détachement d'honneur du 1" régiment de la garde et de 200 hommes du régiment de dragons de Lithaanie, vincen, s'établir en parade sur le territeire prussien, vis-à-vis des Russes, à la distance d'une portée de fusil les uns des autres.

Le 21 juin 1817, à sept heures du matin, le grand-duc Nicolas, revêtu de l'uniforme du 6° régiment de carabiniens de Prusse, se présenta, entouré de son état-major, devant les lignes du 1" régiment de la garde prussienne, en leur disant à voix haute, de l'air le plus affable : « Bonjour, Prussiens ! »

Des hourras redoublés répondèrent à ce gracieux salut militaire et trouvèrent des échos fraternels dans les rangs des troupes russes — Mes amis! reprit le prince, touché de cet accueil: souvenez-vous que je suis à moitié votre compatriote et que je fais partie, comme vous, de l'armée de votre roi.

A neuf heures, une voiture de la cour s'arrêta derrière les troupes prussiennes. La princesse Charlotte descendit de cette voiture, donnant la main au prince Guillaume : les troupes leur ouverrent un passage en leur présentant les armes, et la princesse, dont l'émotion gagnait tous les assistants, traversa lentement les rangs de son escorte mihiaire et s'avança d'un pas tremblant vers la limite extrême des deux États : elle avait aperçu le grand-duc qui s'élançant à sa rencontre et qui lui tendit la main comme pour l'aider à franchir la frontière.

- Enfin, lui dit-il à voix basse, vous voilà parmi nous, ma chère Alexandre! Que Votre Altesse royale, ejouta-t-il de manière à être entendu de son entourage, soit la bienvenue en Russie!

Puis, l'entraînant vers les troupes russes qui la saluaient de frénétiques acclamations, il la promena de rang en rang, en disant aux officiers qui s'inclinaient devant elle :

--- Ce n'est pes une étrangère, Mossieurs, c'est la fille du plus fidè e a lié et du meilleur ami de no-re empereur

Les trompettes sonnaient des fanfares, les tambours battaient aux champs, et un immense hourra, formé de mille cris, s'élevait à la fois des deux lignes de troupes russes et prussiennes. Le princesse versa quelques larmes en prenant congé des personnes de la cour de Prusse qui l'avaient suivie jusqu'à la frontière, mais cos larmes furent bientôt essuyées quand elle reporta ses beaux yeux, tendres et mélancoliques, vers son auguste flancé, qui la contemplait avec une silencieuse admiration.

Le voyage se sit rapidement, comme tous les voyages de

la cour de Russie; mais il y eut de fréquentes stations pendant ce parcourt de plus de cent lieues, pour ne pas fatiguer la princesse, dont la santé demandant beaucoup de ménagements. Le temps ne parut pas long au grand-duc Nicolas, qui la voyait sans cesso : il s'était, de son propre mouvement, mis à la tête de l'escorte, et il remplissant en quelque sorte les fonctions de maréchal-des-logis, ayant som d'arriver te premier à chaque relai de poste et de se trouver toujours là pour recevoir la princesse chaque fois qu'elle devait descendre de voiture et prendre un peu de repos. Ces marques de délicate attention étaient toujours accompagnées d'une respectueuse aménité et de la plus exquise politesse.

L'empereur et l'impératrice-mère allèrent au-devant de la princesse jusqu'à Krukova, à dix milles de Saint-Péters-bourg. L'empereur, portant l'uniforme de son régiment de grenadiers prossiens, attendait à cheval sur la grande route; l'impératrice-mère attendait dans la maison de poste de Krukova. C'est là que la princesse leur fut présentée par le prince Guillaume et par le grand-duc Nicolas : elle n'ent qu'à paraître pour conquérir toutes les sympathies de sa nouvelle fami le, et elle en reçut l'accueil le plus empressé et le plus amical.

Le jour de l'arrivée de la princesse de Prusse à Saint-Pétersbourg, le métropolitain Ambroise avait posé la première pietre d'une église dédiée à l'Ascension, et, dans les parcles qu'il prononça, il fit entendre, avec autant d'a-propos que d'onction, que les portes du sanctuaire allaient bientoit s'ouvrir pour une illustre catéchumène. En effet, deux jours après, la princesse, qui avait été instruite dans la religion grecque, et qui avait déjà pris le nom d'Alexandra Féodorovna, communia selon le rit grec et fut confirmée solemes lement dans la chapelle du palais d'Hiver, en

présence de la famille impériale, de toute la cour et du saintsynode. L'empereur, qui l'avait conduite à la communion et à la confirmation, lui servit de parrain.

Le lendemain (6 juillet) out lieu la cétébration des fiancailles : toutes les personnes présentées y assistaient, les hommes en grande tenue, les femmes en costume national. On s'était réuni, vers dix heures du matin, à la chapelle du palais. La fiancée y fut conduite par l'empereur et par les deux impératrices, que suivaient les trois grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, le prince Guillaume de Prusse, la duchesse Antoinette de Wurtemberg et sa fille la princesse Marie, les dames de la cour de Prusse et les dames d'honneur de la cour de Russie, marchant deux à deux. La cérémonie fut très imposante : au moment de l'échange des hagues entre les fiancés, l'imperatrice-mère se leva pour les leur présenter et pour procéder elle-même à cet échange solennel, qui fut annoacé aux habitants de Saint-Petersbourg par une salve de 51 coups de canon. Après les fiançailles, le grand-duc et sa future épouse reçurent les félicitations de leur auguste famille, et le clergé entonna le To Deam.

Au grand diner qui était servi dans la salle de marbre, es toasts furent proclamés au son des timbales et des trompettes et accompagnés de salves d'artillerie. Le soir, il y eut bal dans la salle Saint-George et la ville fut illeminée.

Un manifeste de l'empereur, daté de ce même jour, déclara en ces termes, aux peuples de la Russie, que le mariage du grand-duc altait s'accomplur : « Arbitre de la destinée des souverains et des empires, la divine Providence qui, dans ces derniers temps, a comblé la Russie de bienfaits nombreux, verse sur elle, dans ce moment, de nouvelles bénédictions. Il plait à sa volonté sainte d'agrandir la maison impériale, d'en consolider la grandeur et la gloire par les tiens du song et de l'omitié qui l'unissent aux plus puissants d'entre les États de la terre. Inspiré par Celui qui tient entre ses mains le cœur des rois, muni du consentement de notre mère bien-aimée, l'impératrice Marie Feodorovna, nous avons résolu, conjointement avec Sa Mojesté le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, d'acquiescer au désir exprimé par notre frère chéri, le grand-duc Nirolas Paulovitch, en donnant pour épouse à celui-ci la princesse Charlotte, fille de cet auguste monarque. Son Altesse royale est entrée dans la communion de J'Église orthodoxe grecque et a reçu avec les sons es huites le nom d'Alexandra Feodorovira.

Le marrage ne fut célébré que le 43 juillet (1", calendr. russe) avec un cérémontal analogue à celui des fiançailles, mais plus compliqué et plus majestueux encore. Dés six heures du matin, le canon de la forteresse avait salué le grand jour. A onze heures, le palais d'Hiver était rempli de la foule des invites en grand costume qui se pressaient dans les galeries.

Les dames d'honneur russes et prussiennes présiduient à l'habillement de la mariée. Lorsqu'elle sortit de ses appartements, ou l'impératrice-mère était alles la chercher, un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts : elle n'avait jameis été plus belle; on sût dit une impératrice, car elle avait, pour ce jour-là seniement, suivant l'usage, une contonne sur la tête, et elle portait par-dessus sa robe de brocard d'argent un manteau impérat de verours cramoisi, doublé d'hermine, dont l'urineuse queue était soutenue par quatre chambellans, tanda que les dames d'honneur soutenaient la queue de la robe. Les membres du conseil d'État et le corps diplomatique attendaient dans la chapeile du pa-



lais, quand une salve de 21 coups de canon annonça que le cortége impérial se mettait en mouvement. Les fourriers de la cour ouvrent la marche, survis par les maîtres des cérémonies, les gentilshommes de la chembre et les chambellans, selon leur rang d'ancienneté ; l'empereur et les impératrices précedent les époux, derrière esquels sont les grands-ducs Constant n et Michel, la duchesse Antoinette de Wurtemberg et sa fille, la princesse Marie; à leur suite, se groupent les dames d'honneur et du palais ; puis viennent toutes les personnes de distinction qui ont droit de figurer à leur rang dans le cortége. A l'entrée de l'église, le clergé présente l'eau bénite à la famille impériale, et l'impératricemère conduit les fiancés à l'estrade qui leur est destinée. La cérémonie nupuale achevée, les époux vont remercier l'empereur, qui les embrasse et qui leur adresse quelques paroles affectueuses. Après le Te Deurs, chanté au fracas du capon, le cortége imperial retourne dans le même ordre au palais d'Hiver.

Pendant cette longue journée, sacrifiée tout entière au cérémonial, lu grand-duc, obsédé des exigences de l'étiquette, n'eut pas un instant à donnar à sa jeune femme, que lui dispulait sans cesse, comme it le dit plaisamment à son frère Michel, un odieux grand-maître des cérémonies. Au diner d'apparat, qui fut la continuation de son supplice, il se trouva du moins assis près de son éponse et il put échanger avec elle quelques mots à voix basse.

- Vous paraissez distraite et réveuse? lui dit-il en la regardant avec tendresse.
- -- Je me recueille dans mon bonneur ! répondit-elle avec ce merveilleux à-propos qui ajoutait tant de charmes aux inspirations soudaines de son esprit et de son cœur.

Pendant le bal, l'empereur s'approcha du nouvel époux

Google

C UNIVERSIT

et lui apprit qu'il l'avait nommé, à l'occasion de son mariage, chef du bataillon des sapeurs de la garde et inspecteur général du corps du génie. Le grand-duc remercia son auguste frère dans les termes les mieux seats:

— Je suis encore bien jeune et bien inexpérimenté, dit-il à l'empereur, pour m'acquitter, comme je le voudrais, des importantes fonctions que Votre Majesté veut bien me confier; mais je trouverai, dans le vif desir que j'ai de contenter mon auguste bienfaiteur, de quoi suppléer aux talents et aux connaissances qui me manquent.

Il s'empressa de faire part de sa nome ation à son frère Michel, qui l'en félicita; et comme le grand-iluc Nicolas exprimait des regrets sur l'insuffisance de son éducation :

- Je serais très beureux d'en savoir autant que toi en mathématiques et en art militaire, reprit gaiement le grandduc Michel; tu feras un exceilent inspecteur général du génie, pourvu que ton adorable femme te laisse le temps de l'occuper d'autre chose que de l'aimer.
- Il y a temps pour tout! répartit le grand-duc Micolas, qui, malgré son air front et sevère, avait toujours beaucoup de goteté dans l'esprit quand il se trouvait avec son frere Miche. Mais, franchement, quoique l'art militaire soit une bien belle chose, j'aurais grande envie de demander un congé d'un an ou de deux, pour passer tranquillement le temps do ma lune de miel.

Le grand-duc distribua des tabatières de grand prix, garnies de thamants, aux ministres d'État, qui avaient en part au règlement des conditions de son mariage; la grande-duchesse fit également des présents magnifiques aux personnes qui devaient composer sa maison et former sa société intime.

L'empereur lui avant fant don de l'ancien palais d'A-

nitchkoff, construit sous le règne de l'impératrice Élisabeth Pétrovna, au milieu de la Perspective Newsky et possédé depuis par le prince Potemkine, à qui Catherine II l'avait donné à titre viager. Ce beau palais, longlemps abandonné, avait été, depuis pou, magnifiquement restauré et mis en état d'être occupé par ses nouveaux possesseurs. C'est là que les époux vincent s'installer le soir même de leur mariage.

Avant la fin du bal, l'empereur et l'impératrice Étisabeth se rendirent au patais d'Anitchkoff pour les y recevoir. L'impératrice-mère devait les y conduire Elle monta avec aux dans un carrosse de gala, attelé de six chevaux que des valets de pied menaient à la main. Le carrosse était précéde d'une longue file de voitures de cour, occupées per les gentilshommes de la chambre, les chambellans et les officiers du patais. Un escadron de hussards de la garde ouvrait la marche, un escadron de la garde-noble la fermait. La Perspective Newsky, quo suivait le cortége, était éclairée comme en plem jour par les illuminations des maisons et par tes torches que portaient des soldats faisant la hate des deux côtés de ce boulevard monumental.

Une fouls joyeuse saluait de mille cris la passage des augustes époux. Quand ils arrivèrent au palais, dont les abords étaient encombrés par les personnes de la cour jalouses de faire prouve d'empressement, ils curent peine à se décober aux respectueuses obsessions dont ils étaient encore l'objet. L'empereur et l'impératrice vinrent par bonheur à leur secours et les introduisirent dans les appartements qui a'étaient accessibles qu'à la famille impériale et aux personnes de l'entourage.

— Yous êtes ici chez vous! dit l'empereur aux éponx, on leur montrant les appartements décorés avec autunt d'élégance que de richesse. N'oubliez pas que le palais



d'Hiver est une dépendance du palais d'Antichkoff. Tâchez de n'être pas trop heureux, pour ne pas négliger vos voisins et vos amis.

- Sire! reprit le grand-duc Nicolas avec une émotion qui était bien rare chez lui : plus mon bonbeur sera grand et plus je devrai de reconnaissance à mon bienfatteur! C'est à Voire Majesté que je rapporte tout ce qui m'arrive de bon en ce monde.
- Sire, ajouta la grande-duchesse avec son sourire enchanteur, en se tournant alternativement vers l'empereur et les deux impératrices : ne m'avez-vous pas promis que je trouverais en Russie un second père et deux mères pour remplacer celle que j'ai perdue et que je pieure toujours?

L'empereur et les impératrices, avant de prendre congé de la mariée, lui rappelèrent que le jour de son mariage était justement l'anniversaire de sa naissance, en lui offrant, à cette occasion, de nouveaux présents et de nouvelles félicitations. Un petit salon, dont la décoration reproduisait avec la plus minulieuse fidelité celui où elle se tenait d'habitude au château de Postdam, avait été déjà tout rempli de cadeaux, que la famille royale de Prusse lui envoyait en mêmoire de cet anniversaire, qu'on ne manquait pas de fêter avec beaucoup d'éclat à la cour de Berlin

— Où sus-je donc? s'écria-t-e le, surprise et ravie de se trouver au milieu des souvents de sa jeunesse : voilà les livres que je hsais, voilà les fleurs que je soignais moi-même à Postdam! J'ai déjà été bien heureuse ici, et je sens que je puis l'être encore davantage!

Le grand-duc Nicolas reconduisit la famille impériale jusqu'à l'entrée du palais. En traversant le demier vestibule, il sperçut son gouverneur le général Lemsdorff, qui se tenait à l'écart et qui semblait se cacher, car le grand-duc,



don il s'était approché plusieurs fois pendant les interminables présentations de cette journée de cérémonial, n'avait pas en t'air de le remarquer et ne lui avait point adressé la parole.

— Sire, dit à demi-voix le grand-duc qui se reprochait d'avoir laissé croire à son ancien gouverneur qu'il était en disgrâce, quand Voire Majesté a cessé d'avoir besoin des services du général Laharpe, n'a-t-on pas récompensé dignément le gouverneur des grands-ducs de Russie? Voici le général Lamsdorff, que je recommande à la bienveillance de Yotre Majesté.

Le lendemain le général Lamsdorff fut nommé comte, avec donation d'un domaine considérable en Courlande.

XII

Les fêtes, qui saivirent le mariage du grand-duc Nicolas, durèrent présque sans interruption pendant plus de trois semaines : le peuple de Saint-Pétersbourg en eut sa part, car elles commencèrent avec l'anniversaire de la naissance d'Alexandra Féodorovna, le 13 juillet, et elles vincent aboutir, le 3 août, à la fête de l'impératrice-mère, qu'on célébrait toujours, par ordre de l'empereur, avec beaucoup de solenni é

It y eut de grandes réceptions à la cour, des banquets, des concerts, des bals, des speciacles, chez l'empereur et les impératrices, soit au palais d'H ver, soit au palais de l'Ermitage, soit au palais de Marbre, soit au palais de la Tauride. Les nouveaux époux reçurent aussi, avec beaucoup de magnificance, leur auguste famille au palais d'Annitchkoff.

La saison était favorable aux promenades et aux divertissements champétres; la cour alla successivement aux résidences d'été, à Péterhoff, à Orianienhaum et à Catherinenhoff.

L'impératrice Marie Féodorovne était si satisfaite du mariage de son bien-aimé fils Nicolas et tellement attachée dejà à sa charmante bru, qu'elle les accompagnait partout, dans

Google

LMIVERSIT F

es réanions officie les, comme dans les assemblées intimes, où la famille ampériale n'admettant que son entourage ordinaire. On eût dit que l'impératrice-mère ne voulait men perdre des succès flatteurs de la grande-dochesse, qui attirait tous les regards, toutes les sympathies.

L'impératrice Élisabeth, au contraire, s'abstenait le plus possible de paraître, en s'excusont sur le mauvais état de sa santé : la vue du honheur de deux époux, qu. semblaient si bien faits. un pour l'autre, lui rausait une tristesse profonde, en l'amenant à comparer son sort avec celui de sa bellesœur. L'empereur était pour elle plein de douceur et de bonté, mais ce n'était plus de l'amour, ce n'était pas même de l'affection.

Les réjouissances publiques, qui eurent lieu à l'occasion de la fête de l'impératrice-mere, attirérent une foule énorme à Péterhoff. Les cloches ne cesserent de sonner, les canons de tirer, la musique de jouer pendant trois jours et trois nuits. Le bal masqué dans les jardins du château divertit singulièrement la grande-duchesse Alexandra, qui se livra sous le masqué à tout l'aimable enjouement de son caractère.

La grande-duchesse avait plu à tout le monde; dès le premier moment, on avait rendu bommage à sa bosuté ainsi qu'à sa grâce; le charme répandu dans toute sa personne s'était fait sentir comme une sorte de parfum qui s'en exhala t. L'admiration deviat bientôt de l'enthousiasme, quand on eut apprério ses nombreu es qualités, la bonté da sen cœur, la distinction de son espat, l'élévation de son caractère et surtout l'exquise sensibilité de son âme. Le prestige qu'elle exerça d'abord sur la famille impériale gagna de proche en proche à la cour, et ne tarda pas à se répandre même parmi les ciasses inférioures, qui l'avaient à peine entrevue, mais qui n'entendaient parler que d'elle.

Le grand-duc Nicolas aurait voulu adopter immédialement le genre d'existence qu'il se promettait depuis iongtemps. Il était impatient de se renfermer dans son intérieur avec la compagne chérie qu'il s'était donnée et qui réalisait si bien tous ses réves. Il se proposait de restrembre sa vie, pour ainsi dire, aux limites du foyer domestique, sans négliger toutefois aucun des devoirs attachés à son rang. Le palais d'Antichkoff lui semblait destiné à devenir le sanctuaire de son bouheur. Ce ne fut donc pas sans regret qu'il dut s'en éloigner bientôt avec sa jeune épouse, pour se rendre aux vœux des habitants de Moscou el pour répondre aux désirs de l'empereur.

Alexandre avait formé le projet de faire lui-même une apparation à Moscou avec les impératrices, après avoir visité les provinces méridionales de son empire. Il devait passer ensuite en Pologne, où la reconstitution définitive de ce royaume réclamait sa présence. Il jugeait nécessaire de résider à Varsovie jusqu'au printemps, et, sans rentrer dans sa capitale, il aurait repris son voyage à travers l'Allemagne pour assister aux conférences des souverains ses adiés, qui allaient se réunir, dans le cours de 1818, à Francfort-sur-le-Meinou à Aix-la-Chapelte. D'après cot itinéraire, l'empareur comptait rester absent de Saint-Petersbourg seize ou dix-huit mois, pendant lesquels le grand-due Nicolas eût été chargé de le représenter au siège du gouvernement.

Alexandre annonça, en conséquence, à son frère, qu'il lui remettait dorénavant le soin de préter son concours à leur auguste mère, dans toutes les circonstances où l'autorité impériale serait personnifice :

— Il faut maintenant, lui dit-il en souriant, que tu appreunes le metter d'emporeur, caron nosait pas cequi paut arriver! Alexandre, qui avaità faire des inspections et à passer des



OI I

revues dans un rayon de plusieurs centames de heues, partit le 25 août, en invitant le grand-duc et la grande-duchesse à venir le retrouver à Noscou vers le milieu d'octobre.

En l'absence de l'empereur, le grand-duc Nicolas ent la surveillance, sinon la direction des affaires de l'État; il parut même, revêtu d'un carac ère officiel, dans les audiences de congé que les impératrices donnérent à plusieurs ambassadeurs étrangers. Il a'en fallut pas davantege pour qu'on lui attribuât la délégation du pouvoir impérial. Cette opinion ne tarda pas à s'accréditer à la cour.

Sur ces entrefaites, ca apprit que la grande-duchesse était enceinte. Cette nouvelle avait causé tant de joie à l'impéra rice-mère, qu'elle ne put s'en taire, et qu'elle n'attendit pas l'époque fixée par les usages de la cour de Russie, pour proclamer partout cette heureuse nouvelle. L'emperair en fut informé le premier et ne manqua pes de s'en réjouir dans les lettres qu'il écrivit à sa mère.

« Voici enfin une union bénie du ciel disait-il, dans uno de ces lettres pleines d'un sentiment exquis de bonté et de délicatesse. J'ai bon espoir que la familie impériale aura des héritiers. Que la grande-duchesse Alexandra sacha bien qu'elle a mission d'empêcher le nom des Romanoff de s'étendre! C'est là une grande et glorieuse mission. Aussi, dans le cas où l'enfant qu'elle porte serait un fils, je désire qu'il puisse naître dans les murs de Moscou, la cité des tzars, l'antique métropole de notre sainte Russie. »

La grande-duchesse avait conservé auprès d'elle son frère le prince Guillaume de Prusse; elle voulait qu'il fût aussi du voyage de Moscou. Elle so mit en route, le 30 septembre, avec les deux impératrices. L'impératrice Marie veillait sur elle comme une tendre mère. Le voyage se fit, à petites journées, sans fatigue et sans accident.

— Vous no vous appartencz pas, ma chère enfant, disait l'impératrice-mère à la grande-duchesse, vous appartencz à la Russie, qui comple sur vous pour perpétuer l'auguste lignée de ses souverains.

La grande-duchesse sourrait à ces paroles, dont elle ne mesurait pas la portée.

On n'arriva que dans la soirée du 12 octobre au dernier relai de poste avant Moscou. L'e npereur y était arrivé de-puis le matin, et le grand-duc Michel, qui avait fait une longue excursion dans les provinces orientales, venait à peine de rejoindre son auguste frère. La famille impériale se trouva donc au complet et put faire son entrée à Moscou, le soir même, au bruit des c'oches et de l'artiflerie, au milieu des acclamations de tous les habitants.

L'accueil qui attendant les nouveaux époux dans la vieille cité moscovite prouve une fois de plus l'amour fibral du peuple russe pour la famille impériale. La grande-duchesse, il est vrai, n'ent qu'à paraître, gracieuse et souriante, aux yeux de la foute qui se pressait sur son passage, pour exalter jusqu'eu délire l'enthousiasme dont elle se vit entourée Cet enthousiasme la suivit partout pendant son sejour, et les fêtes splendides qu'on lui offrit, au nom de la ville, n'eurent pas de plus bel ornement que sa présence.

Le portrait que sit d'elle à cette époque un homme de cour, qui eut l'honneur de la voir de près et de la pendre dans l'habitude de sa vie privée, ce portrait sut toujours ressemblant, sans qu'on poisse l'accuser d'avoir été coloré par la flatterie, car le prince Pierre Borissovitch Kozlowsky, que en est l'auteur, ne l'avait tracé que pour lui-même dans son carnet de voyage : « La grande-duchesse, écrivait alors « Pierre Borissovitch Kozlowsky, a une taibe majestieuse, » un air de souveraineté, des traits de physionemie agrée-



- bles et barmonieux. Quand elle s'anime, la défiance de a son regard scrutateur disparait, et elle redevient tout entère la fille de la reine de Prusse et la sœur de la grande- dachesso de Mecklembourg. La princesse se voit moins, ma.s la femme, sous ses formes angéliques, paraît davanæ lage. ⇒

A ce portrait esquiasé de main de maître, il faut opposer celui du grand-duc, que le même pemire a tracé également d'après nature et dans la même circonstance : « Le grand- duc a reçu de la nature un des plus beaux présents qu'else. « puisse donner à ceux que le sort a placés au-dessus des ■ autres : il a la plus poble figure que j'aie vue de ma vie. L'expression ordinaire de sa physiogomie a quelque chose de sévère et de misanthropique qui ne met point à l'aise. Son source est un source de complaisance, qui n'est point « le résultat de la gaie é ou de l'abandon. L'babitude de ré-« former l'un et l'autre est devenue tellement inséparable « de son être, que your ne voyez en lui ancune gêne, aucun « embarras, rien d'étudié; et pourtant, toutes ses paroles, « ainsi que ses mouvemente, sont cadencés comme s'il avait devant loi un papier de musique. C'est une chose qui tient « du prodige que toute la manière d'être de ce prince. Il a parle avec vivacité, avec une simplicité et une convenance parfaites; tout ce qu'il dit est spirituel; aucune plaisanterie banale, aucun mot plaisant ou déplacé. I. n'y a men, dans le ton de sa voix et dans la composition de sa phrase, qui in- dique la fierté, ou la dissimulation; et pourtant vous son-■ tez que son cœur est fermé, que cel e barriere est macces-■ sible, et qu'on serait fou d'esperer de pénétrer dans l'inti- mité de sa pensée ou de posséder son entière confiance. » Ce portrait, dont l'exegeration seule altère la resseni-

blance, est curreux a conserver comme un document con-

temporam, qui doit servir de comparaison avec d'autres portraits du grand-duc Nicolas, composés à des époques postémeures, et non moins ressemblants, malgré de notables différences. Au reste, dès ce temps-là, le prince Kozlowsky, sous l'impression vive et profonde que un avaient laissée ses rapports avec le grand-due, crut pouvoir prédire l'avenir auque celus-ci semblait réservé : « Au cas que le grand-due Nicolas monte un jour sur le trône, disait-il, je ne doute pas qu'on ne le serve avec enthousinsme. Il ne gagnera pas, comme Henri IV, le cœur de ses sujets par un aimable abandon, mais ils lui obésront volontiers comme à un prince qu'on peut toujours contempler avec orgueil et auquet le public peut justement appliquer les deux vers celèbres de Bérénice :

En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître, Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

En outre, le grand-duc, sous le sceau de majesté dont il a été marqué par la nature, cache une haute intelligence, qui ne fait qu'augmenter l'impression que produit son aspect imposant et veuiment impérial. »

Le grand-duc Nicolas, obéissant au désir exprimé par l'empereur, sans se rendre compte toutefois des intentions de son auguste frère, avait décidé que la grande-duchesse resterait à Moscou; mais il lu cucha le plus longtemps possible cette décision, car la princesse, fidèle au plan d'existence qu'ils avaient tracé ensemble, aspirait à rentrer à Saint-Petershourg et à s'établir pour l'hiver dans son palais d'Anitchkoff, on elle avait deja, disait-che gaiement, hâti ses châteaux en Espagne. Elle aimait son mari avec passion, et elle s'attratai, de ce que dépuis leur mariage il avait donné la meilleure part de son temps a la famille

impériale, au service militaire, aux devoirs de l'étiquette et à toutes les exigences de sa position de grand-duc. Ce n'étaient pas là les beaux projets de retraite qui semblaient convenir à leur ten tresse conjugale.

Elle résidait au Kremlin avec les deux impératrices et toute la cour, mais elle s'y trouva bien seule et bien abandonnée, quand son cher époux l'ent quittée dans les premiers jours de décembre, pour retournez avec l'empereur et le grand-duc Michel à Saint-Pétersbourg. On eut beaucoup de poine à faire comprendre à a pauvre princesse que les routes étaient trop mauvaises et même trop dangereuses, pour qu'il lui fût permis d'accompagner le grand-duc dans une aussi rude saison.

— S'il y a un danger, disait-elle à l'impératrice-mère en versant des larmes, n'avais-je pas le droit de le partager avec mon époux? Ce que je crains le plus au monde, c'est d'être éloignée de lui et de vivre sans lui!

Cette séparation dura plus de deux mois. La grandeduchesse répandit souvent des pleurs en secret, et pour ant elle recevait tous les jours une lettre du grand-duc qui l'invitait à prendre patience. L'empereur revint avant lui à Moscou : il n'avait pas renoncé à son voyage en Crimée et il dévait d'abord se rendre à Varsovie pour l'ouverture de la diéte.

Le grand-duc Nicolas, qui avait quitté Saint-Pétersbourg le 7 février 1818, était impatient de se retrouver auprès de sa femme, d'autant plus qu'elle approchait du moment de devenir mère. Les métecies n'é a ent pas d'ailleurs sans inquiétudes au sujet de la santé de cette princesse, qui n'avait jamais été d'une complexion robuste, et dont la nature frêle et nerveuse à la fois avait besoin d'être soutenue par une certaine énergie morale. La présence du grand-duc rendit

à son épouse la confiance et la force qui étaient nécessaires a la fin d'une grossesse laborieuse et pénible.

— Yous ètes là, je n'ai plus peur de rien ! disait-elle à son mari en le regardant avec sérénité. Si fait, vraiment 'ajouta-t-elle en faisant un signe d'intelligence à l'impératrice-mère qui était présente : j'ai peur d'avoir une fille au lieu d'un fits et de mécontenter l'empereur.

Le grand-duc avait dù s'absenter encore pour aller inspecter quelques régiments du génie. Il fut rappelé à la hâte par plusieurs courriers que lui envoya successivement l'impératrice-mère. La grande-duchesse, le 29 (17, calendr. russe) avril, mit au monde un fils qui reçut en naissant le nom d'Alexandre Nicolaïévitch.

— L'empereur sera content de moi l'dit-elle à son époux qui lui montrait avec orgueil le nouveau-né, plein de vie et de force. J'ai obéi à ses ordres en lui donnant un petit grand-due.

L'empereur n'était plus à Moscou depuis près de trois mois; il n'était plus même à Varsovie : il se dirigeait vers la Crimée, en ne s'arrétant que pour l'inspection des troupes dans les centres militaires qui se trouvaient sur sa route. L'accouchement de la grande-duchesse Alexandra devait lui être annoncé par un aide de camp du grand-duc Nicolas; mais cet envoyé, malgré toute la diligence qu'il fit, ne put remettre que quatre jours plus tard à Sa Majesté les lettres que ini écrivaient le grand-duc et son auguste mère a l'occasion de cet heureux événement.

Alexandre avait passé en revue, ce jour-là, dans les pennes qui s'etendent entre Gregorowska et Pazkovce le corps d'armée commandé par le prince Gortchakoff. Il habitait depuis trois jours le magnifique château de Gregorowska, appartenant à la comtesse Rzewuska, née princesse Lubo-

Google

mirska, et situé à Starokonstantmow où il avait établi son quartier-général.

- Que puis-je faire, dit-il à cette dame, pour reconnaître le gracieuse hospitalité que vous m'avez donnée dans votre beau domaine?
- Sire, répondit la noble veuve du comte Séverin Rzewusky, je demande humblement à Votre Majesté qu'elle daigne dater de Starokonstantinow l'ukase qui annoncera la naissance de Son Altesse impériale le grand-duc Alexandre.
- En vérité, reprit l'empereur avec attendrissement, ju ne pouvais recevoir une plus agréable nouvelle, et je n'oublierai pas, Madame la comtesse, que c'est chez vous qu'elle m'a été apportée... Mais, ajouta-t-il, un de mes valets de chambre a eu la maladresse de briser dans l'appartement que j'occupe un vase de Chine, qui était peut-âtre d'une certaine valeur...
- Ah! Sire, s'écria la comtesse se rappelant une vieille superstition polonaise, un vase qu'on brise par mégarde à la naissance d'un onfant est toujours un heureux augure pour lui et pour sa famille : c'est l'image du mauvais sort qui se rompt et qui s'evanouit.

Alexandre se fit rendre compte de cette croyance superstitieuse qui existe dans tout l'Orient, et plus tard il racontait lui-même, en riant, à la grande-duchesse Alexandra, commen, un va et maladroit avait porté bonheur au nouveau-né en brisant un vase. Il avait eu som d'envoyer, en échange, a la comtesse Rzewuska plusieurs porcelaines du plus grand prix, en lui adressant un billet autographe, pour la remercier de son gracieux accueit. Une de ces porcelaines, portant pour inscription sur une plaque d'or cette simple date en potonnis · 17 avril 1818, a été con-ervée longtemps dans la famille Rzewusky comme un précieux souvenu du séjour de l'empereur Alexandre à Gregorowska et de la naissance du grand-duc Alexandre son neveu.

Un souvenir plus durable de ce double événement, c'est l'ukase qui fut publié par toute la Russie et qui était ainsi conçu :

- « Nous Alexandre I", par la grâce de Dieu, etc., à tous nos fidèles sujets, savoir faisons :
- Le 17 (29) avrit, notre bien-aimée belle-sœur, la grande-duchesse Alexandra, est accouchce, en nous donnant un neveu, et à LL. AA. II., un fils qui a reçu le nom d'A-lexandre.
- Nous regardons cet accroissement de notre maison impériale comme une preuve des bénédictions que le Très-Haut répand en abondance sur nous et sur notre Empire. En annonçant cet houreux événement à nos fidèles sojets, nous sommes persuadé qu'ils se réuniront à nous, en priant avec ferveur le Dieu de toute bonté, de faire croître dans la paix le nouveau-né, de le faire prospérer dans tout ce qui peut contribuer à l'affermissemen, de la foi, et à l'étendase de la gloire et du bien-être de la patrie. A ces causes, nous ordentions, partout où le cas le requient, de mentionner et appeler notre bien-aimé neveu. Sea Alterse Impériale le grand-due.
- Donné à notre quartier-général de Starokonstantinove,
 1e 22 avril (4 mai), l'an de grâce 1818 et de notre règne le 181, »

L'empereur fit savoir, en outre, au grand-duc Nicolas, que son fils Alexandre était nommé chef du régiment des hussards de la garde et décoré des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newsky et de Sainte-Anne, 4º classe.

L'empereur avait envoyé immédiatement à Berlin son aide de camp le général-major comte Orloff, pour complimenter le roi de Prusso au sujet de la naissance de son petit-fils. Le colone. Friedrichs, etde de camp du grand-duc Nicolas, était arrivé de Moscou depuis plusieurs jours, apportant cette nouvelle, qui fut accuei lie avec une vive joie par la famil o roya e. Frédéric-Guil aume avait promis solennellement à sa file Alexandra qu'il irait la voir aussitôt après son accouchement, il répondit donc à l'empereur, qu'il comptait être à Moscou avec le prince royal de Prusso, vers le milieu de juin, e. i. invita son gendre le grand-duc Nicolas à faire procéder, en son absence, au baptême de l'enfant dont it était parrain conjointement avec l'empereur de Russie.

Le baptéme eut lieu, en effet, le 17 mai, à Moscou, dans l'église du monastère de Tchoudoff, en présence des deux impératrices. L'impératrice-mère fut la marraine. Cette céremonie, celébrée avec la plus grande pompe, offrit cette disposition singulière, conforme aux usages de la liturgie grecque : le grand-duc Nicolas se retira dans une saile voisine, au moment où l'enfant fut baptisé, et il ne rentra dans l'église qu'après le beplême.

— Le nom que notre bien-aimé fils a reçu, dit le grandduc à la grande-duchesse qui contemplait avec bonheur ce bet enfant, co nom-là sui servira d'égide, car saint Alexandre Newsky est un des bienheureux patrons de la Russie. Tout ce que je soultaite, c'est qu'il puisse ressembler a son auguste parrain et qu'il marche sur les traces de mon glorieux bienfaiteur.

Le grand luc Nicolas, pou d'houres après la naissance de ce fils qu'il plaçait sous la protection immédiate de saint Alexandre Newsky, avait écrit la lettre suivante au vénérable Augustin, archevêque métropolitain de Moscou.



Très vénérable prélat,

- « J'ai vu, avec l'angoisse d'un faible morte, mais aussi avec l'espérance d'un chrétien fidèle, s'approcher le moment le plus décisif de ma vie. Incertain de ce que me réservait la Providence, j'ai fortifié mon âme par un vœu religieux, et c'est avec résignation que j'ai attendu la volonte du Seigneur.
- * It a plu à la divine Providence de m'accorder le bonheur des joies de la paternité. Elle m'a conservé la mère et
 le fils. La manifestation de notre reconnaissance, qui n'est
 point nécessaire à Celui qui sonde les cœurs, devenait un
 besoin pressant pour celui qui en est pénétré. Le vœu que
 je m'empresserai de réaliser consiste à ériger, sous l'invocation de saint Alexandre Newsky, une chapelle dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem, à Moscon. C'est l'hamble
 offrande d'un heureux père, qui remet sous la garde du
 Tout-Puissant son bien le plus prémeix, la vie de sa femme
 et de son enfant.
- votre Eminence voudra bien être mon conseiller et mon guide dans l'accomplissement d'un vœu si cher à mon cœur. Puissent de ferventes prières, pour la mère et pour e fils, s'élever au ciel du pied de cet autel élevé par la reconnaissance d'un père! Puisse le Tout-Puissant prolonger leurs jours, pour leur propre benheur, pour le service du monarque, pour l'honneur et pour la prospérité de la patrie!
- « En vous demandant votre bénédiction, pour oux et pour moi, je suis, etc.

" NICOLAS. "

Google

XIII

L'empereur Alexandre était revenu, le 10 juin 1818, de son voyage en Crimée : ce voyage, dont la rapidité étonnante aurpassa encore celle de ses fréquentes excursions dans les différentes parties de son vaste Empire, lui avait permis cependant de voir par ses yeux et de constater le prod gieux développement d'Odessa et des autres villes commerçantes on militaires, fondées depais moins de 30 ans sur le littoral de la mer Noire. It eût voulu, au delà de Kherson, poursuivre cette intéressante exploration, dans un pays à peine peuplé et presque inconnu, qui devait avoir un jour tant d'importance sous le double point de vue du commerce et de la marine russes; it se prometlait d'y revenir bientôt et d'y donner suite aux grands projets de l'impératrice Catherine. Il n'y revint que pour y mourir.

On attendait à Moscou le roi de Prusse et son fils ainé le prince royal. D'immenses préparatifs avaient été faits au Kremlin pour les recevoir, et d'autres préparatifs plus considérables encore se faisaient simultanément au palais d'Hiver, à Saint-Pétershourg, et dans toutes les résidences impériales aux environs de la capitale.

Le 15 juin au matin, on apprit que le roi et son fils arriveraient dans la soirée; ils devaient s'arrêter à quelque distance de la ville des tzars, pour y faire le tendemain teur cutrée solennelle. La délicieuse maison de campagne du grand-chambellan Naryschkine avait été disposée magnifiquement d'avance, de manière que les augustes hôtes de l'empereur pussent y passer la nuit, avec toute leur suite. Ce fut dans cette maison que la grande-duchesse Alexandre vint attendre son père et son frère ainé

L'empereur était allé à leur rencontre jusqu'à Kuntzew, situé à tro s'milles de Moscou. Les deux grands-ducs Nicolas et Constantin l'accompagnaient, avec un nombreux et brillant état-major. Alexandre et Guillaume se jetèrent spontanément dans les bras l'un de l'autre, comme deux amis qui ne s'éta ent pas vus depuis longte ups. Ensuite, le roi et le prince royal embrassèrent les deux grands-ducs.

Quand la grande-duchesse se retrouva en présence de son auguste père, elle ne put se défendre d'une émotion si vraie et si touchante, que les assistants la partagèrent et que tout le monde avait, comme le père et la fille, des larmes dans les yeux. Il y eut, entre le roi et la grande-duchesse, des paroles admirables de tendresse et de sensibilité.

- Il faut que je sois bien heureuse dans ma nouvelle famille, lui dit la grande-duchesse, puisque j'ai pu rester une année entière sans vois voir!
- Et, moi, ma chere Charlotte, reprit le roi en l'embrassant avec effusion, je ne me scrais point accoutume à celle séparation si je n'avais pas été sûr de ton bonheur.

Le lendemain, à onze heures, le roi de Prusse et l'empereur de Russie firent leur entrée à Moscou, au son des cloches et au bruit de l'artillerie, que couvraient par moments les cris et les hourres de la foule. Toutes les maisons, tous les édifices publies étaient pavoisés de deapeaux russes et prussiens. Frédérie-Guillaume avait pris l'uniforme de chef

Google

, -- (- - - - -

d'un régiment russe, avec l'ordre de Sain, André : l'empereur portait sur son uniforme l'ordre de l'Aigle-noir. Le prince royal de Prusse marcha, t à cheval entre les grands-ducs Nicolas et Michel. Les troupes, en grande tenue, formaient une double haic depuis la porte de la ville jusqu'au Kremin.

Les deux impératrices reçurent le roi au pied du grand escaher du palais et lui présentèrent, comme pour fêter sa bienvenue, son petit-fils, son filleul, le jeune grand-duc Afexandre, que la grande-duchesse avait pris des bras de la nourrice pour le mettre dans ceux de Frédéric-Guillaume.

— Sire, dit l'empereur dont le visage parut s'i luminer d'une inspiration divine, rappelons-nous que cet enfant est né dans l'antique paleis des tzars, non loin du berceau de la famille Romanoff, et tout près de la porte Sainte où l'image miraculeuse de la très sainte Vierge veule sur les destinces de cette ville et de la Russie l'Rappelons-nous aussi que toutes les bénédictions nous viennent de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ qui nous a protégés d'une manière şi visible, depuis que nous avons mis en lui seul notre foi, noure amour et nos espérances.

Cette allocution mystique laissa une impression profende dans la mémoire de tous ceux qui l'entendirent, et le roi de Prusse en parla plus d'une fois, avec un vif sentiment de respect aux personnes de son entourage.

Les dixjours qu'il possa encore à Moscou, avec la famille impériale, furent remplis par des fêtes de toute espèco.

Fréderic-Guillaume ne se lassait pas d'admirer cette immense et magnifique cité, qui ne portait plus trace des desastres de 1812 et qui était sortie de ses rumes, grâce aux paissants et généreux efforts d'Alexandre, plus belle et plus florissante qu'elle ne l'ayait jamais été. On le rencontrait sans cesse dans les rucs, se promenant à pied ou à cheval, en compagnie de l'empereur, qui s'était fait son cicerons et qui lui montrait avec une sorte d'orgueil les grands travaux de construction accomplis dans la ville, où l'incendie n'avait épargné que 500 maisons en pierre et 2,100 maisons en bois, et où l'on en comptait alors près de 10,000, la plupart en pierre, avec 950 églises et couvents, réparés à neuf et rendus au culte.

Lorsque les coupoles peintes et dorées de ces édifices religieux étincelaient au soleil, le roi éprouvait l'enthousiasme qui naguère avait saisi l'armée française à l'apparition de cette merveil ouso cité, et il s'écriait avec admiration, que la ville de Moscou n'avait pas de rivale au monde.

—Oui, c'est la ville sainte! disait l'empereur, avec une pieuse émotion, en étendant la main vers cette multitude de clochers et de coupoles qui brillaient à l'horizon. La majesté du Très-flaut an me d'une vie sans cesse renaissante les périssables combinaisons de la matière et leur communique l'empreinte radieuse de sa propre gloire.

Alexandre s'abaudonnait tous les jours devantage à ses tendances mystiques, qui le portaient vers une devotion exaltée et mé ancobque : il avait des lors des acces de sombre tristesse et d'amer découragement, pendant lesquels il prenait en dégoût le pouvoir souversin. Il ne cacha pas au roi de Prusse, qu'il éta t souvent préoccupé de l'idée d'abdiquer, afin de pouvoir vivre dans la retraite et même dans l'ascétisme. Il avait déja jeté les yeux sur le grand-due Nicolas pour lui laisser la couronne

— Votre Majesté, lui dit le roi de Prusse, n'a pas achevé la tâche qu'elle s'est donnée de pacifier. Europe; la Sainte-Alhance existe, mais il n'y a point un État qui soit délivré du fleau des sociétés secrètes, et la Bévolution que nous avons écrasée s'agite et grocde sous nos pieds. Que devien-

Google

drons-nous si vous nous abandonnez aux anarchistes et aux conspirateurs?

L'empereur et la famille impériale retournèrent à Saint-Pétersbourg avec le roi et le prince royal de Prusse, dans les derniers jours du mois de juin : ils s'arrêtèrent quelques jours au chêteau de Tzarskoé-Sélo, avant teur entrée solennelle dans la capitale.

Ce fut le 4 juillet que cette entrée eut lieu sous les yeux d'une foule innombrable. Les régiments de toutes armes, composant la garnison de la ville ou cantonnés aux envirous, avaient été distribués aur le passage du cortége impérial. A six houres, le capon de la forteresse et les cloches de toutes les églises annonçaient l'arrivée de l'empereur. Il était à cheval, ayant à sa droite le roi de Prusse, et à sa gauche le prince royal et le grand-duc Nicolas. L'empereur portait la décoration de l'Aigle-noir, le roi celle de Saint-André Derrière eux, une brillante suite de généraux, d'officiers supérieurs et de dignitaires en grand uniforme; un escadron de la garde précédant la voiture où se trouvaient réunies les deux impératrices et la grande-duchesse Alexandra. Leurs Majestés et Leurs Altesses Impériales et Royales mirent pied à terre devant la cathédrale de Kasan, et y entrèrent pour faire leurs dévotions, suivant l'usage. Le soir, au palais d'Hiver, l'empereur présenta lui-même au roi les employés des huit premières classes, en les nommant par leurs noms.

Les appartements que l'empereur avait fait préparer pour recevoir son auguste ami dans le paleis d'Hiver se composaient de onze pièces, décorées avec autant de goût que de magnificence. Les peintures des plafonds et des lambris étaient dues aux pinceaux de trois artistes italiens, Scotti, Vigni et Rossi; mais tous les travaux de décoration intérieure et d'amoublement avaient été exécutés, d'après es





dessins de ces artistes, par des ouvriers russes. Alexandre avait voulu ainsi prouver que les arts et l'industrie n'étaient pas en décadence sous sou regne. On remarqueit les portes en bois des îles, avec des ornements en bronze doré, les parquets en marqueterie de couleur, les glaces de la plus grande dimension, tous les meubles enfin qui ne se distinguaient pas moins par la beauté des formes que par la richesse de la matière et la perfection de la main-d'œuvre. Le roi de Prusse, qu'Alexandre avait accompagné dans ses appartements, ne cessait de manifester sa surprise et son admiration en présence de toutes cos merveilles.

— On répète depuis un siècle que nous sommes des barbares, dit l'empereur en souriant; nous n'avons pas encore, il est vrai, des Michel-Ange et des Raphaëi, mais les bons ouvriers ne nous manquent pas. Le moindre paysan russe est plus intelligent et plus adroit, au bout d'un mois d'apprentissage, que tous les artisans qui nous viennent du dehors, et qui nous apportent moins d'avantages industriels que d'embarres politiques.

Le lendemain, en effet, Alexandre voulut foire es honneurs de sa capitale à son hôte illustre et it prit plaisir à lui montrer en détail les nombreux travaux d'embellissement, qu'il y avant fait exécuter : ici, l'hôtel de l'Amiranté et la nouvelle église d'Isaac, dont les façades superbes, à peine terminées, témoignaient des proportions colossales de ces deux édifices, là, l'obélisque consacré aux victoires du maréchal Roumianzoff-Zadounaïsky, qu'on avait transporté devant a maison du premier corps des cadets, et la statue du maréchal Souvaroff-Italisky, s'élevant au milieu de la grande place qui s'ouvre à l'extrêmté du Champ de Mars; parlout, des palais et des hôtels, ornés de colonnes, de frontons et de statues; les rues pavées en bois et



garnies de trottoirs en grant; en un mot, une villo neuve, de l'aspect le plus grandiose et le plus imposant, où les monuments publics so deployatent de toutes parts et où les maisons, presque toutes uniformes, hautes, bien alignées et blanchies à la chaux, avaient un caractère monumental.

Le roi de Prusse et son îl s ne devaient plus rester que dix jours à Saint-Pétersbourg, mais ces dex jours étaient destinés surtout à des fêtes de famille : diners chez le grand-duc Nicolas au palais d'Antichkoff, comédie à l'Érmitage, promenades et feux d'artifices à Kamennoï-Ostrow, à Péterhoff, à Oranienbaum, etc. Co n'était là que l'emploi de la soirée, car la journée tont entière appartenait aux parades, aux revues des troupes, aux visites dans les établissements publics, civils et militaires, et dans les institutions de bienfaisance.

Le 9 u llet, on dinait chez l'empercur, au paiais d'H ver, et on allait ensuite au Grand-Théâtre, où la cour avait été invitée. Le grand-duc Nicolas se fit excuser. Il s'était mis au lit avec la fièvre, et la grande-duchesse, inquiète et affigée, quoique les médecins s'efforçassent de la rassurer, avait vou u rester auprès de son époux. La famille impériale aurait partage ses inquiétudes, si l'on n'eût pes constaté, le lendamain même, que le grand-duc était atteint d'une rougeole de la nature la plus benigne. Il re fut donc rien changé au programme des fêtes qui avaient été préparées en l'houncur du roi de Prusse, mais la grande-duchesse eut e regret de n'y point paraître.

Elle n'eût jamais consent à quitter le mainde, qu'on avait transporté au château d'Oranienbaum et qu'y vécut séquestré avec sa courageuse et tendre compagne, jusqu'à ce que le danger de la contagion cût entièrement cessé.

La grande-duchesse écrivait chaque jour à son auguste

Google

LN:

père, pour au donner des nouvelles du grand-duc, et ces lettres, empremtes des sentiments les plus délicats de l'amour conjugal, firent le charme des réunions de famille, où l'absence des deux époux produisant un vide que rien ne pouvait combler

Notre cher malade n'est plus alité, écrivait avec un aimable enjouement la grande-duchesse à sa mère, mais il gardera les arrêts pendant douze jours encore; la crainte qu'il a de communiquer son indisposition à quelqu'un de ceux qu'il respecte et qu'il aime le retiendrait en quarantaine plus longtemps, si je n'étais pas là pour lui prouver que nous n'avons la peste ni l'un ni l'autre, Dieu merci. C'est trop de malheur, en vérité, que d'être privés, comme nous le sommes, du plaisir de voir le rei mon père peudant les derniers jours de sa résidence à Saint-Pétersbourg et de fêter avec lui l'anniversaire de mon bienheureux mariage. »

Frédéric-Guillaume ne pouvait prolonger son voyage, mais il relarda de deux jours son départ, pour embrasser sa fille, qui lui promit, sauf l'autorisation de l'empereur, de venir 'année auivante passer l'eté à Berlin. Le 15 juillet, le roi se rendit à Cronstadt avec l'empereur, sur une frégate impériale, pour visiter les vaisseaux de l'escadre, les chantiers et les établissements de marine; deux jours après, il partit, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu à la cour de Russie, et il s'en retourna, par la Livonie, à Berlin, où l'empereur Alexandre ne devait pas tarder à le rejoindre.

Les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusso et la plupart des souverains de l'Europe s'étaient donné rendez-vous à Aix-la-Chapelle pour la fin de septembre : il s'agissait de régler entre eux, dons des conférences secrètes, les graves questions de droit public que sousevait la traité de la Sainte-Alliance. L'impératrice Élisabeth et l'impératrice-mère se décidérent, avec l'approbation de l'empereur, à quatter Saint-Pétersbourg simultanément et à entreprendre comme lui un long voyage, que favonsait la belle saison.

L'impératrice-mère se proposa t d'aller, en traversant la Poiogne, passer successivement quelques semaines à la cour de Wurtemberg avec sa fille la reine Catherine, puis à Weymar et à Bruxelles, près de ses deux autres filles la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar et la princesse d'Orange. L'impératrice Élisabeth irait aussi dans sa famille, à Carlsruhe, pour être plus à portée de se rendre à Aix-la-Chapelle, si l'empereur jugeait utile de l'y appeler. Le grand-duc Michel, qui voyageait en Allemagne, et le grand-duc Constantin, qui était retourné à Varsovie, étaient attendus également à Aix-la-Chapelle. La familie impériale tout entière, à l'exception du grand-duc Nicolas et de la grande-duchesse son épouse, devait donc se trouver éloignée de la Russie pendant plusieurs mois.

Pour la première fois pout-être, l'impératrice-mère allait s'absenter en même temps que 'empereur. Cétait elle ordinairement qui, durant les longs et fréquents voyages d'Alexandre, exerçait une espèce de régence au nom de son auguste fils et représentait personnellement l'autorité souveraine, quoique l'empereur, à que que distance qu'il fût de sa capitale, y fit sentir l'action directe et permanente de son gouvernement, car il ne voyageait pas sons être accompagné d'un ou de deux ministres qui travaillaient partout avec lui et qui s'occupaient des affaires de l'État, à Varsovie et à Moscou, sur les bords du Dnieper ou dans les montagnes de l'Oural, comme s'il était encore à Saint-Péters-bourg, au centre de la machine politique et administrative

Alexandre avait déjà, l'année précédente, accordé à son frère Nicolus une certaine part d'intervention personnelle dans les actes du pouvoir impénal, en le plaçant auprès de leur mère comme le representant et l'auxiliaire de l'empereur absent. Ce caractère fut attribué au grand-duc, d'une manière plus large et plus significative, au moment du départ presque s'imu tané de l'empereur et des impératrices; cependant le prince, qui allast exercer une sorte de heutenance impériale, ne reçut à cet égard que des instructions verbales et secrètes, sans aucun titre officiel qui réglât ses droits et ses prérogatives. Seu ement, l'empereur, pour le mettre à même de tenir son rang avec les chefs militaires, l'avait nommé (9 août) commandant de la 2º brigade de la 4º division de l'infanterie de la garde.

Alexandre partit le 7 septembre, accompagné des adjudants-généraux prince Wolkonsky, comte Ojarowsky, Tchernischeff et prince Menzikoff, les impératrices partirent aussi peu de jours après lai, avec une suite plus nombreuse.

Le grand duc Nicolas, resté seul à Saint-Pétersbourg avec la grande-duchesse, n'eut pas besoin d'un ukase pour faire comprendre la position que l'emperour lui avait faite en lui laissant la haute surveillance de tous les services de l'État. Les occasions, d'ailleurs, ne lu manquèrent pas de mettre en évidence la mission que lui avait confiée son auguste frère.

Le Conseil de l'Empire, le séna, et le sant-synode avaient reconnu tacitement e mandat dont il était pourvu : les chefs de l'armée l'écoutaient avec déference, maigré su jeunesse, comme si l'empereur ui eût remis en mains le commandement suprême de toutes les troupes. Le peuple eut bientôt compris que le grand-duc Nicolas représentait récliement l'empereur, et il au rendit, d'un mouvement spontané, les

mêmes respects qu'à la persoane impériale, quoique le prince n'eût pas quitté son palais d'Anitchkoff pour le palais d'Hiver, où régnait toujours, pour a nsi dire, la présence invisible d'Alexandre Iⁿ.

La fête de l'anniversaire de la maissance de l'impératricemère fut célébrée, le 26 octobre, avec la pompe accontumée. Le grand-duc Nicolas assista le matin à la messe solennelle, suivie d'un Te Deum, dans la chapelle du palais d'Hiver, où toutes les personnes de la cour s'étaient réunies en costume de gala, et l'on remarque que le clergé lui rendit presque les mêmes honneurs qu'a l'empereur, dont le siége cependant restait vide.

Ensuite, le grand-duc parcourut à pied differents quartiers, où la foule se pressait autour de lui pour le voiret pour le saluer de vives acciamations. It adressait la parole aux nus et aux autres, avec une bienveillance pleine de majesté, et il donnait à tout venant des nouvelles de l'impératricemère, qui regrattait vivement, dit-il de sa part, de n'être pas ce jour-la au milieu de ses enfants, et qui n'oublierait pas de prier pour eux.

Dans la journée, il fit une nouvelle apparition dans les rues, où il trouva un accueil encore plus sympathique; il était avec l'impératrice dans une calèche découverte, et partout sur son passage le peuple se précipitait avec une ardente curiosité, en poussant des cris de joie, en se decouvrant et en jetant ses bonnets en l'air. La vue de la grande-duchesse Alexandra, rayonnante de jeunesse, de grâce et de beauté, excitait ces transports d'admiration; elle sourisit à tout le monde, et son sourire angélique laissa dans bien des cœurs une empreinte ineffaçable d'affection et de dévouement

C'est à partir de cette journée que le grand-due Nicolas

eut des sympathies dans la population de Saint-Pétersbourg, qui, jusque-là, le connaissait à peine et ne s'intéressait pas à lui comme au plus proche hériter de la couronne.

Le soir, tandis que la ville était magnifiquement illuminée et que les cloches sonnaient à triple carillon dans toutes les églises, il y avait bal au palais d'Anitchkoff, où Leurs Altesses Impériales manguraient leur splendide et charmante résidence, à l'occasion de cet heureux auniversaire. Les personnes admises à la cour avaient été seules invitées. Ce fut une fête merveilleuse, dont la grande-duchesse Alexandra fit les honneurs avec cette incomparable aménité qui tempérait, pour ainsi dire, la dignité froide et sévère de son époux.

Dans une lettre que la grande-duchesse écrivit à l'impératrice-mère pour lui rendre compte de cette fête qui avait été donnée en quelque sorte sous ses auspices, elle lui disait, avec cette délicatesse de sentiment qu'elle savait mettre si naturellement dans ses moindres actions : « Yous n'étiez pas avec nous, ma chère mère, mas votre pensée était toujours vivante dans nos cœurs, comme votre nom revenait sans cesse sur nos lèvres. En vérité, je vous demanderais presque si vous n'étiez pas présente, et invisible, au milieu de nous. »

XIV

Le palais d'Anntchkoff, dont le grand-duc Nicolas avait pris possession, n'était pas seulement un des plus délicieux palais de Saint-Pétershourg; c'était encore le plus convenable à la vie caime et retirée qu'il voulait mener dans son intérieur.

Ce palais, dont la façade est à la fois élégante et simple, se trouve entouré de jardios qui le cachent à moiné dans la verdure durant la belle saison, qui n'a pas moins de charme. en Russie qu'ailleurs : on dirait, à le voir à travers les arbres. une villa italienne, que les fées enssent transportée des bords du lac de Côme au centre de la capitale du Nord. L'architecture est d'un bon style et beaucoup plus sobre d'ornements que celle des édifices construits à Saint-Pétersbourg sous le règne de Catherine II. Les appartements sont vastes, bien éclairés par de hautes fenêtres, et parfaitement distribués pour y donner des fêtes. C'est là que le comte Razoumowsky recevant royalement l'impératrice Élisabeth; c'est là que l'impératrice Catherine honorait de sa présence les bals et les spectacles que la offrat son favori Potemkine. Après la mort de Potemkine, le palais était rentré. dans le domaine de la couronne.

L'empereur Alexandre l'avait fait restaurer à grands frais

12



pour son frère Nicolas. Mais la restauration manquait peutétre de goût, car l'empereur, qui se flattait d'avoir le sentiment des arts, ne faisait cas que des imitations plus ou moins banales de l'école académique et ne demandant à ses architectes que des colonnes, des corniches et des frontons.

— Sire, lu avait dit un jour le général Restoptchine qui gardait son franc-parler avec tout le monde et même avec l'empereur, je supplie Votre Majesté de ne pas faire du Krem-la un temple grec, si vous voulez qu'on me pardonne de ne l'avoir pes fait sauter en l'an 12.

Le grand-duc, à qui manquait peut-être aussi le sens des arts, et qui n'avait pes du moms la prétention de s'y connaître, s'était pris d'aversion cependant pour l'éternel portique grec, qui venait s'accoler à tous les édifices, par ordre de l'empereur. Il fit donc disparaître successivement les malheureuses transformations que le palais d'Anitchkoff avait subies et il le ramena par degrés à son état primitif. La grande-duchesse, dont le goût était aussisûr que fin et délicat, viat en aide à son époux dans la direction de ces travaux d'embellissement, que ses avis ne contribuèrent pas peu à remettre dans la bonne vois. Sous sos auspices, le palais, que le grand-duc nommait sa maison d'Anitchkine, devint tous les jours plus commode et plus agréable à haînter.

La grande-duchesse avait métamorphosé ses appartements en une serre remplie de plantes exotiques, qui formaient des bosquets et des salies de verdure dans les salons, avec des jets d'eau perpétuels et des volières peuplées d'orseaux rares.

Pendant une absence de quelques jours, que son mar avait été obligé de faire pour une tournée d'inspection du génie, elle ordonna de reproduire, avec la peus minuteuse exactitude, d'après ses propres dessuis, l'appartement qu'elle

Google

avait occupé dans le palais royal de Berlin avant son mariège, quand le grand-duc revint, elte l'y mena par la main, d'un air de mystère, et lui dat, toute fière de son ouvrage :

— Voyez! c'est ici que j'ai passé mes plus beaux jours de jeune fille. Je serai bien aise d'y revenir quelquefois, ne fût-ce que pour mioux juger par comparason combien jo suis plus heureuse aujourd'hui. Pourtant, ajonta-t-elle avec une suave mélancolie, il ne fait pas être ingrate envers les lieux qui ne nous rappellent que des souvenirs de booheur. Comment pouvais-je alors être heureuse, lorsque je ne vous compassais pas encore!

Un des premiers soins du grand-duc fut de construire chez luvune saile de spectacle : c'était là, depuis longtemps, un de ses projets favores, et il en avait parlé souvent à son frère Michel. Le théâtre était pour lui un plaisir qu'il préférait à tous les autres. Son séjour à Paris en 1814 et en 1815 n'avait fait que développer sa passion pour lu spectacle, car, à cette époque, il y allait presque chaque soir, avec le grand-duc Michel; il fréquentait tous les théâtres auxquels la présence de taut d'étrangers fournissait un public nombroux et enthousiaste, mais il suivait de préférence les représentations du Vaudeville, qui avait une excellente troupe et un amusant répertoire.

Ce fut dans ce répertoire que le grand-duc choisissait les pieces qu'il jouait lui-même avec beaucoup d'entrain et de gaieté, devant à famille impériale. Il avait demandé, lors de son dernier passage à Paris, quelques conseils aux principeux artistes du Theâtre-Français, à Saint-Phal et à Baptiste aîné, et il avait si bien profité de ces leçons, qu'il débitait le vers comique de Molière, de Regnard et de Destouches, avec un véritable talent. On se souvient encore d'une petite comédie en vers, de Désaugiers et de Gentil, l'Hord garni, où



il remplissait un rôle de la manière la plus brillante et qu'il aimait à faire représenter sur son théâtre d'Anitchkoff, comme il l'appelait avec une sorte de vanité.

- Dites moi franchement, disart-il à la comtesse Razoumowsky, si mon théâtre ne vaut pas mieux que le théâtre de l'Ermitage, du temps de l'impératrice Catherine? Le répertoire est meilleur ou, du moins, plus divertissant. Quant à la troupe, elle serait complète, si nous avions, comme celle de l'Ermitage, une impératrice pour les rôles de grandes coquettes.

Le grand-due evait beaucoup admiré Talma et Ma Du chesnois, mais il n'en était pas devenu plus amateur de la tragédie, qui l'ennuyait ou l'impatientait; aussi, ne voulut-il pas l'admettre dans la composition des spectacles qu'il offrait, disait-il, à son public intime. Il prétendait d'ailleurs que la tragédie n'avait été inventée que pour dégrader et abaisser les grands de la terre, qui en sont les héros ordinaires.

— Il n'y a que Corneil e, ajoutait-il, qui ait eu une idée juste et vraie du pouvoir souverain, avec le respect de ce pouvoir qui émane de Dieu même.

Le grand-duc resta i toujours filèle au goût qu'il avait manifesté de bonne heure pour la musique; i ne manqua pas de les donner place dans les représentations dramatiques qui avaient heu au palais d'Anitelkoff. On y chantait le vaudeville et l'opéra-comique; mais les concerts, qui furent souvent très remarquables, ne se composaient guère que de musique allemande et ita ienne. La grande-duchesse, musicienne consonunce, comme la plupart de ses compatriotes, avait hieu voulu prendre la direction de ces concerts, dans lesquels le grand-duc introduisit plus d'une fois, avec succès, des morceaux de musique russe.

Quelque fût d'ailleurs son sentiment musical, il conservant pour la musique mulitaire une préditection qui avait sa raison d'être dans l'usage de cette musique appliquée aux exercices de l'armée; aussi, accordait-il une attention toute spéciale aux musiques des régiments qu'il passait en revue ou qu'il inspectat dans leurs quartiers. Il avait formé lui-même, avec l'aide d'un habile artiste nommé Stert, pour le régiment des mosurs et pompiers faisant partie du corps du génie placé sous ses ordres, la plus helle musique de cors qui fût alors en Europe. Il ne s'amusat plus, comme dans sa jeunesse, à battre la caisse avec une rigourouse précision, mais il avait l'oreille prompte à saisir la moindre infraction à la mesure, le moindre son imparfait ou défectueux.

Il essayait encore son talent de composition musicale, non plus à écrire des marches et des fanfares, mais à improviser des airs d'opéra et des chants religieux, qu'il faissit executer par des artistes distingués dans les concerts et les spectacles, dont la grande-duchesse et lui étaient eux-mêmes les ordonnateurs. Il y eut entre eux à ce sujet quelques discussions qui résultaient de la préférence de l'un pour la musique italienne et des préjugés exclusifs de l'autre en faveur de la musique allemande.

- Eh bien! dit-it un jour, après une de ces discussions dans lesquelles sa ferome lui tenzit tête avec plus de viva-cité que dans toute autre question : puisque vous voulez absolument que je me prononce entre les musiques allemande et italienne, je vous demande la permission de leur préférer la musique russe

L'empereur et l'impératrice-mère avaient pris som de former la maison du grand-duc et de la grande-duchesse, au moment du mariage; mais ceux-ci ne tardèrent pas à moca-



fier d'un commun accord te choix qui avait été fait, sans leur aveu, de certaines personnes qu'ils remercièrent successivement sous des prétextes honnètes. Ils conservèrent, néanmoins, à la tête de la maison de la grande-duchesse, la princesse Alexandra Nikolaïevna, fille du maréchat Reputoe et femme du prince Grégoire Wolkousky, général de ca valerie. Cette princesse jouissait, à la cour, de la considération la mieux méritée; elle avait été nommée en 1807 dame d'honneur de l'impératrice-mère, qui la donna elle-même à la grande-duchesse en lui disant: « C'est un demi-siècle d'honneur et de vertu, c'est l'image vivante de la règle et du devoir. »

Ce fut aussi l'impératrice-mère qui plaça de sa main, auprès de la grande-duchesse, la princesse Solt koff, qu'elle atmait beaucoup et qu'elle emmenait toujours avec elle dans ses voyages Cette princesse, nee Dolgorouky, femme du prince Serge Soltikoff, sénateur et membre du Conseil de l'Empire, était un modèle de distinction et d'élégance, mais avec une réserve digne et froide

La comtesse de Lieven, qui avait été gouvernante du grand-duc Nicolas, conservait dans sa maison une influence générale et presque une sorte d'autorité qu'il se plassait à lui voir exercer avec un tact exquis, avec une bienveillance incomparable : la haute position qu'elle avait acquise à la cour semblait plus élevée encore au palais d'Antichkoff, où le grand-duc et la grande-duchesse la recevaient comme une seconde mère et lui témoignaient autant d'affection que de respect

Les fils de cette vénérable amie de la famille impériale avaient été mis de bonne heure en repport avec le grand-duc et lui étaient restés attachés : tous deux firent toujours partie de sa société intime. L'un, le général Charles de Lieven, s'é-



tait distingué dans la carrière des armes, avant d'appliquer à l'étude des sciences exactes et de la philosoph e un esprit pénétrant, mais un peu étroit, que l'exemple de l'empereur Alexandre entrahoait insensiblement vers le mysticisme. Il avait accepté alors les fonctions de curateur de l'université de Dorpat. Son frère, Christophe de Lieven, heutenant-général depuis le traité de Tilsitt, avait été ministre plémpotentiaire à Berlin, avant de passer à l'ambassade de Londres, où il s'était fait la réputation du plus habile diplomats de l'Europe

Les deux fils du comte Charles de Lieven, l'un et l'autre officiers dans la garde, avaient été les compagnons d'enfauce des grands-ducs Nicolas et Michel, ainsi que le colonel Wladimir d'Adlerberg. Celui-ci, que le grand-duc honorait d'une affection particulière, était fils de la haronne d'Adlerberg, dame d'honneur et véritable amie de l'impératrice-mère, qui ui avait confié la direction de son pensionnat de demoiselles nobles.

Le baron d'Adierberg, colonel au régiment de Moscou, officier de grand mérite, aussi remarquable par les qualités de l'intelligence que par celles du cœur, devint un des aides de camp du grand-duc, avec le baron Fridericks et Basile Pérowsky, qui ne sortaient pas comme lu du corps des pages, mais qui avaient un grade analogue dans l'armés. Le prem er était d'un caractère froid et réservé, prudent et circonspect; le second, au contraire, avait une fougue et une vivacité qui témoignaient de sa nature franche et loyale.

Le grand-maître de la maison du grand-due n'était pas un officier, mais un homme de cour, que ses belles manières, ses talents agréables et son esprit avaient recommandé a l'empéreur, qui le présenta lui-même au grand-due. Le comte de Modène eut l'adresse de se maintenir au poste

Google

difficile où l'avait appelé sa bonne étoile. Il était d'origine française, fils d'un gentilhomme émigné qui vint s'établir à Mittau avec le comte de Provence, et qui prédit à ce prince exilé qu'il serait un jour roi de France.

Le comte de Modène avant hérité des prétentions de son père à la connaissance de l'avenir, car il se mélait aussi de tirer des horoscopes, et plus d'une fois il annonça à la grande-duchesse Alexandra, qui s'amusait de ses prédictions, qu'elle était destinée à porter une couronne.

- Laquelle? lui demandant en mant la grande-duchesse.
- Celle de la grace et de la beaute! répondait le comte de Modène, qui n'osait pas se compromettre en précisant mieux le sens de ses oracles astro ogiques.
- Je vois, répliquait la grande-ducliesse, que vous étes le complice de Son Altesse impériale le grand-duc Constantin, qui a libéralement octroyé à mon mari le singulier titre de exer de Muliky.

Constantin, en effet, affectant, dans l'intimité, de désigner ainsi le graud-due Nicolas Celui-en s'en étant préoccupé d'abord et n'acceptant pas de bonne grâce cette étrange qualification : il demanda souvent avec un peu d'impatience ce que aignifiait une pareille plaisanterie, et le césarévitch (c'est ainsi que, par ordre de l'empereur, on appelait généralement depuis plusieurs années le grand-due Constantin) répondant, en mant, que le surnom de tzar de Mirkky lui convenant à mervoille, prusque son patron saint Nicolas avait été évêque de Myre en Lycie.

-- Je n'ai pas plus de goût pour être tzar que pour être évêque! disait alors froidement le grand-due Nicolas, qui avait trop de déférence à l'égard de son frère Constantin, pour lui marquer de la mauvaise humeur.

Le grand-auc n'était pas susceptible de la moindre pen-

see ambitieuse, il se bornait à remplir avec une scruputeuse exactitude, qui allait jusqu'à la minutie, ses fonctions de chef militaire. Depuis que l'empereur l'avait nommé inspecteur général du corps du genie, il tenait à honneur de se faire remarquer par son zele et son activité : les déplacements et les voyages ne lui coûtaient pas; il voulait se rendre compte de tout par lui-même, et il ne se croyait bien renseigné que quand il avait vu par ses propres yeux. Aussi, ses inspections étaient-elles souvent aussi pénibles pour les officiers que pour les soliats.

Sa sévérité dans les choses du service dépassant quelquefois les bornes, et l'empereur, aux oreilles de qui en vinrent des plaintes, fut obligé de l'invitera plus d'indulgence.

— Sire, lui répondit un jour le grand-duc, je suis sévère sans doute, mais juste, car je me figure que Votre Majesté est toujours là, près de moi, et que je suis mon-même soumis à son examen et à son contrôle.

Une autre fois, il avait adressé des paroles amères, pendant une revue, à un officier supérieur qui se trouveit en faute. La revue terminée, il s'approche de cet officier, que ses camarades avaient laissé scul comme pour ne pas partager sa disgrâce, et il l'invita, dans les termes les plus affables, à venir diner au palais d'Anitobkoff.

— Général, lui dit-il, nous avons l'un et l'autre à prendre notre revanche; à la prorhame revue, vous ferez de votre mieux, et, moi, je ne manquerai pas de vous donner tout haut les éloges que vous aurez mérités.

Lorsque le grand-duc eut été nommé commandant de la 2º brigade de la 1º division de l'infanterie de la garde, il s'appliqua plus soigneusement encore à s'acquitter des devoirs nouveaux que lui imposait ce commandement. Il ne quittant jamais l'uniforme; a assistant à toutes les manœu-

vres, à tous les exercices; it multipliait les revues et les parades, au point de ne pas laisser un jour de repos à la brigade que l'empereur avait mise sous ses ordres; mais, en compensation, il n'épargnait pas les récompenses aux hommes qu'ilavait tenus sous les armes, pendan, des houres, par un froid de 15 degrés ou par une chaleur cameulaire.

Le grand-duc était craint du soldat, et pourtant les plus craintifs avaient confiance en sa justice et écoutait les griefs de chacun et il faisait droit à toute réclamation fondée, fût-ce celle d'un simple fantassin contre un général. Après la parade, celui qui avait une plainte à lui adresser sortait des range en lui faisant le salut mititaire; il s'approchait aussitôt, écoutoit la plainte et y avisait sor-le-champ. « C'est demain jour de parade! dissit un soldat qui avait été maltraité par son chef. Prions Diou seulement que le grand-duc ne soit pas trop mal disposé pour m'écouter et me faire rendre justice. »

Le grand-due ne se borna pas à étucier l'art militaire sur le terrain des manœuvres : i prenait au sérieux son emploi de général, et il voulut apprendre a strategie, comme il avait appris dés sa jeunesse la géométrie appliquée à la défense et à la toque des places fortes, ninsi que les mathématiques au point de vue de l'artillerie. Ce fut le général Journal, le plus habile stratégiste des temps modernes, qui lui donna des leçons, et ces leçons rencontrèrent l'esprit e plus apte et le mieux préparé à les recevoir.

Dans le portrait que le prince Kozloveky fit du grand-duc à cette époque, on remarque les lignes survantes . « Le grand-duc ne s'occupe pas seulement des détaits de la partie militaire, mais on le d't ingénieur distingué et, par conséquent, bon mathématicien. Il lit beaucoup, et tous ses alentours m'ont assuré qu'il possede au suprême degré cette force d'attention, qui, d'après les délinitions mémorab es de Montesquieu, n'est autre chose que la génie. Le grand-duc se borne jusqu'ici à être général, mais tout prouve qu'il sera aussi propre à être un homme d'État; et si ce prince terminait sa vie sans faire de grandes choses, c'est qu'il aurait manqué sa voca ion, car la nature semble l'y avoir destiné.

Ce n'était pas le rôle d'homme d'État que semblait envier le grand-duc, et il évitait autant que possible de s'occuper de politique, du moins ouvertement et hors des entre-tiens intimes de la vie privée. Il n'en pariait jamais aux ministres et aux hommes chargés des affaires publiques. Il ne lisait qu'un seuf journal, comme il le répétait souvent : le Journal des Débats; « non pas, ajoutait-il, que ce journal fût meilleur que les autres, qui d'ordinaire ne va ent nen, mais parce qu'il avait l'habitude de le lire dépuis son séjour à Paris en 4814. »

Chaque matin, si l'empereur était à Saint-Pétersbourg, il se rendait, ainsi que les généraux qui allaient à l'ordre, dans les saions du palais d'Hiver, et là il attendait, durant une heure ou deux, nu milieu d'une foule d'officiers et de hauts dignitaires, que l'empereur le fit appeler à son tour. Cette société d'habitués du palais impérial passait le temps à échanger des propos sans cesse intercompus, souvent malins et moqueurs.

Ces heures d'attente ne furent pas perdues pour le grandduc, car elles lui servirent à étudier le cœur humain et à connattre les hommes du gouvernement. Il parlait peu alors, mais il écontait, il observait beaucoup.

Il se hâtait ensuite de rentrer dans son palais et il y trouveit, en debors de ses travaux relatifs à l'art militaire, mille moyens d'employer son temps, lorsqu'il n'allait pas en promenade avec sa femme dans une petite voiture découverte qu'al condusait lui-même très habitement, toujours avec une rapidité qui aurait pu être dangereuse s'il avait eu le coup d'œit moins prompt et la main moins ferme.

Ses amusements ordinaires étaient ceux d'un simple partionher : il dessinait, il faisait de la musique, il l'sait des ouvrages de littérature, français ou anglais, dont sa bibbothèque était abondamment garme; il examinait, il rangeaît ses collections d'estampes, de caricatures et de cartes géographiques, il visitait son musée d'armes de tous les âges et de tous les pays; il ouvrait des lettres et il mettait à jour ses correspondances. Mais ce qui l'intéressait et l'occupait le plus, c'était toujours son adorable femme et son charmant enfant, auprès desquels il s'absorbait exclusivement dans les joies intimes de la famille.

Du reste, s'il voyant tous les jours et plusiours fois par jour son auguste mère et son frère Michel, il ne paraissait que le moins possible à la cour, et il ne sortait qu'avec une répugnance invincible de la vie privée, si calme, si douce, si uniforme, qu'it s'était faite dans son palais d'Anitchkoff.

- Faites-moi la grace, disait-il à la grande-duchesse Alexandra, si quelqu'un vous demande en quel endroit du monde se trouve le vrai bonheur, faites-moi la grâce d'envoyer ce quelqu'un-là au paradis d'Anitchline.

L'empereur Alexandre, pendant les dix dernières années de son règne, ne cessa pas un seul jour de travailler, avec une ardeur infatigable, à l'amélioration matérielle et morale de la Russie, il regretta souvent d'être détourné et distrait de cette œuvre civilisatrice, par les préoccupations permanentes que lui causait l'état politique de l'Europe, il aurait voulu que la paix générale fût établie partout sur des bases assez solides, pour qu'il n'eût pas autre chose à faire qu'à consacrer toutes ses pensées et toutes ses forces à son empire et à ses sujets.

• Quand la Providence, écrivait-il à son ancien précepteur le colonel Laharpe qui vivait retiré en Suisse, quand la Providence aura béni mes efforts et que la Russie aura atteint le degré de prospérité auquel je désire l'élever, mon premier soin sera de déposer le fardeau du pouvoir et de m'éloigner dans quelque coin de l'Europe où je pourrai jouir du bien qu'il m'aura été donné de faire à ma patrie. »

Ses vœux ne forent jamais réalisés, et il n'eut pas le bonheur d'achever la grande tâche qu'il s'était imposée, avant d'avoir acquis à ses propres yeux le droit de se reposer en descendant du trône.

Le grand-duc Nicolas, que son auguste frère destinait à



l'empire, n'eut pourtant aucune participation aux actes publics de ce beau règne où l'on voit briller exclusivement l'éclatante personnalité d'Alexandre.

L'empereur, qui consultait secrètement l'impératrice-mère dans les cus difficiles et graves, et qui communiquait tous ses projets au césarévitch Constantin, s'abstint presque constamment d'en référer à l'opinion de son frère Nicolas; i ne lui demanda jamais un avis, et quand il lui donnait des ordres ou des instructions, il n'attendant pas que le grand-due y ajoutât quelque observation personnelle

Le grand-due n'avait pas non plus la pensée de s'arroger un droit de critique ou même d'examen sur les décisions de l'antonté impériale; il obéissant sens hésitation et sans arnère-pensée. Il avait d'ailleurs, de même que Constantin, une confiance aveugle, un respect religieux, une soumission absolue, pour tout ce qui émanait de l'empereur, car c'était toujours, dans l'ordre de ses idées, l'inspiration divine qui dirigeait la conduite des souverains. Il considérait donc comme des enseignements et comme des exemples tous les actes de la vie politique d'Alexandre.

Telle était également la profonde vénération du peuple russe pour son magnanime empereur, qui lui semblait être un véritable en voyé de Dieu, un agent direct et prédesuné de la Providence.

Alexandre, maigré l'espèce de sainte auréoie qui l'environnait, et quoique chef temporel et suprême de l'Église grecque orthodoxe, s'abstint toujours néanmoins de faire intervenir la puissance impériale dans le domaine de la religion de l'État; il se soumit humblement à toutes les pratiques du culte de ses ancêtres, et il ne voulut paraître, au milieu de ses sujets, que comme le plus fidé e observateur de la discipline ecclésiastique.



On aurait pu craindre que, par un souvenir d'attachement aux doctrines philosophiques de son éducation première, il s'attacheralt à introduire des réformes dans l'organisation de l'Ég ise russe. « Nos prêtres ne sont que des prêtres! disait-il un jour à l'ambassadeur de France, qui lui avait exprimé le regret de voir les jésuites expulsés da la Russie : ils aident le gouvernement, au lieu de l'entraver, de le gêner et do le compromettre. Le ne sortent pas du sanctuaire pour faire irruption dans la politique ; aussi, je les couvre de ma protection, selon le précepte de l'Évangile qui me les a recommandés en ces termes : Paix aux hommes de bonne volonté. »

Ces paroles expliquent l'expulsion des jésu tes en 1816 et l'invincible résistance de l'empereur à toutes les démarches qui furent tentées auprès de lai pour le faire revenir à des sentiments plus bienveillants envers la Société de Jésus.

« Je ne veux pas, écrivit-il à une grande dame française qui avait osé plaider la cause des banns, je ne veux pas avoir dans mes États et surtout en Pologne une armée ennemie, admirablement disciplinée, dont le chef est à Rome et qui reçoit un mot d'ordre politique caché dans une buile du pape. •

Malgré cet acte de rigueur, que justifiaient pout-être des menées souterraines et des prétentions dangereuses, l'empereur donna des preuves éclatantes de sa tolérance en matière religieuse. Au moment même ou il repropart les jesuites, il appelant à Saint-Pétersbourg les dominicains de Lithuanie, pour desserv r l'egl sa catholique et pour élever les enfants de leurs corel gionnaires.

Il affectant de ne faire aucune distinction légale entre les différentes communions chrétiennes, bien qu'il ne manquât



jamais de proclamer que la religion grecque orthodoxe était seule la religion de l'État. Il n'aimait pas les juifs, mais il ne les persécuta point, et il promulgua en 1819 une ordonnance qui assurait des conditions très avantageuses à ceux qui embrasseraient le christianisme sans distinction d'Église. En 1816, il faisait présent de 15,000 roubles à la Société Biblique russe, en lui donnant, pour s'établir à Saint-Pétersbourg, un beau bâtiment, situé près du jardin d'Été. En 1817, il plaçait sous sa sauvegarde la secte des Doukhobortsi, qui s'était séparée du giron de l'Église russe et qui avait beaucoup de prosélytes dans le cercle de Melitopol en Tauride.

Un gouvernement équitable, du-il dans un resent au gouverneur militaire de Kherson, ne procède, dans aucun cas et contre qui que ce soit, par des mesures de violences. L'Église orthodoxe, si elle désire ramener dans son sein ces frères égarés, peut-elle approuver une persécution qui contraste d'une manière étrange avec l'esprit de son chef, le Christ sauveur du monde? »

Cependant, l'année suivante, il imposa un frein au zèle irréfléchi des ministres luthériens et calvinistes qui abusaient de la liberté de conscience que le gouvernement leur avait laissée : dans l'ordonnance du 20 juillet 1818, qui autorisa l'établissement du Consistoire général évaugélique, l'empereur fit entendre qu'il ne voulait pas de querelles religienses dans son empire.

« Les deux communions évangéliques, est-il dit dans ce document mémorable, ne sont protégées et défendues dans le libre exercice de leur culte, qu'à la condition de rester fideles à leurs symboles et confessions, par lesquels elles reconnaissent la sainte Écriture comme la parole de Dieu. L'empereur croît remplir un devoir sacré, en prenant des

mesures pour mettre ces Églises à l'abri des innovations dangersuses et contraires aux principes du chris ianisme. »

Cet esprit de tolérance et de justice, qu'en reconnait dans toutes les décisions de l'empereur relatives à des questions religieuses, avait inspiré au grand duc Nicolas d'autent plus d'étonnement et de respect, qu'il ne se sentait peut-être pas capable de la même modération et qu'il ne partageait point les entraînements mystiques de son auguste frère.

Il oôt sans donte, en su vant son instruct naturel, marché dans une voie diamétralement opposée à celle que lui montrait l'empereur, si, par degrés, ses idées, ses opinions, ses tendances et ses dispositions ne se fussent modifiées insensiblement de mamère à recevoir, sous certams aspects, l'emprente de cette belle âme et de ce noble génie.

Ainsi, le grand-duc, tout convaincu qu'il pût être de la nécessité du pouvoir absolu des souvers ns et même en attribuant un principe divin à ce pouvoir, avait appris des leçons de l'empereur, que l'état social de la Russien était plus en rapport avec celui des autres peuples de l'Europe et que le sort des paysans surtout exigent une prompte réforme. Cette énorme question politique avait été soulevée plus d'une fois en présence du grand-duc Nicolas, qui l'avait étudiée dans plusieurs entretiens avec l'illustre historien Karamzine.

Dieu fasse, dit-il, que mon auguste bienfa teur règne assez longtemps pour entreprendre une réforme devant laquelle l'impératrice Catherine a reculé! Il y a tout un abime entre le principe posé et les conséquences qu'on doit en tirer Qui sait si cet abime n'est pas rempli de révolutions!

Alexandre, en effet, n'osa pas aborder de front ce menaçant problème à résondre. Dès son avénement au trône, it avait, en diverses circonstances, ha itement condomné l'esclavage comme contraire aux lois divines et humaines, et le



bruit s'était répandu, parmi les basses classes, que l'affranchassement des serfs serait bientôt un fait accompli. Alexandre trouva chez ses ministres une force d'inertie qui l'empêcha d'exécuter d'une manière générale un projet qu'il ajournant sans y renoncer.

— Il faut, disart-il, que les peuples s'accoutument graduellement à l'usage de la liberté, comme Midradate finit par s'accoutumer au poison et ne redouta plus rieu des emporsonneurs.

Les serfs de l'Esthonie furent affranchis, avec le concours de la noblesse, par l'uxose du 16 mii 1816, ceux de la Courlande, par l'ukase du 25 août 1817; et, quand, le 5 mars 1819, les députés de la noblesse hyonienne viorent demander à l'empereur la permission d'abolir le servage dans leur province, Alexandre leur répondit avec émotion :

— Je suis bien also de voir que la noblesse de Livonie a rempli mon attente. Yous avez donné un exemple qui mérite d'être imité. Yous avez agi dans l'esprit de notre siècle, et vous avez sents que les principes libéraux seuls peuvent fonder le bonheur des peuples.

Alexandre était trop sincerement dévoué à ces principes pour ne pas comprendre que les peuples doivent receyoir les bienfaits de l'instruction avant ceux de la liberté il se préoccupa donc sans cesse de favoriser l'enseignement public pour toutes les classes de la société; pendant tout son règne, il ne cessa de multiplier les écoles, les maisons d'éducation.

Il avait fait établir, à titre d'essar, pour l'état-major de sa garde, un coura d'enseignement mutuel, suivant la méthode adoptée en France. Au mois de juillet 1819, il visita le nouvel institut et voulut se rendre compte lui-même des resultats obtenus par une méthode qu'on n'avait pas encore



OI I UNIVERSIT H F F expérimentée en Russie : il interrogea les élèves et il assisto ensuite à leurs exercices; il vit des soldats, qui savaient lire, écrire et compter, et qui, six mois apparavant, ne connaissaient pas l'alphabet. Enchanté de ces épreuves, il ordonna que des écoles du même genre fussent établies dans tous les régiments, et que les bas-officiers et soldats, sortant de l'école normale de l'état-major de la garde, exerçassent dans ces écoles les fonctions de maîtres et de professeurs. Grâce à cette admirable institution, il n'y eut bientôt plus dans l'armée un soidat qui ne possédât les premières notions de la lecture, de l'arithmétique et de l'écriture.

Alexandre no se borna pas à propager l'instruction primaire; il avait à cœur d'élever le niveau des études, afin que la jeune noblesse conservât la supériorité que lui donnaît sa naissance : il organisa les six universités de Moscou, de Wilne, d'Abo, de Saint-Pétersbourg, de Kharkow et de Kasan; il dota magnifiquement l'institut pédagogique, fondé par le comte de Novvossiltzoff pour former des professeurs et des instituteurs; il créa, dans son propre palais, sur le modèle de l'École polytechnique de France, le Lycée impérial de Tzarskoé-Sélo, destiné à préparer des candidats dis ingués, non-seulement pour les hautes écoles militaires, mais encore pour les administrations publiques.

Alexandre s'intéressait partieu tèrement à cette création, qui réussit au gré de ses espérances, et, toutes les fois qu'il se rendait au château de Tzarskoó-Sélo, i visitai, son Lycée ou n'étaient admis que des fils de familles nobles.

— Mes amis, leur disait-i dans une de ces visites, vous êtes tous nobles et vous avez de beaux noms; muis rappelezvous que la noblesse, pour un jeune homme, ne doit être que l'émulation de ne pas dégénérer et de se maintenir au rang de ses parents.

Google

Il leur adressait, avec une sollicitude paternelle, des conseils et des encouragements.

Le Lycée brûla au mois de mai 1821, et la moitié du château impérial fut détruite par cet incendie : les élèves, groupés autour de leur directeur, contemplaient evec tristesse la flamme qui dévorait à la fois la splendide demeure du monarque et le studieux assie de leur jeunesse.

— Enfants, lear dit l'empereur qui avait durgé en personne les secours et qui s'étant trouvé au plus fort de l'incendie, apprenez par là combien la force humaine est peu de chose; je suis e souverain d'un grand empire et je ne puis rien contre la force des éléments; je dois donc m'humilier et me résigner.

Puis, indiquant de la main la chapelle qui étant en flammes :

— Voyez dit-il en poussant un soupir : j'aurais consenti volontiers à lausser brûler tout le château, su l'on avait pu sauver seulement cette église où mes ancêtres out tant prié.

Alexandre n'épargna rien, comme il le répéta plus d'une fois, pour faire des bommes, car il se plaignait de l'insouciance de la noblesse russe, qui fournissait volontiers des officiers aux armées, mais qui se tenait autant que possible en dehors de tous les services administratifs de l'État et qui avait plus tôt fait de se ruiner en folles prodiga ités que d'améhorer les revenus de ses domaines territoriaux.

Voulant donc faire prospéser, dans toute l'étendue de l'Empire, l'agriculture et l'industrie, l'empereur, par son ukase du 6 octobre 1817, offrit des avantages énormes aux étrangers qui voudraient s'établir en Russie pour hâter la colonisation et le défrichement des steppes incultes. Il favorisa dans le même but l'exploitation des mines de toute



espèce, qui sont la principale richesse du pays. Il accorda aussi, par son ukase du 9 janvier 1819, à tous les paysans de l'Empire le droit d'établir des fabriques et des manufactures, droit réservé jusqu'alors à la noblesse et aux négociants des deux premières classes.

Il eut toujours à cœur de protéger le commerce, qui s'était considérablement étendu en proportion de l'agrandissement territorial de la Russie depuis un demi-siècle; il encouragezit le développement de la marine marchande sur toutes les mers ; il creant des ports francs à côté des ports militaires; il favorisait toutefois, par les tarifs de douane, l'exportation aux dépens de l'importation ; il attachait une sérieuse importance aux progrès de la navigation intérieure : aussi, ordonnait-i, des travaux continuels pour améliorer le cours des fleuves et multiplier les canaux ; il accordait des priviléges et des immunités aux commerçants indigenes ou étrangers, qu'il exemptait du service militaire : il fondait, de toutes parts, des institutions de crédit, des banques de commerce et des caisses d'amortissement; il donnait lui-même l'exemple de l'économie, en surveillant et en rédu sant les dépenses de la maison impéria e.

En même temps, il se montrait jaloux de voir fleurir dans ses États les sciences, les arts et les lettres L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg ne restait pas en arrière des autres grands corps académiques de l'Europe; ses membres, encouragés par les bienfa ts de l'empereur, aspiraient à se distinguer par des travaux remarquables dans les sciences mathématiques, expérimentales et historiques. Des sociétés savantes et littéraires se formaient de tous côtés sous la protection d'Alexandre P' et des deux impératrices.

La phipart des artistes qui avaient acquis de la réputation en Russie n'étaient pas Russes, il est vrai, mais on pouvait déjà prévoir qu'un art national sortirait de cette période d'étude et d'imitation; la Russie avait des lors un grand peintre, Brulow. Quant aux lettres, l'empereur les aimait avec passion, et son goût personnel était devenu e goût général. À la cour, en effet, tout le monde lisait des vers; beaucoup de personnages éminents ne dédaignaient pas d'en faire, comme à l'époque de Catherine II.

Ce fut par la poésie que la littérature russe essaya ses forces et obtint ses premiers succès : le regard de l'empereur, suivant l'expression d'un écrivain, avait couvé tous ces eunes aiglons qui s'envoluent vers la glorre; un d'eux, poète ingénieux et naïf, le fabuliste Kriloff, mérita d'être comparé à l'immortel La Fontaine.

Il n'y avait peut-être alors en Russie qu'en seul homme qui ne lisait pas de vers, c'était le grand-duc Nicolas. En revanche, il n'a vait pas moins de sympethie que son auguste frère pour les autres formes de la littérature, surtout pour celle du théâtre. On peut même lui attribuer en partie les progrès rapides de ce genre ittéraire, qui créa un théâtre national, plein d'originalité, de verve comque et de charmente fantaise. C'était toujours la littérature française qui servait de type et de modele aux littérature française qui servait de type et de modele aux littérateurs russes; ma s ces littérateurs, en apprenant à manier leur magnifique langue, pour la jeter en quelque sorte dans un moule étranger, conservaient le caractère de leur esprit sercastique, rêveur et idéaliste à la fois.

Souvent, l'empereur, qui savait l'indifférence de son frère N.colas pour la poésie en général, lui demandait, en plaisantant, s'il avait lu quelque nouvel ouvrage en vers

— Rappelle-toi, lui dit-i un jour, que la poésie, dans une nation, remplit à peu près le même rôle que la musique en tête d'un régiment : elle exalte les .dées généreuses, elle



échausse les cœurs, elle parte à l'âme, au milieu des plus tristes nécessités de la vie matérielle

Cette réflexion si juste et si frappante s'était gravée dans la mémoire du grand-duc, qui la citait toutes les fois qu'il pouvait le faire à propos.

Plus tard, en effet, il se réconct la naturellement avec la poésie en fisant les beaux poèmes de Pouchkine, ma sit en tira cette observation peu consolante, que les poétes se nouvrissent d'utopies et sont souvent des esprits malfaisants et des hommes dangereux pour la société

Alexandre eut été de l'avis de son frère, s'il n'avail pas couvert de sa protection phissieurs poétes imprudents dont la muse avait arboré le drapeau républicain. I évita de répondre d'une manière calégorique à la rude sortie que le grand-duc Nicolas avait faite contre les poétes, et il se lança dans une digression élogieuse sur l'admirable histoire de Russie, que Karamzine avait entreprise par ses ordres et qui parut avec éclat en 1818.

- Sire, une pareille histoire suffirait pour bonorer un règne, dit le grand-duc; c'est Karamzine qui l'a écrite, mais c'est Votre Majesté qui la lui à commandée.
- L'histoire est faite surtout pour les hommes de guerre et pour les hommes d'État, réplique l'empereur qui venat d'être vivement impressionné par la lecture d'un poèmo d'Alexandre Pouchkine. Avez-vous lu Romienet Lioudmile? C'est très intéressant; l'outeur est un mauvais sujet de beaucoup d'esprit, attaché au Collège des affaires étrangères... Le goût des belles lettres, ajouta-t-il tristement, est un des plus grands bienfa ts que puisse recevoir la Russie, car le monde réel de notre pays agit d'une manière si déplorable sur le caractère, qu'il faut absolument l'en garantir per les charmes mogiques de l'imagination.





Ces paroles remarquables, que le grand-duc Nicolas avait retenues et qu'il répéta textuellement dans un entretien intime, se retrouverent depuis dans un journal où le prince Kozlowsky les avait consignées sans en faire honneur à l'empereur Alexandre.

An reste, l'empereur n'avait pas tardé sans doute à se repentir de son excessive indulgerce pour les poêtes et les gens de lettres, car bientôt it les trouva plus ou moins compromis dans des associations politiques qui se formaient de toutes parts sous différents noms et différents prétextes; it se vit donc obligé, au mois de septembre 1819, malgré la répugnance qu'il éprouvait à sévir contre la presse, de soumettre à la censure du gouvernement tous les journaux et écrits périodiques ; plus tard, il fallut appliquer à tous les ouvrages l'examen préalable de la censure, qui devensit plus sévère et plus inquisitoriale, à mesure que l'épidémie des sociétés secrètes se propagent davantage en Russie et en Pologne.

Alexandre s'attristait profondément de l'effrayanté exténsion de ces sociétés secrètes qui enveloppaient l'Europe, excepté l'Angleterre, dans un réseau de conspirations permanentes contre les gouvernements. Il n'ignorait pas que la France était le foyer de ce vaste incendie politique qui couvait sous tous les trônes et qui devaltéclater, en les dévorant à la fois; mais il un croyait pas avoir à redouter pour lui-même le danger dont ses alliés étaient menacés. Il pouvait craindre à peine que la propagande révolutionnaire pénétrat en Pologne, où il en aurait eu aisément raison, mais la Russie lui semblait être pour longtemps à l'abri des sourdes manœuvres de l'anarchie.

Aussi, l'empereur, dans son discours prononcé à la fermeture de la diète de Pologne (mai 1818 , avait-il adressé aux Polonais quelques conseils empreints d'un admirable sentiment de hienveillance et de religion : « Persuadez-vous, leur disait-il, que vos institutions ne peuvent prospérer qu'autant que vous les placerez sous la sauvegarde des principes puisés à la source de la morale chrétienne; qu'autant qu'on trouvera dans votre vie publique et privée l'application de ces divins principes. »

Et pourtant l'empereur n'ignorait pas que déjà les étudiants de l'université de Varsovie s'affiliaient aux sociétés secrètes des universités allemandés.

Le grand-duc Constantin, qui peut-être ignorait le véritable état des choses, et qui dans tous les cus se faisait illusion sur les progrès du carbonarisme en Pologne, s'était porté caution de la tranquilité de ce royaume et déclarait à l'empereur que les provinces polonaises étaient aussi fidèles à son gouvernement que les provinces russes. Alexandre se croyait donc à peu près désintéressé dans la question des sociétés secrètes, que tous les souverains de l'Europe avaient mise sur le tapis.

Au Congrès d'Aix-la-Chapelle devait être traitée cette grave et immense question, qui se rattachait au pacte de la Sainte-Alliance (septembre 1818).

Le but avoué de ce Congrès était le règlement définit f de l'indemnité de guerre que la France aurait à payer aux puissances affiées, par suite des événements de 1814. Le roi Louis XVIII demandant, en outre, que l'occupation de son royaume par les troupes étrangères ne se protongât pas plus longlemps. Alexandre se fit l'avocat de la France; il rédigea lui-même un mémoire for, étendu, dans lequel il s'attachait à démontrer que l'occupation militaire pouvait cesser sans inconvénient, et que Louis XVIII, offrant de faire partie de la Sainte-Alhance, avait droit d'obtenir une

importante réduction dans l'indemnité qu'il restait devoir encore à ses altres. L'indemnité fut réduite à 320 millions; l'évacuation du territoire français fut admise.

Ce n'était pas là le principal objet du Congrès; il s'agissait de prendre des mesures de conserva ion réciproque entre les souverains qui avaient signé le pacto de la Sainte-Alliance, En Italie, en Espagne, en Portugal, en France, en Prusse, on pouvait prévoir que la Révolution s'attaquerait aux gouvernements, non plus par des injures et des menaces, non plus par des journaux et des écrits incendiaires, mais par des actes de révolte et d'insurrection. L'empereur de Russie n'hésita pas à déclarer qu'il était déterminé à étouser la Révolution en quelque pays qu'elle osât se montrer. L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse n'étaient pas moins disposés à donner pleme exécution aux engagements mutuels du traité du 26 septembre 1845.

Le prince de Metternich, chef du cabinet autrichien, et qui depuis e Congrès d'Aix-la-Chapelle prit une si grande autorité dans l'action de la politique européenne, conse lla aux souverains de ne pas s'en remettre, en présence de tant d'éventualités redoutables, à l'intervention leute et indécise de leurs agents diplomatiques. Il n'eut pas de peine à leur persuader qu'ils devaient se réserver de régler eux-mêmes, personnellement et secrètement, les grandes questions d'intérêt public qui ne manqueraient pas de se produire chaque année.

Pour faire l'essai de ce nouveau système de politique générale, l'empereur de Russie et le roi de Prusse allèrent ensemble à Paris octobre 1818) s'aboucher directement avec Louis XVIII et obtenir son adhésion au traité de la Sainte-Altience. Louis XVIII ne le signe pas, mais s'enga-

ges de perole à y prêter la main, dés qu'il en serant requis par ses alliés; du reste, tout en approuvant le principe et le but de feur pacte mutuel, il crut pouvoir les assurer que la France, malgré les agitations des partis, ne sortirait pas de la ligne constitutionnelle et que son gouvernement résisterant aux attaques latentes des sociétés secrètes, de même, dit-il, qu'un homme robuste s'accoutume à vivro avec cinq ou six maladies chroniques.

Dans ce voyage, où Alexandre garda un demi-incognito, il cut occasion de mieux apprécier le caractère et les qualites personnelles du roi et de la famille royale; il revint de quelques préventions à leur égard, et il reconnut que Louis XVIII avant une forte tête et un esprit supérieur; il fut charmé de son entretien fin et caustique. Il admira aussi, chez Monsieur, frère du roi, le dernier type, pour ainsi dire, de l'ancienne courtoisie française; mais il admira surtout, comme il se plut à se le rappeter souvent, la grâce aimable et spirituelle dont la jeune duchesse de Berri était le plus sé duisant modèle.

— Ils sont tous bons, disait-i, plus tard en purlant des princes et princesses de la famille royalé : la bonté me paralt être dans le sang des Bourbons. Quant à Madame la duchesse de Berri, c'i st un grand cœur.

Il ne se retrouva pas suns plansir avec le duc d'Orléans, qui était devenu le chef du parti libéral modéré en France et qui se voyant ainsi entouré de tous les hommes distingués que l'opposition complait dans ses rangs, députés, publicistes, écrivains.

Que veulent donc les Français ? dit l'empereur au duc d'Orléans Tout semble se réunir pour les rendre heureux. Le ciel teur a accordé un beau pays, un climat favorable à toutes les productions; ils jouissent d'autant de liberté qu'il



est possible raisonnablement d'en avour; ch bien ¹ ils ne sont pas encore contents.

Le duc d'Orléans essaya de démontrer à l'empereur que la si uation politique ne présentait aucun danger et que l'opposition, dans un gouvernement constitutionnel, remplissait un rôte utile et patriotique, en éclairant le pouvoir et en l'empéchant de se perdre il ajouta que les plus sincères amis de l'ordre légal figuraient parmi les libéraux.

— Oh! croyez-moi, interrompit l'empereur qui était bien informé de l'état des esprits en France, c'est un beau nom qu'ils se donnent, une espèce de manteau dont ils cou vrent leurs desseins audacieux; il n'y a rien de moins libéral, dans l'acception de ce mot, que tout ce qui compose le parti démagogique en France.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse rejoignirent l'empereur d'Autriche, et, avant de se séparer, ils convinrent ensemble, suivant l'idée du prince de Metternich, qu'ils
se réunire ent tous les ans dans un congrès, jusqu'è ce que
la situation politique de l'Europe ne leur inspirât plus de si
graves inquiétudes. Alexandre rédiges, dit-on, de sa propre
main, une déclaration que signèrent à Aix-la-Chapelle (15
novembre 1818 : les ministres plénipotentiaires de toutes
les puissances alliées, et qui exposait clairement en ces termes le système de la Sainte-Aliance :

« L'union intime établic entre les monarques, associés à ce système par leurs principes, non moins que par les intérêts de teurs peuples, offre à l'Europe le gage le plus assuré de la tranquillité future. L'objet de cette union est aussi simple que grand et salutaire. Elle ne tend à aucune nouvelle combinaison politique, à aucun changement dans les rapporte sanctionnés par les traités existants. Calme et constante dans son action, elle n'a pour but que le maintien de la paix et



la garantie des transactions qui l'ont foulée et consolidée. Les souverains, en formant cette union auguste, ont regardé, comme sa hase fondamentale, leur invariable résolution de ne jamais s'écarter, ni entre eux, ni dans leurs relations avec d'autres États, de l'observation la plus stricte des principes du droit des gens, principes qui, dans leur application à un état de paix permanent, peuvent seuls garantir efficacement l'indépendance de chaque gouvernement et la stabilité de l'association générale. »

Ce document, corollaire remarquable du traité du 26 septembre 1815, se terminait par des considérations religiouses et mystiques, dont le comte de Nesselrode avait atténué ainsi l'expression : « C'est dans ces sentiments que les souverains out consommé l'ouvrage auquel ils étaient appelés, lls ne cesseront de l'affermir et de le perfectionner. Ils reconnaissent solennellement que leurs devoirs envers Dieu et envers les peuples qu'ils gouvernent, leur prescrivent de donner au monde autant qu'il est en eux l'exemple de la justice, de la concorde et de la modération : heureux de pouvoir consacrer désormais tous leurs efforts à protéger les arts de la paix, à accroître la prospérité intérieure de leurs États et à réveiller cès senuments de religion et de morale, dont le maiheur des temps n'a que trop affaibli l'empire »

Le Congrès d'Aix-la-Chapelle, dans lequet la Sainte-Alhance avest, pour a nei dire, consulté ses forces et préparé ses armes, ent pour résultat un temps d'arrêt, sinon d'apaisement, dans le travail révolutionnaire des sociétés secrétes.

L'empereur de Russie revint dans ses États, avec l'espoir de ne les pas quitier l'année survante et de eur consacrer tous ses moments, si l'Europe pouvait rester calme et soumise. Il épronvoit une douce satisfaction à se reposer, au milieu de la famille impériale, des pénibles émotions de la politique; mais la famille impériale fit une perte bien dou-loureuse et bien imprévue, qui fut plus sensible à l'empereur qu'à personne : sa bien-aimée sœur Catherine, reine de Wurtemberg, mourut à l'âge de trente aus et demi (9 janvier 1819). Alexandre eut tant de chagrin de la mort de cette sœur, pour laquelle il avait toujours eu une lendre prédilection, qu'il resta longtemps sous le coup de ce fatal événement et qu'il ne s'en consols jamais.

Dès lors, il sembla prendre la vie en degoût; il témoigne, en différentes circonstances, qu'il s'abandonnait aveuglément à la fatalité et qu'il jugeait inutile de s'astreindre à la moindre règle de prudence dans l'intérêt de la conservation de ses jours. Ainsi, durant le long et aventureux voyage qu'il entreprit (août et octobre 1859, pour distraire sa douleur, dans les provinces septentrionales de son empire, il s'exposa volontairement aux périls les plus imminents et ne montra que de l'indifférence après y avoir échappé comme par miracle

En l'inlande, il s'embarqua sur le lac d'Uléo, à l'instant même où s'élevait un vent violent, qui annonçait une terrible tempête : la chaloupe qui le portait faillit vingt fois être engloutie. Ensuite, il ne craigant pas de s'engager, à pied, par une mit noire, dans un sentier étroit, bordé de forêls impénétrables et de marais profonds : il était perdu sans ressources, s'il se fût égaré dans les ténèbres ; il rencontra par bonheur une hutte de pêcheur, où il attendit le jour. Quand, à son retour dans sa capitale, le grand-due Nicolas se permit de lui adresser de respectueux reproches sur le peu de soins qu'il avait de sa precieuse vie :

 Tant que mon existence, drt-il tristement, sera nécessaire à la Russie, j'ai la conviction que la Providence d vine

Google

veillers sur e le et se chargers de la conserver. N'ai-je pas d'ailleurs deux saintes qui prient pour moi, la pauvre reine Louise de Prusse et ma bien-aimée sœur Catherine?

L'empereur, absorbé par son chagrin, refusa de prendre part à un nouveau congrès que ses alliés le roi de Prisse et l'empereur d'Autriche lui avaient fait proposer. Ce Congrès de Carlsbad ne devanta'occuper que de l'Allemagne, où les sociétés secrètes venaient de renouveler, par le meurtre de Kotzebue, les horribles traditions des tribunaux wehmiques du moyen âge, Alexandre fit répondre au prince de Metternich, qui avait demandé la réunion des souversurs, qu'une simple réunion des ministres plénipotentaires suffirait pour aviser à quelques mesures de répression partialle et immédiate.

Mais, l'année suivante, aux symptômes alarmants succédérent, par toute l'Europe, des actes éclatants de violence et d'anarchie. L'assassinat du duc de Berri en France (13 février 1820) fut en quelque sorte le signal de l'éruption révolutionnaire. Les troubles et les émeutes, qui se répétaient sans cesse, en vertu d'un mot d'ordre mystérioux, à Paris et dans les principales villes du roy aume, p'aboutirent pas à un soulevement général; mais, en Espagne (8 mars 1820) et à Naples (5 juillets, le carbonarisme, au moyen d'une insurrection militaire, avait déjà réussi à renversor deux gouvernements et l'on pouvait sentir trembler le sol de l'Europe miné et contre-mine par les sociétés secrètes. L'empereur de Russie, chef de la Sainte-Alliance, jugca, le premier, qu'il étoit temps de mettre a exécution les promesses de ce grand pacte fundamental. Il invita donc le roi de Prusse et l'empéreur d'Autriche à tenir un congres, auquel tous leurs alliés enverraient des plémipotentiaires. Le congrès devait avoir lieu à Troppau, dans le mois d'octobre 1820.

Avan de s'y rendre, Alexandre alla, pour la seconde



fois, ouvrir lui-même la dié e de Pologne, et prononça un discours dans lequel il faisait allusion aux mouvements révolutionnaires qui avaient compromis le repos de l'Europe.

« Représentants du royaume de Pologue, dit-il, montrez à votre patrie, que, forte de votre expérience, de vos principes, de vos sentiments, vous savez conserver, sous les auspices de vos lois, une initépendance franquille et une liberté pure ; montrez à vos contemporains, que cette liberté est amie de l'ordre et de ses bienfaits, et que vous eu recueillez les avantages, parce que vous avez su, et que vous saurez toujours résister aux suggestions de la malveillance et aux dangers de l'exemple. Ailleurs, l'usage et l'abus ont été placés sur la même ligne ; ailleurs, en excitant le besoin factice d'une servile imitation, le génie du mal s'essaye à reprendre son funeste empire, et déjà il plane sur une partie de l'Europe, déjà il y accumule les forfaits et les catastrophes. Au milieu de ces calamités, mon système de gouvernement sera inviolable ; j'en ai puisé les principes dans le sentiment intime de mes devous. 💌

Malgré ses sages avertissements, la session de la diète fut très orageuse, et il y eut comme un écho de l'esprit de discorde qui grondait sans cesse dans les séances de la Chambre des députés de France. L'agitation se répandit jusque dans les rues de Varsov e, où l'on entendit pour la première fois des cris séditieux. L'ordre fut pourtant maintenu et le grand-duc Constantin écrivit à son auguste frère que, parmi les individus acrétés en flagrant délit d'excitat on à la révo te, on avait trouvé des Allemands et pas un seul Polonais.

Alexandre était arrivé au Congrès de Troppau et avait approuvé hautement toutes les mesures d'intervention armée que proposait le prince de Metternich pour le rétablisse-

ment immédiat de l'ordre, en Italie, en Espagne et en Portugal. Il se croyait encore tout à fait hors de cause dans ces questions de salut commun et de sûreté générale, que tous les souverans étaient intéressés à résoudre, et il disait avec confiance au roi de Prusse que la Révolution s'arrêterait toujours aux frontières de la Russie, comme la peste devant un cordon sanitaire.

Tout à coup il apprit que des actes d'insubordination s'étaient produits dans le régiment de Semonowsky, à Saint-Pétersbourg, et que plusieurs jeunes officiers de ce régiment, sous prétexte de réclamer la destitution de leurs chefs supéneurs, avaient proféré des cris seditieux contre son gouvernement, en disant que le peuple russe voulait avoir aussi une Constitution (29 octobre). L'empereur, étonné et indigné à la fois de ces manifestations démocratiques, affecta de n'en pas pressentir les conséquences et se contenta de faire répartir, en qualité de simples soldats, dans tous les régiments de l'armée, ces officiers mutins qui avaient agi certainement sous l'inspiration d'un agitateur inconnu et d'après un mot d'ordre insurrectionnel. Il comprit, dès ce moment, que son empire n'était déjà plus à l'abri des influences et des complots de la propagande révolutionnaire.

Ce fut à l'occasion de cette révolte, promptement et sévèrement réprimée, qu'il adresse, de Troppau, à toute 'armée russe, un ordre du jour, daté du 14 novembre, dans lequel il évoquait, en ces termes, les rieil es traditions de l'honneur et de la discipline militaires:

L'armée russe s'est non-sculement acquis une gloire immortelle au champ de l'honneur, mais elle a été encore, depuis les premiers temps de sa formation, un modèle constant de fidélité, d'exactitude à accomplir son serment, et d'obéissance à ses chefs. C'est uniquement sur cette soumission que sont fondés l'ordre et la discipline militaire, sans lesquels l'armée perd toute sa dignité. Elle sait que toutes les mesures légales sont prises pour faire parvenir les justes plaintes des subordonnés à leurs supérieurs. C'est à cette fin qu'ont été établies les revues que doivent passer quatre fois par an les chefs des brigades, des divisions et des corps d'armée, et c'est même pendant ces revues que la oi fait un devoir à tous de signaler ouvertement les griefs.

a Les régiments qui forment ce le armée distinguée apprendront avec une juste indignation la nouvelle des scènes qui out en lieu au régiment de la garde Semenowsky; ils sentiront que les militaires qui composent ce régiment se sont rendus indignes d'y rester plus longtemps et de porter l'uniforme d'un régiment qui, fondé par Pierre le Grand lui-même, a eu le privilége inappréciable de l'accompagner dans ses mémorables campagnes, et qui s'est également couvert de gloire dans la dermere guerre, particulièrement à Culm.

« Rien ne doit déshonorer de se beaux souvenirs. L'armée russe compte dans ses rangs assez de braves dignes d'être incorporés au régiment de Semenowsky. La sainteté des lois, l'honneur de l'armée russe, exigent que la composition actuelle du régiment qui a tenu une conduite aussi insubordonnée et aussi compable, soit dissoute!

Le dénoûment du Congrès de Troppau, fut la publication d'un nouveau manifeste de la Sainte-Albance (8 décembre 1820) : « Les puissances, était-il dit dans ce manifeste, ne désirent que de conserver et maintenir la paix, de délivrer l'Europe du fleau des révolutions, et de détourner ou d'abréger les maux qui naissent de la violation de tous les principes de l'ordre et de la morale. »

Le Congres avait été transféré à Laybach janvier 1821),

Google

et les trois souverains, qui paraissaient décides à y rester réunis jusqu'à ce que leurs armées eussent en raison de la Révolution en Europe, n'apprirent pas sons surprise et sans inquiétude que le Piémont venait de voir aussi son gouvernement monarchique renversé par une insurrection militaire.

- La répression s'est déjà trop fait attendre, dit le prince de Metternich à l'empereur de Russie; nous aurons maintenant une révolution nouvelle tous les jours...
- Il faut réprimer ! s'écris l'empereur Alexandre, en soriant de son calme habituel. Out, j'y suis fermement résolu, hâtous-nous d'étouffer partout la Révolution, et que le sang qui va couler retombe sur la tête des perturbateurs de la paix du monde.

Cependant la Sam.e-Alhance n'avait pas encore passé des paroles aux faits : des corps d'armée russes, prussiens et autrichiens s'étaient mis en mouvement sur les frontières de l'Antriche, de la Prusse et de la Russie, mais Louis XVIII, qui avait à faire face à la plus redoutable conspiration organisée par les aociétés secrètes dans tous les départements du royaume aussi bien qu'à Pans, suppliait ses alliés de retarder le plus longtemps possible l'action répressive de la Sainte-Alliance, sous peine de provoquer en France une épouvantable explosion.

Le bruit courant, dans les campagnes, que le glorieux prisonner de Samte-Héiène avant été délivré par ses partisans, au moyen d'un bateau sous-marin, sur lequel i s'était embarqué pour revenir en Europe. Déjà le peuple s'attenduit à le voir reparaître à la tête de sa vieille garde et sous les plis du drapeau tricolore.

Lea souverains, assemblés à Laybach, savaient à quoi s'en tenir sur la valeur de ces rumeurs populaires : l'Angleterre n'avait pas lâché sa prote ; l'empereur Napo-éon se



mourait de chagrin et de consomption à deux mille lieues de la France! Il fallant pourtant en finir avec ces révolutions permanentes qui appelaient aux armes les peuples contre les rois. L'armée autrichienne n'eut qu'à se montrer, pour faire disparaître, à Naples et en Piémont, république et républicains.

Alexandre se trouvait encore à Laybach, quand la nouvelle de l'insurrection des Grecs lui parvint avec une lettre du prince Ypsilanti, fils d'un ancien hospodar de la Moldavie et général-major au service de la Russie : Ypsilanti le conjurait de accourir ses coreligionnaires et de les arracher à l'oppression des Turcs.

L'empereur fit taire ses sympathies pour la cause des Grecs et resta fidèle aux principes de la Sainte-Alliance : il désupprouva donc hautement la conduite d'Ypolianti, en déclarant qu'il ne pouvoit considérer l'entreprise de ce jeune officier, que « comme un témoignage de son inexpérience et de sa légèreté, niusi qu'un déptorable résultat de l'exaltation des esprits » En même temps, il ordonne que le prince Ypolianti fût exclu du service de la Russie et déchu de tous ses grades.

Cependant il no pouvait s'empêcher, queîle que fut son horreur pour la révolte, de prendre en pitié la situation de la Grèce chrétienne secouant le joug musulman et de voir dans cette lutte héroïque plutôt des martyrs que des révolutionnaires; il resta neutre, sinon indifférent, aux souffrances de ses malheureux coreligionnaires; il n'envoya pas d'armée au secours des Hellènes insurgés, mais il offrit un refuge dans son empire aux Grecs fugitifs, et il protesta plus d'une fois, par la bouche de son ambassadeur à Constantinople, contre les horribles représailles des Turcs à l'égard des sujets chrétiens du Su tan



Sa politique vis-à-vis de la Turquie, pendant l'insurrection grecque, politique qu'on accusa tour à tour de faiblesse et de fausseté, fut, au contraîre, une longue preuve de loyanté et de modération.

— Je ne puis ni ne veux, disait-il, favoriser en aucune façon l'insurrection des Grecs, car ce sera t donner un démenti aux grands principes d'ordre européen, que j'ai fait adopter par mes alliés. D'ailleurs, la mondre intervention de ma part dans ce déplorable conflit amènerant de nouveaux massacres et détruirait infailliblement cette paix générale que j'ai en tant de peine à établir, cette paix si nécessaire à l'Europe.

Cette paix générale, à laquelle l'empereur avait déjà fait tent de sacrifices et dont il se regardait à juste titre comme le gardien prédestiné, ne reposait, en effet, que sur la base de la Sainte-Alfiance. Elle se serait rompue plus d'une fois dans les secousses de quelque révolution, si Alexandre eût cessé de former avec ses deux alliés, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, une ligue offensive et défensive contre le parti révolutionnaire, pendant les dernières années de son règne (1848-1825).

Il consacra ainsi au mainten de l'ordre en Europe le temps, le zèle et l'ardeur, qu'il aurait pu, dans un intérêt mieux entendu peut-être, employer exclusivement à l'administration de son empire. It ne négligeant pas, toutefois, les affaires de l'État, et il s'occupait constamment d'apporter des améliorations morales et matériel es Jans toutes les parties de son immense gouvernement. Cette tâche même n'était-elle pas au-dessus de ses forces? Par intervalles, il éprouvait autant de lass-tude que de découragement.

On comprend que l'idee de descendre du trône lui soit venue au retour de ces longues absences qu'il était obligé

BN . "

de faire presque tous les ans hors de ses États, pour surveiller et diriger la politique européenne : « Quand je n étais qu'empereur de Russie, j'y suffisais à peine, dit-it un jour dans un de ses accès d'humeur noire; mais, aujourd'hui, pour être empereur de l'Europe, en quelque sorte, il faudrait que j'eusse toujours trois têtes et souvent pas d'âme. »

Il était sans doute admirablement secondé, dans ces congrès et ces conférences qui se succédaient chaque année, par son ministre des affaires étrangères, le comte de Nesselrode, esprit froid et patient, mais ferme et souple à la fois, fertile en expédients et armé d'une prévoyance qui tenait de la divination. Cependant, avec ce guide sûr et clairvoyant, il avait hésité, il était resté indécis, au milieu des menaçantes complications qui devaient sortir de l'insurrection greeque et du gouvernement des Cortès d'Espagne.

En Grèce, en Espagne, comme à Naples, comme à Turin, c'était toujours le même principe révolutionnaire, c'étaient les mêmes moyens d'action, c'était aussi le même but. L'empereur Alexandre avait néanmoins le projet d'interposer sa médiation en faveur des Grecs, au nom de l'humanité, pour les aider à se constituer en monarchie, sous la projection de la Russie. En attendant que les circonstances fussent plus favorables à l'affranchissement de la Grèce, il annonça tout à coup à ses alliés, qu'il était résoin d'étouffer la révolution espagnole dans le plus bref délai et qu'il enverrait une armée de cent mille nommes pour rétablir la monarchie de Ferdinand VII.

Cette armée russe, qui allait traverser la France pour envahir l'Espagne, effraya Louis XVIII et le força de prendre un parti héroique : il déclara qu'il acceptait, sous les auspices de la Sainte-Alhance, la mission plus délicate que difficile de renverser la Constitution des Cortès, et qu'une ar-

mée française entrerait, au printemps prochain, en Espagne L'armée russe, que l'empereur avait passée en revue dans les plaines de Wilne, allait se mettre en marche.

Alexandre fut satisfait de voir que le roi de France, qui, depuis plusieurs années, était le faible jouet de l'opposition libérale et la victime résignée des sociétés secrètes, devenait enfia un défenseur avoué de la Sainte-Alliance. Il lui écrivit pour l'encourager à persister dans cette nouvelle politique, qui pouvait seule consolider son trône et réduire ses ennemis à l'impuissance . « Yotre Majesté sait combien j'aime la France, lui disait-il; mais si la France continuait à être un foyer de révolution et un repaire de sociétés secrètes, je ne balancerais pas à sacrifier la france même au repos de l'Europe. »

Dans ses lettres particul ères à Louis XVIII, Alexandre l'avait plus d'une fois conjuré d'agir avec fermeté et de faire trembler les méchants.

L'expédition d'Espagne fut encore précédée d'un Congrès, dans lequel Alexandre exprima de la mamère la plus énergique son intention formelle d'anéantir en Europe le principe de la révolte et de l'anarchie. Ce fut pendant les travaux de ce Congrès célèbre, qui le retint pendant plus de trois mois à Vérone (octobre-décembre 1822), qu'il eut avec le comte de Chateaubriand un entratien mémorable, où il exposa en ces termes toute la pol tique de son règne et toute la pensée de la Sainte-Alliance :

« Quand le monde civilisé est en peril, il ne peut y avoir de politique anglaise, française, russe, prussienne et autrichienne : il n'y a plus qu'une politique générale, qui doit, pour le salut de tous, être admise en commun, par les peuples et par les rois. C'est à moi à me moutrer, le premier, convaince des principes sur lesquels j'ai fondé l'Alliance ;

une occasion s'est présentée, le soulèvement de la Grèce. Rien, sans doute, ne paraissait être plus dans mes intérête, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie, mais j'ar cru remarquer dans les troubles du Péloponèse le signe révolutionnaire. Des lors, je me suis abstenu Que n'a-t-on point fait pour rempre l'Alliance ? On a cherché tour à tour à me donner des préventions ou à blesser mon amour-propre ; on m'a outragé ouvertement... On me connaissait bien mal, si on a cru que mes principes ne tenaient qu'à des vanités, ou pouvaient céder à des ressentiments. Non, je ne me séparerai jamais des monarques auxquels je suis uni : il dont être permis aux rois d'avoir des alliances publiques, pour se défendre contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce qui pourrait me tenter? Qu'ai-je besoin d'accroître mon Empire? La Providence n'a pas mis à mes ordres 800,000 soldats pour satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, la morale et la justice, et pour faire régner ces principes d'ordre sur lesquels repose la société humaine »

XVI

L'empereur Alexandre n'avait accepté le pouvoir suprême que comme un joug temporaire qu'il se promettait bien de ne paz subir toujours, et cependant, tout en conservant l'espoir de rentrer tôt ou tard dans la vie privée, il ne voyait point encore arriver ce moment qu'il attendait comme une récompense de son long et laborieux règne.

Le projet d'une abdication voloniaire revenait sans cesse à son esprit, et il en avait queliquefois laissé percer la pensée dans ses entretiens intimes, non-sculement avec des personnes de son entourage, mais encore avec des étrangers de distinction qui lui inspiraient de la confiance.

Pendant le séjour qu'il avait fait à la cour de Bavière, au mois de novembre 1818, en revenant du Congrès d'Aix-la-Chapelle, il était tombé tout à coup dans une tristesse tacitume que rien ne pouvait vaincre ni dissiper; il avait, à son arrivée, exprimé le désir de vivre de la manière la plus uniforme et la plus simple, dans la famille royale, qui ne parvint pas à le distraire de ses idées sombres : il refusa toutes les fêtes qui lui furent offertes et n'accepta que des parties de chasse.

On racontait que durant le Congrès il avait pris à part le roi de Prusse et lui avait annoncé l'intention formelle de se

retirer dans un couvent. « Il était las du monde, comme il le dit alors à plusieurs personnes, il avait perdu toute illusion sur la reconnaissance et les affections humaines; il reportait vers le ciel toutes ses pensées. »

En évêque prussien. Eylert, lui avait rendu visite à cette époque, et l'empereur avait longuement causé avec lui. Il ne lui cacha pas qu'il était déterminé à se consacrer à Dieu, et il lui exposa en ces mots l'origine de sa conversion : « L'incendie de Moscou a éclairé mon âme, dit-il, et le jugement de Dieu, qui s'est manifesté d'une façon terrible sur les plaines glacées du champ de bataille, a rempli mon cœur de la foi la pius vive et d'une ferveur plus grande que jamais. Ce n'est qu'alors que j'ai appris à connaître Dieu tel que nous le représentent les Saintes-Écritures et à écouter sa volonté et ses lois divines; et, des ce moment, je conçus le ferme désir de consacrer mon règne à la gloire de sou nom. »

Alexandre avait dù ajourner une abdication intempestive; mais, quelques mois plus tard, lorsqu'il avait eu le maiheur de perdre at substement sa bien-aimée sœur Catherine, il a'était dit que la mort le détavrerait peut-être bientôt du poids de la couronne et qu'il n avait pes encore fixé d'avance les droits de son héritier légitime. Il eut, à ce sujet, prusieurs conférences secrètes avec son frère Constantin.

Le grand-duc Nicolas, quoique gardant l'espérance de rester dans sa position de prince impérial et de ne pas changer un genre de vie qui lui assurait le bonheur, ne pouvait pourtant ignorer qu'il était menacé de devenir empereur, un jour ou l'autre. It éloignait le plus possible cette inquiétude qui aurait jeté du trouble dans sa douce existence.

Ce fut en 1819 que, pour la première fois, son auguste frère lui parla clairement et positivement de l'avenir qui

Google

l'attendait. Cette année-là, le grand-duc eut plus d'une occasion de se familiariser avec la vie des camps et de satisfaire son goût pour les exercices militaires. Au mois de juin, trois camps de plaisance avaient été formés sous ses ordres immédiats, en l'inlande : à Tawastehus, à Lovisa et à Helsingfors. L'empereur vint les visiter et fut enchanté des grandes manœuvres que le grand-duc fit exécuter devant lui.

Au commencement du mois d'acût, le grand-duc Nicolas était à Krasnoé-Sélo, où campa ent à tour de rôle et par brigade les régiments de la garde impériale. La 2º brigade, dont il avait le commandement, se composait du régiment d'Ismailovsky, de celui des chasseurs et du bataillon des capeurs de la garde. L'empereur passa en revue cette brigade, avant de la renvoyer dans ses cantonnements, et il témoigna hautement sa satisfaction pour la tenue, l'instruction et la discipate des régiments.

— Je te loue, dit-il à son frère, des soms minutieux que tu apportes dans ton commandement; je ne cross pas qu'il y ait dans l'armée un chef plus exact, plus vigilant, plus dévoué que toi. C'est très bien, je suis content et je te remercie.

L'empereur alla diner avec son frère chez la grande-duchesse Alexandra, qui, quoique enceinte et au moment d'accoucher, était venue retrouver le grand-duc au camp de Krasnoé-Sélo. Suivant le désir exprimé par l'empereur, personne n'avait été admis à leur table.

Le conversation, qui était devenue très intime et amicale pendant le diner, amena par degrés l'empereur à des confidences bien mattendues: il parla du plaisir qu'il éprouvait à être témoin du bonheur qui régnait dans l'intérieur de son frère Nicolas; il avous n'avoir jamais joui d'un bonheur semblable, à cause d'une liaison qui l'en avait détourné dans



Orgi V UNIVERSITY . -_ sa première jeunesse; il exprima le regret de n'avoir pas d'enfants : « C'est-à-dire, ajouta-t-il avec un sonpir, d'enfants que je puisse reconnaître, et mon frère Constantin, qui so trouve dans la même situation que moi à cet égard, a été encore moins heureux en ménage »

Il essuya une larme qui avait brillé dans ses yeux, et, prenaut la mem du grand-duc Nicolas, it le félicita cordialement de s'être consacré de bonne heure à la vie de famille.

— Dieu soit loué! lui dit-il affectueusement : grâce à vous, la Russie ne manquera pas d'empereur!

Le grand-duc et la grande-duchesse échangèrent des regards d'inquiétode.

Alors Alexandre, qui s'était assombri tout à coup, dit avec tristesse, que, pour suffire aux travaux pénibles et meessants dont se compose la têche d'un souverain, il fallait posséder, outre la force morale, une force physique presque surhumaine. Il ajouta qu'il sentait pournellement sa pénsée s'afaiblir, ce qui lui faisait prévoir l'instant, peu éloigné sans doute, où il se verrait dans l'impossibilité de remplir, comme il l'entendait, ses devoirs d'empereur; il était donc fermement résolu à déposer le sceptre, dès qu'il jugerait le moment venu de le faire.

Le grand-duc et son épouse gardaient le silence et restaient immobiles.

— J'en ai parlé plusieurs fois à notre frère Constantin, continua l'empereur en fixant sur eux son œil doux et limpido; nous sommes presque du même âge, lui et moi, et tous deux sans enfants, — sans enfants répéta-t-il avec amertume. D'aitleurs, Constantin a toujours eu une antipathie invincible pour la couronne, et décidément il ne veut pas me succéder, d'autant plus que nous voyons en toi, mon cher Nicolas, une marque signalée de la bénédiction du



cret qui t'a donné un fils. Tu dois donc savoir d'avance que fu es destiné à monter un jour sor la trône?

Ces paroles furent un coup de foudre pour le grand-duc comme pour la grande-duchesse; ils n'étaient ni l'un ni l'autre prépares à cette solemnelle révelation. Leurs larmes coulsient, et l'émotion les empéchait de répondre.

— L'événement qui paraît tant vous affliger, leur dit l'empereur avec bonté, n'est pas encore imminent; ce ne sera peut-être pas avant une dizaîne d'annees... Mais j'ai voulu dès aujourd'hui vous prévenir de ce qui vous attend inévitablement un jour.

Ce fut en vain que le grand-duc objecta respectueusement qu'il ne s'était jamais permis d'asparer au pouvoir impérial; qu'il ne se sentait ni la force d'âme, ni le genie, ni les autres qualites nécessaires pour être digne d'une sa haute destinée, et que ses vœux se bornaient à servir son souverain dans la sphère restreinte de ses devoirs d'humble sujet de l'empercur.

Alexandre l'interrompit, en disant qu'il comprensit sa surprise et son anxiété; que, lui-même aussi, il s'était trouvé dans une position analogue lors de son avénement au trône, et qu'il avait été d'abord effrayé de la lourde charge qui lui semblait au-dessus de ses forces; car tout était à refaire dans l'administration de l'Empire, son père, l'empereur Paul, ayant pris à tâche de renverser ce qui avait été fait sous le règne de Catherine II.

— Dieû merci! s'écria-t-il en terminant, le chaos n'existe plus, et Dieu m'a permis de mettre les cheses en assez bon état. Il ne te restera plus qu'à consolider mon ouvrage et à suivre la route que je t'ai tracée, pour maintenir la Russie dans sa prospérité et dans sa puissance.

L'entretien en demeura la L'empereur, en quittant e



grand due et la grande-duchesse, les laussa, muvant les termes mêmes d'un memoire autographe de l'empereur Aicolas, « sous l'impression d'un sentiment analogue à celui qu'éprouversit un homme partourant une route, unie, jonchée de fleurs, entource de heaux sites, et qui verrait s'ouvrir sous ses pas un affront précipice, sans qu'il eût la possibilité de recaler en arrière ni de rebrousser chemin. »

Depuis cette conversation si nette et si précise, Alexandre, dans ses autres entretiens avec son frere Nicolas, fit quelquefois allusion indirecto au secret d'État qu'il lui avait confie, mais il évita toujours de revenir à fond sur ce sujet délicat. Le grand-due, de son côté, observa la même réserve a l'épard de la grave conficence qu'il avait reçue et qui le troublait souvent au miben de ses joies de famille.

Peu de jours apres le memorable entretien de Krasnor-Sélo, la grande-duchesse Alexandra aut au monde une fille qui fut nommée à sa naissance Marie Nicolaievna (18 août 1819). L'impératrice-mère avait destré que sa bien-aunée belle-fille, dont la sunté paraissant plus fanguée de cette seconde grossesse qu'elle se l'avait ete pendant la promière, vint se repuser aupres d'elle au château de Pavlowsky. L'acconchement donna heu à quekques inquiétudes qui furent promptement dissipées.

— Je suis si beureuse d'avoir une fille, dit la grandeduchesse a son auguste belle-mere qui la conjurait de rester calme et d'obeir scrupuleusement aux prescriptions de ses medechis, je suis si heureuse, que je me garderat bien ce la momdre imprudence qui pourra t m'enlever à mon bonheur

L'empereur s'était empressé d'alter voir l'accouchée, il trouve le grand-due Nicolas en contemplation devant le berceau du nonveau-sé.



Cro UNI√ER5!TY - I >

- Voyez, Sire! dit le grand-duc avec une joie rayonnante : cet enfant sera tout le portrait de sa mère.
- Sire, reprit la grande-duchesse, faites-moi la grâce de m'excuser si jone vous si pas obéi, en donnant le jour à une fille, quand vous m'aviez demandé un grand-duc.
- Si cette fille ressemble à Votre Altesse Impériale, comme l'assure mon frère, repartit Alexandre avec son gracieux sourire, je n'ai qu'à vous remercier d'avoir si bien fait les choses. Rappelez-vous, toutefois, que la grande-duchesse Marie vient de s'engager, par la bouche de son père, à être, un jour, aussi belle que vous.

Le grand-duc Nicolas s'était penché sur le berceau où dormait son fils âgé de quinze mois à peine.

- Que me demanderais-ta, lui dit l'empereur ému du spectacle qu'il avait devant les yeux, que me demanderais-tu, si Dieu m'accordait le pouvoir d'accomplir tous tes souhaits?
- Sire, répondit le grand-duc en prenant la main de sa femme et en montrant ses deux enfants, je demanderais à Votre Majesté de me laisser toujours tel que je suis.

La grande-duchesse Alexandra n'était pas tout à fait rétablie en santé, lorsque son époux la quitta pour trois mois. Ils n'avaient pas encore été séparés aussi longtemps, et l'absence leur pesa également à l'un et à l'autre.

Le grand-duc accompagnait l'empereur à Riga et à Varsovie. Un camp de vingt mille hommes, avec soixante pièces de canon, avait été reuni à Riga, et l'on disait en Europe que ce corps de troupes était le noyau d'une grande armée de la Sainte-Alhance, qui agirait contre la Révolution dans tous les pays où le gouvernement légitime serait attaqué ou menacé. En ce moment même, le roi de Prusse, d'après e coaseit de son bon ami Alexandre, prenait des mesures très





énergiques contre les sociétés secrètes allemandes, qui tensient tête à son gouvernement.

Les troupes rassemblées autour de Riga, en prévision peut-être de certaines éventualités, avaient été exercées à des manœuvres qu'elles devaient exécuter sons les yeux de l'empereur. Le grand-duc Nicolas eut le commandement des troupes et diriges ces manœuvres très savantes et très compliquées, qui ne durèrent pas moins de six heures consécutives et qui eurent lieu, par un temps magnifique, le 25 septembre, en présence d'une foule immense de spectateurs.

Pendant le déjeuner que les officiers avaient offert à l'empereur sur le champ de manœuvres, Alexandre adressa des félicitations et des éloges à son frère, en lui disant qu'il le prierait, si la guerre venait à éclater, de prendre le commandement d'une division de l'armée.

Ces paroles furent redites à la grande-duchesse Alexandra, et elle en éprouva une telle terreur, qu'elle écrivit à l'empereur, pour le supplier de ne pas envoyer le grand-duc Nicolas à la guerre : « J'en mourrais de chagrin, disait-elle; d'ailleurs, Votre Majesté n'ignore pas que les médecins m'ont prescrit d'éviter tout ce qui pourrait me causer une émotion violente; or, je sens bien que je deviendrais folle, si j'avais sujet de craindre pour la vie de mon bien-aimé mari »

A cette lettre pleine de tendresse conjugale, Alexandre répondit, avec sa grâce et son aménité ordinaires, que la rie du grand-duc était trop nécessaire à la couronne de Russie, pour qu'on lui permit de l'exposer aux hasards de la guerre : « Que Yotre Altesse impériale se rassure ! ajoutait-il ; la guerre a fast son temps, je l'espère ; la paix générale est garantie par le traité de la Sainte-Alliance. »

Après la revue du camp de Biga, l'empereur et le grand-

Google

LN. ' II

duc Nicolas partirent pour Varsovie, où les attendatent d'autres fêtes militaires du même genre, que le grand-duc Constantin était fier de leur offrer.

Ce prince, en effet, donnait des soins minutieux et infatigables à l'organisation de l'armée polonaise placée sous ses ordres. Cétait là sa principale préoccupation et la grande affaire de tous ses instants.

Depuis que son auguste frère lui avait délegué un nouvoir discrétionnaire en Pologne, sans toutefois lui attrihuer le titre de vice-roi , la ssé au vieux genéral polonais Zafonczek, Constantiu n'avait pas cessé un seul jour de veiler à l'instruction, à la discipline des troupes; il présdait en personne aux exercices, aux revues, aux inspections ; il était en communication journalière avec le soldat et il s'en faisait craiodre par une sévérilé excessive, qui n'epargnait pas même les chefs et qui souvent se traduisait en violentes explosions de colère. La plus légère infraction à la règle, la négligence la pais imperceptible, un bouton d'uniforme absent, un vétement taché au déchiré, un fusil mal nettoyé, il n'en fallait pas davantage pour motiver une punition. Cette rigueur poussée à l'extrême avait eu pour résultat de créer une armée admirable, dont tous les corps, quoique composés de jeunes recrues, avaient pris l'aspect de vieilles troupes d'élite.

Constantin était né soldat; tout chez lui annonçait ce caractère dominant: son attitude, son regard, sa voix et son geste. Il supportait, sans y penser, les plus terribles fattages, il dormait peu, vivait tres sobrement, et ne quittait jamais l'uniforme. Il se leva t toujours à trois heures du matin, pour expedier avant la parade toutes les affaires courantes, c'est-à-dire celles qui concernaient le service mi-litaire, mais il ne prenait presque aucun sonci de l'admi-

nistration publique du royaume, et il croyait que la Pologne, avec une pareille armée devait se trouver parfaitement heureuse. On comprend quels étaient son orgueil et sa joie lorsqu'il faisait manœuvrer cette armée devant l'empereur

Alexandre revenuit toujours plus enchanté, à chaque voyage en Pologne, de l'état des troupes polonaises

— Je n'ai rien vu, dans les armées étrangères, qui les surpasse! desait-il au grand-duc Nicolas. Il est possible qu'il y ait d'aussi belles troupes cependant; mais, je le répète, je n'en connais pas, même en Russie, qui puissent leur être comparées pour la tenue et pour la discipline, et il faut que cela soit vran, car je suis tres difficile à contenter en ces sortes de choses.

Dans une revue qui eut heu en présence d'Alexandre et du grand-duc Nicolas, un général polonais fit une faute d'attention, ce qui détermina une confusion momentance dans le mouvement des pelotons; le grand-duc Constantin entra dans une de ces colères bruyantes qu'il ne savoit pas modérer, et, poussant son cheval vers le pauvre général, il lui cria de mettre son épée dans le fourreau et de se rendre aux arrêts. Au moment où le général, confus et désespéré, passant à peu de distance de l'empereur, celui-ci en eut pitté et l'oppela pour lui dire avec bonté qu'une fauto legère ne ferait pas oublier ses longs services. Puis, il se dingea en toute hâte vers le césarévitch et revend, qua pour son propre compte la faute dont le général portait la peine.

— C'est moi seul, dit-il, qui suis cause de ce désordre; j'ai fait un signe auquel ce brave homme a eu le malheur d'obéir, et il me semble que je mente plus que lu la punition qu'il subira.

Constantin fut sonsible à la leçon ind rocte d'indulgence que lui domait son auguste frere, et il dedo n'agge ample-

ment le général du reproche qu'il lui avait adressé devant les troupes. Le lendemain, en passant la revue, il le garda près de lui et le combla d'égards.

Le voyage de l'empereur à Varsovie avait eu, cette année-la, un autre but que de travailler à la direction des affaires politiques de la Pologne.

Alexandre, tourmenté par ses idées d'abdication et no voulont pas que les droits de la succession impériale fussent plus longtemps indéterminés, venait en conférer intimement avec son frère Constantin. I. le trouva plus affermi que jamais dans les mêmes sentiments qu'il lui connaissait depuis lour enfance, c'est-à dire résolu à ne pas monter sur le trône de Russie

Constantin était d'a lleurs décidé à mettre un obstacle invincible entre ce trône et lu , en réclamant le divorce, pour épouser morganatiquement la comtesse Jeanne Grudzinska, qu'il regardant déjà comme sa femme légitime

L'empereur, avant de consentir au divorce et au mariage morganatique de son frère, lui représenta que cette al iance avec une Polonaise catholique le priverait à toujours de ses droits à la couronne.

Le césarévith répondit qu'il aimait par-dessus tout la comtesse Grudzinska et qu'il lui sacrifierait voiontiers tons les droits qu'il pouvait avoir à la succession impéria e

— Sans doute, dut-d à l'empereur, mes droits d'ainesse comportent l'obligation de ne pas refuser le fardeau du pouvoir, su j'étais appelé à gouverner la grande nation russe; mais je crois fermement, dans ma conscience, qu'en renonçant à ces droits, je ne fais que remplir mes devoirs de Russe, puisque j'aurai le bonheur, par la transmission de mes droits présomptifs à mon frere cadet, de contribuer à consolider la transquitaté future de la Russie.





Le grand-duc Nicolas n'intervent pas dans ces délibérations, qui resterent secrètes entre ses deux alnés : pourtant, la comtesse Grudzinska eut connaissance de ce qui avait été dut et convenu au sujet de son procham mariage.

Alexandre avait pour elle autant de sympathie que d'estime; il appréciait son esprit élevé et ses qualités morales; il lu, savait gré d'avoir, sous l'influence de la profonde affection qu'elle avait inspirée à Constantin, assoupli et dompte ce caractère violent et intraitable. Il lui sut gré surtout de rendre heureux le nésarévitch, qu'elle environnait, pour ainsi dire, d'une douce et calmo atmosphère de bonheur domestique.

Il la vit beaucoup, pendant son séjour au pala s du Belvédère, et, plus il la voyait, plus il devenait son admirateur et son ami. Il lui promit de foire partager à son auguste mère et à toute la famille impériale le sentiment de haute appréciation et de sincère attachement, qu'il avait pour elle.

Le grand-duc Nicolas avait été mis aussi en rapport avec la fature épouse de son frère Constantin, et il n'avait pas été rebelle au charme qu'elle exerçait par sa figure intéressante, par ses grâces modestes, et par l'aimable enjouement de sa conversation.

Quelques mois plus tard [1" avril 1820], le divorce du grand-duc Constantin et de la grande-duchesse Anna Féodorovna, née princesse de Saxe-Cobourg, était prononcé par le saint-ayuode, et le même jour, un manifeste de l'empereur, approuvant et confirmant ce divorce, autorisait le grand-duc à convoler en secondes noces, mais prévoyait le cas où il épouserait une femme d'un rang inférieur au sien.

Voici les termes de ce manifeste qui régle t indirectement par avance les droits de l'héritier présomptif de la couronne de Russie :



OI I UNIVERSIT # 1 x

 Le grand-duc Constantin, notre frere chéri, ayant, par « une demande adressee à l'impératrice Marie, notre mère bien-aimée, et à Nous, appelé notre attention sur ses rap-« ports domestiques relativement à la longue absence de a grande-duchesse son épouse, laquelle, dès l'année 1801, s'étant rendue à l'étranger pour tenter de rétablir sa sante « entièrement délabrée, non-seulement n'est pas, jusqu'ici, revenue auprès de lui, mais, d'après sa déclaration per- sonnelle, ne peut, à l'aven r, rentrer en Russie; en con-« réquence, le grand-duc ayant exprimé le désir que son « manage avec elle fût dissous . eu égard à cette demande. et du consentement de notre mere bien-aimée, Nous avons « soumis cette affaire à l'examen du saint-synode, lequel, ayant examiné es motifs de la requête et les lois ecclé-« stastiques, et d'après le principe établi par le 35° article « des statuts de Basile le Grand, a décidé que le mariage du grand duc Constantin avec la grande duchesse Anno devait être dissous, et qu'il pouvait être permis au grand-« due d'en contracter un nouveau, sil le desire. Nous avous vu, par toutes les circonstances précédentes, que « toute autorité serait vaine pour conserver .'existence de ve mariage dans notre famille impériale, après une sé-« paration de dix-neuf ans, et sans aucun espoir de réunion des époux; en conséquence, d'apres e principe des lois ecclésiastiques, Nous donnons notre consentement à l'exé- cution de la décision du saint-synode, etc. « Portant, à cette occasion, notre attention sur les cas divers qui pourraient survenir par rapport au mariage des membres de la famille impénale, et sur les sui- tes qui en résulteraient, et qui, à moins d'être prévues « et réglées par une loi généra e, pourraient faire maître

« de graves difficultés, en conséquence, pour la conserva-

- « tion inébranlable de la dignité et du repos de la famille
- impériale, et de l'Empire même, Nous avons jugé néces-
- saire d'ajouter aux dispositions existantes, relativement
- « à la famille impériale, l'ordonnance complémentaire ci-
- « dessous :
 - « Lorsqu'un membre de la famille impériale contracte
- « une union avec une personne dont le rang n'est point
- « égal au sien, c'est-à-dire qui n'appartient pas à quelque
- « maison souveraine on régnante, ce membre de la famille
- « impériale ne pourra transmettre a ladite personne les
- « droits appartenant aux membres de cette familie, et les
- « enfants issus d'un tel mariage n'auront aucun droit de
- « succession à la couronne, etc., etc., »

Le 5 juin suivant, le grand-duc Constantin épousait solennellement à Varsovie la comtesse Grudzinska. Par un rescrit
daté du 22 juin, l'empereur, en considération des services
que son frère Constantin avait rendus, soit en formant l'armée polonaise, soit dans l'exercice du commandement en
chef de cette armée, lui donna comme propriété indépendante et à titre gratuit la magnifique terre de Lowicz, située
dans la vaivodie de Mazovie en Pologne. Un autre décret,
du 20 juillet, accorda la titre de princesse de Lowicz à Jeanne
Grudzinska, épouse du grand-duc Constant n, ce titre devant être transm s'héréditairement aux enfants qu'elle aurait
de son époux.

Ce maringe avoit en l'approbation de toute la famille impériale; mais l'opinion publique lui fut moins favorable: l'alhence d'une dame polonaise avec un grand due de Russie excita géneralement autant de surprise que de mécontentement; il y eut dans le peuple russe une pénible émotion, quand il apprit que le frere de sou empereur avait éponse une catholique du r te latin.



Le même scuttment de malveillance contre cette union se fit jour en Pologne où les antipathies nationales trouvèrent en nouveau prétexte d'accuser la Russie et de maudire Constantin. L'esprit de parti, avengle et passionné, empêcha es Polonais de s'incliner avec respect et reconnaissance devant la noble et vertueuse femme qui s'était faite auprès du césarévitch l'ange gardien de la Pologne.

Le manifeste de l'empereur, relatif au divorce du granddue Constantin, et les décrets qui en avaient été la conséquence, ne pouvaient pas laisser de doute sur sa renonciation à la couronne. L'écho des beuits qui circulèrent à ce sujet arriva certainement aux oreilles du grand-due Nicolas, mais il ne daigna pas y prendre garde.

Dans le voyage qu'il fit en Prusse, au mois d'octobre 1820, avec la grande-duchesse, qui n'avait pas, depuis son mariage, revu son pays natal et la cour de son père, il fut sans cesse obsédé d'allusions plus ou moins ingén euses à son caractère d'héritier présomptif.

La population de Berlin accueillit avec des transports de joie la charmante princesse qui lui revensit plus gracieuse et plus belle encore, après trois ans d'absence.

Parmi les acclamations qui safuèrent son passage et celui deson époux, on entendit ce cri, dont le grand-duc fut singuièrement contrarié : Fue le grand-duc hériditaire de Russe!

Alexandre de Hamboldt lui fut présenté par la roi de Prusse, qui n'eut qu'à le nommer pour que le grand-duc Nicolas rendit hommage à cet illustre savant, celui-ci restait comme stapéfait devant le grand-duc et le considérait en silence; tout à coup, il dit a demi-vocx au roi de Prusse : « Ou je me trompe fort, ou le grand-duc d'aujourd hui sera le plus grand-monanque de son temps. » Le grand-duc s'éloigna froicement et ne parla plus à M. de Humbordt

Google

Il leissa la grande-duchesso à Berha, pour se rendre au Congrès de Troppau L'empereur l'avait invité à y venir, en disant : « Il est bon que les souverains mes allés s'accoutument à voir en vous le futur défenseur de la Sainte-All ance »

Il fut accuei li avec m.lle prévenances à la cour de Vienne. Si le titre de grand-duc héréditaire ne lui fut pas donné officiellement, ce titre semblait se reflèter à chaque instant dans les égards délicats dont il était l'objet de la part de la famille impériale d'Autriche

— Il n'est pas plus beau que l'empereur Alexandre, disait de lui une des femmes les plus spirituelles de la cour, mais, avec cet air froid et majestueux, il est plus empereur.

Malgré cette froideur et cette réserve, dont il ne se départait jamais, on ne pouvait se lasser d'admirer l'urbanité de ses manières et la dignité parfaite de son langage.

Dans un bal masqué auquel 1 assistant, un domino s'approcha de .ut et, le regardant en face, lu dit avec une bardiesse qu'encourageait le masque :

- Savez-vous, Monseigneur, que vous étes le plus bel homme de la Russie?
- --- Mon Dieu! Madame, reprit-il en lui tournant le dos, cela ne regarde que la grande-duchesse ma femme.

L'année suivante (1821), le grand-duc Nicolas et la grandeduchesse allèrent prendre les eaux d'Ems; ils devaient revemr à Saint-Pétersbourg en passant par la Pologne.

Le grand-duc profita de son séjour en Allemagne pour faire une excursion à Bruxelles, avec son beau-frère, le prince-royal de Prusse. Le prince d'Orange et le prince Frédéric des Pays-Bas les attendaient, et ils possèrent tous ensemble, comme des frères, une semaine qui s'écoule trop vite à leur gré. L'amité qu'ils avaient les uns pour les autres augmentant le plaisir de leur réunion. Ils avaient

Google

espéré que le grand-duc Marbel viendrait les rejoindre, mais ce prince, qui, a la suite d'une maladie grave, avait pris les eaux à Carlsbad et à Marienbad, ne se trouvait point encore complétement rélabli. Il préféra se diriger à petites journées vers Varsovie, où le grand-due Constantin et la princesse Lowiez se réjouirent de le revoir en meilleure santé.

Le grand-duc Nicolas et son éponse ne deva ent pas tarder à arriver aussi à Varsovie, et l'on faisait, pour teur réception, des apprèts extraordinaires au paiais du Belvédère.

- En vérité 1 dit le grand-due Michel au césarévitch, on croirait que vous attendez l'empereur!
- Vois-tu, reput le césarévitch, avec toi, je suis sans façon, mais quand j'attends mon frère Nicolas, il me semble toujours que c'est l'empereur lui-même que je vais recevoir.

Quelques jours avant l'arrivée du grand-duc Nicolas, le césarévitch s'ouvrit tout à coup au grand-duc Michel, en se promenant avec lui en calcche sur les bords de la Vistule

en toi? Eh bien! je veux t'en donner une nouvel e preuve, en te faisant dépositaire d'un grand secret qui me pèse sur le cœur. A Dieu ne plaise que nous survivions à notre frère Alexandre! Sa mort serait le plus grand malbeur qui pût frapper la Russie. Mais, si ce malbeur arrivait, sache que j'ai fuit une promesse solennelle et sacrée de renoncer à mes droits au trône. Deux mot s'is m'ont poussé à prendre ce parti. D'abord, le respect, la vénération, le tendre attachement que je porte à mon serse Alexandre, ne me permettent pas de penser qu'il me soit possible de régner la mais après lui. En outre, ma semme n'appartient à aucune maison souveraine, et, de plus, elle és. Polonaiso : ce qui empêcherait la nation russe d'avoir en nous la constance absolue qu'un souverain reclame de ses sujets. Je suis donc

fermement décidé à me désister de tous mes droits en faveur de mon frère Nicolas, et rien au monde ne saurait ébranler une décision que j'ai prise après de longues et mûres réflexions. En attendant, cela doit rester entre nous; mais, si jamais mon frère Nicolas venait à l'interroger là-dessus, ajouta-t-il en lui serrant la main, regarde-toi comme dispensé de garder le secret que je te confie : lu peux l'en expliquer avec lui, mais alors assure-le, de ma part, qu'il trouvers tonjours en moi un sujet zélé, fidele et soumis, qui le servira loyalement jusqu'à la mort et dont e dévouement ne fera pas plus défaut à son fils qu'à lui-même, si les décrets d'en haut voulaient que je lui survecusse. In peux même sponter que mon zèle à servir son fils n'en serait peut-être que plus dévoué, car le petit grand-duc Alexandre porte le même som que notre bienfaiteur!

Le grand-duc Michel n'eut pas occasion de dévoiler le secret dont Constantin l'avait fait depositaire, car le grandduc Nicolas s'abstint toujours de l'interroger.

Le grand-duc Nicolas était enfin arrivé avec la grandeduchesse à Varsovie. Le césarévitch, qui l'avait accueilli avec autant d'empressement que de distinction, affectait vis-à-vis de lui une déférence et une sorte de respect, que ce prince ne devait pas attendre d'un frère alaé et qui lui causait souvent un véritable embarras.

Il insista donc à plusieurs reprises pour qu'on cessat de lui rendre des honneurs auxquels il déclarait n'avoir aucun droit, mais le césarévitch ne tint pas compte des observations et des prières de son frère cadet, qu'il continua de traiter avec les mêmes égards.

— Tu sais, lui disait-d'en riant, c'est toujours à cause de ta dignité du tzar... de Mirhky!

Google

XYII

Les grands ducs Nicolas et Michel ne revinrent à Saint-Pétersbourg que dans les derniers jours de décembre 1821; car il était d'esage que la famille impériale se trouvât réunie autant que possible à l'occasion de la nouvelle année. L'empereur Alexandre tenait beaucoup à cette tradition patriarcale et il attachait même une idée superstitieuse à voir, le premier de l'an, tous les membres de sa famille autour de lui.

La grande-duchesse Marie Pavlovna était arrivée de Weymar, et le grand-duc Constantin, qu'on n'altendait pas cette année-là et qui avait foit valoir le mauvais état de sa santé pour excuser son absence, arriva aussi tout à coup de Varsovie. Ce fut pour l'empereur une men agréable surprise, qui dissipa pendant plusieurs jours sa tristesse habituelle.

Il y avait d'ailleurs, en ce moment, un grand sujet de joie pour la familie imperiale, qui allait voir bientôt se resserver plus étroitement les liens de parenté qu'el e avait formés depuis longtemps avec la famille royale de Wurtemberg. L'impératrice-raère appartenait à celte illustre famille : elle avait eu l'idée d'y chercher une épouse pour son dernier fils.



Le grand-duc Miche., dans ses voyages en Altemagne, du vivent de sa sœur Catherine, reine de Wurtemberg, eut plus d'une fois l'occasion de rercontrer la princesse Charlotte, fille sinée du prince Paul, oncle du roi. Cette princesse, née le 9 janvier 1807, était déjà une des plus belles et des plus apintuelles princesses de l'Europe. Le grand-duc Michel en fut épris ; il parla d'elle, avec admiration, à ses frères, à l'impératrice-mere. Le général Benkendorff, ministre plénipo entiaire auprès du roi de Wurtemberg, avait été chargé de demander, au nom de l'empereur A exandre, la main de la princesse Charlotte pour le grand-duc Michel.

Le roi de Wurtemberg s'empressa de donner son adhésion à cette all ance. Il ne fut pas démenti par sa mèce, et les hançailles de la princesse avec le grand-duc furent célébrées, le 8 janvier 1822, à Stuttgard Le manage définitif ne devast avoir heu qu'à la majorité des augustes fiancés.

Les récept ons et les fêtes du nouvel an avaient été tres brillantes à la cour de Russie. On remarqua pourtant que le grand-duc Constantin avait l'air soucieux et préoccupé. Il annouçait tout liaut l'intention de repartir presque immédiatement pour la Pologne, et néanmoires il resta plus de six semaines à Saint-Pétersbourg.

Il était descendu au palais de Marbre, qui lui appartenait, mais il passait toutes ses soirées au palais d'Hiver, où il soupait chez l'impératrice-mere, avec son frère le grandduc Michel, qui demeurait encore dans ce palais. Quant au grand-duc Nicolas, qui habitai, son palais d'Anitchkoff, il ne quittait presque jamais le soir sa femme et ses enfants

Après le souper de l'impératrice-mère, le grand-duc Constantin emmenait avec .ui, vers dix heures, son frere cadet au palais de Marbre, et l'y retenant souvent dans une



causerie intime qui se prolongeait durant une partie de la nuit.

Le 21 ou 22 janvier, le grand-duc Michel attendant dans ses appartements que l'impératrice-mère lui fit dire de se rendre chez elle, pour y souper comme à l'ordinaire. Dix heures sonnent, puis onze heures, et personne ne vient. Il s'impatiente, il s'inquièle, mais il attend toujours. Ce fut seulement vers minuit qu'in lui annonça le souper.

En éntrant chez l'impératrice mere, où se trouvaient le grand-duc Constantin et la grande-duchesse Marie Pavlovna, il voit celte-ca embrassant le césarévitch avec offusion et il entend ces paroles qu'elle lui adresse d'une voix émue :

- Vous ètes un honnête homme, mon frère !

Il ne demanda pas ce qui s'était passé, et la conversation prit aussitôt un autre cours.

Il était tard ; le souper fut bientôt achevé, et le grand-duc Constantin pria son frère de l'accompagner jusqu'à son palais. Ils monterent tous deux en traincau, et le césarévitch se penchant à l'oreille du grand-duc Michel:

- --- Te rappelles-tu, lui dut-il à demi-voix, ce que je te dissis l'an dernier à Varsovie?
- Je ne devine pas ce dont il est question, reprit le grand-duc, mais il s'est passé ce soir quelque chose de mysterieux...
- Ce soir, tout a été arrangé, répliqua le césarévitch Tu sais que j'avais fait à l'empereur la proposition formelle de renoncer pour ma part au trône et que je le priais depuis plusieurs années de transmettre mes droits, de mon vivant, à notre frère Nicolas ?
- Oui, et Nicolas ne paraît pas trop se soucier de cette aubstitution en sa fayeur
 - Eh been j'ai définitivement fast appronver par l'ent-

pereur et par notre mère ma résolution inébrahlable. Ils ont compris et apprécié l'un et l'autre ma mantère de voir, dans l'intérêt de la Russie et de la famille impériale. L'empereur m'a donc promis de dresser un acte spécial, désignant comme son hérituer légitime notre frère Nicolas, et de déposer cet acte, conformément aux usages, sur l'autel de la cathédrale de l'Assomption à Moscou. Mais cet acte doit être entouré du plus profond mystère et il ne sera rendu public qu'en temps ut le.

— Mon frère, je répeteral avec notre sœur Marie : Tu es un homete homme.

Le lendemain de cet entretien, qui ne sut jamais repris entre les deux frères, le grand-duc Constantin rédigea un projet de lettre adressée à l'empereur et le lui soumit. Alexandre l'examina et le retouche de su propre main. En conséquence, cette lettre autographe lui sut remise, avant le départ du césarévitch pour Varsovie :

« SIRE,

- Encouragé par toutes les preuves des dispositions infiniment bienveillantes de Votre Majesté Impériale à mon égard, j'ose y recourir encore une fois et déposer à vos pieds, Sire, une très humble prière.
- « Ne reconnaissant en moi, ni le génie, ni les talents, ni la force, nécessaires pour être jamais élevé à la dignité souveraine à laquelle je pourrais avoir droit par ma naissance, je supplie Votre Majesté Impéria e de transférer ce droit à celui à qu. il appartient après mo, et d'assurer ainsi pour toujours la stabilité de l'Empire. Quant à moi, j'ajouterni par cette renonciation une nouvelle garantie et une nouvelle force à l'engagement que j'ui spontanément et solennellement contracté, à l'occasion de mon divorce avec ma première épouse.

- « Toutes les circonstances de ma situation actuelle me portent de plus en plus à cette mesure, qui prouvera à l'Empire et au monde entier la sincérité de mes sentiments.
- « Daignez, Sire, agréer avec bonté ma prière : da.gnez contribuer à ce que notre auguste mère veu lle y adhérer, et sanctionnez-la de votre assentiment imperial.
- « Dans la sphère de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir d'exemple à vos fideles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.
- a le suis avec un profond respect, de Voire Majesté, le plus fidèle sujet et frere,

a Constantin Césariévitch

« Saint-Pétersbourg, 41/46 janvier 1821. »

Il paraît que, malgré cette déclaration si nette et si décisive, l'empereur aurait encore hésité à sanctionner le généreux sacrifice que le grand-duc Constantin faisait de ses droits d'héritier présomptif, car il ne lui répondit que quinze jours après avoir reçu sa lettre. Voici cette réponse :

a Très cher prène.

- « l'ai la votre lettre avec toute l'attention qu'elle méritait. Ayant toujours su apprécier les sentiments élevés de votre cœur, je n'ai trouvé dans votre lettre men qui pût me surprendre. Et e m'a donné une nouvelle preuve de votre sucère attachement à l'État et de votre sollicitude pour sa tranquillité ina térable.
- Conformément à votre désir, j'ai présenté votre lettre à notre mère chérie; elle l'a lue avec le même sentiment de reconnaissance pour les nobles mobils qui vous ont giudé. Tous deux, nous n'avons plus maintenant, apres avoir pris en considération les raisons que vous alléguez, qu'à vous donner pleme liberté de suivre voire mebranlable resolution.

et à prier le Tout-Puissant de bénir les conséquences d'intentions aussi pures.

« Je suis à jamais votre affectionné frère,

« ALEXANDRE

· Saint-Pétersbourg, 2,15 filtrier 1822. A

Les choses en resterent là jusqu'au milieu de l'année suivante (1823, mais on a tout lieu de croire que le césa-révitch sollicita plus d'une fois l'empereur de donner un caractère officiel et irrevocable aux conventions qui avaient été faites entre eux d'un commun accord et qui n'étaient pourtant formulées que dans une simple correspondance. Alexandre l'éfottait entre divers partis à prendre, quosqu'il revint sans cesse à ses dées d'abdication personnelle.

Le grand-duc Michei avait bien gardé le secret, dont son frère Constantin l'avait fait dépositaire. Le grand-duc Nicolas, ainsi que sa femme, ignorait absolument la décision du césarevitch, approuvée par l'impératrice-mere et par l'empereur; il ne savait rien des conférences secrètes qui avaient en hen pendant le séjour du grand-duc Constantin à Saint-Pétersbourg; sa sœur Marie Pavlovna était repartre pour Weymar, sans lui faire aucune confidence

Cependant l'impératrice-mère fit plusieurs fois altusion à ce qui devrait arriver, si l'empereur venait à mourir. Un jour même, en présence de son fils Nicolas, elle se prit à parler assez clairement d'un acte de renonciation au trône, que le césarévitch aurait fait ou voulu faire, et, se tournant tout à coup vers le grand-due, elle lui demanda si l'empereur ne la lui avait pas communiqué. Le grand-due rougit et baissa la tête, mois il ne répondit point a cette question imprévue

- Plaise à Dieu, di. il avec tristesse, que la Providence

accorde à Sa Majesté un long règne pour le bonheur de la Russie?

La grande-duchesse Alexandra n'était pas moins inquiète que son mari des présages de son élévation prochaine. Elle pâlissait et tressaillait toutes les fois qu'on venait à parler devant elle Jes embarras et des malheurs que pouvait entraîner la mort de l'empéreur.

Quand elle donna le jour à sa seconde fille, Olga Nicolaïevna, née le 11 septembre 1822, elle se félicita tout haut de n'avoir pas eu un fils, « car, disant-elle à la princesse Wolkonsky, je gardera, du moins mes filles près de moi, quoi qu'il arrive, tandis qu'un grand-due n'appartient presque plus à sa mère, dès qu'il atteint sa septième année. Mon petit Alexandre n'a pas cinq ans, et déjà je me tourmente à l'idée de le voir passer dans les mains d'un gouverneur. Ce serait bien pis, si ce cher enfant devenait grand-due héritier! »

L'empereur, qui avait quitté Tzarksoé-Sélo dépuis le 15 juillet, pour alter inspecter les colonies militaires, se trouvait, en Podolie, au quartier-général de la grande armée d'observation, que commandait le comte Wittgenstein, sur les bords du Boug et du Dniester. Il écrivit à a grande-duchesse, au sujet de son heureuse délivrance, en lui rappelant « qu'elle devait encore, à la famille impériale, trois grands-ducs, Constantin, Nicolas et Michel. »

Une pareille dette semblait être au-dessus des forces de la grande-duchesse, car, l'année suivante, elle était enceinte de nouveau, et cette grossesse, plus pénible que les précédentes, faitht avoir une issue funcste : la princesse, qui naquit le 23 octobre 1823, mourut peu de jours après sa naissance.

Il faut attribuer au caractère indécis de l'empereur



Alexandre la lenteur qu'il met à consacrer par un acte légal la renonciation de son frère Constantin. On sait qu'un de ses dictons favoris était le vieux proverbe populaire emprunté su métier du tailleur : Europe dix fois et ne coupe qu'une. Il mettait, toujours, en effet, un intervalle de temps plus ou moins long entre le projet et son exécution; car, disa t-il pour justifier ses hésitations continuelles : « On ne se repent presque jamais d'avoir attendu. »

On suppose, d'ailleurs, qu'il ne voulait pas prendre un parti définitif, avant d'en avoir conféré avec la princesse de Lowicz, seconde femme du césuréviteh, pour laquelle il professuit autent d'estime que d'amitié. Il eut donc à ce sujet une entrevue avec e le à Varsovie, pendant l'automne de 1822, et néanmoins il ajourna encore la conclusion définitive de cette grande affaire d'État.

Les réclamations réitérées du grand-duc Constantin amenèrent enfin, au bout de dix-huit mois, le résultat qu'il n'aurait peut-être pas obtenu a'il n'eût fait violence, en quelque sorte, à son auguste frère.

L'empereur avait consulté le comte Alexa Araktchéies, son conseiller inteme, alors président du département mittaire au Conseil de l'Empire, et le comte ne s'était pas montré trop favorable à la renonciation du césarévatch : il avait même cherché à dissuader l'empereur d'y prêter les mains et d'y donner suite.

Le prince Alexandre Galitsyne, ministre des cultes, fut également invité à donner son avis, et il exprima hautement l'opinion que la lettre confidentielle, dans laque le le grand-duc Constantin avait fait abandon de tous ses droits au trône de Russie, devait être le plus tôt possible transformée en un rescrit impérial qui ferait du grand-duc Nicolas l'heritier présomptif de la couronne.



Organit UNIVERSITY OF 4 - 4,1 L'archevèque de Moscou, Philarète, se trouvait à Saint-Pétersbourg où l'avait appelé le saint-synode, dont il était un des membres les plus influents. C'était un prélat instruit et éclairé, que son caractère estimable recommandant à la confiance d'Alexandre. Il se préparait à relourner dans son diocèse et il en avait demandé l'autorisation à l'empereur. Le ministre des cultes lui ennonça que cette autorisation lui était accordée officiellement, mais que l'empereur attendant de lui avant son départ un travail de la plus haute importance. Cette communication lui fut faite sous le sceau du secret, et, le jour même, l'archevèque recevait l'ordre de rédiger un projet de manifeste impérial, d'après la lettre autographe du césarévitch, en date du 14/26 janvier 1822, et suivant les instructions verbales qui lui furent transmises on même temps de la part de l'empereur.

L'archevêque se mit en devoir d'obéir, mais il crut nécessaire, au préalable, de présenter humblement quelques
objections auxque les l'empereur s'empressa de faire droit.
Ainsi, dans la pensée de l'empereur, le manifeste original
eût été déposé sur l'autel de la cathédrale de l'Assomption
et gardé dans le plus grand secret jusqu'au moment où les
circonstances exigeraient de le rendre public. Mais l'archevêque, prévoyant les dangers qui pouvaient résulter de ce
dépôt unique, fait à Moscou, proposa de déposer simultanément à Saint-Pétersbourg les duplicata du manifeste.

Alexandre comprit les préoccupations du soge prélat, et ordonna, en conséquence, que des copies de l'acte original fussent conservées également à Saint-Pétersbourg, en trois dépôts differents, au Conseil de l'Empire, au saint-synode et au senat, co qui devait être spécifié dans l'acte même. Cet acte rédigé, Son Em nence le remit au prince Alexandre Galitsyne, en demandant une audience de congé à l'empereur.

Cette audience eut lieu à la résidence impériale de Kamennoï-Ostrov, et l'empereur, tout en approuvant la rédaction du manifeste, exprima l'n.ention d'y faire quelques légers changements. Il pria donc l'archevêque Philarète de vouloir bien attendre que le projet lui fût renvoyé avec ces corrections. Du reste, il parut encore moécis sur la suite qu'il devait donner à toute cette affaire.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et l'empereur partit pour Tzarskoé-Sélo. L'archevêque, dont le séjour prolongé dans la capitale commençait à devenir .'objet des interprétations les plus indiscrètes, cra guit que le secret d'État, qu'il avait en garde, ne vint à transpirer et à s'ébruiter. Il insista de nouveau pour qu tier Saint-Pétersbourg, et on lui fit savoir qu'il pouvait se mettre en route immédiatement, en passant par Tzarskoé-Sélo, sous prétexte de rendre visite au ministre des cultes qui y avait accompagné l'empereur.

C'est là que le ministre lui représenta le projet de maninifeste avec que ques phrases et quelques expressions soulignées. L'archevêque fit, séance tenante, les modifications qui étaient indiquées, et il repartit presque aussitôt, en apprenant que l'empereur ne tarderait pas à le rejoindre à Moscou.

Youci quelle é art la réduction définitive du mamfeste impérial :

- « Par la grâce de Dieu, Nous, Alexandre premier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc., Savoir faisons à tous nos fidèles sujets :
- « Dès le moment de notre avénement au trône de toutes les Russies, Nous avons constamment senti qu'il était de notre devoir envers le Dieu Tout-Puissant, non-seulement de garantir et d'accroître, de notre vivant, la félicité de notre chère patric et de nos peuples, mais aussi de pré-



parer et d'assurer leur repos et leur bonheur après Nous, par une désignation claire et précise de notre successeur, conformément aux droits de notre maison impériale et aux intérêts de l'Empire. Nous ne pouvions, à l'exemple de nos prédécesseurs, le nommer immédiatement, dans l'attente où Nous étions qu'il plairait peut-être à la Providence divine de Nous accorder un héritier du trône en ligne direct e Mais plus nos années s'accroissent, plus Nous croyons devour nous bâter de placer notre trône dans une position telle, qu'il ne puisse rester vacant même momentanément.

- Tandis que Nous portions cette solticitude dans notre cœur, notre bien-aimé frère, le césarévitch et grand-duc Constantin, ne suivant que l'impulsion spontanée de sa volon é, Nous adressa la démandé de transférer son droit à la dignité souveraine, d'gnité à laquelle il pourrait un jour être élevé par sa naissance, sur la tête de la personne qui devait posséder co droit après lui Il mamfesta, en même temps, son intention de donner ainsi une nouve le force à l'Acta additionnel relatif à la succession au trône, promulgué par Nous en 1820, acta volontairement et solennellement reconnu par lui, en tant que cet acte pouvait le concerner.
- « Nous sommes profondément touché du sacrifice que notre bien-aumé frère a cru devoir faire de ses intérêts personnels à la consolidation des lois constitutives de notre maison impériale et à la tranquillité mébraulable de l'Empire de toutes les Russies.
- Ayant invoqué l'aide de Dieu, ayant mûrement réfléchi
 à un objet aussi cher à notre cœur qu'important pour i'État, et trouvant que les statuts qui existent sur l'ordre de
 soccession au trône, ne privent pas ceux qui y ont Jes





droits, de la faculté d'y renoncer, lorsqu'en pareille circonstance il ne se présente aucune difficulté dans l'ordre héré ditaire de la succession au trône, Nous avons, avec l'assentiment de notre auguste mère, en vertu du droit suprême de chef de la fami le impériale qui Nous appartient, et du pouvoir absolu que Nous tenons de Dieu lui-même, ordonné et ordonnons :

- * Premièrement, l'acte spontané, par lequel Notre (rère puiné, le césarévitch et grand-duc Constantin, renonce à ses droits sur le trône de toutes les Russies, est et demeure rrévocable. Ledit acte de renonciation sera, afin d'en assurer la notoriété, conservé à la cathédrale de l'Assomption à Moscou, et dans les trois hautes Cours de notre Empire, au saint-synode, au Conseil de l'Empire, et au sénat dirigeant Secondement, d'après la stricte teneur du statut sur la succession au trône, est reconnu pour notre successeur, notre second frère, le grand-duc Nicolas
- En conséquence, Nous avons l'espoir bien fondé qu'au jour où il plaira au Roi des rois de nous rappeler, suivant la loi commune des mortels, de notre règne temporaire dans l'éternité, les autorités constituées de l'Empire, alors que notre présente et irrévocable volonté et l'institution que Nous faisons ici-même leur seront dûment notifiées, s'empresseront de jurer soumission et fidélité à l'Empereur que Nous venons de désigner comme béritier de la couronne indivisible de l'empire de toutes les Russies, du royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande. Quant à Nous, Nous prions tous nos fidéles sujets, qu'avec ce même sentiment d'amour qui Nous faisait considérer comme notre premier bien sur la terre les soins que Nous avons donnés à leur constante prospérité, ils adressent de ferventes prières à Notre-Seigneur Jesus-Christ, afin qu'il

daigne, dans sa miséricorde infinie, recevoir notre âme en son royaume éternel

« Donné à Tzarskoé-Sélo, le seize août (28 août, nouv. style) l'an de grâce mil huit cent vingt-trois et de notre règne le vingt-troisième.

« ALEXANDRE. »

L'empereur arriva peu de jours après à Moscou, et le surlendemain de son arrivée, il fit parvenir à l'archevêque Philarète le manifeste signé et scellé, sous un pli cacheté portant cette suscription antographe : « A conserver, jusqu'à nouvelle réclamation de ma part, dans la cathédrale de l'Assomption, avec les actes de l'État, et, en cas de mon décès, ouvrir, par l'entremise de l'archevêque de Moscou et du général-gouverneur, dans la cathédrale même et avant de procéder à toute autre détermination. »

Le comte Alexis Araktchéreff vint ensuite voir l'archevéque et s'assura que le paquet contenant le manifeste impérial lui était parvenu intact. Il lui demanda, durant le cours de la conversation, comment ce paquet pourrait être déposé dans la eathédrale, sans éveiller l'attention ni la curiosité de personne. Le prélat répondit que le soir du 29 août (10 sept , nouv. style), veille de la fête de l'empereur, il devoit officier aux Vigiles et qu'il pénétrorait, avant l'office, dans l'enceinte du sanctuaire, pour ouvrir l'arche destinée aux papiers d'État et y mettre solennellement le pli cacheté, que l'empereur lui avait confié. Araktchéreff se retira sans faire aucune objection, mais il revint bientôt avertir Son Éminence que l'empereur exigeait le mystère le plus absolu dans le dépôt de son manifeste

En vertu de cet ordre formel, l'archevèque choisit trois témoins, sur la discretton desquels il pouvait compter : l'archiprêtre de la cothédrole, son vicaire, et le procureur du comptoir synodal. Il les réunit seuls dans le sanctuaire, ouvrit en leur présence l'arche des papiers d'État, leur fit constater que le cachet du pli qu'il allait y déposer était inteet, et, le dépôt effectué, i. reforma l'arche en y apposant son sceau; puis, il enjoign t aux trois assistants de garder le plus profond silence sur ce qui venait de se passer

Les trois copies du manifeste, que le comte Alexandre Galitsyao avait transcrites de sa propre main, ne furent expédiées, sous le sceau impérial, que six semaines plus tard, au Conseil de l'Empire, au saint-synode et au sénat. Sur le pli envoyé au Conseil de l'Empire, l'empereur avait tracé ces lignes : « A conserver en dépôt au Conseil de l'Empire jusqu'à nouvelle réclamation de ma part; et, dans le cas de ma mort, convoquer une assemblée extraordinaire et ouvrir, avant de procéder à tout autre acte. » Les deux plis destinés au saint-synode et au sénat, portaient des suscriptions analogues, éga ement autographes.

Le texte de ces suscriptions indique assez que l'emperent se réservait, en vue de certains événements, le droit de returer, de modifier ou d'anéantir l'acte qu'il avait signé, sans y avoir fait intervenir, comme partie intéressée, le grand-doc Nicoles. Or, il était lois de pouvoir compter sur le consentement de ce prince, qui ne parlait qu'avec effroi du fardeau et des soucis de la couronne

Un jour que le grand-duc Nicolas s'était exprimé à peu près on ce sons devant l'empereur, celui-et le regarda tristement et d'un air de reproche :

— Nicolas, lui dit-il avec un soupir, nous n'avons pas le choix do notre destinée ici-bas : il faut nous y soumettre, quelle qu'elle soit, et ne pas nous révolter contre les volontés du ciel.



— Sire [†] répondit le grand-due, frappé d'un pressentiment qui passa comme un éclair dans sontesprit : Ve tro Ma jesté nous donne un exemple que nous n'oublicrons jamass

Personne, en effet, n'ignorait que plus d'une fois l'empereur avait failli signer son abdication et rentrer dans la vie privée, aux doucours de laquelle il aspirait depuis son avénement au trône. De temps à autre, des correspondances venues de Russie, et insérées dans les femilles publiques de l'Allemagne et de l'Angleterre, annonçaient même que cette abdication était un fait accompli et que le manifeste qui devait la proclamer avait été déjà envoye au Conseil de l'Empire. Mais on ne disait pas, on ne soupçonnait pas que le successeur d'Alexandre I^{es} pût être autre que son héritier légitime, le grand-duc Constantin

Telle était la conséquence naturelle de l'expedition du manifeste du 16/28 août 1823, qui, en passant par les chancelleries, avait répandu cos bruits vagues d'abdication, que la société de Saint-Pétersbourg, accueillit avec une véritable douleur. On en paria beaucoup d'abord, et l'on no manqua pas d'y ajouter une foule de commentaires plus ou moins admissibles. Bientôt on en parla moins, et la nouvelle de l'abdication, colportée par toute l'Europe, ne s'appuyant que sur l'envoi des plis cachetes au Conseil de l'Empire, au Saint-Synode et au Sénat, on cessa l'attacher à cet envo simultané l'importance qu'on lu avait attribuée dans l'origine. It ne fut plus question de ces paquets expéries sons le secau impérial, et l'on finit par en oublier d'existence.

A Moscou, le secret avoit été mieux gardé, et le granddue Constantin lui-même ne fut pas averti lu dépôt qui s'était fait dans la caliedra e de l'Assomption. Le prince Dmitri Galitsyne, gouverneur-général de Moscou, n'en sut men non plus, quoique l'empereur l'edt désigné, dans la suscription du paquet déposé à la cathédrale, pour décacheter ce pli en temps utile. L'archevêque Philarete s'abstiut de toute confidence à ce sujet.

Cependant l'abdication de l'empereur était toujours une éventualité menaçante pour la famille impériale. Deux ans environ après la signature de ce manifeste, qui avait réglé la succession au trône, le prince d'Orange, marié à la grande-duchesse Anne Pavlovna, vint passer quelques semaines à Saint-Pétershourg, au printemps de l'année 1825. Il était lié d'une étroite amilié avec le grand-duc Nicolas, son beau-frère, et l'empereur, qui n'avait pas moins d'attachement pour lui, le jugeoit digne de toute la confiance que peuvent inspirer un esprit sage et un caractère loyal. Aussi, l'empereur parlait-il toujours à eœur ouvert devant lui.

- Il faut que toute la famille impériale unisse ses représentations et ses pricres aux miennes, dit au grand-duc le prince d'Orange encore tout ému d'une conversation qu'il avait eue avec son auguste beau-frère. J'ai trouvé l'empereur dans les plus fâcheuses dispositions : 1. m'a formellement déclaré qu'il voulait abdiquer.
- Mon bienfaiteur, reprit le grand-duc, connaît trop bien son devoir, pour se mettre ainsi en révolte contre les décrets de la Providence.
- Il dit que sa tâche est terminée et qu'il doit faire passer le pouvoir en des mains plus jeunes et plus fortes que les siennes. Il n'a plus qu'à mourir, a-t-il ajouté, et la vie lui est à charge.
- -- Guillaume, je vous suppl e d'user de tout votre crédit auprès de l'empereur pour lus faire comprendre qu'il est nécessaire à notre sainte Russie, qui, sous son glorieux règne, devient tous les jours plus puissante et plus prospère.

Le prince d'Orange était épouvanté du découragement et

-Google

du merame d'Alexandre II fit de nouveaux efforts pour le dissuader de son fatal projet : non-seulement, dans piusieurs entretiens intimes, où il s'abandonna aux élans de son noble cœur, il cherchait à lui prouver que le bonheur de la Russie l'obligeait à rester sur le trône, et que d'ailleurs sa mission de souverain n'était pas terminée, comme il le prétendait ; mais encore, dans des lettres ploines de raison et de sagesse, il évoqua ses propres souvenirs en lui rappelant les grandes choses qu'it s'était proposé d'accomplir dans l'intérêt de l'humapité et de la civilisation.

Alexandre l'écoutait avec bienveillance, répondait à peine à ses objections, et semblait demeurer inébranlable dans une tétermination arrêtée de longue date Mais, comme le prince d'Orange insistant sur les dangereuses conséquences de l'avénement du grand-duc Constantin, qui, malgré de belies qual tés, n'avait éveillé que des défiances et des antipathies en Russie comme en Pologue, l'empereur fit un geste d'impatience et s'écria :

— Tout a été convenu, tout a été réglé d'avance. Nicolas ne vous l'a-t-il pas dit?

Le prince n'osa pas pousser p us ioin : entretien, et sa discréuon l'empêcha de demander au grand-duc l'explication, de ces paroles mystér.ouses.

Six mois plus tard, à la fin d'août 1825, lorsque l'empereur Alexandre, maiade ou plusôt atteint d'une métancolie noire qui altérant sa santé, se fut décide à partir pour Taganrog avec l'impératrice Élisabeth qu'il croyait plus malade que lui, il donna l'ordre à son ministre des cultes de classer les papiers accumulés, qui remplissaient son cabinet de travail.

— Il faut que toutes les affaires soient en règle, dit-il eu soupirant, car on ne sait pas coqui peut arriver d'un jour à l'autre





Le classement de ces papiers se faisait en présence de l'empereur, et le prince Alexandre Galitsyne lui demandait son avis, à chaque dossier qu'il mettait sous ses yeux. Tout à coup, il rencontre les pièces qui avaient servi à la rédaction définitive du manifeste impérial, qu'il avait copié, deux ans auparavant, pour en déposer secrètement des duplicata à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Il ne put se défendre d'une profonde émotion en les présentant à l'empereur.

- -- Je suis tranquille au moins sur l'ordre de la succession au trône, dit Alexandre qui répondait ainsi tout haut à ses propres idées : quoi qu'il arrive, tout se passera bien...
- Ab! Sire, reprit le prioce, Votre Majesté me permettrat-elle de lui faire observer combien il est imprudent de laisser secrets, pendant l'absence du souverain, des actes qui changent l'ordre de la succession impériale?
- Ces actes ont été consentis par les parties intéressées, c'est-à-dire par moi et le grand-duc Constantin; ces actes, d'ailleurs, sont conformes à la loi fondamentale de l'Empire; j'ai trop de confiance dans la parole de mon frère Constantin, pour ne pas croire qu'il persiste dans sa renonciation...
- Sire, nous avons le ferme espoir que Votre Majesté reviendra en pleine santé dans sa capitale, mais, si un malheur imprévu avait lieu, il est impossible de prévoir ce qui s ensurvant : l'existence de ces actes secrets pourrant entraîner de bien graves désordres.

L'empereur parut frappé de la justesse de cette observation: il garda un moment le silence et eut l'air de réfléchir; puis, levant les yeux au ciel, il dit avec résignation :

-- Remettons-nous-en à Dieu; il saura mieux que nous nutres, faibles mortels, ordonner les choses dans l'intérêt de notre sainte Russie!

HIVX

Depuis le jour où l'empereur avait définitivement accepté la renonciation au trône du grand-duc Constantin, c'est-à-dire depuis le mois de février 1822, il s'était attaché lumême à l'idée d'abdiquer, afin de pouvoir se consacrer entièrement aux pratiques religieuses et se préparer à mourir en chrétien, car il avait le pressentiment d'une mort prochaine.

— Je sens, disait-il à l'impératrice-mère qu'il affligeait de ces lugubres pressentiments, je sens que je suis maintenant sous une influence fatale. Il est temps que je finasse de régner ou de vivre.

A partir de l'annee 1823, en effet, il put croire à la téalisation de ce sinistre pronostic. Au mois de juin de cette année-là, il faillit être tué dans un de ces voyages rapides qui le portaient sans cesse d'un point à l'autre de son vaste empire. En revenant de Varsovie où il était allé voir son frère Constantin, comme il passait sur un pont de bois près de la ville de Porkhovy, le pont s'effondra sous les pieds des chevaux, et la caleche découverte, ou il était assis, fut précipitée dans la rivière. L'empereur reçut à la tête un coup terrible : on le releva sans connaissance.

Cet accident, qui semblait devoir être mortel, n'eut pas

de suites fâcheuses ; il servit seulement à prouver combien l'empereur était aime de ses peuples. La nouvelle du danger qu'Alexandre avait couru produisit une vive émotion dans tonte la Russie, qui regarda comme un miracle la conservation d'une tête si précieuse.

L'empereur vit là un avertissement du ciel, et ce fut ce qui le détermina enfin à donner une forme légale et définitive à la désignation de son successeur.

- Nicolas, dit-il alors à son frère qui se félicitait de le voir sain et sauf après une pareille catastrophe, nous devons être toujours prêts à la mort, qui souvent ne nous laisse pas le temps de recommander notre âme à Dieu; mais il est dans l'ordre naturei des choses, que, moi et Constantin, nous sortions de ce monde longtemps avant toi.
- Ah' Sire, répliqua vivement le grand-duc, je suis mutile à la Russie, et Votre Majesté lui est indispensable, pour sa gloire et pour son bonheur.
- Ma tâche est faite, murmura l'empereur, la tienne commencera bientòt!

Le danger que l'empereur avait couru à Porkhow ne ralentit pas ses voyages continuels : it était allé s'aboucher avec l'empereur d'Autriche, a Czernowitch en Gallicie (6 octobre 1823); après ces conférences relatives aux affaires de la Turquie et de la Grèce, il revint à Saint-Pétersbourg, par la Pologne, au mois le novembre. Il avait à cœur de faire célébrer le mariage de son frère Michel, qui avait atte nt depuis plus de cinq ans l'âge de majorité.

La princesse Charlotte de Wurtemberg, qui prit le nom d'Hélène Payloyna en embrassant la religion grecque, tenait déjà sous le charme la famille impériale et la cour de Russie. Elle n'eut qu'à parattre pour justifier la grande réputation d'esprit et de beauté, qui l'avait précédée à Saint-Pétersbourg; mais l'élégance de ses manières et les grâces de sa conversation, souvent vive et enjouée, ne laissaient pas deviner encore tout ce qu'il y avait de ser eux dans son intelligence et de solide dans son caractère. Peu de jours après son arrivée, l'impératnce-mere la chérissait comme une filte, l'impératrice Elisabeth comme une compagne, la grande-duchesse Alexandra comme une sœur.

Le mariage fut célebré, le 9 février 1824, avec une pompe extraordinaire.

Alexandre était, à cette époque, sous l'influence de ses plus sombres préoccupations. Il voulut se confiner quelques jours au château de Tzarskoé-Sélo, dont il aimait la solutude et le silence. Dans une promenade mahmale, qu'il fit comme à son ordinaire à travers les jardins converts de neige, il fut saisi par le froid et rentra le sang glacé dans les veines. Un érésipèle se déclara tout à coup à la jambe et gagna rapidement toutes les parties du corps. L'empereur, en proie à une fièvre ardente, fut transporté au pa ais d'Hiver et resta trente heures entre la vie et la mort. La gangrène commençait à se manifester à la jambe; les médecies parlaient de l'amputation. Mais une crise heureuse, favorisée par la bonne constituion du malade, amena promptement sa convalescence, qui fut lence et incertaine. Il était sauvé du moins et la famille impéria e respirart.

La première fois que l'empereur, encore pâie et faible, se montre dans les rues, appuyé sur le bras d'un de ses aides de camp, le peuple, qui avait craint de le perdre, se précipita sur son passage avec des cris et des larmes de joie, se jetant à genoux et, le front prosterné dans la poussière, remerciant le ciel d'avoir conservé un père à ses enfants.

Alexandre se vit force, pour se retablar, de séjourner plusieurs mois dans sa capitale. La grande-duchesse Alexandra. lui avait demandé la permission de se rendre avec toute sa famille à la cour de Bertin et d'y résider jusqu'au printemps. Elle était alors fort souffrante et ses médecins avaient pensé que l'air natal lui serait salutaire. L'empereur fut tout attristé de ce projet de voyage ; il n'y aurait pas consenti, s. la santé de la grande-duchesse ne l'eût pas rendu nécessaire.

— Partir l'répétait-il d'un air souc.eux. Partir dans de telles circonstances ! Il faudrait que le grand-duc fût ici à demeure et ne s'éloignât pas d'une verste.

La grando-duchesse refusait de partir sans son mari et ses enfants. Elle était arrivée à un état de faiblesse vraiment inquiétant. On appréhendant qu'elle n'eût pas la force de supporter la fatigue d'un si long voyage. L'empereur lui proposa lui-même de faire la route par mer, et il fit preparer, exprès pour elle, un superbe vaisseau qui sortait des chantiers de Cronstadt, armé de 80 canons, et ayant 800 hommes d'équipage. L'appartement, destiné à la grande-duchesse, se composait de sept pièces et d'une chapelle, tendues en sois verte et meublées avec la recherche la plus somptueuse.

— J'ai fait, disait Alexandre, j'ai fait tout co que j'oi pur pour lui rendre la traversée moins penible, mais je ne l'empêcherai pas d'avoir le mai de mer. La puissance d'un empereur ne va pas si toin !

Le grand-duc Nicolas et sa famille, qui s'étaient embarques à Oranienbaum par le plus bean temps du monde, restèrent douze jours en mer. Le bruit courut à Saint-Pétersbourg que le navire qui les portait aveit sombré; l'inquiétude était générale, lersqu'on apprit, par un courrier, le 29 août, qu'ils étaient arrivés sains et saufs dans la baie de Warnemunde, après une périficuse navigation, et



que le roi de Prusse venant à leur rencontre pour les accompagner jusqu'à Berlin.

Cette année-là, Alexandre éprouva encore une douleur qui fut d'autant plus amère et plus poignante, qu'il se senteit obligé de la cacher. Cette douleur se compliquait presque d'un remerds.

Il avait aimé, avec tendresse, avec passion, une femme qui n'était pas la sienne. Après neuf années d'une haison qu'il n'eut pas la force de rompre et quise brisa tout à coup, il resta en proie à une vague mélancoire, quoiqu'il se fêtic tât dans son for intérieur d'être rendu à lui-même et à ses devoirs.

De trois enfants nés en dehors du mariage, un seul avait survéeu : c'était une belle et gracieuse jeune fille, Sophie N...., qui faisait les délices et l'espérance de son père.

Alexandre reportait sur l'enfant toute l'affection qu'il avait eue pour la mère. Mais il ne devait pas goûter long-temps les joies de la pateraité. Sophie avait une complexion si délicate et une santé si frête, que les médecins jugèrent prudent de ne pas la laisser exposée aux attentes du climat meurtrer de Saint-Pétershourg. L'empereur avait eu bien de la peine à se résigner à cette cruelle séparation : il avait consenti pourtant à envoyer sa fille en France, où elle fut élevée jusqu'à l'âge de dix-sepi ans.

Elle était plus ravissante que jamais, et son père, impatent de la revoir, la fit revenir en Russie, contre l'avis des médecias. Elle tomba malade en arrivant; elle était frappée à mort et on la vit lentement dépérir. L'empereur seul se faisait encore illusion, à ce point qu'il avait voulu la fiancer avec un jeune officier qu'elle aimait depuis son enfance. L'époque du mariage était fixee; un magni-

fique trousseau avait été commandé à Paris, et la mourante l'attendait avec anxiété.

Un matin, Alexandre assistant à une revue de la garde impériale; un de ses aides de camp s'approche d'un air triste et grave, prononce quelques mots à voix basse et se retire aussitôt. Sophie N.... venuit de rendre le dernier soupir.

L'empereur n'était pas préparé à cette affreuse nouvelle : il pâtit, il couvre son visage avec sa main, il essuie ses larmes, et on l'entend qui s'écrie d'un accent déchirant :

— Je reçois la punition de mes fautes. Pardonnez-moi, mon Dieu!

Puis, il reprend en apparence son calme ordinaire, donne ces ordres à ses généraux et fait continuer la revue.

Il part ensuite pour Tzarskoé-Sélo, après avoir dit adieu à sa bien-a mée fille qui n'est plus qu'un cadavre. Il a besoin de solitude, il veut pouvoir pleurer et gémir sans témoins. Ce fut lui-même qui régla les funérailles auxquelles il n'eut pas la douloureuse consolation d'assister : Sophie N..... avait demandé à être innumée dans le cimetière du couvent de la Trinité, près du château de Péter-Loff, car ce cimetière renfermant la tombe de la famille de son fiancé, et cette famille serait devenue la sienne, si le manage n'eût pas été empêché par la mort.

Alexandre se promenait seul dans les allées les plus sombres du parc de Tzarskoé-Sélo; il n'avait pas voulu qu'un de ses aides de camp l'accompagna, même à distance, mais les grilles du parc étaient fermées et personne n'eût osé s'y introduire. L'empereur marchait à grands pas, tantôt silencieux et atterré, tantôt parlant tout haut et s'adressant à i être chéri qu'il avait perdu et qu'il cherchait en vain autour de lui.

Tout à coup, à peu de distance, il aperçoit une femme en

Google

denil qui s'avance, le front voilé, à sa rencontre; il tressaille, il s'arrête, il crost à une apparition, comme si la tombe eut rendu sa prois pour un moment.

C'est l'impératrice Élisabeth ; il l'a reconnue à sa voix, et il s'imagine encore avoir sa fille devant les yeux.

— Sire, lui dit l'impératrice avec cette voix douce et suave qui allait à l'âme, vous avez un grand chagrin ; je vous demande la permission de le partager avec vous.

L'empereur fut profondément touché d'une marque d'affection si délicate et si auprévue : il remercia l'impératrice avec une sorte de contrainte, et il lui offrit le bras, pour continuer leur promonade qui fut longue et souvent silencieuse ; ils parlèrent peu, mais ils pleurèrent ensemble.

Cette promenade, pendant laquelle la noble et vertueuse femme put ouvrir son cœur à l'époux qu'elle n'avait pas cessé d'aimer en socret, malgré des torts éclatants qu'elle lui pardennait toujours, amena entre eux une réconciliation ou plutôt un rapprochement qui ne pouvait qu'être durable. C'était, pour Élisabeth, l'oubii de tout ce qu'elle avait souffert sans se plaindre, pendant tant d'années; c'était, pour Alexandre, le desir sincère de reparer tout ce qu'il avait a se reprocher peut-ôire envers elle.

Des lors les augustes époux semblèrent avoir contracte, pour ansi dire, une nouvelle union, pleine d'égards, d'autentions, de soins et de tendres épanchements ils ne vivaient plus séparés l'un de l'autre comme naguère, et jumais, depuis ce jour-là, le moindre dissentiment ne vint troubler leur imaligence.

L'impératrice, qui avait si longtemps caché ses chagrius domestiques, prenais plaisir maintenant à montrer son bonheur; mais sa jounesse s'était usée dans les larmes, et elle n'avait plus de forces pour être heureuse.

L'empereur conçui des craintes pour la santé de sa femme, avant même que les médecies eussent motivé ses inquétudes. It se disait que la perte de cette angétique amie serait un des malheurs que Madame de Krudener au avait prédits. Ces prédictions fatales étaient enracinées dans son esprit, et tous ses efforts pour les en arracher n'avaient servi qu'à les rendre plus vivaces et plus envahissantes.

La baronne de Krudener avait perdu, par ses indiscrétions et ses témérités, l'influence presque surnaturelle qu'elle exerçait sur lui autrefois; il ne l'avait pas vue depuis bien des années; il lui avait même interdit le séjour de Saint-Pétersbourg, mais il recevait eucore des lettres d'elle et il les lisait. Une des dernières qu'il reçut renfermant le passage suivant :

« J'entends déjà la trompette de l'ange du jugement, et je suis prête. Et vous, Stre, étes-vous prêt à paraître aussi devant l'Éternel? Quand vous verrez souvrir le puits de l'Abime, et tous les fléaux se répandre à la fois dans votre empire terrestre, vous devrez vous dire que votre beure est proche. Alors descendez du trône, agenouillez-vous dans la poussière, et frappez-vous la poitrine en criant : « Mon Dieu, « ayez piue du pécheur! » Alors, Sire, je serai déjà dans le sein d'Abraham et je prierai pour vous. »

La haronne de Krudener élait alors mourante, à cinq cents heues de Saint-Pétersbourg. Attente d'une maladie de consomption, elle avait épuisé, dans les pratiques de la devotion la plus ansière, ce qui lui restait d'existence, et son amie devouée, la vieille princesse Anna Galitsyne, l'avait transportée en Crimée, sous un ciel plus chément, dans l'espoir de prolonger sa vie qui s'éteignait.

Alexandre cut heu de croire, en effet, que les lugubres prophèties de Madame de Kristiener altaient s'accompur.

Google

Déjà, les années prérédentes, il avait vu poindre sur la Russie le jour des grandes calamités, que la prophétesse lui annonçail, depuis dix ans, sous la figure apocalyptique des trois dominations de la Famine, de la Guerre et de la Peste.

La famine avait décimé la population de la Russie Blanche pendant plusieurs années, par su te des mauvaises récoltes, et l'empereur s'était vainement efforcé, avec le concours de la bienfaisance publique, de soulager la détresse de ces malheureuses provinces.

La guerre civile avait failli éclater sur quelques points de l'Empire : les paysans, excités et soulevés par des agents de désordre, se mutinaient contre leurs maîtres, relusaient de travailler à la gièbe, et déclaraient hautement qu'ils voulaient être libres, partager les terres entre eux et ne plus payer 'obrok ou la restevance féodate. Dans le gouvernement de Novogorod surtont, ils étaient en pleine révoite : ils osèrent arrêter la voiture de l'impératrice-mère, pour lui présenter une supplique qui ressemblait à une injonction menaçante : ils se portèrent en masse sur le passage de l'empereur et firent entendre des cris et des murmures confus. Alexandre, malgré sa mansuétude habituelle, ordonna des mesures de répression sévère; des troupes furent envoyées sur les lieux où se propageant la révoite : on s'empara des plus mutius, on leur infligea des châtiments. corporals, on en transporta un petit nombre en Sibérie, et le came se rétablit, sans qu'on découvrit la véritable cause de cette agitation passagère.

La peste semblait épargner la Russie, quoique des épizooties successives enssent ravagé les provinces orientales de l'Empire, quorque le choléra, sorti des plaines marécageuses du Gange en 1817, est continué lentement sa marche épidémique et se fût avancé vers l'Europe, en 1823, jusqu'au gouvernement d'Astrakhan

Meis, dans la pensée de l'empereur, la poste, dont Madame de Krudener prophétisait les désastres, n'était autre que la propagande révolutionnaire, qui commençait à travailler sourdement la Pologne. Des sociétés secretes, ayant pour but d'unir tous les Polonais par le lien de la nationalité, avaient été découvertes, en 1823, dans ce pays que l'empereur espérait rattacher à la Russie par le hen de la reconnaissance. Il y ent des arrestations, des jugements, mais peu de condamnations. La commission d'enquête avait reconnu avec stupeur, que la plupart des grandes familles polonaises, celles-lu mêmes qu'Alexandre avait comblées de faveurs et d'égards, trempaient plus ou moins dans une conspiration universelle, dont la Pologne entière était complice.

Alexanore, qui avait déja tant foit pour la Pologne et qui se proposait de faire encore davantage, fut vivement affecté de son ingratitude; it comprit qu'il ne la soumettrait jama s à l'autocratie russe, et qu'elle resterait fidèle à son esprit national, c'est-à-cire hostile à la Russie en toute occasion et toujours impatiente de ressaisir son indépendance.

Cependant le grand-duc Constantin se portait garant de la fidélité des Polonais et plaidait leur cause avec énergie Alexandre se taissa toucher, sinon convaincre, par les chaleureuses protestations de son frère; il ne retira donc pas à la Pologne, en apparence du moins, la protection dont il l'avait favonsée depuis que ce royaume faisait partie de l'Empire; il continua, au contraire, à la diriger, par des voies libérales, vers un merveilleux développement de prospérité On eût dit qu'il voulait réduire cette fière ennemie, en l'accablant de bienfaits et en la forçant de passer sous le joug de la reconnaissance.

— Sire, lui disait un jour le cesarévitch, la Pologne ressemble à ces chevaux de race, rétifs, fantasques, ombrageux, quand ils ne sont pas domptés, et qui deviennent excellents, dès qu'on leur a fait sentir le cravache, le mors et l'éperon.

Cependant l'empereur, qui avait pris les mesures les plus rigoureuses contre la franc-maçonnerie russe, donna des ordres pour qu'on cessat les poursuites contre un grand nombre de personnes notables compromises dans l'effaire des sociétés secrètes polonaises ; il fit sembiant de croiro que cette affaire n'avait pus de portée ni de ramifications potitiques; il laissa même subsister la Société patriotique de Varsovie, qui était le foyer d'une conspiration permanente. Il ne savait pas encore que ces sociétés secrètes, formées sur le modèle des ventes de carbonari italiens, avaient depuis plusieurs années gagné du terrain en Russie et s'y multipliaient tous les jours, surtout dans les provinces limitrophes de la Pologne.

Le premier soupçou que l'empereur cut de l'existence de ces sociétés secrètes, lui vint à l'esprit en visitant une colonie militaire, au retour d'un voyage aventureux qu'il avait fait, dans les steppes des cosaques Kirghises, au mois d'octobre 1824.

Il entendit, derrière une clossen en planches, deux officiers qui partaient ensemble de la société du Nord et de celle du Midi, des épreuves et les serments de la francmaçonnerse, des membres de la section des *croyants*, du nouveau code russe, etc. Ces deux officiers mandés devant lui se renfermèrent dans un sitence obstiné.

En arrivant à Saint-Pétersbourg, Alexandre raconta au comte Alexis Araktchéref, le singulier et mystérieux entretien dont il avait par basard surpris quelques lambeaux. Le comte, en sa qualité de commandant en chef des colonies militaires, était intéressé à ne pas laissor supposer que ces colonies servissent d'asile à des sociétés secrètes politiques; il n'ent donc rien de plus à cœur que de tranquilliser l'empereur, en lui persuadant qu'il avait mal entendu ou du moins mai compris des paroles sans conséquence, qui se rapportaient à des associations inoffensives que les officiers formaient entre eux, sous les auspices de l'amilié, du jeu et de la table.

L'empereur ne fut peut être point complétement satisfait de ces expications, mais il n'eut pas le temps de donner suite à ce grave sujet d'inquiétude.

Le lendemain même, 10 novembre 1824, dès huit heures du matin, le canon de l'Amirauté se fit entendre et donna le signal d'alarme, annonçant aux habitants de Saint-Péters-bourg que les caux de la Néwa montaient de minute en minute et qu'une grande inondation était imminente. Le vent d'ouest, soufflant avec violence, refoulait dans le golfe de Fintande les flots de la Baltique et s'opposait comme une barrière à l'écoulement du fleuve, qui grossissait d'une manière offrayante.

Déjà, plus d'une fois depuis sa fondation, la capitale, que Pierre le Grand a conquise, pour ainsi dire, sur ce grand fleuve, emprisonné dans des quais de granit, avait failliérre submergée, et l'on se souvenait encore avec effroi de la terrible inondation qui avait eu lieu au mois de septembre 1777, l'année même de la naissance d'Alexandre I^m. L'empereur se préoccupait donc plus que personne d'un péul qui pouvait renaître à tout moment, et son esprit était frappé de sinistres prédictions qui avaient circulé dans le peuple lors de la dernière catastrophe.

Le canon continuait à grouder et le fleuve montait tou-

jours ; la ville entière était inoudée, les rues formaient des torrents impétueux, et l'eau s'élevait partout à la hauteur du premier étage. Les maisons commençaient é s'ébrauler sur leurs pilotis, et l'on devait s'attendre à les voir l'une après l'autre disparaître dans le gouffre. Le nombre des victimes était considérable. On recevait, de tous les points du littoral, les nouvelles les plus désastreuses. Cronstadt avait été envahi par la mer : les vaisseaux qui se trouvaient à l'ancre dans le port étaient allés échouer au milieu des ruines ; cinq cents ouvriers avaient péri dans les ateliers de construction navale, et la plupart des habitants n'avaient échappé à une mort certaine qu'en prenant la fuite.

Alexandre se v l, en quelque sorte, assiégé par les eaux dans son paiais. Il se transporta sur un des balcons qui deminent le cours de la Néwa et, là, entouré de toute su famille qui partagenit ses angoisses, il resta plus d'une heure, silencieux et immobile, a suivre avec anxiété les progres de l'inondation.

Le fleuve, furieux et magissant comme une mer, semblait remonter vers sa source, entraînant dans son tourbillon des débris de toute nature, des amas de bois de charpente et de chauffage, des corps d'hommes et d'animaux, des croix et des cercueils arrachés à que que lieu de sépulture; des cabanes entières, renfermant encore leurs habitants qui demandaient du secours, et, çà et là, des barques chargées de matheureux à monté morts de froid et de frayeur.

Ce spectacle de désolation affecta profondément l'empereur : son visage était sallonné de larmes et, dans son muet désespoir, il joignait les mains et le vait les yeux au ciel pour implorer l'appui de la Providence.

Il demanda plusieurs fois si le grand-duc Nicolas ne se trouvait pas au palais, comme s'il eût oublié que le grandduc était à la cour de Berko depuis plusieurs mois, avec son épouse et ses enfants, et devait y passer l'hiver. Alexandre avait la tête perdue et sa raison succombait sous le poids de la douleur. Le souvenir pourtant lui revint au sujet de l'absence du grand-duc, car il fit partir plusieurs courriers pour lui donner avis de l'inondation et pour lui ordonner de revenir en toute hâte.

Tout à coup i parut avoir repris son énergie, sous l'in fluence d'une inspiration divine : il se mut à la tête des hommes résolus qui étaient accourus de toutes parts au palais d'Hiver, i donna des ordres qui furent transmis aussitôt dans toutes les directions, et il n'hésita pas à payer luimême de sa personne pour venir en aide à ses sujets.

Il s'était jeté dans une chaloupe avec un aide de camp. Le grand-duc Michel voulut le suivre :

— Non, lui dit-il avec autorité et d'une voix pourtant presqué tendre : votre place est auprès de notre mère chérie et je vous défends de sortir du palais avant mon retour. S'il arrivait un maîbeur, ajouta-t-il, et que je partageasse le sort de tant de braves gens qui m'appellent à leur aide, eh bien! que la volonté de freu soit faite! On ne prendrait aucun parti, on attendrait que notre frère Nicolas fêt ici... D'ailleurs, l'impératrice-mère est instruite de tout et notre frère Constant n saura ce qu'il faut faire!...

On côt di, que l'empareur cherchait la mort : il traversa plusieurs fois le fleuve, à travers mille obslacles qui moneçaient de mettre en pièces sa frèle embarcation. Il parcourut ainsi les principales rues submergées; il eut le bonheur de sauver de sa propre main dix ou douze personnes qui périssaient sous sos yeux, et son exemple inspira bien des actes de dévouement héroïque. Sans hui, sans l'initiative qu'il eut l'énergie de prendre dans ces moments de confusion et de

désospoir, le nombre des victimes est été dix fois plus considérable. On compta pourtant cinq on six ceats morts.

Vers quatre heures du soir, la crue des eaux s'arrêta et le fleuve rentra lentement dans son lit, mais une partie de la ville resta inondée pendant plusieurs jours; 462 maisons evaient été renversées de fond en combte, 3,600 etsient plus ou moins gravement endommagées; 15 ou 20,000 individus se trouvaient sans alxis, sans vétements, sans ressources, par un froid subit de 12 degrés 1

L'admirable prévoyance d'Alexandre pourvut à tout, et son gouvernement fit des merveilles pour soulager tant de misères, tandis que la charité publique, qui est toujours mépuisable en Russie, répondait de toutes parts, avec une émulation générouse, à l'appei du souverain. Des comités de bienfaisance s'étaient formés spontanément dans toutes les villes de l'Empire. Les dons et les souscriptions s'elevèrent à plus de 5 millions de francs; l'empereur et la famille impériale avaient souscrit pour la moitré de ce te somme.

Grâce à des secours largement et sagement distribués, on remédia autant que possible aux malieurs causes par l'inondation: les malades furent soignés et guéris; les veuves et es orphelms incomnisés, les indigents ogés, nourris et vêtus, les maisons reconstruites ou réparées. Trois mois après, cependant, les traces du fléau destructeur n'avaient pas entièrement disparu, et des missmes putrides attestaient le séjour des enux stognantes sur un sol morécageux. Le bruit rournt en Europe que la peste s'était déclarée à Saint-l'é ersbourg; mais de sages mesures de police et d'hygiène, ordonnées par l'empereur, firent face au danger et dissipérent bientôt des crainles exagérées.

Lorsque le grand-duc Nacolas, qui était accoura en toute

hâte à l'appel de l'empereur, arriva de Berrir, le 26 novembre, Alexandre l'embrassa en pleurant; puis, 'ayant conduit silencieusement à l'étage supérieur du palais d'Hiver, d'ou la vue découvrait de tous côtés les traces de l'horrible inondation, les rues encore encombrées d'amas de bous et de débris énormes, les maisons écroulées, et d'immenses flaques d'eaux croupissantes:

— Regarde! lui dit-it d'une voix sourde et plointive : n'estce pas en expiation de nos péchés, que cet affreux malheur est veau fondre sur cette pauvre vi le qui a failli être détruite en une heure, sous mes propres yeux? Ah' mon ami, je suis las de la couronne, je suis las de l'existence, et je demande tous les jours à Dieu qu'il me délivre de ce double fardeau qui m'écrase!

Et comme le grand-duc, vivement impressionné par ces parolos, s'efforçait de lui adresser quelques consolations entremélées de reproches indirects et respectueux, l'empereur passa tout d'un coup à un autre ordre d'idées, et, saisissant la main de son frère et fixant sur lui un regard profond :

— Si j'étais mort, ce jour-là, comme tent d'autres, dit-it brusquement, tu n'étais pas ici, et Dieu sait ce qui serait arrivé .. Je veux que tu restes à Saint-Pétersbourg, ou du moins que, en mon absence, tu ne mettes plus le pied hors de l'Empire.

XIX

Depuis la catastrophe du 19 novembre 1824, Alexandre était retombé dans une tristesse et un découragement plus accablants que jamais : il sentait, disast-il à son entourage mume, peser sur sa tête une fatalité, qu'il s'efforçait en vain de conjurer.

Il répondait aux reproches affectueux de l'impératrice par des assurances d'attachement et de reconnaissance, mais i, ne laissant pas ignorer à son auguste mère, qu'il no trouvait plus en lui assez de forces physiques et merales, pour suffire à sa lourde tâche d'empereur.

Ses soucis et ses inquiétudes n'avaient que trop de ratsons d'être : tandes que les principes révolutionnaires so propagement en Europe et menaçaient ouvertement l'existence des gouvernements placés sous la sauvegarde de la Sainte-Alliance des rois, son œuvre favorite sans cesse attaquée et déjù presque impuissante, il voyait la Rossie, entraînée invinciblement dans ce tourbillon démagogique, attendre des institutions libérales qu'il avait en la faiblesse de lui faire pressentir, et envier à la Pologno la constitution qu'il avait donnée à ce royaume, devenu une des annexes de l'Empire.

D'un autre côte, il voyait la Pologne s'agiter profondé-

ment, dans le but d'échapper à la domination russe, et il l'accusait d'ingratitude, en se rappelant tout ce qu'il avait déjà fait pour donner satisfaction aux sentiments et aux intérêts polonais. Il était donc ion de partager la confiance et la sécurité du grand-duc Constantin, qui s'abusait au point de croire son administration agréable et même chère à la Pologne, par cela seul qu'il avait épousé une Polonaise.

Constantin, jugeant des choses avec les yeux et les idées de sa femme, ne soupçonnest pas, malgré des indices trop certains, que le gouvernement imperial pût rencontrer des obstacles sérieux dans les provinces de l'ancienne Pologne. A exandre, au contraire, comme s'il eût prété l'oreille au travail souterrain des sociétés secrètes dans ces provinces annexées, mais non ralliées à la Russie, savait que le danger était là et qu'il éclaterait au premier jour.

Ou s'explique pourquoi l'empereur, quoique souffrant, voulut aller ouvrir en personne la diète de Pologne et résider plus de deux mois à Varsovie.

Le césarévitch était venu passer les fêtes de Pâques à Saint-Petersbourg. Toute la cour remarqua que jamais les deux frères n'ava ent été plus unis : its ne se quittaient presque pas, et its avaient fréquemment de longues conférences chez l'impératrice-mère.

Le départ de Constantin précéde celui de l'empereur, qui se mit en route le 4 avril 1825, en laissant dans la capitale ses deux frères, les grands-ducs Nicolas et Michel, avec les deux impératrices.

Le grand-duc Nicolas n'était de retour avec sa famille que depuis peu de semaines (9 mars) : il avait ramoné de Berim la grande-duchesso Alexandra, qui se trouvait dans un état de grossesse très avancé.

Gougle

Ils s'étatent arrêtés, en passant, à Varsovie, et le césarévitch teur avait fait l'accue 1 le plus cordial, accompagné de ces marques de déférence et de considération presque respectueuse, que Nicolas n'acceptant point sons emburras et sans étonnement le la part d'un frère ainé.

- Au nom de Dien, mon frere, las dit-il d'un tou de reproche, vous oubliez trop que je suis votre cadet, et que je vous dois, à ce titre, respect et obéissance.
- Frère! répondit le césarévith, avec cette gaieté qui s'échappait souvent en boutailes familières : ôtes vous bion sur que je ne vous aie pas vendu mon droit d'ainesse pour un plat de leutilles, comme Ésau à Jacob?

L'empereur, fassant ses adieux au grand-duc Nicolas qui devait le suppléer à Saint Pétershourg et le représenter, en son absence, dans toutes les cerémonies officielles, lui avait dit seulement, en l'embrassant avec émption.

— Je t'ai nommé, le 15 du mois dernier, chef de la 2º division d'infanterie de la garde, muis cette aunée ne se passera pas, je le crois, sans que tu sois appé é à un poste bien plus élevé.

Alexandre était arrivé, le 15 avril, a Varsovie; le mouvement et les distractions du voyage paraissaient avoir eu une hourense influence sur sa santé. Il semblait rajeuni et il se montrait plem d'activité pour les affaires.

Cependant son bureau s'etait déja encombré, comme a l'ordinaire, de lettres, de pétitions et de dossiers, qu'il n'avait pas encore ouverts.

— C'est là, dit-il en montrant cet amas de papiers au comte Alexia Araktchéreff, c'es là l'esclavage du métier d'empereur.

Ses regards s'arrêtérent machinalement sur un pli cacheté, dont la forme et l'adresse avaient appele son attention: c'était une simple lettre, avec cette suscription en anglais: à l'Empereur seut. Ces mois, tracés d'une écriture courante, semblait accuser la main d'une femme et annoncer une correspondance intime.

Il brisa le cachet et lut en silence la lettre, qui portait le timbre de la poste et qui était parvenue tout naturellement sur la table où l'on déposait chaque jour les missives adressées à l'empereur, de tous les points de l'Empire.

Il eut peine à cacher l'impression de surprise et de chagrin que lui causa la lecture de cette lettre signée : Sherwood, sous-officier au 3° régiment des lanciers de Novomirgorod.

Co sous-officier croyait de son devoir, disait-il, d'avertir l'empereur, qu'une conspiration se tramait pour le renversement de l'ordre établi dans l'État. Il savait, de source certaine, que, dans la première et la deuxième armées, béaucoup d'officiers appartenaient à une société secrète, qui voyait tous les jours s'augmenter le nombre de ses membres. Il sollicitait donc la permission de se rendre à Koursk, pour s'aboucher avec un officier qu'il designait, lequel devait être affilié à cette société secrete. Il espérait pouvoir ainsi réunir des renseignements plus circonstanciés sur l'objet et les agents du complot.

Alexandre voulut avoir des informations à l'égard du signataire de la lettre, et le comte Araktrhéieff lui apprit que ce sous-officier, d'origine anglaise, avait des antécclents assez peu honorables. L'empereur le fit appeler, et l'interrogea lui-même, mais il n'en tira rien de plus, relativement a la conspiration que ce jeune homme avait devinée plutôt que découverte, en résidant quelques semaines chez un riche proprietaire du gouvernement de Kiew, dans le voisitage de l'état-major général de la seconde armée. C'est lit que Sherwood avait surpris les réunions des conjurés,

recueilli les noms de plusieurs d'entre eux et obtenu de la confiance d'un nomme Wadkowski diverses communications.

A la suite de son entretien avec l'empereur, Sherwood reçut une somme d'argent et fut envoyé, en conge, dans le gouvernement de Koursk, comme il le demandait. On lui avait promis, au nom de l'empereur, de le récompenser avec éclat, s'il réussissait dans sa mission, et de le punir ignominieusement, en cas de trahison.

Sherwood ne revint à Saint-Pétersbourg que dans les premiers jours de septembre : on a lieu de penser qu'il avait déjà fait parvenir à l'empereur quelques nouveaux détails sur l'organisation des sociétés secrètes dans l'armée du Sud. Mais rien ne transpira des indications qu'il put fournir à ce sujet, et, sauf plusieurs destitutions de chefs de corps, Alexandre ne sembla pas vouloir profiter des uvis qui lui forent donnés et n'accorda d'ailleurs aucune récompense à Sherwood, qui ne devint enseigne dans le régiment des lanciers du Bong, que sous le règne sur vant.

On a pourtant supposé que la révélation que Sherwood avant faite à l'empereur empêcha l'exécution d'un régicide; car l'assassinat d'Alexandre l'avant été decidé en principe dans plusieurs centres de la vaste conspiration qui embrassait alors la Russie et la Pologne.

Chose étrange et presque incroyable, les recherches que l'empereur ordonna pour découvrir le foyer et les éléments de cette conspiration imminente ne produisirent que des résultats négatifs ou, du moins, vagues et insuffisants, qui sortaient à peine du domaine des présomptions. La pohice était-elle d'intelligence avec les conspirateurs, ou bien ceux-ci n'avaient-ils pas un seul faux frère parmi eux? Quoi qu'il en soit, l'empereur fut instruit directement de ce qui se tramait contre lui

I ne note, redigée par un ancien membre de l'Éxion du bien public, l'une des sociétés secrètes qui avaient leur principal centre en Volhynie, était arrivée dans les mains d'Alexandre; mais cette note ne contenait aucun fait positif, auc in nom propre : on faisait savoir seulement à l'empereur, que sa mort était résolue, comme le moyen le plus sûr et le plus prompt d'inaugurer la révolution en Russie et d'affranchir la Pologne, la note anonyme ajoutait que les rôles avaient éte distribués entre les conjurés, que le moment de frapper devait être déjà fixé et que le poignard invisible était levé sar la victime designée à ses coups

Cette nouvelle révélation, et c'était la le but de la note anonyme, acheva de décourager l'empereur : il retomba dans une tristesse morne, dont l'empreunte se répandat sur ses traits. Il avait conscience des efforts qu'il avait faits pendant son regne, pour améliorer la situation morale, politique et matérielle de ses peuples : il fut donc profondément affecté de l'injustice et de l'ingratitude, qui pouvaient seules armet contre lui le bras des conspirateirs.

Loin de recourir aux précautions qu'ex geaient les enconstances, pour surveyander su personne, il refusa de se soumettre aux plus surples mesures de prudence, et il sembla, au contraire, s'exposer expres, et sciemment, aux dangers permanents qui menaçaient ses jours.

Le grand-duc Constantin, il est veui, plus avengle encore qu'Alexandre le rassurait de la meilleure foi du monde, en lui disant qu'il n'avait rien a craindre en Pologne, puisqu'il était le bienfaiteur et le véritable restaurateur de ce reyaume. On ne pouremyit donc pas l'enquête qu'on avait commence pour rechember les agents révolutionnaires et arrêter la propagande des soc étés secretes dans le pays

L'empéreur avait fint peut-être par se rassurer lui-mêtre,

en voyant que son insouciance de la vie n'encourageait pas les assassins, auxquels il présentait, en quelque sorte, sa poitrine decouverte. Il repoussa catégoriquement l'avis de ses ministres, qui le pressaient de dissoudre la Société patriotique de Varsovio, où la jeunesse polonaise entretenait les germes d'une insurrection nationale, sous la forme d'un établissement agricole, scientifique et littéraire.

Le diète de Pologne ovait terminé sa troisième session, qui fut calme et sagement conduite. Le 2 juin, la clôure de la diete ent heu solennellement en présence de l'empereur, qui devait repartir le lendemain pour Saint-Pétershourg.

Alexancre, assis sur son trône, ayant à sa droite les ministres et le Conse l d'État du royaume de Pologne, sa suite à sa gauche et sa cour derrière lui, prononça en langue française un discours plein d'encouragements et de promesses, que les sénateurs, les nonces et les députés écoutèrent dans un profond silence. La voix de l'auguste orateur était sourde et triste. Un voite de deuil et de métancous couvrait son noble visage empreint d'une pâteur maladive.

Le discours so terminant par ces paroles remarquables :

« Représentants du royaume de Pologne, je vous quitte avec regret, mais aussi avec la satisfaction de vous avoir vus coopérer à votre bonheur selon vos intérés et mes vœux. Partagez ce sentiment, répandez-le parmi vos concitoyens, et croyez que je saurai reconnaître la confiance dont les témoignages ont marque votre réunion actuelle. Its no seront pas perdus. J'en conserve une impression profonde, qui s'unira toujours au désir de vous prouver combien est sincere l'affection que le vous porte et combien votre conduite aura d'influence sur votre avenir. »

Alexandre rentrait on Russie, l'amertume dans le cœur. Le 25 juin 1825, au soir, il arriva au palais de

Tzerskoé-Sélo. L'impératrice Élisabeth vint a sa rencontre, avec la joie et l'anxiété qu'el e éprouvoit toujours à revoir son auguste époux, même après la plus courte séparation: il l'embrassa tendrement et il la regarda ensuite d'un air inquiet.

Elle était pâie, elle avait les yeux brillants de fièvre, elle respirant péniblement, dans les intervalles d'une toux sèclie et nervouse.

- Qu'avez-vous donc? lui demanda l'empereur avec une affectuer so sorbritude.
- Je suis b en houreuse de vous revoir, Sire, réponditelle en soupirant. J'ai voulu vous apprendre, la première, que la famille impériale s'est augmentée...
- La grande duchesse Alexandra est accouchée? interrompit vivement l'empereur. D'un fils? ajouta-t-i.
- D'une ti le, repru l'impératrice : elle est venue au monde heureusement, cette nuit (12 juin, calendr. russe).
- l'aurais mieux aimé un grand-duc, puisque je dois être le parrain... Mais, au nom du c.el, êtes-vous malade, que je vous trouve le visage altéré et l'air souffrant?
- Sire, murmura-t-elle à voix basse, je ne souffrais que de votre absence.

La naissance de cet enfant, qu'Alexandre avait promis de leur sur les fonts avec l'impératrice-mère, était attendue et des ree par la famille impériale, qui devait se trouver réunie pour le baptême, à l'exception du grand-duc Constantin que l'empereur avait invité à ne pas quitter Varsovie, dans des circonstances qu'il jugeait critiques. La grande-dichesse Marie Pavlovna, princesse de Saxe-Weymar, et la grande-duchesse Anne Pavlovna, princesse d'Orange, étaient venues, avec leurs maris, sur l'invitation de leur auguste frère, qui avait voulu, sons l'impression de

UNIVER

ses pressent ments de mort prochaine, leur faire ses adioux.

Dans le manifeste où Alexandre Ist annonçait à ses peuples l'heureux accouchement de sa bien-aimée belle-sœur, epouse du grand-due Nicolas Pavlovitch : « Nous regardons, disait-il, cet accroissement de notre famille impériale comme une nouvelle marque de bénédiction que l'Étre suprême nous donne ainst qu'à notre Empire. »

Le baptême out heu à Tzarskoé Sélo, le 25 juillet, avec beaucoup de pompe L'empereur et le roi de Prusse étaient parrains; l'impératrice-mère, marraine de l'enfant. Au dîner solennel qui suivit la cérémonie religieuse, quand on porta les santés du grand-due Nicolas et de la grande-duchesse Alexandra, au bruit des fanfares, une salve de trente et un coups de canon accompagna la présentation des coupes : on remarqua que, suivant le programme du cérémonial réglé par l'empereur, les santés de toute la famille impériale furent portées ensuite codectivement, et saluées également de trente et un coups de canon.

Les fêtes du baptême avaient été précécées de grandes revues au Champ de Mars de Saint-Pétersbourg et de grandes manœuvres au camp de Tzarskoë-Selo : toutes les troupes d'infanterie et de cavelerie de la gerde prirent part a ces manœuvres, que les grands-dues Nicolas et Michel dirigèrent en personne, sous les yeux de l'empereur qui leur en témeigne sa parfaite reconnaissance dans plusieurs ordres du jour consécutifs. Une partie de la famille impériale seulement assistant aux exercices militaires qui avaient aturé une foute énorme de spectateurs; mais on s'étonna de n'y pas voir, à côté des princesses d'Orange et de Saxe-Weymar, l'impératrice Élisabeth, qui ne laissait échapper aucune occasion de paraître auprès de l'empereur.

Le bruit courut des lors dans le public qu'elle était sérieusement malace, et qu'une affection de poitrine, qu'on avait crue légère et que l'impératrice et e-même avait traitée sans importance, prenaît tous les jours davantage les caractères alarmants d'une espèce d'étisie chronique.

Les médecins paraissaient inquiets, et le docteur anglais. Wylies, premier médecin de l'empereur, avait dit à plusionre personnes que l'impératrice devrait absolument aller posser l'hiver en Italie ou à Malte.

— Je ne suis pas malade' objecta l'impératrice, à qui l'on rapportait ce propos du docteur Wylies, et le fussé-je plus gravement encore, ajouta-t-elle tristement, ce sérait une raison de plus pour rester, car l'épouse de l'empereur doit mourir en Russie.

L'impératrice était soignée avec beaucoup de sollicitude par son médecin ordinaire, le docteur Stroffregen; mais ce praticien, très habite et tres respectable d'ailleurs, s'abusait oucore complétement sur l'état de la malade.

Il avait demandé la permission de s'absenter quelques jours pendant le voyage de l'empereur à Varsovie, et il s'était fait remplacer dans son service par le docteur Trinius, savant botaniste, et par le docteur Muller, excellent nédecin allemand. Celui-ci reconout aussitôt les progrès du mai que l'impératrice cachait d'autant plus qu'elle en seutait l'atteinte profonde et incurable. Il osa lui exprimer des inquiétudes sérieuses et lui prescrire un traitement sévère, sous peine de perdre tout espoir de guérison. L'impératrice l'avait écouté en sourant avec une douce mélancolie.

— Doctour! lui dit-elle briès ement, lorsqu'il revint pour savoir l'effet de ses prescriptions : je regrette que vous vous soyez dérangé pour moi. Je ue suis pas malade, ou plutôt je ne veux pas être malade.

Google

Alexandre affectait de ne pas s'apercevoir de la maladie de l'impératrice; il n'en parlait à personne, et il s'efforçait de paraître tranquille et même gai devant elle. Mais, dès qu'il pouvait quitter ce maintien factire qu'il s'imposait pour ne pas l'inquiéler sur sa propre santé, il s'abandonnait à ses humeurs noires et à ses fanèbres pressentiments; il arrivait par degrés à une sorte de désespoir morne. Peut-être s'accusait-il tout has d'avoir, lui, dont l'âme était si noble et si généreuse, mis en danger les jours de l'impératrice par les chagrins secrets qu'il avait pu lui causer depuis vingteing aos.

— Wylies, je ne suis pas content de ma santé, dit-il un jour à son premier médecin prescrivez-moi un voyage dans la Russie mérulionale, en Crimée ou adleurs, n'importe où, pourvu que ce voyage puisse être favorable à l'impératrice qui viendrait avec moi.

6 Google

Organa from

ſ

XX

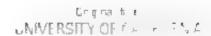
Alexandre 1^{et}, avec cette exquise délicatesse qui caractérisait tous ses sentiments, avait espéré cacher à l'impératrice, qu'il projetait, à cause d'elle, un voyage dans la Russie méridionale : il était trop inquiet sur la senté de l'auguste malade, pour vouloir qu'ede eût elle-même des motifs d'inquietude.

Dans toute autre circonstance, d'ailleurs, il aurait entrepris, de son propre mouvement et sans hésiter une minute, ce long voyage qui, malgré trois ou quatre mille verstes à parcourir, eût suffi à peine au besoin de locomotion et d'activité, qu'il ne pouvait jamais assez satisfaire.

Il n'était pas récilement mainde lui-même; il feiguit de l'être, par suite de cet érésipèle opiniaire qui avait résisté, l'aunée précédente, a l'action des remèdes, et qui reparaissait, par intervalles, d'une manière chronique. Sa constitution robuste, mais affaiblie, ne demandait pourtant que du repos physique et du calme moral.

Il exigea donc que son premier medecia lui conseiliat d'alter passer l'hiver dans un climat plus temperé, à cinq cents tieues de sa capitale, et, pour mieux motiver encore cette absence, qui devait se prolonger plusieurs mois, il





prétexta la nécessité de visiter les colonies militaires du sud, le gouvernement de la Nouvelle-Russie, la Crimée et même le Caucase.

—Wybes m'envoie passer l'hiver dans la Russie chaude, pour raison de santé, dit-il en souriant à l'impératrice; j'ai pensé que vous consentiriez à m'accompagner.

L'impératrice lui exprime, les larmes aux yeux, toute la joie qu'elle ressentait à l'idée de vivre près de lui, avec lui, durant trois ou quatre mois, dans une espece de retraite conjugale; c'était un bonheur qu'elle n'avait pas eu encore, et elle benit sa maladie, si grave qu'elle fêt, qui le lui donnait.

Elle se dissimulant à elle-même les progrès de l'étisie qui la consumait, et peut-être avant-elle réussi à se per-suader qu'elle était en voie de guérison. En tous cas, elle répétant souvent à la princesse Wolkonsky et à quelques dames de son intimité:

- Je n'ai jamais été plus heureuse! Dieu fessé que cela dure!

L'empereur n'épargna rien, même vis-à-vis de sa famille, pour faire paraître son voyage nécessaire et même indispensable, au point de vue politique.

Il remercia publiquement, par un rescrit impérial, le duc Alexandre de Wurtemberg, chef du corps des votes de commune ation de l'Empire, qui lui avait présenté un rapport sur la possibilité d'effectuer une communication directe entre le Voiga et le Don, au moyen des rivières Kamychenka et Ilovia, et il annonça l'intention d'examiner lui-même sur les lieux ce vaste projet Jont la penseo première remontait à Pierre le Grand, et qui devuit contribuer si puissamment à la prosperité commerciale de la Russie. Les travaux à executer pour la réunion des deux fleuves

ne semblaient déjà plus appartenir au chapitre des utopies, puisque l'empereur les déclarait possibles et promottait de les mener à bonne fin, en même temps que les immenses travaux du même genre qui reheraient bieniôt, par des voies navigables, le port d'Archangel à celui de Saint-Pétersbourg.

On savait que les colonies militaires intéressaient particulièrement Alexandre les, qui les regardant, peut-être avec trop de complaisance, comme son œuvre la plus utile et la plus glorieuse. Le comte Araktchéïeff était le chef supérieur de ces colonies, et il avait en l'adresse de leur donner une place considérable dans les préoccupations de l'empereur.

Par un ordre du jour en date du 29 juille, l'empereur, après l'inspection des colonies militaires d'infanterie, témoigna sa complè e satisfaction au comté Araktchéref, au général Kieinmichel et aux autres chafs supérieurs desdites colonies : l'organisation générale lui avait paru excellente, l'instruction des troupes tres perfectionnée, la santé des hommes remarquable, la construction des villages magnifique, la culture des torrains défriches admirable. Il se félicitait ainsi de l'heureuse institution de ces colonies, et il manifestant le désir de favoriser de tout son pouvoir leur développement dans les différentes parties de l'Empire, et surtout d'une extrémité à l'autre des frontières occidentales.

C'était donc pour inspecter les colonies militaires de cavalerie, chez les cosaques du Don et dans l'Ukraine, qu'il fixa d'avance le but extrême de son voyage et qu'il choisit, pour sa résidence habituelle et celle de l'impératrice, la petite ville de Taganrog, situee sur la mer d'Azow, en face de l'embouchure du Don.

Il ne pouvait se faire il usion sur l'existence des sociétés



secrètes dans l'armée, et il avait probablement l'intention de se rapprocher ainsi tout naturellement de Koursk, que les révétations de Sherwood lui signalaient comme le foyer principal du complet.

Quoi qu'il en soit, il ferma l'oreille aux avis des médecins qui lui conseillaient de s'arrêter en Crimée, où le chmat est plus sain et la température plus chaude. L'impératrice ne fit aucune objection contre le séjour de Taganrog, quoiqu'on lui représentât que l'air y était froid et insalubre, à cause des vents du nord-est qui y règnent presque constamment, et des exhalaisons putrides qui s'élèvent du port, que la mer laisse souven à sec. Elle répondit doucement et gaiement à ces fâcheux pronostics:

-- Puisque Sa Majesté a désigné Taganrog, il faut que ce soit la résidence qui convienne le mieux à sa santé; quant à moi, je mé trouverai toujours bien de respirer le même air que l'empereur.

Alexandre avait pourtant à se défendre contre ses propres pressentiments : il n'attribuait aucune influence malfaisante au climat de Taganrog et il croyait, au contraire, d'après de bons renseignements, que cette ville offrirait à l'impératrice une température au moins égale et tiède pendant l'hiver; mais il craignait que la situation de la malade ne fât déjà presque désespérée. Il rapporta donc douloureusement à ce triste sujet les sinistres présages qui précédèrent son départ.

Le 20 soût, la belle église de la Transfiguration, dans le quartier Litemaia, à Saint-Petersbourg, fut détruite de fond en comble par un incendie : bien que les saintes images et les autres objets du culte eussent été sauvés des flammes, le peuple regarda cette catastrophe comme une punition du ciel, qui s'adressait personnel ement à l'empereur,

pour avoir autorisé la fondation d'une église ca holique à Tzarskoé-Sélo, on y contribuant par un don de treute mille roubles.

Au reste, le peuple, le bas peuple, il est vrai, accusait hautement l'empereur de négliger la religion grecque et do tourner ses sympathies vers les religions non orthodoxes. Alexandre avait refusé jusqu'alors de prêter secours à l'insurrection des Grecs, du mons un secours direct et ostensible, car il ne pouvait méconnaître le principe révolutionnaire qui avait été le point de départ de cette insurrection, et il ne pensait pas avoir le droit de la souteme par les armes, lui, soutien des gouvernements reguliers et implacable ennemi de toutes ses révolutions. Mais se peuple ne voyait que la religion grecque dans le fait de la guerre de l'indépendance hellénique et il n'admettait pas que le tzar, protecteur-né de cette religion, pût rester neutre et indifférent, landis que des chrétiens orthodoxes tembasent martyrs sous le cimeterre des Turcs

Le jugeme it de Dieu est proche, disaient entre eux les vieux croyants à Saint Pétersbourg comme dans les autres gouvernements de l'Empire: les signes de la colère d'en haut éclatent de toutes parts, car le peuple orthodoxe a la sé sans secours ses coreligionnaires mourant pour la foi chrétionne.

On comprend que l'apparation d'une comète acheva d'exalter ces dispositions chagrines et menaçantes de l'esprit public. Cette comète, ronde et sans queue, dont la lumière était plus vive au centre qu'a la circonférence, fut signalée à l'observatoire de Dospat, dans la nuit du 23 juillet; quotqu'il fût impossible de la découvrir sans télescope, toute la population de Saint-Petersbourg la cherchait des youx, la muit suivante, et y attachait un mauvais augure pour le



voyage de l'empereur. Cependant les astronomes seuls purent voir cette comète, qui disparut, peu de jours après, dans les rayons du soleil.

Mais une autre comète surgit à l'horizon presque simultané nent; elle était mieux caractérisée que la première, quoique d'une lumière très faible. Elle fut visible à Saint-Pétersbourg pendant plusieurs nuits; on remarqua qu'elle se dirigea t lentement du nord au sud. C'etait toujours là, dans la pensée de beaucoup de gens, une indication relative au voyage de l'empereur.

La Russie se remplit alors de bruits sinistres et do sombres averussements. On semblait dans l'atten e de grands événements politiques. Il faut attribuer cet état de l'opinion à l'influence des sociétés secrètes, qui comptaient sur la mort ou l'abélication prochaîne de l'empereur, sans savoir peutêtre, d'une manière certaine, que le poignard fût levé sur lui.

— Nous avons maintenant deux comètes, la vôtre et la mienna! dit Alexandre à l'impératrice, en s'efforçant de paraître gat : elles ont l'air de voyager ensemble et de faire très bon ménage.

L'empereur avait fixé son départ au 13 septembre : il no voulait pas qui ter sa capitale, avant que tout fût prêt à Taganrog pour recevoir l'impératrice et lui offrir une installation digne d'eile. C'était lui-même qui avait donné des ordres à cet egard, et sa provoyance attentive n'avait rien oublié de ce qui pouvait rendre moins triste et plus agreable un séjour prolonge dans une petite ville de commerce mantime, à l'extrémité de l'Empire. Il fit même établir un sorvice de poste regulier entre Taganrog et Saint-Pétersbourg, par Moscou, Toula, Koursk et Kharkow, afin d'entretenir des communications fréquentes avec la famille impériale et de continuer ains, à diriger personne lement, pendant son



absence, qu'il supposait pouvoir durer longtemps, les affaires de l'État.

L'empereur absent, l'impératrice-mère exerçait de droit, comme toujours en pareil cas, une espèce de régence; son auguste fils lui laissant, en quelque sorte, la haute surveillance des agents de l'autorité impériale. Mais, à c'occasion de ce dernier voyage, il exprima le désir de voir le grand-duc Nicolas prendre une part beaucoup plus directe aux cuoses du gouvernement, et il lui recommands, en particulier, d'avoir l'œit ouvert sur la marche des affaires, sur le cours des événements, sur les actes des ministres et des hauts fonctionneures de l'Empire. Il le pria, en outre, de lui adresser souvent des lettres confidentielles, où il céposerait le résultat de ses observations et de ses vues politiques.

- La Révolution est partout en Europe, lui dit-il; elle est egalement en Russie, quoiqu'elle s'y cache mieux qu'ailleurs; nous devous donc redoubler de vigilance et de zèle, avec la grâce de la divine Providence. Nous autres souverains, nous sommes responsables devant Dieu du bon ordre et de la bonne admin stration de nos peup es. A vous, mon frère, d'achever la grande tâche que j'ai entreprise en fondant la Sainte-Aliance des rois sous la protection de l'Espont-Saint!

Ces paroles mysteriouses émurent et troublèrent le grandduc, qui les recueillit dans sa mémoire et qui se les rappeta plus tard, pour en faire l'application à sa propre conduite de souverain. Il les considera toujours comme un conseil suprême qu'Atexaudre l'' tui avait adressé, du bord de la tombe.

L'empereur, à l'occasion des grandes revues qui avaient en lieu à Saint-Petersbourg et à Tzarskoé-Selo, s'était plu à comb er de faveurs et de distinctions, non-seulement les officiers supérieurs de la 2º division d'infanterie de la garde que commandait le grand-duc Nicolas, mais encore les officiers de la maison civile de ce prince; il leur distribua des titres, des croix et d'autres témoignages de satisfaction. Les aides de camp du grand-duc, notamment les colonels d'Adlerberg, Guéroy, Kaveline et Dellingshausen, eurent part tous à la fois à la bienveillance J'Alexandre, qui les félicita d'avoir si habilement cooperé à la belle organisation des régiments piacés sous les ordres de son frère.

La fête de l'impératrice-mère avait été rélébrée, le 3 août, au château de Péterhoff, avec la solemnté et les réjouissances ordinaires. Il y avait eu, seion l'usage, bai masqué public dans les jardins il uminés; mais, pendant que le peuple se répandant en foute dans ces magnifiques jardins et se uvrait avec un joyeux abandon aux divertissements qui lui étaient offerts, dans cette nuit sereine et étoitée, la famille imperiale avait peine à se défendre des plus tristes préoccupations, quoiqu'elle fât alors presque toute réunie : l'heure d'une séparation éternel e alfait peut-être bientôt sonner.

Le grand-due Constantin, qui étant toujours retenu à Varsovie par ordre de l'empereur, lui avait écrit une lettre d'adieu, qu'A exandre ne lut pas sans une vive impression : le césarévitch le suppliait, au nom de leur vénérable mère, de s'enfourer, pendant son voyage, de toutes les précautions qui pouva ent mettre sa tête précieuse à l'abri des atteintes d'un complet. Les inquiétudes du césarévitch, fondées sans doute sur la découverte de quelques symptômes alarmants qui témoignaient de l'action révolutionnaire des sociétes serrètes en Pologne, ne transpirerent pas, il est vrai, dans le cercle de la fami le impériale, mais la tristesse naturelle de l'empereur s'en augmente, et cette tristesse que cherun

Go. gle

interprétant à sa manière, s'étendant comme un voile de douit sur toutes les fêtes de la cour.

On ne s'abusait déjà plus au sujet de l'état de l'impératrire qui s'affaiblissait de plus en plus et qui s'éteignait à rue d'œil : quoiqu'elle se fit violence pour paraître au moins dans les circonstances d'apparat, quoique son sourire gracieux essayêt encore de rassurer les personnes de son entourage, qui s'effrayaient de sa pâteur et de son amaigrissement, on pouvait compter les jours qui lui restaient à vivre.

Ses bolies sœurs, la princesse d'Orange et la grande duchesse de Saxe-Weymar avaient, à la prière de l'empereur, prolongé leur séjour en Russie, comme si elles eussent pressenti qu'en retournant avec leur famille dans les pays cloignés auxquels leur existence était attachée depuis leur mariage, elles devaient se préparer à dire adieu pour foujours à leur auguste et bien-aimé frère.

Alexandre n'était pas le moins accessible aux présages de mort qui semblaient l'entourer. Il dit à sa plus jeune sœur, Anne Paviovna, princesse d'Orange, que, dans le cas où il viendrait à mourir, par accident ou autrement, il la prant de regerder leur frère Nicolas comme chef de la famille impériale « car, ajonta-t-il, le mariage de notre frère Constantin lui a donné parmi nous une situation a part, qu'il comprend d'ailleurs et qu'il a loyalement acceptée. « La gracde-duchesse Anne ne fit pas d'objection, et on a lieu de supposer qu'elle avait été dès lors instruite, par son mari, des intentions d'Alexandre le, relativement à la succession impériale

L'emperant répondit à la lettre du césorévitch, sons faire et usion néanmoins aux craintes que son frère lus avan, exprinces en l'adjurant de se mettre en garde contre un attenut qui menaçant sa personne sacrée. Alexandre lui rap-

Google

pela seulement, en termes précis, que, sitôt le trône devenu vacant, il devrait prêter serment à l'héritier désigné et transmet re sur-le-champ à l'impératrice-mère le rescrit impérial en date du 2/14 février 1822, dans lequel l'ordre de succession au trône avait été fixe pour la première fois d'une façon irrévocable, rescrit que le césarévitch tiendraît secret jusqu'à ce que les circonstances ordonnassent de le rendre public, avec l'aveu de l'impératrice mère.

L'empereur ajoutant ces mots énigmatiques « J'a me à crotte que notre frère cédera en même temps à mes ordres et aux prières de notre mère. Quant à vous, cher Constantio, vous continuerez à faire pour le royaume de Pologne ce que vous avez fait jusqu'à present, d'apres nos engagements réciproques. »

Le 14 septembre, l'avant veille du depart d'Alexandro I", l'impératrice-mère reçut, au palais de la Tauride, les félicitations des généraux, des grands-officiers de la cour et des personnes de distinction, à l'occasion de la fête de l'empereur.

Alexandre, accompagné des grands-dues Nicolas et Michel, de la grande-duchesse Alexandra Féodorovna, et des principaux dignifaires de l'Empire, se rendit, vers enze heures, suivant la contume, au monastère de Saint-Alexandre-Newsky, ou l'avait précédé le clergé, venu processionnellement de la cathédrale de Notre-Dame de Kasan. Le service divin fut celebré avec solennité, par le métropolitain Séraphim. Le corps diplomatique avait été convoqué à cette imposante cérémonie et s'y trouvait tout entier.

Après les offices, l'empereur et leurs Altesses Impériales accoptèrent le déjeuner d'usage, que leur offrit le métropolitain, archimandrile du monastere de Sant-Alexandre-Newsky.



Or ginal from UNIVERSITY OF CALIFORN -

Au moment de prendre congé du prélat, l'empereur, qui était resté sombre et pensif pendant la collation, s'écarta un moment de son entourage, en tirant à part le vénérable Séraph m.

- Mon pere, lui dit-il à voix basse, je vous demande de célébrer à mon intention et pour moi seul, après-demain, à quatre beures du matin, une messe des morts, que j'entendrai, avant de me mettre en route pour mon voyage dans les provinces méridionales.
- Une messe des morts? reprit le métropolitain étonné et douloureusement affecté de cette étrange requête.
- Our, réplique l'empereur en soupirant, j'ai l'habitude, en partant pour un voyage, de faire ma prière à Notre-Dame de Kasau, mais le voyage que je vais entreprendre no ressemble pas aux nutres... D'ailleurs, mes deux filles mortes en bas âge reposent dans les caveaux de Sain!—Alexandre-Newsky, et, nou join de là, une autre fille, qui ne m'était pas moins chère... Je veux placer mon voyage sous la protection de ces âuxes bienheurenses.

Séraphim s'inclina, en signe de respect et d'obéissance.

L'empereur ajouta, comme dernière recommandation, qu'il serait reconnaissant de voir la communauté des religieux de Saint-Alexandre-Newsky assister à cette messe des mores, mais qu'il ne jugeant pas à propos de faire savoir à personne qu'il y assisterait lui-même. Il priait, en conséquence, le prelat de tenir la chose aussi secrète que possible et de faire en sorte que rien ne transpirât à ce sujet hors de l'encepte du couvent



Google

rubus pon

XXI

En revenant de la cérémonie au palais d'Hiver, l'empereur conserva son air sombre et réveur, comme s'il n'était pas ma tre d'échapper à ses pensées chagrines; mais il n'en témoigna pas moins une bienveillance toute particulière au grand-duc Nicolas.

Il lui dit, entre autres choses gracieuses et cordiales, qu'il avait en l'intention d'acquérir la villa Miatleff, pour la lui donner, mais qu'on lui en avait demandé un prix vraiment exorbitant et ridicule. Il se proposait donc de faire construire une autre résidence d'été, pour le grand-duc et sa famille, sur un terrain tres bien situé, aux environs de Péterhoff.

Le grand-duc Nicolas devait partir le soir même pour nespecter les régiments de la garde campés à Bobrouisk, mais il ne manque pas d'assister à l'inauguration du nouveau palais que l'empereur avait fait bâtir et décorer, sur les plans de l'architecte Hossi, pour le grand-duc Michel.

La famille impériale, après avoir visité ce magnifique palais, y don. Le diner fut triste et silencieux. On porta les santés de l'empereur et de l'impératrice.

Tous les cœurs se serrèrent, quand on vit des larmes rouler dans les yeux d'Alexandre, qu. ne put se défendre d'une profonde émotion, et dont la voix était et altérée, que les paroles qu'il voulut prononcer furent presque inintelligibles. Il parla de son prochain départ, et il appera sur la santé de l'impératrice la protection spéciale de Saint-Alexandre-Newsky, son patron.

L'impératrice, que l'émotion de l'empereur avait gagnée, declara d'une voix faible qu'elle se sentait beaucoup mieux et qu'elle emporterait, en quittant Saint-Pétersbourg, le forme espoir d'y revenir bientôt entièrement rétablie.

Le soir, le grand-duc Nicolas, qui partait pour Bobrousk, fit ses adieux a l'empereur et a l'impératrice; il remercia encore avec effusion l'empereur de toutes ses bontés, en l'appelant, comme toujours, son bienfaiteur; il lui demanda respectueusement ses ordres et ses dernières instructions. Alexandre l'embrassa tendrement à deux reprises, en lui disant ;

— Que Dieu vous bénisse, mon frèro le vous écrirai de Taganrog, mais, vous savez, en cas d'événement grave, conformez-vous à mes ordres et à ceux de noire mère.

La grande-duchesse Alexandra Féodorovne se retireit avec sou mari, quand l'empereur, s'adressant à elle avec cette grace et cette affabilité qui caractérisaient sa manière de parier aux femmes, lui fit compliment de son portrait gravé par Wright, d'après la belle peinture de G. Dawe, qui l'avait représentée entourée de ses enfants

It avait vu la veille, lui dit-il, cet admirable portrait exposé chez un marchand d'es-ampes de la Perspective Newsky, e. il s'était arrêté, comme tous les passants, pour le regarder.

— l'emporterai avec moi cette gravure, ajouta-t-il, et je la ferai p acer dans la chambre de l'impératrice à Taganrog, avec les saintes images : vous serez a.nsi avec nous, et nous prierons Dieu de veiller sur votre fits qui est tout l'avenir de la famille impériale. On sut, dès le lendemain, dans toute la societé de Saint-Pétershourg, que l'empereur avait fait l'éloge du nouveau portrait de la grande-duchesse Alexandra, et ce portrait, d'une exécution viaiment remarquable, mis en montre chez tous les marchands d'estampes, se vendit promptement à un nombre énorme d'exemplaires.

Le grand-duc Michel avait projeté de partir aussi, en même temps que son frère Nicolas, pour aller à Varsovie où le césarévitch l'attendait, car l'amité qui réguait entre eux était telle, qu'ils ne pouvaient, en quelque sorte, vivre séparés l'un de l'autre, et que le grand-duc Michel, comme la grande-duchesse sa femme le lui avait plus d'une fois reproché, passait la moitié de sa vie sur la route de Pologne.

E'empereur le pria de ne pas se mettre en route pour Varsevie, avant que le grand-duc Nicolas fût de retour de Bobrouisk.

- I ne faut pas que notre mère reste seule, lui dit-il confidentiellement. On ne sait pas ce qui peut arriver, et j'el out parler de menées révolutionnaires qui auraient en lieu dans plusieurs regiments de la garde. Je veux croire que les rapports qu'on m'a fails à ce sujet sont faux ou du moins fort exagérés, mass il est bon d'être prêt à tout et de ne pas se laisser surprendre par l'imprévu.
- Le grand-duc Constantin, en effet, répondit e grand-duc Michet, m'a instruit de l'existence des sociétés secrètes dans l'armée, mais il ne m'est parvenu aucun rapport à cet égard, pour la première division d'infanterie de la garde, que Votre Majesté a placée sous mes ordres. Je dois en conclure que ces sociétés secrètes n'existent pas, ou qu'elles font bien peu de propagande.

Le 13 septembre, avant l'aube, le métropolitain Séraphim, à la tête des religieux de Saint-Alexandre-Newsky,



ous portant des ornements de deuts, attendait l'empereur, aux portes du monastère.

Un équipage (troika), attelé de trois chevaux de front, qui galopaient avec impétuosité, s'arrêta tout à coup a l'entrée du couvent.

Alexandre était seul dans coue calèche de voyage, vétu d'une capote d'uniforme, la casquette militaire sur la tête, et enveloppé de son manteau. Il mis pied à ærre, baisa humblement la croix que lus présentant le métropolitain et reçut la bénédiction de ce prélat. Les moines, qui t'entouraient en chantant des cantiques, se formèrent en procession pour le conduire à l'église.

Les portes exténeures avaient été refermées, et les rares passants, qui, à cette heure matinale, se trouvaient aux abords du couvent de Saint-Alexandre-Newsky, ne soup-connèrent pas, en voyant l'équipage imperiai stationner devant le monastère, que l'empereur y entendait une messe des morts.

Cette messe fut dite au milieu c'un requeillement solement; tous les assistants semblaient d'intelligence avec la pensée de l'empereur qui priait : au moment de la lecture de l'évangile, il alla s'agenouiller vis-à-vis de l'autel, et, sur sa demande, le métropolitain lui posa sur la tête le saint livre, en le plaçant ainsi lui-même sous la protection divine.

Après l'odice, Seraphini lui offrit une image du Christ, destinée à l'accompagner comme une sauvegarde pendant son voyage, et l'empereur la fit porter dans sa calèche par le prote-diacre. Il resta ensuite quelque temps en oraison devant les reliques de saint Aiexandre Newsky; puis, le cortège des momes le ramena jusque sous le porche de l'oglise, en chantant le cautique : Seigneur, souvez votre peuple.

Alexandre é ad déjà dans la cour du couvent, quand le

métropolitain, qui avant vu des larmes dans les yeux de l'empereur, lui demanda instamment de venir se reposer dans su celtule.

— Bien ! répondit Alexandre, mais seulement pour quelques minutes, car je suis en retard d'une demi-heure.

Il survit Séraphum qui l'introdursit dans un premier salon et qui passa ensuite avec lui dans une espèce d'oratoire, où ils s'enfermèrent. Il s'assit sur un banc et il invita le métropolitain à s'asseoir auprès de lui.

Comme l'empereur ne parlait pas et semblait absorbé, Séraphim chercha un sujet de conversation, qui pût, en l'intéressant, l'arracher à ses reflexions pénibles. Il n'ignorait pas que l'empereur avait toujours montré beaucoup de pieuse bienveillance, pour les akhimmik, espece d'ermites, qui se vouaient aux pratiques les plus rigoureuses de la vieuscetique et qui s'efforçaient d'imiter les anciens Pères du Désert, en s'imposant d'excessives privations.

- Nous possédons depuis peu, dit-il brusquement, un vénerable skhimnik, dans les murs de ce monastère. Ne serant-ce pas le bon plausir de Votre Majesté, que je le fisse appeler?
- Soit! reprit l'empereur : je le verrai volontiers et je lui demanderai de prier pour moi.

Un moment apres, on wit paraître un vénérable visitland, a l'aspect imposant, au regard prophétique, mais épuisé par les austérités qui avaient rulé et amaigri son visage avant l'âge.

Alexandre l'accuellit avec bon é, l'entretint quelques intuites et lui demanda sa benédiction. Il se disposait à partir, lorsque le sichimnik, marchant devant lui, le supplie de datgner visiter sa pauvre cellule.

Cette cellule se trouva t justement dans la cour, sur le

Google

chemin de l'empereur, qui ne lui refusa pas ce témoignage de respect. Alexandre resta frappé de stupeur en pénétrant dans l'étroite et augubre demeure du vieil ermite.

Ello était entièrement tendue en Jrap norr; des bancs de bois noirei régnatent à l'entour; un gigantesque crucifix se dressait au fond contre la muraille, et la lampe qui brûlait nui, et jour devant les images des saints éclamant seule ce tembeeu anticipé.

Le skhimnik, se prosternant aux pieds du crucifix, dit à l'empereur, d'un tou grave et solennel : « Seigneur, prions !» Après une prière à voix basse, il invita l'empereur et le métropolitain à prendre place sur les bancs et à faire une courte méditation en présence du crucifix. Alexandre n'obtint pas sans peine que l'ermite s'assit lui-même à distance respectaeuse en sa présence.

- Quel est son nom? demanda l'empereur à l'oreille du métropolitain.
- Alexas! répendit Séraphun en bassant la voix, pour ne pas troubler la méditation du saint homme : i jeune et prie sans interruption; c'est un miracle qu'il puisse vivre ainsi, presque sans nourriture, sans air et sans sommeil.
- En effet, reprit l'empereur, si c'est les qu'il couche, je ne vois pas de lit... Il n'a pas même de paille pour s'étendre sur le plancher?...
- Sire, intercompit le moine qui avait entendu l'entretien d'Alexandre avec le métropositain, j'ai un lit qui en vaut un auxe : approche, je te le ferai voir, avant que Dieu t'en donne un parei..

En prononçant ces mots d'un accent sépulcrat, il se dirigea vers un des angles de sa cellule et souleva le drap noir qui cachait un petit réduit, dans lequel se trouvait un cercueil noir entr'ouvert, contenant un bacceul et entouré de cierges allumes. L'empéreur récula d'un pas en arrière, à co functire speciacle.

—Voita mon lit, Sira i s'écria le moine Alexis, dont l'exaltation pieuse ne s'imposait plus de retenue. Co lit-là n'est pas seulement le mien, Sire, c'est notre lit à tous tant que nous sommes. Tous, Sire, nous nous y coacherons tôt ou tard pour le long et dernier sommeil.

Alexandre, vivement impressionné par cette scène inattendue, gardant le silence. Le skhimnik, qui arrivait par degres au paroxysme de l'extase, roulant des yeux hagards, gesticulant et se frappant la pottrine avec le poing, adressa cette étrange allocution à l'empereur:

— Sire, je sus un vie flard et j'ai vu les choses de comonde, écoute donc mes paroles. Avant la grande peste de Moscou en 1771, les mœurs étaient plus pures, le peuple était plus religieux. Depuis la peste, la corruption envahit la sainte Russie. L'année 1812 amena un temps de pénitence et d'amendement; mais, la guerre terminée, le mal parviat à un plus haut degré encore. Tu es notre seigneur et maître : la garde des mœurs publiques est confiée à tes soins; tu es le fils de l'Église orthodoxe, et, comme tel, dépositaire de la vrate foi : il faut donc que tu la préserves de toute atteinte. Tel est l'orure de Dieu, du Roi des rois.

Ce discours incohérent, prononcé avec une éloquence sauvage, produisit un effet irrésistible sur l'imagination mystique et superstitieuse d'Alexandre. Il se sentait ramené, malgié lui, à l'époque de Madame de Krudener, et les souvenirs de cette époque déjà bien éloignée avaient ravivé toute sa sensibilité religieuse. Il ne quitta pas la ceilule d'Alexis sa is lui avoir demandé encore une fois sa bénédiction.

--- Ce skhimnik est un prophète, dit-il au metropolitain.





Combien je regrette de ne l'avoir pas rencontré plutôt! Il m'eût donné de sages et précieux conseils; il eût prié pour moi... Jamais discours d'apparat ne m'a fait autant de plaisir que la simple et naive allocution de ce vieillard!... Ce sont là des paroles qui descendent du ciel... Oh! je reviendrai l'entendre, si Dieu m'en accorde la grâce!...

Il traversa la cour, entre deux haies de moines qui prizient en s'inclinent devant lui ; il remonta dans sa voiture, et debout, la tôte découverte, les yeux levés au ciel, il dit aux assistants :

— Mos chers frères en Jésus-Christ, priez pour moi, priez pour l'impératrice!

Il donna comme à contre-cœur le signal du départ à son cocher Ilia, et la voiture s'éloigna du monastère au moment où cinq heures sonnaient à toutes les paroisses.

Le jour s'était levé, et les dômes des églises étincelaient aux premiers rayons du soleil. Alexandre se retourna encore une fois vers la grande ville qui s'enfuyant derrière lui et il chercha du regard, parmi cette multitude ile coupoles et de flèches dorées, le clorher de la vieille cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans laquelle sont inhumes tous ses ancêtres, depuis Pierre le Grand, qui a fondé cette église au milieu de la forteresse, pour eu faire le ieu de sépulture des faars de Russie.

il pressentant alors, avec une résignation douce et calme, qu'it ne tarderait pas à rentrer dans sa capitale pour y occuper auprès de son père Paul I un lit semblable à celui que le moine Alexis venait de lui montrer. Il crut entendre les cloches de Saint-Pierre et Saint-Paul sonnant le glas funèbre.

Il arriva, dans la matinée, au château de Tzarskoé-Sélo, oùs'étaient rassemblés tous les membres présents de la famille impériale pour lui faire leurs dermers adieux, mais il s'arracha le plus tôt qu'il put à ces adieux qui lui causaient une émotion douloureuse. Il confiait son auguste mère aux seins altentifs et empressés de ses frères et de ses belies-sœurs, en même temps qu'il priait l'impératrice-mère de rester dépositaire de la puissance souveraine et de le remplacer au besoin dans l'exercice de son autorité

L'impératrice Étisabelh ne devait partir que deux jours après lui : il lui recommanda tendrement de se futiguer le moins possible pendant ce long voyage et de se reposer souvent en chemin, comme s'il était là pour la forcer de prendre intérêt à sa chère et précieuse santé.

Il témoigna l'effection la plus cordiale à la grandeduchesse Alexandra Féodorovou.

 Vous ecrirez à mon frère Nicolas, sans doute avant moi, lui dit-il amicalement : rappelez-lui que je compte sur lui,

Il paraissait distrait et préoccupé : l'idéa fixe, qui l'obsédait avec plus de ténacité que jamais, semblait se refléter dans toutes ses paroles, comme un présage de mort prochaine.

La veille oucore, le ciel s'étant obscurci substement, Alexandre, qui écrivait une lettre, avait demandé de la lumière; son valet de chambre se fit répéter plusieurs fois le même ordre, avant d'y obéir et d'apporter deux bougies alumées; mais, le soleil ayant reparu dans tout son éclat, le valet de chambre entra précipilamment dans le cabinet de l'empereur et se mit en devoir d'enlever les flambeaux, sans en avoir reçu l'ordre.

- Que fais-tu, Fédor? lui dit l'empereur avec plus de surprise que de mecontentement : tu devrais attendre au moins que j'eusse fini d'écrire!
 - Sire! reprit le vieux serviteur, qui avait pris l'habitude

de conserver son franc parler devant son auguste maître ceci ne doit pas se faire. Nos pères regardaient comme un mauvais augure l'emploi des cierges en plein jour.

- Bien! je ne savais pas cela, mais pourquei veis-tu un mauvais augure dans ces bougies allumées?
- Parce qu'une chambre éclairée ainsi quand il fait jour, ressemble à la chambre d'un mort.

L'empereur baissa la tête et ne répondit pas; e valet de chambre se bâte d'emporter les flambeaux

Alexandre n'avait pas voulu emmener avec lui une suite nombreuse : il remonta dans sa calèche avec son médecin Wylies, qu'il aveit choisi pour compagnon de route.

Derrière Ini, une seconde calèche, où se trouvaient le prince Pierre Wolkonsky, un de ses amis d'enfance, et le baron Diebitsch, son premier aide de camp général, le suivait d'aussi près que possible; mais Alexandre, dans ses voyages, à travers les steppes de la Russie, exigeat de ses cochers une vitesse si extraordinaire, que sa voiture devançant toujours de plusieurs verstes les voitures de sa suite.

Un petit nombre de généraux et d'officiers de la maison de l'empereur avaient obtenu la permission de l'accompagner. Le comte Michel Worontzoff, gouverneur-général de la Nouvelle Russie qui comprenait la presqu'i e de la Crimée, è ait parti en avant, pour préparer la réception de l'empereur à Taganrog.

L'impératrice ne se mit en route que le 15 septembre et, quoiqu'elle ent promis à son époux de ne voyager qu'à petites journées, elle parcourut 456 heues en dix-hait jours, tant elle avait hâte de le rejoundre et de ne plus se séparer de lui.

Google

XXII

L'empereur Alexandre arriva à Taganrog, le 26 sepcembre, huit jours avant l'impéra rice; il eut le temps de faire achever sous ses youx les travaux qu'il avait commandés avec une ingénieuse prévoyance, pour que son auguste épouse eût une residence commode et agréable, où elle pût se plaire et passer l'hiver sans trop regretter son palais de Saint-Pétersbourg.

L'impératrice, en entrant dans cette nouvelle demeure qu'on avait disposée d'après le modèle de ses appartements à Tzarskoé-Sélo, put se croire encore dans ce château impérial, qu'elle nu devait plus revoir. Elle était si heureuse de « posséder l'empereur à elle seule, » suivant les expressions dont elle se servit dans une le tre a l'impératrice-mère, qu'elle ne se sentait plus malade et que ses médecins purent se flatter de la guérir.

L'empereur, de son côté, se trouvait a merveille de ce changement d'air, de règ me et d'existence; il était toujours d'une humeur mélancolique, mais il avait presque triomphé de ses pressentiments et il commençait à se féliciter des bons résultats de son voyage.

Ses forces phys. ques renaissaient à vue d'œn; il se

sentait capable d'entreprendre de longues promenades, à pied ou à cheval, sens éprouver la moindre fatigue. Il s'était remis au travail avec ardeur et il consacrait soir et matin plusieurs heures de suite à l'examen et à l'expédition des affaires de l'État, car il recevait tous les jours, par un contrier extraordinaire, le portefeudle contenant la correspondance de ses ministres.

La pensée de la mort, qu'il s'efforçait d'écar er de lui, vint cependant le poursuivre plus d'une fois au milieu de son voyage; il apprit presque simultanément que son ministre de l'instruction publique, le vieil amiral Schirchkoff, avait perdu sa femme, et que le comte Gourieff, ministre des apanages et directeur du Cabinet, était décédé, à la suite d'une grave maladie. Il s'empressa d'écrire des lettres de condoléance aux deux familles des défunts.

Le rescrit adressé à l'amiral Schirchkoff a seul été publié; 1 est empreint des sentiments de piété qui remplissaient l'âme d'Alexandre:

- J'ai appris avec la plus vive douleur la mort de votre épouse. Je partage sincèrement vos regrets, désirant que vous les supportiez avec résignation à la volouté sainte du Tout-Puissant, et que la confiance en sa miséricorde vous serve de consolation.
 - « Je suis votre affectionné,

e ALEXANDRE.

«Taganrog, le 96 septembre (7 octobre, nouv. st., 1898, »

Le séjour de Taganrog, si monotone qu'il fût, ne déplaisait pas à l'empereur, ni à l'impératrice. Elle se promenait chaque jour en voiture avec son auguste époux, et elle aimait à recuentir sur son passage le temoignage des respectueuses sympathies des habitants russes ou ctrangers.



Or gira # LNIVERSITY OF - ' A La ville, qui comptaît a cette époque une population de 10,000 âmes, avait un aspect riant et animé. Le climat eut été très l'avorable à la santé de l'impératrice, si la saison d'automne n'eût pas amené des pluies et des brouillards, auxquels succéalèrent des vents d'est encore plus malfaisants.

L'empereur se trouva bientôt à l'étroit dans l'enceinte de cet e petite ville, où il s'amusait, pour toute récréation, à faire tracer un jarden public par un architecte anglais qu'il avait mandé de Saint-Pétersbourg. Malgré la prière de timpératrice, qui eût voulu le condemner à la vie sédentaire, il fit différen es excursions, dans e cours du mois d'octobre, a cinquante ou soixante heues de Taganrog.

Il parcourut les côtes de la mer d'Azow, jusqu'à l'embouchure du Don, et, remontant ce fleuve, il visita es villes de Rostow et de Nakhitchevan, troversa le territoire des Cosaques du Don, s'arrêta dans les principaux villages ou manitzas de ces soldats agriculteurs, et revint par le Vieux-Te terkask, à la forteresse d'Azow, qui ne servait plus qu'à proteger un port désert, à demi comblé par les sables.

Cette tournée l'avait ravi : partout il avait été reçu avec des transports de joie et de respect; il voyageait soul en télègue ou en tarantasse, avec son méderm Wylies, ot il n'avait pas songé une seule fois qu'il pût rencontrer sur sa route les conspirations dont on l'avait menacé. Il se proposait toujours d'alter à Koursk et d'y chercher lui même le trace des societes secrétes qui lui étaient signalees dans les rapports de Sherwood.

Après son retour à Taganrog, le comte Michel Werentzoff n'eut pas de peine à l'engager a faire une appartion en Crimee, la plus belle, la plus fertite, la plus riche province de son Empire, qu'il n'avait pas visitée entièrement lans son rapide voyage de 1818, et qui d'ailleurs, depuis cette époque, s'était presque transformée sous l'active et paternelle administration du comte Michel Worontzoff.

Ce voyage, l'empereur l'avait projeté, sans en rien dire à personne, depuis qu'il s'était décidé a venir à Taganrog : il voulait aller prier sur la tombe de Madame de Krudener, qui était morte à Karassou-Basar, au mois de décembre 1824; il voulait aussi interroger la princesse Anna Galitsyne, qui habitait Khouréis, et qui avait recueilli les Jernières paroles de la prophétesse à son lit de mort.

L'impératrice lutta encore inutilement pour empécher, pour retarder ce voyage qui éveiltait en elle les plus vives inquiétudes : rar elle savait qu'il était dangereux de se trouver en autonne dans certaines localités de la Crimée, à cause des fievres épidémiques qui y règnent durant cette saison. Mais ses prières et ses larmes n'ébranlèrent pas a résolution de l'empereur, qui promit seulement d'abréger son absence et de renfermer rigoureusement dans un intervalla de dix-sept jours cette nouvel e pérégrination dont l'innéraire fut tracé d'avance. Le prince Pierre Wolkonsty devait res er auprès de l'impéra rice, tendis que le comte Michel Worontzoff accompagnerait l'empereur, qui n'emmena que son médecin Wylies et quelques personnes de sa suite.

On partit de Taganrog, le 1" novembre : le gouverneur civil de la Tauride, Naryschkine, avant à peine eu le temps de faire préparer des relais sur la route de Lempereur. Il fathit passer plusieurs nuits dans la sieppe et accepter l'hospitalité des colonies allemandes anabaptistes, qui ont transformé ces déserts en champs fertiles.

On n'arriva que le 5 novembre, a Simphéropol, chef-lieu du gouvernement de la Taurule, où l'empereur passa la nuit.

Alexandre était déjà fatigué de son voyage à travers des plaines immenses que les exhalaisons de la mer Pourde rendent insalubres surtout à cette époque de l'année; il avait hâte de parvenir dans cette espèce de paradis terrestre, qu'en nomme la Côte méridienale, et qui, abritée contre les vents du nord et de l'est, exposée admirablement au soleit du midi, plantée de vignobles excellents et semée d'habitations délicieuses, ressemble aux plus beaux sites de la Grèce et de l'Italie.

Mais ce qu'il souhaitait par-dessus tout, c'était de voir la vieille princesse Galitsyne, l'amie, la dermère confidente de Madame de Krudezer.

L'empereur, pour gagner du temps, fit trente-cinq verstes à cheval, par des chemins à peune frayés dans les montagnes, tandis que ses voitures et sa suite allèrent l'attendre à Baidar, où il ne pouvant les rejoudre que quatre jours apres.

Cette longue route, pendant laquelle d'fallant toujours monter et descendre au bord des précipiess, fut pénible pour l'auguste voyageur, qui eut à souffrir de la chaleur et de la soif : il se rafretchit en mangeant des fruits qui ini causèrent un dérangement d'estomac.

On ne s'arrêta que fort tard à Joursouf, terre du comte Worontzoff, et on y resta jusqu'au landemam. Alexandre se trouvait déjà très affaibli par suite de son indisposition, lorsqu'il repartit pour le magnifique château que le comte Worontzoff avant fait bâtir à grands frais sur le bord de a mer, pres du village d'Aloupka. Le comte lui fit royalement les honneurs de cette résidence enchanteresse, qui passant à juste titre pour la merveil e de la Crimée.

Quelques jours de repos et de soms auraien, suffi pour remeitre entièrement la santé de l'empereur, mais il com-

Google

LNIVERST : - .

mença aussitôt ses excursions à pied et à cheval aux alontours du château : il visita d'abord les villages tatars qui avoisiment Aloupka; Myskhor, propriété des Naryschkine; Livadia, appartenant au comte Potocky, et le charmant domaine d'Orianda qu'il avait échangé avec le comte Koncheleff-Bezborodko, pour en faire don à l'impératrice. Le comte Worootzoff, son hôte, l'accompagnant partout.

L'empereur était impatient de se voir tout à fait libre : il déclara qu'il se rendrait soul chez la princesse Galitsyne, qui avait fondé une colonie agricole dans la montagne, et qui y demeurait au milieu de ses colons suisses et allemands. On s'étonna de sou projet, on lui adressa des objections, on lui dit qu'une fièvre permicieuse sévissait en ce moment sur les terres de la princesse. Il n'écouta rien et ne voulut prendre, pour compagnon de voyage, qu'un domestique que fui montrerait le chemin. Il annonça, en partant, qu'il pourrait resser absent deux ou trois jours.

En effet, la princesse Anna Galitsyne, qu'il avait prévenue de sa visite, le reçut à Khouréis, dans la retraite isolée qu'elle habitait depuis un an, et où elle se proposait de passer sa vie dans la pratique d'une religion mystérieuse, assez semblable au quiétisme de Madame Guyon. Ils restèrent enfercés ensemble pendant plusieurs heures; la princesse lui parla longuement de Madame de Krudener, lui rapporta les dernières paroles de cette illuminée, et lui remit des papiers qu'elle avait laissés, sous pli cacheté à l'adresse de l'empereur, en mourant. Madame de Krudener était morte à Karassou-Baser et y avait été inhumée. Alexandre avait fait vœu d'a ler prier sur cette tombe . il y alla, malgré la longue distance qu'il avait à parcourir.

il arriva le soir, incognito, dans cette petite ville tatare, sous la conduite d'un indigène que la princesse Calitayne

avait chargé de le conduire ; il se 6t ouvrir l'église et montrer l'endroit où reposait son ancienne amie : il resta une heure en prière dans cette église froide et humide.

Au sortir de là, il ressentit un premier mouvement de fièvre, que l'émotion avait pu provoquer; il se remit en route, néanmoins, en proie à une pénible agitation nerveuse, et il chevaucha une partie de la nuit, au clair de lune. Il dut s'arrêter, épuisé de fatigue et de besoin, dans la cabane d'un montagnard, où il ne trouva, pour toute nourriture, que des fruits, du riz et du pain de seigle

Il était trop agité pour pouvoir dormir; it se leva de bounc heure et s'empressa de revenir à Khouréis chez la princesse Galitsyne, avec laquelle il eut encore un long et secret entretten. On devine que Madame de Krudener en fot le principal sujet.

Quand l'empereur rentra enfin au château du comte Worontzoff, tout le morde était fort inquiet; son médecin Wylies osa lui faire entendre des reproches au nom de l'inpératrice É isabe h. Alexandre affecta d'être enchanté de la promenade qu'il avait faite à Khouréis et paria beaucoup de la vieille princesse Galitsyne, qu'on appelait dans le pays la Fee des Rochers; mais il garda le sitence sur son voyage a Karassou-Basar.

Il était souffrant et menace d'une fièvre intermittente. Il fit pourtant différentes courses à pied avec le comie Worontzoff, avant de remonter à cheval pour gagner la vailée de Baïdar. Ce trajet de quarante verstes acheva d'épuiser ses forces.

Il partit en venture pour Sébastopol, avec le baron Diebitsch, qui l'avait rejoint, pour visiter avec lui les constructions de ce grand port militaire. Malgré sa lassitude et sa mauvaise santé, il voulut voir, en passant, le port de Balaclava, et faire une station pieuse dans le fameux couvent de Saint-George.

Il arriva, le 12 novembre, vers neuf heures du soir, a Sébastopol, et i alla, suivant sa coutame, faire sa prièro dans l'église principale, avant de s'accorder le repos dont il avait si grand besoin.

Le lendemain devait être encore un jour de fatigue; mais l'empereur la supporta assez bien, sous l'influence d'une sorte d'exaltation fébrile, qui s'é ait emparée de lui. Il vit lancer à la mer un vaisseau nouvellement construit, passa des revues, inspecta les casernes et les hôpitaux, dina avec tous les officiers de a flotte, et travai la ensuite, hien avant dans la nuit, avec le baron Diebitach. Le jour suivant, visite à la forteresse, examen minutieux des fortifications destinées à défendre l'entrée de ce superbe port

L'empereur dissimulait son état de faiblesse et de maladie, mais on en voya t les signes sur son visage.

Il se rendit à Bakichi Saraï, l'antique rapitale des Khars de Crimée, avec le projet de s'y reposer une journée; mais il fut entraîné, malgré lui, à des visites successives dans les synagogues, les couvents et les églises. Le soir, il était accablé et comme incapable de se mouvoir.

— Je voudrais être de retour a Taganrog, dit-il au docteur Wylies; l'impératrice a été informée du décès de son beau-fière le roi Maximilien, de Bavière; je crains que cette fâcheuse nouvelle n'ait produit chez elle une émotion trop vive pour son état... Moi-même, je ne me sens pas bien...

Le médecu profita de cet o ouverture que lui faisait l'empereur, pour la presser de suivre un régime qui devait le délivrer promptement de s n indisposition, causée par la fatigue du voyage. — Je n'a pas contiance dans vos potions, Wyties, répondit l'empereur qui était de venu pensif et sourieux. Au reste, ma vie est dans la main de Dieu; rien ne saurait me soustraire aux effets de sa votonté. Ainsi, ne me parlez plus de traitement.

Le mal faisait des progrès tents, mais sérieux; l'empereur sommeillait sans cesse dans sa voiture, ou demourait plongé dans une méditation silencieuse. Il continuait pourtant son voyage, sans s'épargner les ennuis des réceptions officielles dans les villes où il s'arrétait, sur la côte occidentale de Crimée.

En arrivant à Pérékop, il comput qu'il n'aurait jamais la force d'arriver a Taganrog, s'il ne précipitait pas son retour. Il ne s'arrêta donc plus nulle part, en traversant avec une effrayante rapidité la steppe des Nogaïs et e pays des Cosaques du Doa. Il était à demi couché dans sa voiture, toujours somnolent, toujours absorbé dans de sombres pensées.

— Dieu soit loué! dit-il à son médecin, en approchant de Taganrog : j'arriverai!

Ce fut le 17 novembre qu'il arriva ; le matin même, il avait écrit de sa main à l'impératnce-mère, qu'il venait de terminer son voyage de Crimée, mais qu'il en avait gardé une fièvre, dont il viendrait à bout aisément avec quelques soins. L'impératrice Élisabeth avait envoyé au-devant de lui le prince Wolkonsky.

- Comment se porte Votre Majesté ? lui demanda se prince avec une requiète sollicitude.
- Assez bien! répondit l'empereur, dont le visage démentait les paroles. Cependant, j'ai aurapé une petite fièvre en Crimée, et, en depit du climat si vanté de ce beau pays, je me félicite d'avoir choisi Tagantog pour le séjour de l'impératrice.

L'impératrice Elisabeth fut bien joyeuse de revoir l'empereur, mais elle le trouva changé et lui reprocha tendrement de n'avoir pas pris assez de soin de sa santé.

Ils passèrent la socrée ensemble. Le paisir de se retrouver avec sa chère matade faisait oublier à l'empereur qu'il était lui-même plus malade qu'elle.

Le lendemain, il put croire que sa bonne constitution triompherait de la malad e : il travailla une partie de la journée dans son cabinet; mais le soir, il eut un violent accès de flèvre.

Le jour suivant, il fut assez calme et il put recevoir, en perticulier, le lieutenant-général, comte de Witt, qui venait d'arriver, à franc étrier, des cantonnements de la Petite-Russie.

Le comte de Witt, descendant du grand-pensionnaire de la Hollande, était un des officiers su périeurs les plus distingues de l'armée russe; il commandait en chef les régiments de cavalerie colonisés dans la Petite-Russio, et, grâce à son excellente administration, ces colonies militaires avaient beaucoup mieux réussi que celles des régiments d'infanterie placés sous les ordres du com e Araktchéieff

Co lieutenant-général avait découvert l'existence d'une vaste conspiration tramée dans l'armée contre le gouvernement impérial, et il en rendit compte à l'empereur.

A la suite de cette conference avec le comte du Witt, Alexandre resta sous le coup d'une agitation génerale qui ne fit que s'accroître jusqu'à ce que la fièvre est repara plus violente que la veille. Wylies voulait absolument attaquer cette fièvre avec des doses de quinne.

- -- Mon ami, lui dit l'empereur, c'est de mes nerfs qu'il faut nous occuper : ils sont dans un desordre épouvantable.
 - Helas! répondit tristement le docteur, chez les rois,



cela se voit plus souvent que chez le commun des hommes !

— Out, chez mot surtout, répliqua l'empereur; il y a bieu des raisons pour cela, et dans ce moment plus que dans tout autre '

Il tomba bientôt dans un profond accablement; il avait les yeux fermés et des larmes sillonnaient ses joues. Il ao s'aperçut pas que l'impératrice veillait à ses côtes.

Vers le soir, le général-major d'artillerie Arnoldi, qui avait un commandement dans Taganrog, vint au palais demander un mot d'ordre. On n'osait pas réveiller l'empereur, qui paraissait assoupi. On parlait bas autour de lui ; il entendit ce qu'on disait et donna pour mot d'ordre : Taganreg

Tout à coup, il rouvrit les yeux et ordonna qu'on fit approcher, près du divan où il était étendu, le genéral-major Arnoldi, dont le nom avait été prononcé.

- Connais-tu le colonel Pestel? lui demanda-t-il, en le regardant fixement.
- Sire, c'est mon beau-frère, répondit Arnordi en hésitaut : il n'y a pas de plus brave officier.
- C'est un revolutionnaire, intercompit l'empereur : il cache des Jesseins criminels; j'ai l'œil sur lui !

A partir du 19 novembre, fatal anniversaire de la terrible inondation qui avait eu lieu à Saint-Pétershourg l'année précédente, la maiadie fit des progres que l'art des médecius essayait en vain d'arrêter. C'était une fièvre typhoïde, de l'espèce la plus pernicieuse, et le docteur Wylies ne laissa pas ignorer à l'impératrice qu'une catastrophe était immineate

L'empereur n'avait plus la force d'écrire ni de dicter une lettre : i avait autorisé le prince Wolkonsky à écrire à l'unpératrice-mère, le baron Diebitsch au grand-duc Constantin, pour teur donner des nouvelles de son état, qui ne faisait qu'empirée d'heure en heure.

L'impératrice eut le courage d'inviter l'auguste matade à recevoir les derniers sacrements pour se fortifier contre le mal. L'empereur la remercia tendrement et répondit qu'il suivrait avec plaisir son conseil.

Il avait repris son calme et sa fermeté; il fit appeler son médecin.

- On me par e de communion! mi dit-il gravement, avec un regard impérieux. En sommes-nous là réellement?
- Oui, Sire, répondit Wylies qui fondait en larmes. Dans ce moment, je ne vous parle pas en medecin, mais en chrétien : c'est mon devoir de vous déclarer qu'il n'y a plus un moment à perdre.

L'empereur lui prit les mains et les serra dans les siennes, dont la mosieur annonçait l'approche d'un accès de fiévre. On remit la communion au lendemain.

L'impératrice ne quitte pas le chevet du lit de l'empereur, qui eut des intervalles de délire; il s'écriait d'une voix gémissante : « Ah! les monstres, les ingrats! Je ne voulais pourtant que leur bonheur! » Parfois, s'adressant au docteur Wylies, il lui disait avec ameriume : « Mon ami, puisqu'ils ont juré ma mort, laissez-les faire! »

Vers le matin, l'état du malade empira tellement que l'impératrice envoya chercher le confesseur Celui-ci, l'archiprêtre Féodotoff entra dans la chambre, la croix à la main.

Alexandre, le voyant parattre, éloigna l'impératrice en lui disant : « Je dois être seul. »

Quand tout le monde fut retiré : « Mon père, dit-il au prêtre, veuillez vous asseoir. Oubliez îci la Majesté, et usezen avec moi simplement, comme avec un péndent. » La confession dura plus d'una haure. L'empereur voulut recevoir le viatique, en présence de sa femme.

Cette touchante cerémonie l'impressionna vivement et u. procura une sorte de béatitude.

— Jamais, du-i en se tournant vers Elisabeth, jamais je n'a goûté une satisfaction intérieure plus grande; je vous en remercie du fond du cœur.

Le docteur Wylies ne conservait plus d'espoir; toutefois, de concert avec le docteur Stroffregen, médecin de l'impératrice, et le médecin d'état-major Alexandrovitch, i. essaya encore d'amener une crise heurouse, par l'application des sangsues.

L'empereur ne s'y était soumis qu'a contre-cœur, pour obéir à la prière de l'unpératrice; il s'aperçut tout à coup que l'érésipèle qu'il avait eu à la jambe, et dont les traces étaient toujours apparentes, avait entièrement disparu depuis la voitle. On l'entendat alors murmarer : « Je mourrai comme ma sœur! » Il faisant allusion à la mort de la grande-duchesse Catherine, reine de Wurtemberg, qu'il avait perdue en 1819

Il resta presque sans connaissance pendant la journée du 28 : il ne donnait pas signe de vie, et son pouls avait 125 pulsations par minute. Vers le soir, il rouvrit es yeux et chercha sa femme autour de lui : il la reconnut et lui serra les mains, en sonnant.

- Quelle belle journée! dit-il avec un soupir. Yous devez être bien fatiguée! ajouta-t-il, en regardant avec ten-dresse l'impératrice.

Il y eut alors une lueur d'espérance. Les médecies crurent que la nature serait plus forte que le mal. Cette bonne nouvelle combla de joie l'impéra rice Elisabeth, qui en fit part aussitôt à l'impératrice-mere, qu'el e tenait su courant de l'état du malade, en faisant partir tous les jours un courrier extraordinaire pour Saint-Pétersbourg.

Voici la fin de la touchante lettre que l'impératrice écrivit sons les youx de l'empereur : « Chère mamen, je me figure vos inquiétudes; vous recevez les bulletins, vous avez donc vu à quoi nous en étions réduits hier, cette nuit encore !... M. Wylies dit lui même que l'état de notre malede est satisfaisant, mais il est faible à l'excès. Chère maman, je vous avoue que je n'ai pas la tête à moi !... Je ne puis vous en dire davantage. Priez avec nous, priez avec cinquacte millions d'hommes, que Dieu daigne achever la guérison de notre bien-amé malade! »

La nuit ramena un assoupissement profond, accompagné de mouvements convulsifs et de paroles entrecoupées. Les symptômes menaçants ava ent reparu. Les médecins déclatèrent que la mort était imminente.

Le prince Wolkonsky s'efforça respectueusement d'arracher l'impératrice à un spectacle si douloureux; il voulut, au nom de l'empereur, la conduire dans une antre maison qu'il avait fait préparer pour elle.

— Je suis persuadés que vous savez compatir a mon affliction, lui du-elle avec des sanglots dans la voix ; vous comprenez tout ce que je souffre, car vous connaissez mes sentiments pour l'empereur... En bien! je vous en supplie, ne me séparez pas de lui, avant que tout soit fini! »

Le baron Diebitsch était le seul à qui Alexandre eût confié, au début de sa maladie, tout ce qu'il avait appris de la redoutable conspiration qui menaçait à la fois sa vie et sa couronne. Les précieux avis communiqués verbalement par le cointe de Witt à l'empereur furent confirmés presque immédiatement par l'arrivée de différents rapports de police



qui donnaient des détails circonstanciés sur les plans des conspirateurs et sur leurs moyens d'execution. Suivant ces rapports venus de divers points, l'empereur devait être assassiné à l'aganrog inême.

A exandre était trop malade pour que Diebitsch essayât de le consulter sur les mesures à prendre dans cette circonstance urgente et décisive. Ce fidèle serviteur n'hésita pas à ordonner, de son chef, sous sa responsabilité personnelle, tout ce qui pouvait entraver l'action des sociétés secrètes et jeter le trouble parmi les conjurés. Il n'osa toutefois quatter Taganrog, avant la mort de l'empereur, que sa maladie seule avait sauvé du poignard des assassins.

Dans la matinée du 1st décembre, il était, avec le prince Wolkonsky, auprès du lit de l'auguste mourant, qui ne par last plus, mais qui semblait avoir recouvre la connaissance Les yeux éteints de l'empereur se ranimèrent pour se fixer d'une manière indéfinissable sur Diebitsch, qui tenait à la main un paquet de lettres de chancellerie : on est dit qu'il interrogent le général et qu'il comprenait sa réponse tacite.

Il n'avait plus que peu d'instants à vivre : il fit signe à l'impératrice de se rapprocher; il lui baisa encore une fois la main, puis ses paupières se fermèrent, et il retomba dans sa léthargie. A dix beures conquante minutes, un faible soupir annonça qu'il rendait l'âme.

L'impératrice Élisabeth, suffoquée de sanglots, lui ferma les yeux, éleva la croix au-dessus de sa tête et le bénit; elle l'embrassa une dernière fois, e., le regard fixé sur une sainte image: « Seigneur, pardonnez-moi mes pechés! dit-elle. Il a plu à votre toute-puissance de me l'enlever! » Elle cacha sa figure dans ses mains et rentra, d'un pas lent mais ferme, dans son appartement.

Google

Pau d'instants après, elle écrivait à l'impératrice-mère cette touchante lettre :

« Maman, notre ange est au c el, et moi je végète encore sur la terre! Qui aurait pensé que moi, faible malade, je pourrais lui survivre? Maman, ne m'abandonnez pas, car je suis absolument seule dans ce monde de douleurs... Notre cher défunt a repris son aur de bienveillance; son sourire me prouve qu'il est heureux et qu'il voit des choses plus belles qu'ici-bas... Ma seule consolation, dans cette perte irreparable, est que je ne survivrai pas à mon bien-aimé époux. I'ai l'espérance de m'unir bientôt à lui! »

XXIII

Le grand-duc Michel était à Varsovie, auprès de son frère Constantin, depuis le 20 novembre.

Suivant le désir de l'empereur, il n'avait quitté Saint-Petersbourg qu'après le retour du grand-duc Nicolas et de l'impératrice-mère dans la capitale. Il se promettait de promeger son séjour en Pologne jusqu'à la fin de l'année et peut-être au dela, malgré le charmé qu'il trouvait dans son ntérieur et l'attachement sincère qu'il portait à su famille. Son affection enthousiaste pour le césarévitch l'emportait sur tout, et il ne se sentait nulle part aussi heureux que dans l'internté de ce digne et excellent frère, qu'il eût voulu ne jemais quitter un moment.

Constantin, qui revenait de Dresde pour recevoir le grandduc Michel, l'accueillit avec plus d'empressement encore qu'à l'ordinaire : it se faisait une fête de le garder à Varsovie aussi longremps que possible, et il n'épargna rien pour lui témoigner le plassir qu'il avant à le posséder.

Tous les jours ce n'étaient que revues et parades, auxque les ils assistaient ensemble, en se partageant le commandement; ce n'étaient que promenades à cheval et en voiture, dans la ville et aux environs; tous les soirs, c'étaient des festins, des bais e. des concerts au palais du Belvédère.

La princesse de Lowicz, qui ne s'y montrait que pour chercher, en queique sorte, à s'effacer davantage, préférant à ces brillantes réceptions officielles les réunions intimes, en petit comité, où elle déployant toutes les grâces de son esprit et toutes les qualités de son cœur. Elle n'avait pas eu de peine à exercer sur le grand-duc Michel le prestige de sympathie et d'admiration, qu'on ne pouvait s'empêcher de subir en l'approchant. Il l'aimait donc comme une sœur.

— Vous êtes vraiment la reine de Pologne, lui disait-il alors; plus vous vous cachez, plus on devine que vous existez et que vous travaillez sans cesse au bonheur de vos sujets.

Cependant le grand-duc Constantin paraissait soucieux et préoccapé; il évitait souvent de répondre aux questions que son frère lui adressait avec une tendre sollicitude, ou bien il prétextait quelque difficulté dans la marche de son administration.

Le grand-duc Michel repportait cette humeur sombre et chagrine à des révélations de police qui avaient appris au césarévitch l'existence des sociétés sacrètes dans l'armée polonaise, sans lui fournir toutefois des renseignements précis sur leur organisation et sur leurs chefs.

La princesse de Lowicz avant remarqué, de son côté, la Instesse qui s'était emparée tout à coup du grand-duc Constantin; elle ne lui en demanda pas la cause, mais elle essaya mutilement de la découver.

Sur ces entrefaites, le césarévitch, pous pà e et plus abattu qu'il ne l'ava te core été, autonça brusquement au grandduc Michel qu'il ne dinerait pas à table ce jour-là et qu'il allant se retirer dans ses appartements.



Cette résolution étonna le grand-duc Michel, qui prit la main du césarévitch avec amitié, en lui demandant ce qu'il avait.

-- Ce n'est rien' répondit Constantin, qui s'empressa de se déroher aux regards et aux questions de son frère. Je ne me sens pas trop bien ..., mais cela se passera; du moins, je l'espere... A demain!

Le leudemain, le grand-duc Michel, qui s'inquié ait de la santé du césarévitch, alla chez lui de très bonne heure et, en attendant son lever, il parcourut les rapports journaliers du commandant de place : il ne înt pes peu surpris de voir que plusieurs courriers étaient arrivés coup sur coup de l'aganteg dans les trois derniers jours. Il s'en émut d'autant plus que des bruits vagues de complot contre la vie de l'empereur étaient venus jusqu'à ses oreilles.

- Constantiu, qu'est-ce que cela signifie? dit-il à son frère qui entrait : tous les jours un courrier de Taganrog! Qu'est-il arrivé ?...
- Rien de bien important, réplique le césarévitch en s'efforçant de paraître celme et indifférent l'empereur a confirmé les récompenses que j'avais sollicitées pour mes employés, pendant son séjour à Varsovie ; la liste en est jouque ; veux-tu l'examiner?

Le grand-due Michel fut rassuré ou feignit de l'être; il demanda des nouvelles de l'empereur, et le césarévitch, visiblement troublé et embarrassé, lui répondit que Sa Majesté devait être remise de l'indisposition qu'elle avaitéprouvée en Crimée, car on ne lui parlait de rien; il fa lait donc attendre un prochain courmer, pour avoir des nouvelles.

Deux jours après, le 7 décembre à sept heures du soir, un courrier arrive au moment on le grand-duc Constantin allait se mettre à table. It fit savoir à safemme qu'i ne dinerait pas. La princesse de Lowiez dina seule avec le grand-duc Michel, tous deux attristés de l'absonce du césarévich, mais ne prévoyant ne l'un ne l'autre le mouf qui l'avait obligé de res er enfermé dans son cabinet. Le repas fut sil'encieux et se termina promptement.

Au sorter de table, le grand-duc Michel prétexta un pete de fatigue, pour pouvoir se retirer dans son appartement. Il venait d'apprendre qu'un courrier était arrivé de Taganrog. Cette circonstance le plongea dans une vague inquiétude ; il attendant impatiemment que son frère le fit mander ; il se promenait en long et en large dans la chambre, sons l'empire d'un fâcheux pressentiment ; il finit par se jeter sur un divan et s'y assoupir.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas : il s'éveille en sursaut et voit entrer le grand-duc Constantin, qui s'avance vers lui, le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes.

- Qu'est-ce donc? s'écrie le grand-duc Michel en proie à la plus vive anxiété; mon frère, que se passe-t-il ?
- Prépare-toi, Michel, répond le césarévitch d'un ton solennel et d'un air accablé, prépare-toi à entendre la nouvelle d'un grand malheur!
 - -O mon Dieu! serait il arrivé quélque chose ànotre mère ?
- Non, ce n'est paselle... Un grand malheur s'est appesants sur nous, sur toute la Russie, un malheur irréparable... Nous avons perdunotre bienfaiteur!...L'empereur est mort!

lls tombéren, dans les bras l'un de l'autre, en confondant leurs larmes. Ils passerent ensuite chez la princesse de Lowicz, pour l'associer à leur douleur fraternelle.

Après les premiers épanchements de cette douleur, le césarévitch leur lut en pleurant un rapport détaillé sur le décès de l'empereur Alexandre, rapport que le prince Wolkonsky et le baron Diebitsch avaient rédigé sous les yeux de l'impératrice; il leur tut aussi les deux lettres official es que ces deux personnages lui avaient adressées simultanément pour lui faire part de la vacance du trône et pour l'inviter à en prendre possession. Il leur communique sans doute également une autre lettre, toute confidentielle, que le prince Wolkonsky lui faisant tenir en secret.

Cette lettre, qu. n'a pas été conservée, semble avoir eu pour objet d'avertir le grand-duc Constantin, que l'empereur. céfunt n'avait rien dit ni rien écrit, avant de mourir, qui fût relatif à un changement quelconque dans l'ordre naturel de la succession impériale, car le prince Wotkousky savait cerlamement, avec plus ou moins de certitude, qu'Alexandre 🛅 s'était préoccupé, peu d'années auparavant, de la nécessité de désigner lui-même son successeur et de parer ainsi aux éventualités plemes de péril, que pouvait amener l'avénemen, de l'hémuer légiume. Personne, dans le Conseil de l'Empire, n'avait alors guoré que le grand-duc Nicolas devait être revêtu des droits héréditaires du césarévitch, avec le consentement da celui-ci. En conséquence, le prince Woikoosky jugeait utile de faire connaître au grand-duc Constantin, que son auguste frère était mort, sans proconcer une parole qui expremăt une volonté ou même un vœu au sujet de l'héritage impérial. Il lui annoaçait, en outre, qu'ayant demandé à l'impératrice si les intentions de feu l'empereur à cet égard avaient été formulées dans un testament ou dans un rescrit quelconque, l'impératrice avait répondu, après un instant de réflexion, qu'elle na savait rien de positif là-dessus, mais qu'elle conseillait toutefois d'en référer au césarévitch.

Le prince Wolkonsky, se rappelant alors que l'empereur portait toujours sur lui un pli cachete, dont le contenu était peut-être un secret d'État, fit chercher ce pli mystérieux, qui se retrouva dans la poche de l'uniforme que l'empereur avait porté en dernier lieu. A la prière du prince, l'impératrice avait brisé le cachet; il fut alors constaté que l'enveloppe ne contenait que deux prières accompagnées de quelques textes des Saintes Écritures. L'impératrice voulut que ces papiers fussent replacés religieusement dans la poche même de cet uniforme, avec lequel l'empereur serait enseveli.

Le grand-duc Constantin n'eut pas la pensée de profiter des avantages d'une situation que le prince Wolkonsky lui exposait peut-être pour qu'il en tirât parti dans son propre intérêt; il n'hésita pas un moment vis-à-vis de son devoir, et il resta fermement résolu à ne pas revenir sur une décision solennelle, approuvée et sanctionnée par l'empereur Alexandre. Il dit au grand-duc Michel, en présence de la princesse de Lowicz:

Nous sommes arrivés à l'instant préfix, où je dois prouver à tous que ma manière d'agir était exemple d'hypocrisse et de duplicité. A présent, il faut terminer l'affaire avec autant de fermeté que je l'ai commencée. L'empereur n'est plus là pour diriger ma conduite, mais je vous assure que men n'est changé dans mes intentions, et ma volonté de renoncer au trône est plus inébranlable que jamais.

— Mon frère, reprit le grand-duc Michel, seu l'empereur avait bien raison de dire qu'il avait soi en vous plus qu'en lui-même. Nous devois plaindre la Russie qui perd en vous un digne et excelient maître!

Le grand-duc Constantin avait convoqué au palais les principaux dignitaires de sa maison et du gouvernement : ceux-ci arrivèrent à la hâte, inquiets de cette convocation subite, à une heure avancée de la soirée. Quand ils farent réunis autour de lui, il leur apprit, avec douleur, que l'empereur Alexandre avait cessé de vivre.

- Quels seront donc à présent les ordres de Votre Majesté Impériale? lui demanda précipitamment Nicolas Novossifisoff, un des hants fonctionnaires que le défunt empereur avait le plus favorisés dans le royaume de Pologue.
- Je vous prie de ne pas me donner un titre qui ne m'appartient pas! répondit sévèrement le césarévitch.

Et alors il s'empressa d'annoncer aux assistants, qu'il avait transmis tous ses droits à son frère Nicolas, avec l'agrément de l'empereur Alexandre, et que c'était Nicolas qui devenait le souverain légitime de la Russie

Il y eut dans l'assemblée quelques objections respectueuses, et Novossiltsoff se crut autorisé à reprendre la parole en donnant une seconde fois au césurévitch le titre de Majesté.

— Je vous prie encore une fois de ne pas me donner ce titre! s'écria le grand-duc avec emportement. Rappelezvous que c'est Nicolas Pavlovitch qui doit être désormais notre empereur

Il entra dans de nombreux délails sur les motifs et es circonstances de son abdication anticipée; il produisit une copie de la lettre qu'il avait écrite en janvier 1822 à l'ompereur Alexandre et le rescrit que l'empereur lui avait
adressé, à la date du 2/14 février suivant, en acceptant et
en confirmant sa renonciation au trône de Russie. Ensuite,
il fit préter serment de fidélité au nouvel empereur, et ce
serment, il le préta lui-même, dans la forme accoulumée,
sur la croix et sur l'Évangile.

Il donna l'ordre de préparer immédiatement, dans sa chancellerie, des lettres officielles pour l'impératrice-mère et le grand-duc Nicolas, ainsi que pour le prince Workonsky et le baron Diebrtsch. La nuit entière fut emproyée à la rédaction et à l'expédition de ces lettres importantes. Voici celles qu'il adressait simultanément à sa mère et à son frère.

- « Très gracieuse Souveraine et très chère Mère,
- * C'est avec la plus profonde affliction de cœur, que j'ai reçu hier à sept heures du soir, de ta part du baron Diebitsch, chef de l'état-major de Sa Majesté Impériale, et de l'aide de camp général prince Wolkonsky, l'information et l'acte ci joints en originaux, du décès de notre souverain adore, de mon bienfaiteur l'Empereur Alexandre. Partageant avec Voire Majesté Impériale la douleur qui nous accable, je prie le Très-Haut que, dons sa toute-puissante miséricorde, il daigne soutenir nos forces et nous prêter celle de supporter l'arrêt dont il nous a frappés.
- La position dans laquelle me place ce malheur, m'impose le devoir d'épancher dans le sein de Votra Majesté Impériale, avec une entière franchise, mes véritables sentiments sur ce point essentiel.
- « Yotre Majesté Impériale n'ignore pas que, ne suivant que ma propre impulsion, j'avais solicité de l'Empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, l'autorisation de renoncer au droit de succession au trône, et que je reçus, en conséquence, un resent impérial autographe, daté du 2 février 1822, et dont je joine ici une copie vidimée, par lequel l'Empereur témoignant son assentiment suprême à cette demande, ajoutant que Votre Majesté Impériale y avait également adhéré, ce qu'elle a daigné elle-même me confirmer de vive voix. Les ordres de feu l'Empereur forent, en outre, que le rescrit suprême, ci-dessus mentionné, restât déposé entre mes mains, sous le sceau du secret, jusqu'au décès de Sa Majesté.
- « Habitué dès mon enfance à accomplir religieusement la volonté tant de feu mon père que du défant Empereur,

ainsi que celle de Yotre Majesté Impériale, et me renfermant encore dans les bornes de ce principe, je considère comme une obligation de céder mon droit à la couronne, conformément aux dispositions de l'acte de l'Empire sur l'ordre de succession dans la famille impériale, à Son Altesse Impériale le Grand Duc Nicolas et à ses bénitiers.

« C'est avec la même franchise que je me fais un devoir de déclarer que, ne portant pas plus loin mes désirs, je m'estimerai très heureux si, après plus de trente années de services consacrés aux Empereurs, mon père et mon frère, de glorieuse mémoire, il m'est seulement permis de continuer ces services à Sa Majesté l'Empareur Nicolas, avec cette même et profonde vénération, cotte même ardeur de zète et de dévouement sans bornes, qui in'ont animé dans toutes les occasions et qui m'animeront jusqu'à a fin de mes jours.

Après avoir exprimé mes sentiments aussi vrais qu'inébranlables, je me mets aux pieds de Votre Majesté Impériale, en la priant très humblement d'honorer d'un bienveitlant accueil la présente lettre, et de m'accorder la grâce d'en fære notifier le contenu a qui il appartient, pour être mis à exécution, ce qui réalisera dans toute sa force et toute son étendue la volonté de Sa Majesté l'Empereur, mon défunt souverain et bienfaiteur, ainsi que l'assentiment de Votre Majesté Impériale. Je prends la liberté de lui soumettre cijointe la copie de la lettre que j'adresse simultanément avec la présente à Sa Majesté l'Empereur Nicolas.

« Je suis, avec la plus profonde vénération, très gracieuse « Souveraine et très chère Mère,

de Vetre Majesté Impériale,
le plus humble et le plus soumis fils,
Constantia.

« Varsovie, le 26 novembre (8 décembre, nouveau style) 1815. »

Très cher Frère,

- « C'est avec une inexprimable affliction que ,'ai reçu, à sept heures du soir, la douloureuse nouvelle du décès de notre adoré souverain, de mon bienfaiteur, l'Empereur Alexandre.
- e En me hâtant de vous témoigner les sentiments dont me pénetre le cruel malheur qui nous a frappés, je me fais un devoir de vous informer que, avec la présente, j'ai adressé à Sa Majesté l'Impératrice, notre mère bien-aimée, une lettre qui lui annonce qu'en vertu d'un rescrit autographe que j'ai reçu de seu l'Empereur, le 2 février 1822, en réponse à la tettre que je lui avais écrite pour renoncer à la succession au trône impérial, lettre qui avait été présentée à notre mère et honorée de sa part d'un assentiment qu'elle a daigné me confirmer elle-même, ma résolution irrévocable est de vous cèder mes droits à la succession au trône impérial de toutes les Russies. Je prie en même temps notre mère bien-a mée de saire connaître, à qui il appartient, mon inébranlable volonté à cet égard, afin qu'elle soit dûment mise à exécution.
- Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très humblement Voire Majesté impériale, qu'elle daigne accepter de moi, tout le premier, mon serment de sujétion et de fidélité, et me permettre de un exposer que, n'élevant mes vœux vers aucune nouvelle diga té, ni aucun titre nouveau, je désire conserver seulement celui de Césarévitch, dont j'ai été honoré pour mes services par feu notre père.
- Mon unique bonheur sera toujours que Votre Majesté Insperiale daigne agréer les sentiments de ma plus profonde vénération et de mon dévouement sans bornes, sentiments

Google

dont j'offre comme gage plus de trente années d'un service fidèle et du zèle le plus pur qui m'a soumé envers Leurs Majestés les Empereurs, mon père et mon frère, de glorieuse mémoire. C'est avec ces mêmes sentiments que je ne cesserai, jusqu'à la fin de mes jours, de servir Votre Majesté Impériale et ses descendants, dans mes fonctions et ma place actuelles.

Je surs, avec la plus profonde vénération,
 Sire,
 de Votre Majesté Impériale,
 é plus fidèle sujet,

« CONSTANTIN.

« Varsovie, le 26 novembre 8 décembre, nouveau style) 1823. »

A cette dernière lettre, le césarévitch en ajouta une tout intime, écrite de sa main et ainsi conçue :

"Tu jugeras d'après tes propres sentiments, cher Nicolas, combien est douloureuse la perte d'un bienfaiteur, d'un souverain adoré, et d'un frère aimé tendrement, surtout pour moi qui avais été lié avec lui dès ma plus tendre enfance. — Tu sais que je mettais tout mon bonheur a le servir et à rempir ses volontés en toutes choses, fussent-elles importantes ou non. Ses intentions et ses ordres ont toujours été sacrés pour moi et, malgré sa mort, je ne cesserai de es env.sager comme tels jusqu'à la fin de mes jours. — Passons aux affaires ' Je te préviens que, d'après la volonté de notre défunt souverain, je viens d'envoyer à ma mère une lettre où je lui fais part d'une décision inébranlable, confirmée du reste préalablement tant par mon défunt souverain que par notre bien-aimée mère elle-même. Je ne doute pas, mon cher frère, que toi qui aimeis aussi de cœur et



d'âme notre cher défant, je ne doute pas, dis-je, que tu ne rempliases ponctuellement sa volonté; je t'engage donc à prendre tes mesures en coaséquence, afin d'honorer par là la mémoire d'un frère adoré, qui, lui aussi, t'aimait tendrement et auquel notre patrie doit sa gloire et sa grandeur actuelles. — Conserve-moi, cher ami, ton amitié et la confiance, et sois fermement persuadé que mon dévouement et ma fidélité ne te feront jamais défaus. Ma lettre officielle t'apprendra le reste. Notre frère Michel qui en est le porteur te donnera les détaits nécessaires. Ne m'onblie pas, cher ami, et crois au zèle et au dévouement du plus fidète des frères et des amis. »

Dans les réponses officielles, et toutes deux identiques, adressées au prince Wolkonsky et au baron Diebitsch, le grand-duc Constantin s'exprima t ainsi : « Je m'empresse de vous informer que je garde mes fonctions présentes et que je reste comme par le passé votre camarade. Par conséquent, je ne puis prendre aucune disposition. C'est de Saint-Pétersbourg que vous aurez à recevoir des ordres de qui de droit. Du reste, ai vous vou ez bien, à cette occasion, accepter un conseil amical, je vous proposerai de vous adresser à Saint-Pétersbourg pour toute chose qui relève du pouvoir suprême et de ne plus m'envoyer aucune présentation de ce genre. »

Mais, dans une lettre confidentielle qu'itécrivit de sa main au prince Wolkonsky, il lui disait : « Pour votre instruction particulière einsi que pour celle du baron Diebitech, je vous envoie une copie du rescrit autographe de feu l'empereur Alexandre en daté du 2 février 1822, en y ajoutant que, d'après le désir du défunt, j'ai observé à ce sujet le plus profond mystère jusqu'à la mort de Sa Majesté, et que maintenant je viens d'adresser à ma bien-aimée mère l'impératrice

Marie Féodorovna la prière de vouloir bien prendre les mesures que comporte la décision inébrantable dont il est question dans ce rescrit. Le grand duc Michel vient de partir de Varsovie, avec l'expression de mes vœux formels à ce sujet. Me fiant compétement à votre amitié, ainsi qu'à ce le du baron Diebitsch, je garde la conviction que ce rescrit restera secret jusqu'à temps opportun. »

Il était cinq beures du matin, lorsque le césarévitch ent achevé d'écrire les lettres confidentielles qu'il adressait au grand-duc Nicolas et au prince Wolkonsky; quant aux lettres officielles, elles avaien été rédigées et préparées sous ses yeux, en présence du grand-duc Michel, qui semblait être le témoin muet de ce grand acte d'abnégation et de loyauté politiques.

— J'ai tenn ma promesse et fait mon devoir ! lui dit le grand-duc Constantin, en lui remettant les pis destinés à l'impératrice-mère et au grand-duc Nicolas. Je vais maintenant me tivrer tout entier à la douleur que j'éprouve d'avoir perdu mon bienfaiteur !... Je sus du moins sans reproche vis-à-vis de sa mémoire sacrée comme vis-à-vis de ma conscience !... Tu comprends que rien au monde ne saurait ébranler ma résolution ? Pour que ma mère et mon frère n'aient aucun doute à cet égard, c'est toi qui leur porteras ces lettres. Prépare-toi donc à partir aujourd'hui même.

Une heure après, le grand-duc Michel avait quitté Varsovie.

Gependant le césarévitch, inquiet des complications et des troubles de toute espèce que pouvait amener la mort de l'empereur Alexandre, prit des mesures extraordinaires pour assurer la tranquil·lité du royaume de Pologne, qui lui était particulièrement confié, et il se tint prét à réprimer par la force toute tentative de désordre. Il avait d'eilleurs l'intention de rester retiré dans son palais, loin des regards de ses plus fidèles serviteurs, et d'attendre en silence les ordres du souvel empereur.



XXIV

Le jour même où arrivait à Varsovie la nouvelle de la mort d'Alexandre, des lettres de Taganrog arrivèrent à Saint-Pétersbourg, qui annonçaient que l'empereur était dangereusement malade.

Dans cette soirée du 7 décembre, il y avait une réunion intime au palais du grand-duc Nicolas, dans l'appartement de ses cufants, qui recevoient des amis de leur âge. Le grand-duc se mélait à leurs jeux et la grande-duchesse en prenaît aussi sa part.

Tout à coup on vint dire tout bas au grand-duc, que le comte Miloradovitch, gouverneur général de Saint-Péters-bourg, demandait à lui parler en particulier. Le grand-duc, étonné de cette demande insolite, qui lui fut transmise avec un air de mysière, s'empressa de passer dans le salon d'attente et y trouva le vieux général, très agité et très ému

- Qu'est-ce donc ? lui dit-il avec anxiété. Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?
- Il y a une horrible nouvelle, Monseigneur ! répondit Miloradovitch, dont les yeux se mouil èrent de larmes. L'empereur se meurt ! On n'a plus qu'un faible espoir .

Le grand-duc entraina dans son cabinet le général, qui



UNIT TO THE RESTA

lui présenta des dépècnes qu'on venait de recevoir de Taganrog: il sentait ses genoux se dérober sous lui et il n'eut que la temps de s'asseoir, pour ne pas tomber en faiblesse, sa vue était voilée de larmes—il put à peine lire les lettres dans lesquelles le prince Wolkonsky et le baron Diebitsch rendaient compte de la meladre de l'empereur, en ne dissimulant pas que les médecins ne se flattaient plus de le sauver, à moins d'un miracle. Cependant Wolkonsky laissait entendre, dans un post-scriptum de sa lettre, que tout espoir n'était peut-être pas encore perdu.

— Que Dieu protege la sainte Russie! murmura le grandduc; que sa Providence nous conserve l'empereur!

Il se fit violence pour paraître calme, et, après avoir communiqué ces tristes lettres à la grande-duchesse Alexandra, qui se mit aussitôt en prières, il se disposait à se rendre chez l'impératrice-mère, lorsqu'on vint le chercher en toute hâte, de la part de cette princesse qui avait appris déjà, par le fait d'une indiscrétion de son secrétaire Wilamoff, la fatala nouvelle qu'on voulait lui cacher le plus longtemps possible.

Le grand-duc Nicolas accourut au palais d'Hiver, accompagné de son aide de camp, M. d'Adierberg, et il trouva sa matheureuse mère dans un tel état de stupeur et de désespoir, qu'il essaya vamement de la tranquilliser et de la consoler. Elle était convainance qu'on la trompait et que son bien-aimé fils n'existait plus.

Le grand-duc Nicolas n'eut pas le courage de s'éloigner d'elle, avant qu'elle ne fût un peu calmée, et il passa la nuit dans une chambre contiguë à la sienne, prêt à répondre à son appei, écoulant sans cesse pour s'assurer qu'elle ne s'éve tlait pas, et priant à demi-voix pour l'auguste malade et pour la Russie.



Son aide de camp, M. d'Adlerberg, veillait auprès de lui, et, comme il n'avait pas de secret pour ce loyal compagnon de son enfance, il donnait un libre cours aux pensées qui se succédaient saus ordre et saus suite dans son esprit. Par moments, il tombait dans une sombre et muette méditation.

— Quel malheur que Constantin ne soit pas avec nons! avait dit l'impératrice-mère, poursuivant une idée qui l'obsédait à travers toutes ses angoisses maternelles. Il faudrait qu'il fût averti! N'a-t-on pas envoyé un courrier à Varsovie? Je veux lui écrire moi-même, pour l'inviter à nous venir en aide!

Le grand-duc Nicolas comprenait peut-être les préoccupations secrétes de sa mère, mais il évita de paraître en soupconner l'objet et il détourne l'entretien qu'elle semblait provoquer, en lui parlant de l'absence de son frère Constantin, qui ne pouveit se dispenser de venir à Saint-Pétersbourg dans des circonstances si pénibles et si solemetles. Mais le grand-duc ne s'imposa pas la même réserve avec M. d'Adlerberg: il s'ouvrit à lui, au contraire, en avouant qu'il ne s'abusait pas sur l'issue fatale de la maladié de l'empereur et qu'il le pleurait déjà comme mort.

— Si le bon Dieu veut nous éprouver cruellement, dit-il en versant d'abondantes larmes, et que nous ayons e matheur d'être privés de notre père et de notre bienfaiteur, il n'y aura pas un instant à perdre : il faudra sur-le-champ prêter serment à mon frère Constantin comme au légitime héntier du trône.

Vers sept heures du matin, un courrier apporta des nouvelles de Taganrog. Il y avait eu de l'amélioration dans l'état du malade. Une lettre de l'impératrice Élisabeth annonçait que l'on pouvait espérer encore.

Le grand-duc Nicolas essaya de faire entrer cette espérance

-Google

year of the same

dans le cœur de sa mère, en restant lui-même accablé sous le poids de ses pressentiments. Il affectait pourtant de compter sur de meilleures nouvelles pour le lendemain, et il n'eut pas de peine à persuader à l'impératrice Marie qu'on ne devait déjà plus craindre pour les jours de l'empereur. Cette tendre mère voulut remercier le ciel de lui avoir conservé son auguste fils. Il y eut, par son ordre, messe et Te Deum dans la chape le du palais d'Hiver.

La journée du 8 décembre se passa dans des alternatives d'expoir et de crainte : on attendant d'heure en heure un nouveau courrier qui ne vint pas.

Le bruit de la meladie d'Alexandre s'était répandu dans la ville et y avait jeté une consternation générale; le peuple se porte en foule aux églises pour prier, avec des pleurs et des gémissements; ma siquand on apprit qu'une messe d'actions de grâce avait été célébrée au palais d'Hiver et qu'une lettre de l'impératrice Élisabeth était arrivée le matin même de Taganrog, on en conclut que l'empereur se trouvait hors de danger. L'allégresse remplaça aussitôt la désolation, et les habitants de Saint-Pétersbourg s'embrassaient dans les rues, en répétant avec transport : « Dieu a fait un miracle! L'empereur est guéri! »

Le lendemain, 9 décembre, il n'y eut pas de courrier, à l'heure ordinaire : le retard ne fut pas considéré toutefois comme un fâcheux augure. On était presque rassuré; on n'attendait d'ailleurs que de honnés nouvelles.

La messe avec To Deum devait avoir lieu, comme la veille, au palais d'Hiver, pour la famille impériale. Les grands dignitaires de la couronne étaient convoqués au couvent de Saint-Alexandre-Newsky, où l'on devait aussi célébrer une messe d'actions de grâce pour le rétablissement de la santé de l'empereur.

L'office commença vers onze beures, au palais d'Hiver : il n'y avait dans la chapelle que quelques personnes appartenant à l'entourage de l'impératrice-mère et des grands-ducs. L'impératrice-mère se tenait agenouillée près du sanctuaire, dans la sacristie dont la porte était ouverte : elle priait avec ferveur. Le grand-duc Nicolas priait à ses côtés.

Un vieux valet de chambre de l'impératrice avait ordre de le prévenir par un signe, dans le cas où un courrier arriverait de Taganrog. Au signe convenu, le grand-duc sortit sans bruit, au moment où le *Te Deum* allait commencer Le comte Miloradovitch l'attendait dans la salle de la bibliothèque : il portait sur son visuge consterné comme une empreinte de la terrible nouvelle qu'il venait de recevoir.

— C'est fini, Monseigneur! lui dit-il en lui prenant le bras pour l'einmener hors de la salle. Du courage maintenant! Donnez l'exemple à tous!

Le grand-duc, ayant fait quelques pas pour sortir, se sentit défaillir et s'affaissa sur une chaise. Il resta comme anéanti sous le coup qui l'avait frappé, mais il eut bientôt repris toute sa fermeté et toute sa présence d'esprit.

Il fit appeler Rühl, médecin de l'impératrice-mère, et rentra doncemen, avec lui, dans la sacristie. On chantait toujours le *Te Deum*

L'impératrice-mère s'était aperçue de l'absence de son fils et s'en inquiétait déja, lorsqu'el e le vit reparaître accompagné de Rithl. Le grand-due était d'une pâleur livide; il avait un air morne et consterné ; il se prosterne en arrivant, la face contre terre, saus prononcer un seul mot.

L'impératrice-mere devina son mallieur; elle ne trouva ni une parole in une larme pour exprimer ce qu'elle éprouvait : elle demeurait immobile et merte. Le *Te Deur*a contionait cependant



Le grand-duc Nicolas s'était relevé : il entra dans le sanctuaire et parla bas au confesseur de l'impératrice-mère, Krinitzky, lequel se dirigea aussitôt à pas lents vers son auguste pénitente et lui dit d'une voix pénétrée, en lui présentant le crucifix :

— Madame, il faut que l'homme s'incline devant les décrets de Dieu!

L'impératrice-mère baisa l'image du Christ avec une douloureuse résignation; elle put alors verser quelques Jarmes et bientôt après elle éclata en sanglots.

Le grand duc Nicolas avait fait cesser le Te Deum. Il y eut un court intervalle de silence, pendant lequel on entendit très distinctement frapper trois fois à la grande porte de la chapelle, qui était fermée. Ces trois coups successifs, dont la cause n'a jamais été connue, retentirent comme un glas funèbre dans le cœur des assistants. Chacun se dit, à part soi, que l'empereur était mort.

L'assemblée tout entière pousse un long gémissement, qui fut suivi de lamentations étouffées at de pleurs silencieux. On eut égard à la présence de la famille impériale, et la chapelle fut déserte en peu d'instants.

L'impératrice-mère était tombée en défaillance dans les bras du grand-duc Nicolas, qui lui adressait de touchantes paroles de consolation; la grande-duchesse Alexandra, à genoux devant elle, lui baisait les mains et les mondait de larmes, en la conjurant de ne pas s'abandonner à sa douleur:

— Maman, chère maman, s'écriait-elle, calmez-vous, su nom du ciel ! Conservez-vous pour les enfants qui vous restent et qui s'efforceront de remplacer celui que vous avez perdu!

Le grand-duc remit son auguste mère aux soms de la grande-duchesse et se rendit au poste militaire du palais, avec son aide de camp M. d'Adlerberg, tandis qu'on transportan l'impératrice sans connaissance dans ses appartements.

Le poste était occupé par une compagnie du régiment Préobragensky, sous les ordres du capitaine Grave. Logrand-duc annonça tout à coop aux soldats et aux officiers de cette compagnie, que l'empereur Alexandre était décédé a Taganrog et que le devoir de chacun serait de prêter serment au nouvel empereur Constantin Paylovitch, hératter légitime de la couronne de Russie

Il visita ensuite deux autres postes interieurs du palais, occupes par les chevaliers-gardes et la garde à cheval : il leur annonça de même la most de l'empereur Alexandre et les invita aussi à prêter serment au grand-duc Constantin, comme il aliant le faire lui-même. En conséquence, il ordonna inimédiatement ou général de sorvice Potapoff de recevoir le serment des postes extérieurs du palais et il envoya, pour le même objet, son aide de camp M. d'Adierberg, aux casernes du corps de génie qui était placé sous son commandement immédiat.

Quant à lui, accompagné du comte Miloradovitch, du général aide de camp prince Troubetskof, du comte Golérischess-Koutouzoss et d'autres personnages considérables, i se rendit sur l'heure à la chapelle, ou il trouva encore le clergé qui avait célébré la messe, et là, dans le sanctuaire, la main sur l'Évangile, il prêta serment de sidélité à l'empereur Constantin, serment que prêtérent à son exemple tous les hauts dignitaires présents au palais.

Il fi plus : il voulut qu'un acte constatant la prestation du serment fût dressé, séance tenante, par le protopope, et il le signa le promier.

Au sorter de l'église, il courut chez l'impératrice-mère, que la grande-duchesse Alexandra n'avait pas quittée; il la trouva revenue à elle, accablée de douteur, mais pleine de sommission aux décrets de la Providence. Il lui apprit ce qui venait de se passer et comment il avait accompli son devoir vis-à-vis du nouvel empereur, en donnant l'exemple à tous et en laisant prêter serment de fidélité à Constantin

- N colas, qu'avez-vous fait! s'écna l'impératrice Marie, atterrée de cette nouvelle. Eh! ne saviez-vous pas qu'il y a un rescrit impérial qui vous nomme héritier?
- Je l'ignorais répondit le grand-duc avec un accent de franchise et de loyauté, qui ne pouvaient pas être suspectes. Au reste, si le rescrit impérial existe, il ne m'est pas connu, et personne, ce me semble, ne le connaît. Mais nous savons tous que notre maître, notre souveram légitime, après l'empereur Alexandre, est mon frère Constantin; nous avons donc rempli un devoir, en lui prétant serment. Advienne que pourra, à la grâce de Dieu !
- Nicolas, reprit solenuellement l'impératrice-mère, Constantm sait aussi quel est son devoir, et il le remplira, en refusant de prendre la couronne que mon bien-aimé fils Alexandre a voulu vous transmettre.

Cependant les grands dignitaires, qui s'étaient rendus au couvent de Saint-Alexandre-Newsky pour assister à la messe d'actions de grâce, furent informés de la triste nouvelle qu'un courrier venait d'apporter de Taganrog. Ils n'attendiren, pas que l'office fût achevé, et ils s'empresserent les uns après les autres de revenir au palais d'Hiver.

Le prince Alexandro Galitayne, ministre des cultes, y arriva un des premiers. Il apprit avec stupeur les événements qui s'étaient accomplis depuis une heure. Il se présenta tout emu devent le grand-duc Nicolas et ne craignit pas de lui adresser de vives remontrances au aujet du serment prélé à Constantin, qui s'était désisté solennellement de tous ses droits au trône. Il insista de la manière la plus énergique pour que le grand-duc se conformât à la volonté de l'empereur défunt, en acceptant la couronne qui n'appartenait qu'à lui.

Le grand-duc répondit avec calme, que a volonté de l'empereur, à cet égard, n'avent jamais été promutguée, que lui-même l'avait toujours ignorée, et que d'ail eurs, en prétant serment à son frère Constantin, il avait fait acte de respectueuse soumission aux lois fondamentales de l'Empire.

« Il avait voulu, ajouta-t-il, en reconnaissant le premier les droits de l'héritier légitime du trône, ne pas laisser, ne fât-ce qu'un moment, la Russie incertaine sur la personne de son souverain. La conduite qu'il avait tenue en cette circonstance témoignerait hau ement de la purcté de ses intentions. »

Et comme le prince Alexandre Galitsyne insistait de nouveau avec plus de force, le grand-duc lui imposa silence, en lui disant avec fermeté, que cette insistance de sa part était même déplacee, en l'absence du cesarévitch, et que, quant à lui, non-seulement il ne se repentait pas de ce qu'il avait fait, mais qu'il agirait encore de même, si la chose était à refaire.

Là-dessus, il le quitta brusquement, pour retourner chez l'impératrice-mère

Le Conseil de l'Empire avait été convoqué en séance extraordinaire pour deux heures après midi.

Le prince Alexandre Galitsyne devança lous ses collègues, determiné qu'il était à faire respecter la volon é du defunt empereur. A mesure que les membres du Conseil entraient dans la salle, il les prenart à part et il leur racontait, tout en tarmes, l'expircation qu'il avait eue avec le grand-duc Nicolas au sujet du serment prête à Constantiu.

Dès que l'assemblée fut en nombre, le prince Galitsyne expose, dans les plus grands détails, ce qui s'était passé

quatre ans auparavant entre seu l'empereur et son frère Constantin, quand ce dernier avait renoncé à tous ses droits à la couronne de Russie, en faveur du grand-due Nicolas. Il biana hautement la précipitation qu'on evait mise à prêter serment au césarévitch, lorsqu'un manifeste de l'empereur Alexandre, relatif à la succession du trône, existait non-seulement dans les archives du Conseil de l'Empire, mais encore dans cel es du sénat et du saint-synode. Il ajouta que ce document était deposé également dans la cathédrale de l'Assomption à Moscou, et que le général-gouverneur de ce te ville avait ordre d'en prendre connaissance aussitôt après le décès de l'empereur.

Il s'agissait donc de revenir sur les faits accomplis et de donner force de loi au manifeste d'Alexandre Iⁿ. Le prince Labanoff, ministre de la justice, qui avait déjà prêté serment au nouvel empereur, se prononça é lergiquement contre l'ouverture du phicacheté, depose dans les archives du Conseil; il émit l'opinion qu'un acte posthume de l'empereur défunt était sans valeur vis-à-vis de la loi fondamentale de l'Empire, attendu que les morts n'ont pas de volonté.

L'amiral Chischkoff, min stre de l'instruction publique, parla dans le même sens, avec cette chalcureuse éloquence qu'il savait rendre si persuasive : il posa en principe quo l'Empire ne pouvait rester un seul jour sans empereur, et que le serment devait être prêté d'abord au grand-duc Constantin, qui serait libre ensuite d'accepter ou de refuser la couronne.

Mais tous les membres présents demandèrent préalablement l'ouverture du pli cachete qui se trouvait dans les archives, et, par ordre du président du Conseil, le secrétaire de l'Empire, M. Olemne, alta chercher ce pli, qui fut ouvert, après qu'on eut vérifié que les cachets étaient intacts. Lecture faite des pièces contenues dans l'enveloppe, on commençait à dresser procès-verbal de la séance, quand le comte Miloradovitch entra précipitamment. Il venait, de la part du grand-duc Nicolas, déclarer au Conseil que Son Altesse Impériale, renouçant d'avance aux droits que lui aurait accordés le manifeste de l'empereur Alexandre, avait prété serment de fidélité au souverain légitime, à Sa Majes.é Constantin Paylovitch.

Cette déclaration solennelle jeta o Conseil dans la plus vive perplexi. é Une discussion contradictore s'éleva entre les assistants. Le prince Labanoff persistait à soutenir que l'assemblée se trouvait investre d'une sorte de puissance souveraine et qu'elle devait en conséquence écarter le manifeste d'Alexandre I' comme nul et non avenu.

On décida cependant qu'on en référerait respectueusement au grand-duc Nicolas, et le Conseil lu. lit demander la permission de se présenter devant lui, pour apprendre de sa propre bouche sa volonté définitive.

Le grand-duc s'empressa d'obtempérer au désir des membrés du Conseil, qui furent introduits en sa présence dans les appartements du grand-duc Michel; il les reçut avec un air triste et mécontent; il leur répéta de vive voix ce que le comte Miloradovitch avait été chargé de leur faire savoir de sa part, et il leur dit net ement que sa volonté à cet égard était irrévocable; il pensait donc que tout sujet fidele et dévoué à la patrie dava't suivre son exemple et prêter serment à 'empereur Constantin.

Alors les membres du Conseil le prièrent humbiement de vouloir bien, malgré la résolution qu'il exprimait d'une façon su catégorique, prendre connaissance des pièces contenues sous le plu que le Conseil avait décacheté.

Le grand-duc y consentit, mais, après les avoir lucs atten-

tivement, il annonça qu'elles ne changeaient rien à ses idées et qu'il persistait plus que jamais dans sa conduite.

D'après cette décision formelle, le prince Labanoff, mmistre de la justice, déclara qu'il s'abstiendrait de décacheter le pli déposé au sénat, les documents que renfermant ce pli étant identiques à ceux que le grand-duc avait eus sous les yeux

— Monseigneur! dit le comte Litta, un des membres les plus influents du Conseil : ceux qui n'ont pas encore prêté serment de fidélité a votre frere Constantin croient se conformer à la volonté de feu l'empereur en vous reconnaissant pour leur souverain. Ce n'est donc qu'a vous seul, qu'ils peuvent obéir. Or, si votre résolution est inébranlable, c'est un ordre auquel il faut nous soumettre. Conduisez-nous donc vous-même au serment, et nous obéirons.

La grand-duc Nicolas se mit à la tête des membres du Conseil de l'Empire et les conduisit en silence dans la chapelle du palais, où ils prétèrent serment, en sa présence, au césarévitch; puis, il les ramena, toujours silencieusement, dans les appartements de l'impératrice-mere où se trouvaient tous les membres de la famille impériale présents à Saint-Pétersbourg.

L'impératrice-mère, faisant trêve un moment à sa douleur, voutut bien déclarer elle-même aux mombres du Conseil, qu'elle avait eu connaissance des actes en question, par lesquels l'empereur Alexandre s'était proposé de changer, avec le consentement du césarévitch, l'ordre de succession au trône; el e s'abstint d'émettre son av s personnel sur un projet qui semblait mis à néant, mais elle ne manqua pas d'approuver pleinement la conduite, si noble et si désintéressée, que le graud-duc Nicolas avait tenue en prêtant serment d'abord à son frère Constantin. Elle finit en invi-

taut les membres du Conseil à servir fidelement et loyalement le nouveau souverain

Les membres du Conseil de l'Empire rentrèrent dans la salle de leurs séances, pour achever le procès-verbal de tout ce qui s'était font depuis leur réunion du matin, procès-verbal qui fut signé par vingt-deux membres présents et adressé immédiatement au grand-duc Constantin par un courrier spécial.

Pendant ce temps-là, le grand-duc Nicolas é ait alté trouver le metropositain Séraphim et avait obtenu de lui qu'on n'ouvrirait pas, jusqu'à nouvel ordre, le ph cacheté qu'Alexandre I" avait fait déposer dans les archives du saint-synode

Il se rendit ensuite avec le métropolitain dans la chapelle du palais, où furent chantés devant lui un *Te Deum* solennel en l'honneur de l'empereur Constantin et un *De profundit* en mémoire de l'empereur Alexandre.

Le sénat s'était rassemblé spontanément et, après avoir prété serment à l'empereur Constantin Pavlovitch, comme successeur désigné par les lois de l'État, il avait décrété un ukase par lequel il ordonnait, au nom du nouvel empereur, de prêter le même serment par tout l'Empire. Cet ukase fut expédié simultanément dans les différentes parties de la Russie, avec la formule dudit serment, où t'on avait introduit une phrase additionnelle énonçant que ce serment était prêté à l'empereur, « amsi qu'à l'hératier qui sera désigné »

Ce fut en ces termes que, le même jour, toutes les troupes en garnison à Saint-Pétersbourg, et tous les employés civils y demeurant, préterent serment de fidélité à l'empereur Constantin, dans les casernes, les min stères et les établissements publics.

Le grand-duc Nicolas fit partir successivement pour Varsovie plusieurs personnes de confiance, entre autres son aide de camp Lazareff, et M. Opotchinine, ancien aide de camp du césarévitch, lesquels devaient rendre compte au nouvel empereur de tout ce qui s'était fait dans cette journée mémorable

M. Opotchimne était chargé de remettre au césarévitch une lettre autographe, ainsi conçue :

« Mon cher Constant.n,

" Je comparais devant mon souverain, après avoir prononcé, de concert avec les personnes qui se trouvaient auprès de moi, le serment qui lui est dû, et ceci au moment même où venait de fondre sur nous l'horrible nouvelle du plus grand malheur qu. ait pu nous arriver. Combien je compatis à ta douleur, et combien tous nous sommes malheureux! Au nom du ciel, ne nous abandonne et ne nous délaisse pas!

« Ton frère et ton fidè e sujet, à la vie et à la mort,

« NICOLAS, »

L'inauguration officielle de l'empereur Constantin était un fait accompli; la prestation du serment n'avait rencontré, à Saint-Pétersbourg, ni hésitation, ni murmure, dans les corps mi itaires et dans les administrations civiles. Le nouveau règne commença dont à partir du 8 décembre (27 novembre, calendr russe), et le nom de Constantin remplaça aussitôt celui d'Alexandre, en tête de tous les actes émanés du gouvernement.

Un Te Deum avait été chanté dans toutes les églises de la capitale pour célébrer l'avénement de Constantin l', mais le peuple, absorbé par la douleur qu'il ressentait de la perte de son empereur bien-aimé, était resté indifférent et comme étranger à cet avénement imprévu, qu'on vensit lui annoncer au milieu de l'office des morts célébré en l'honneur de l'auguste défunt. Le peuple compaissait à peine le grand duc Constantin, qui avait presque toujours véeu en Pologne depuis ouze ans, et il n'était pas le moins du monde préparé à voir monter sur le trône un prince à qui l'opinion générale n'aveit jameis été favorable en Russie.

Ces circonstances expliquent assez comment les habitants de la capitale ne se préoccupérent pas, pendant plusieurs jours, de la marche des affaires politiques, et ne cherchèrent pas même à savoir ce qui se passaît au palais d'Hiver. La mort d'A exancre l'était le seul événement qui parût digne d'attention et d'intérêt.

Il y avait des larmes dans tous les yeux, des regrets dans tous les cœurs, des témoignages d'admiration et de respect dans toutes les bouches. C'était une famille immense en deuil; c'étaient des orphelins qui pleuraient leur père.

XXV

Le grand-duc Nicoles, en apprenant que des pièces identiques à celles renfermées dans le pli cacheté que le Conseil de l'Empire avait fait ouvrir, se trouvaient déposées dans la cathédrale de l'Assomption, à Moscou, crut devoir prévenir, s'il en était encore temps, le dangereux usage qu'on pourrait faire de ces papiers d'État dans la vieille capitale de la Russie.

Il se garda bien toutefois de créer un danger de plus par une intervention directe et personnelle, mais il fit écrire par le comte Miloradovitch une lettre particulière au général-gouverneur de Moscou, le prince Dimitri Galitsyne, pour l'informer que tous les grands dignitaires de l'Empire, présents à Saint-Pétersbourg, avaient déjà prêté serment au césarévitch, et que le grand-due Nicolas, qui leur avait donné l'exemple, entendait que le même serment fût prêté à Moscou, sans qu'on eût besoin de procéder à l'ouverture d'un pli secret que l'empereur Alexandre avait fait déposer, en ±823, dans l'arche de l'église de l'Assomption.

Ce fut un aide de camp du comte Miloradovitch, M. de Manteuffel, qui partit, avec cette lettre, dans la journée du 9 décembre; il n'arriva que le soir du surleudemain, à Moscou.

Le brust de la mort d'Alexandre l' s'était répandu dans



cette ville depuis la veille, mais aucun contriern'était encore venu, de Taganrog, de Saint-Pétersbourg ou de Varsovie, apporter cette triste nouvelle. Tout le monde y croyait cependant, et l'on parlait déjà des graves complications qui menaçaient de se produire au sujet de la succession impériale.

L'archevêque Philarète était allé, tout ému, chez le général-gouverneur, pour savoir si l'on avait la confirmation du douloureux evénement, qui servait de texte à tous les entre-tiens; il y retourna, le jour suivant, avec le prince Serge Galitsyne, et, devant ce prince, un des premiers dignitaires de Moscou, il révéla au général-gouverneur les dispositions que l'empereur A exandre avait prises, de concert avec sou frère Constantin, pour transmettre les droits d'héritier présomptif au grand-due Nicolas.

Le prince Dintri Galitsyne ignorait absolument toutes ces particularités, et il proposa à l'archevêque de se rendre avec lui à la cathédrale pour prendre connaissance du pli cacheté qui y avait été déposé par ordre du défunt empereur. L'archevêque Philarète l'en dissuada, en lui disant que la plus sage était d'attendre des ordres de Saint-Pétersbourg, d'autant plus que des copies, faites d'après les originaux que contenait ce pli cacheté, y avaient été déposées simultanément dans les archives du Conseil de l'Empire, du sénat et du saint-synode.

L'arrivée de M. de Manteuffel et la lettre du comte Miloradovi ch ne firent qu'accroître les embarras de la situation : la mort d'Alexandre était malheureusement certaine ; le grand-duc Nicolas et les principaux dignitaires de l'Empire avaient prêté sorment à l'empereur Constantin, mais la lettre du général-gouverveur de Saint-Pétersbourg et le témorguage verbal de son aide de camp pouvaien.-ils suppléer à la production d'un acte officiel du Conseil de l'Empire? L'archevêque Philarète avait été d'ailleurs le confident et l'organe de l'empereur Alexandre dans cette grande affaire de la auccession au trône; il se regardait, à juste titre, comme le dépositaire et le défenseur des volontés de l'auguste défunt. Il résista donc, autant qu'il put, à la determination du général-gouverneur, qui jugeait indispensable de faire prêter serment de fidélité à l'empereur Constantin.

L'archevêque ne céda qu'à la crainte de compromettre la tranquillité publique, qui n'eût pas permis d'ajourner à Moscou la prestation d'un serment, déjà prêté à Saint-Pétersbourg. Il ne s'expliquait pas néanmoins comment la volonté de l'empereur Alexandre n'avait point prévalu, et il se décida, non sans une espèce de remords, à laisser enseveli dans l'arche de la cathédrale le pli cacheté que feu l'empereur avait confié à sa loyauté et à son dévouement.

Le général-gouverneur était dingé, de son côté, par les ordres positifs que le grand-duc Nicolas lui avait fait tenir verbalement: le soir même de l'arrivée de M de Manteuffel, il tint conseilavec le prince Paul Cagarine, procureur-général du sénat de Moscou, et ils préparèrent ensemble un projet de décret, concernant le serment à prêter au nouvel emperaur.

Ce décret fut présenté le lendemain même (12 décembre) au sénat réuni en séance extraordinaire. Plusieurs sénateurs élevèrent des objections contre le décret et contre le serment; mais le général-gouverneur teur ferma la bouche, en leur déclarant que, à défaut d'un décret du sénat, il ordonnerait immédiatement, sous sa propre responsabilité, la prestation du serment. Toutes les indécisions, toutes les résistances tombèrent devant cette menace, et le décret fut signé.

L'archevêque Philarete en eut avis mmédiatement, et il dut se résigner à présider à la cérémonie du serment. Son clerge avant été convoqué la veille, sous prétexte d'assister



au Te Deum qu'on chantait ordinairement le jour de la Saint-André Par ordre de l'archevêque, la grosse cloche de la cathédrale était mise en branle, pour annoncer la mort de l'empereur. Le peuple se porta en foule au Kremtin, où il apprit, avec des tarmes et des gemissements, ce que signifiait ce glas funèbre : il se pressait tumultueusement aux portes de l'église de l'Assomption, où le prince Paul Gagarine lut à haute voix le décret du sénat, relatif au serment de fidélité, que l'archevêque fit prêter easuite aux sénateurs et aux principaux dignitaires de Moscou.

Une heure après, arrivait un courrier apportant l'ucase du sénat de Saint-Pétersbourg, qui ordonnait à tous les sujets russes de prêter serment à leur légitime souverain Sa Majesté Constantin Paviovitch.

Cependant on était toujours sans nouvelle de Varsovie, à Saint-Pétersbourg.

L'impératrice-mère et le grand-duc Nicolas commençaient à s'étonner et à s'inquiéter du silence du césarévitch : ils sa demandaient si ce prince n'avait pas quitté à la hâte son gouvernement de Pologue, en prévision de la mort de l'empereur, pour se rendre en personne à Taganrog

Ce voyage était assez probable, en effet, et le grand-duc Nicolas ne s'expliqua pas autrement le silence prolongé de son frère. Il lui écrivit une nouvelle lettre, qu'il lui adressa, non pius à Varsovie, mais à Taganrog : « Nous t'attendons avec une vive impatience, lui disait-ii. L'incertitude sur le lieu où tu te trouves nous pese immensément. La présence mi est indispensable, ne fût-ce que pour tranquilliser notre mère. »

Il écrivit aussi au prince Wolkonsky : « Dites à mon frere Constantin qu'il ne doit pas nous abandonner ; que nous tous, ses fidèles sujets, nous l'attendons impatiemment »

Google

Il avait l'espérance de le voir arriver d'une heure à l'autre, et pourtant il se disait dans son for intérieur, que son frère, dont il connaissant le caractère opiniatre et inflexible, ne viendrait pas à Saint-Pétersbourg.

Six jours s'étaient écoulés depais que Constantin avait été proclamé empereur et que les actes du gouvernement s'accomplissaient en son nom. Le grand-duc Nicolas n'avait pas consent sans répugnance à prendre en main la direction suprême des affaires de l'État pendant cette espèce d'interrègue; mais il avait dû céder aux prières et même aux ordres de sa mère.

Il ne quittait donc pas le palais d'H ver, où il avait transporté sa résidence depuis le soir du 8 décembre, pour être toujours à la disposition de l'impératrice Marie II se tenait renfermé dans ses appartements, et un petit nombre de personnes seulement avaient accès auprès de lui; it ne voulait pas, en se montraut, laisser deviner ses inquiétudes et ses préoccupations, qu'il cachait toigneusement à tout le monde, excepté à son aide de camp, M. d'Adlerherg II recevait souvent le comte Miloradovitch, qui venait lui rendre compte de la situation des esprits dans la capitale et qui se felici ait d'y voir réguer la plus complète tranquillité.

Cette tranquillité n'était qu'apparente et ne pouvait du ter longtemps.

La population, surtout dans les basses classes, n'avait pas encore eu d'autre pensée que la mort de l'empereur Atexandre, mais deja des rumeurs étranges, perfidement semées dans les masses, à propos de cette mort si subite et si pen prévue, commençaient à circular de bouche en bouche et à répandre çà et là une sombre dessance, une sourde irritation. C'etait évidemment le résultat d'une malveillance

Google

systématique et intéressée, qui cherchait à travailler l'opinion publique.

On répétant tout bas que cette mort, qui plongeait la Russie dans le deuil et le désespoir, n'était pas, ne pouvait pas être naturelle; on racontait même que l'empereur défunt avait été empoisonné pendant son voyage en Crimée; on allait jusqu'à dire que des personnes de sa suite l'avaient étranglé dans une barque sur la mer d'Azow! .. Ces edieuses et ridicules calonnies étaient propagées et accréditées par l'ignorance et la crédulité populaires.

En même temps, on faisait courir le bruit que l'empereur Alexandre existait encore et qu'on le verrait bieniôt reparaître avec ses frères, les grands-ducs Constantin et Michel, qui étaient allés le chercher à Taganrog.

Les rapports de police signalaient bien une agitation latente et mexplicable sur quelques points de la ville, mais ils l'attribuaient à l'émotion profonde que la mort d'Alexandre avait causée généralement.

Le grand-duc Nicolas, qui prenait connaissance, avec un som munutieux, de tous les actes de l'administration et de tous les papiers envoyés des différents ministères, parcourat lui-même ces rapports de police et fut bien surpris d'apprendre que des réunions de vingt à trente personnes avaient lieu tous les jours, à buis clos, dans différents quartiers, avec l'autorisation du gouverneur-général.

Ces réunions, il est vrai, se couvraient d'un prétexte littéraire et, parmi les personnes qui y assistaient le plus assidûment, on nommait deux ou trois poêtes distingués, amis ou camarades de Pouchkine, entre autres Conrad Ryléief, le capitaine Alexandre Bestoujeff, et plusieurs officiers de la garde, plus ou moins connus comme amateurs de poésie et « grands liseurs de romans, » suivant les termes des rapports de police.

Le grand-due Nicolas ne vit pas sans défiance la littérature éveiller tant d'emulation et d'ardeur dans des circon stances politiques qui n'étaient pas faites pour lui donner de l'à-propos; il savait aussi, par les notes de la police secrète, que les jeunes gens qui fréquentaient ces assemb ées académiques appartenaient à la jeunesse libérale, qu'on désigna t sous le nom de jeune Russie, et à laquelle on attribuait des tendances plutôt que des projets révolutionnaires.

Quand le grand-duc Nicolas demanda au comte Miloradovitch ce qu'il pensait de ces conciliabules suspects, le vieux général répondit, en souriant, qu'il les avait autorisés lui-même depuis cinq ou six mois et qu'il était instruit d'ailleurs de leut ce qui s'y passait. Le grand-duc, éclairé par son propre bon sens et par son tact naturel, ne paraissait pas convaineu et invitait le gouverneur-général à faire surveiller de plus près ces jeunes gens et leurs réunions.

- Je vous certifie, Monseigneur, reprit le comte Miloradevitch, que cela ne mérite aucune considération; ce sont des amusements d'enfants. Je suis d'avis de les laisser faire, puisqu'ils ne font pas de mal. Voilà ce que j'ai dit à la police : surveillez-les, mais ne les empêchez pas de se réunir pour lire leurs pauvres vers et pour parler de poésie, de théâtre et de romans
- Le moment me paraît au moins mal choisi, répliqua le grand-duc, quand la Russie vient de faire une perte irréparable, quand nous sommes encore sous le coup terrible de cette catastrophe !..
- Yous avez raison, Monseigneur, dit le gouverneurgénéral : co sont des écervelés et des maniaques. Je vais

Google

LNs) .

donner des ordres en conséquence ; mais il me semble que les poêtes ne sont jamais dangereux

Pendant la nuit du 13 au 14 décembre, le grand duc Michel arriva enfin à Saint-Pétersbourg. Le mauvais état des routes de Kovno à Riga, dans cette rigoureuse saison, avait seul retardé son voyage, qui s'était effectué à travers mille difficultés, et non sans danger.

En passant à Mitiau, où il s'arrêta quelques heures chez le général Paskewitch, commandant du premier corps d'armée, il avait appris indirectement que a mort de l'empereur Alexandre était déjà connue à Saint-Pétersbourg, et qu'on y avait prêté serment au nom de Constantia.

—Oh' mon Dieu! s'écris-t-il, consterné de cette nouvelle qu'arrivera-t-il lorsqu'il faudra prêter un second serment

Il était descendu à son palais et, dès le point du jour, après une courte conférence avec son épouse la grande-duchesse Hélène à laquelle il fit part de ses inquiétudes et qui le mit au courant de la situation, il se rendit à la hâte au palais d'Hiver.

L'impératrice-mère, prévenue du retour de son fits à Saint-Pétersbourg, l'atlendant impatiernment et avec auxieté Parsonne na fut témoin de leur entrevue.

Le grand-duc Nicolas, qu'on avant averti de l'entrée du grand-duc chez l'impératrice-mère, accourut aussitôt et trouva la porte fermée: il crut devoir rester dans le salon voisin et ne pas chercher à intervenir dans une conférence où il n'était pas appelé. Au bout d'une demi-heure, la porte s'ouvrit et l'impératrice vint elle-même à sa rencontre, les yeux pleius de larmes, et encore émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir évec le grand-duc Michel.

 Eh bien! Nicolas, dit-elle avec solemité, prosteruezvous devan, votre frere Constantin, car il est respectable et

Google

sabhme dans son invincible determination de vous abandonner le trône l

— Avant que je me pristerne, ma mère, répondit le grand-duc qui demeurait froid et calme, veuillez me permettre d'en apprendre la raison, car, au pareille circonsance, je ne sais de quel côté est le sacrifice : de la part de celui qui refuse ou de la part de celui qui accepte?

Il y eut alors entre l'impératrice et ses deux fils une longue et intime délibération. Les lettres envoyées par Constantin à sa mère et à son frère ava ent été lues elles furent commentées et discutées. Le grand-duc Nicolas ne les regarda pas comme suffisantes pour fixer sa conduite et surtout pour l'autoriser à revenir sur le qui avait été fait par son ordre, depuis que la nouvel e de la mort de l'empereur lui était parvenue.

On semblant, en effet, deviner, dans ces lettres, une sorte d'hésitat on et même d'arriere-pensée. La grand-duc Michel s'efforça de justifier Constantin à cet égant, mais il ne pouvait s'empêcher d'exprimer des regrets et des craintes, relativement à ce serment inopportun et mat le qu'on s'était trop hâté de prêter et qu'il faudrait tôt ou tard annuler par un nouveau serment. Il reprocha même à son frère Nicolas, avec un peu d'amertume, dit-on, d'avoir fait proclamer le césarévitch empereur et de ne s'être pas mieux conformé a 24 volontés d'Alexandre l'.

Le grand-duc Nicolas répondit tres vivement et très nettement quo ces volontés ne lui avaient jamois été sign fiées, du moins d'une façon regulté e et categorique, et que le mystère qu'on lui en avait fait l'empéchait d'agir autrement; il croyast donc en son ême et conscience n'avoir rien à se reprocher

- Du reste, ajouta-t-il avec trislesse, tout peut encore

Google

s'arranger, ce me semble, si mon frère Constantin se décide à venir à Saint-Pétersbourg. Son obstination à rester à Varsovie, dans de si graves circonstances, nous menace des plus grands malheurs.

- Je pense, au contraire, répondit le grand-duc Michel, que sa présence ici serait un embarras de plus, après le serment que tu as fait prêter à l'empereur Constantin.
- Michel, reprit tranquillement le grand-duc Nicolas, il importe qu'il vienne!...
- Il ne viendra pas, te dis-je il n'est pas, il ne veut pas être empereur; il est commandant militaire du royaume de Pologne, et son devoir exige qu'il ne s'éloigne pas de son poste dans un moment où l'on parle de sociétés secrètes, de complots et de révolution.

Le grand-duc Nico as apprécia la valeur de cette objection, qui lui donnait matière à réfléchir, et il n'insista plus aussi péremptoirement pour que son frère Constantin viut à Saint-Petersbourg. D'après le conseil presque impératif de sa mère, il annonça qu'il accepterait la couronne, à condition que le césarévitch notifierait encore une fois, et d'une manière positive, sa volonté formelle de renoncer au trône de Russie.

Il lui écrivit donc à ce sujet une longue lettre, en expliquant les motifs de sa conduite et « en dévoilant toute son âme, comme s'il eût été au tribuna, de la pénitence, » Il lui demandait de le bénir et de disposer de son sort; il ne renonçait pas encore pourtant à le voir se rendre à Saint-Pétersbourg, où son absence pouvait servir de prétexte aux plus fâcheux événements.

L'impératrice-mère écrivit une lettre dans le même sens, et plus pressante encore, au grand-duc Constantin. Ces deux lettres ne partirent que le lendemain matin.

Cotte conférence de famille, qui se tenait dans l'appar-





tement de l'impératrice-mère, dura plus de deux heures

Le palais d'Hiver était rempli de monde. Le bruit de l'arrivée du grand-duc Michel avait circulé dès le matin dans la capitale, et toutes les personnes qui avaient accès au palais s y étaient rendues en grande hà e. On disait tout haut que le grand-duc Michel n'avait pas prêté serment à l'empereur Constantin et qu'il ne le préterait pas. On se demandait si le césarévitch n'était pas attendu incessamment à Saint-Pétersbourg; on se préoccupait surtout de ce qui se passait chez l'impératrice-mère, où les deux grands-ducs Nicolas et Michel se trouvaient réunis.

Quand ce dernier sortit, la foule se précipita sur son passage; chacun cherchait à lire sur sa figure les nouvelles qu'il avait apportées de Varsovie; beaucoup lui adressaient des questions, p us ou moins vagues, qui avaient trait à la circonstance.

Le grand-duc répondit à tous évasivement et prétenta la fatigue qu'il éprouvait, pour se returer aussitôt dans son palais. Il y resta confiné pendant trois jours, na recevant aucune visite et ne prétant pas serment. On sut seulement qu'il avai, fait célébrer, en sa chapelle, une messe des morts pour le repos de l'âme de l'empereur Alexandre, et que cette messe n'avait pas été suivie d'un Te Deum en l'honneur du nouvel empéreur.

o gittzed by Google

Jirgina from UNIVERS TY OF CALIFORNIA

XXVI

Le grand-duc Nicolas avait compté que d'un jour à l'autre A aurait des nouvelles de Varsovie et que le césarévitch répondrait d'une mamère nette et définitive aux lettres si explicites qu'il lui avait envoyées par son aide de camp Lezereff et par M. Opotchinine; mais les journées du 14, du 15 et du 16, se passèrent sans nouvelles.

Le grand-duc Michel avait bien dit que l'état des routes était tel, surtout entre Chavli et Mittau car la chaussée de Dunabourg n'existait pas encore), que les communications se trouvaient presque interceptées; mais, la gelée succédant aux pluies, le trainage pouvait être déjà établi et, suivant toutes les probabilités, un courrier extraordinaire parti de Varsovie devait arriver à Saint-Pétersbourg en soixante heures.

L'impératrice-mère ne renonçait pas à l'espoir de voir le grand-duc Constantin arriver en personne, le grand-duc Nicolas ne l'avait peut-être pas espéré un seul instant, mais il fe gnait de croire la chose possible.

Il écrivait en ce sens lettre sur lettre au prince Wolkonsky, pour tranqui liser l'impératrice Élisabeth, dont la profonde douleur était dominée, lui disait-on, par une nior-



k sgr = ..., = -...

telle inquiétude au sujet des graves événements qui se préparaient.

Ce fut l'impératrice Marie qui exprima le désir de faire repartir le grand-duc Michel pour Varsovie. Celui-ci se prêta d'autant plus volontiers au désir de sa mère, que sa position à Saint-Pétersbourg devenait de plus en plus délicate. Il n'était peut-être pas éloigné lui-même de croire à un changement survenu dans les idées et les intentions de son frere Constantin. En tous cas, il ne jugea pas convenable de se prononcer entre ses deux frères.

Il avait bien pour mission expresse d'employer tous ses efforts à décider le césarévitch à venir immédiatement. Mais, comme la réponse décisive qu'on attendait de Varsovie depuis plusieurs jours pouvait avoir été déjà expédiée et que son voyage deviendrait dès lors inutile, il se munit d'un ordre écrit et signé par sa mère, qui l'autorisait à retenir sur la route tous les courriers venant de Pologne, et à ouvrir lui-même toutes les dépêches que Constantin aurait adressées, soit à l'impératrice Marie, soit au grand-due Nicolas.

Dans les adieux que lui fit son auguste mere :

- Quand tu verras Constantin, lui dit-elle confidentiellement, répète-lui bien que tout ce qui a été fait ici nous était commandé par la crainte de voir couler le sang
- Il n'a pas coulé encore, reprit tristement le grand-duc Michel dominé par ses pressentiments lugubres; mais, que qu'on fasse, il coulere!

Le même jour, le grand-duc Nicolas écrivait au prince Wolkonsky cette lettre remplie de réticences et de sombres presages : « Nous attendous toujours avec impatience des nouvelles de l'empereur, car tout dépend de lui seul. Si nous restons longtemps sans recevoir ses ordres ou dans l'incertude de son arrivée, il nous sera imposs ble de répondre de la tranquillité publique, qui est jusqu'à présent, grâce à Dieu, parfatte; ce qui surprend beaucoup, non-seulement les étrangers, mais nous-mêmes. A vrai dire, mon frère Michel, arrivé avant-hier de Varsovie, nous a appris que l'empereur était déjà informé du malbeur qui nous a frappes, mais il na nous a rien apporté de décisif. Aussi, ma mère l'a-t-elle fait repartir aujourd'hui, avec une instante prière adressée à l'empereur, pour qu'il eût à venir ici, où sa présence est indispensable. La santé de l'impératrice va bien; la gravité des curconstances no lui permet pas de se livrer exclusivement à son chagrin. Espérons dans la miséricorde divine! »

Le lendemain, 18 décembre, l'aide de camp Lazareff revenait de Varsovie, porteur de cette lettre du césarévitch à son frère Nicolas:

"Ton aide de camp, mon cher Nicolas, m'a remis ta lettre. Je l'ai lue avec te plus vif chagem. Ma décision, sanctifiée par celui qui fut mon bienfa.teur et mon souverain, est mé-tirantable. Je ne puis accepter la proposition de hâter mon depart pour Saint-Pétersbourg, et je te préviens que je quitterai même Varsovie, pour me retirer plus loin encore, si tout ne s'arrange suivant la volonté de notre défant empereur.

Ton fidèle frère et sincère ami, Constantin. »

Lazarest raconta l'accuest que le césarévitels lui avait faut à son arrivée à Varsovie : d'abord, Constantin avait froncé le sourcil, au titre de *Mojesti* que lu donnait l'aide de camp, et il avait manifesté avec emportement la plus vive contra-riété en apprenant la prestation du serment en son nom; il

voulait que Lazaress repartit sur-le-champ pour Saint-Pétershourg, mais, celui-cis'étant excusé sur l'état de sa saoté pour ubtenir la permission de se reposer quelques heures, le grand-due l'avait gardé comme prisonnier au palais du Belvédère, en lus ordonnant sévèrement de ne communiquer avec qui que ce s'êt.

Lazaress de ne séjourner nulte part en route et de ne parler à personne de la lettre qu'il devait remettre en maius propres au grand-due Nicolas. Cependant Lazaress avait rencontré à Nennal le grand-due Michel, qui s'y était arrêté depuis la veille et qui paraissant peu disposé à continuer son voyage jusqu'à Varsovie. Le grand-due Michel avait dù, suivant ses instructions, prendre connaissance de la lettre écrite par son srère Constantin au grand-due Nicolas, mais il no s'était pus cru autorisé à ouvrir une autre lettre adressée au prince Lapouthine avec cette suscription: De la part du césaréviteh, et confiée à un courrier qui avait précéde Lazaress de quelques heures. Au reste, le grand-due manifestait l'intention de rester à Nennal, pour y attendre la suite des événements.

Le grand-duc Nicolas ne chercha pas à connaître la teneur de la lettre adressée par le césarévitch au président du Conseil, lettre que semblait contredire et annuler celle dont Lazarell était porteur ; il eut l'air d'approuver la détermination que son frère Michel avait prise de rester à Neonal, station de poste à 260 verstes de Saint-Pétersbourg, et d'y surveiller le passage des courriers qui pourraient veuir de Pologne.

Lezareff, quoique enfermé et gardé à vue pendant le court séjour qu'il avait fait à Varsov e s'était pourtant renseigné sur les motifs plus ou moins réels qu'on attribueit à la renonciation du grand-duc Constantin au trône de Russie. On lui avait dit que le grand-duc se voyait depuis longtemps en butte à d'incroyables menaces de la part des socié és secrètes polonaises, qui lui fatsaient cramdre d'être empoisonné ou assassiné, s'il osa t jamais devenir empereur de Russie.

Ces menaces réitérées, disnit on à Varsovie, avaient fait sur le césarévitch une impression que l'énergie de son caractère ne parvenait pas à dominer. On lui pré ait un propos qu'il aurait tenu devant plusieurs personnes et que son favori le général Gendre avait répété. « Pour porter la couronne, il faut avoir le cou fort, et, moi, j'y suis un peuchatouilleux! »

On dounait aussi comme certain que, depuis la mort d'Alexandre I", la princesse de Lowicz avait reçu différentes lettres anonymes, dans lesquelles on lui faisait savoir que son mari tomberait sous le poignard, s'il acceptait la succession de l'empereur défiint et même aut avait l'imprudence de se rendre à Saint-Petersbourg pour aider à l'avénement d'un nouvel empereur. Ces manœuvres crimmelles des sociétés secrètes avaient tellement épouvanté la princesse, qu'elle avait fait prome tre au grand-due Constantin qu'il ne quitterait pas Varsovie, où sa présence était d'ailleurs nécessaire pour empêcher un soulèvement général.

C'était là, selon toute probabilité, la seule et véritable cause de l'obstination que mettait le césarévitch à ne pas venir à Saint-Pétersbourg.

Cependant une éraction croissante existait dans la capitale, où l'on faisait circuler les bruits et les nouve les les plus contradictoires. On savait de à la renonciation du grand-duc Constantin à la couronne, mais on accusait perfidement le grand-duc Nicolas d'avoir obtenu cette renonciation par des moyens violents et illégitimes. Suivant les uns, le césarévich était retenu à Varsouie et gardé par un corps d'armée qui



l'empéchait de se rendre à Saint-Pétershourg; snivant les autres, en avait supposé un testament d'Alexandre I*, dans lequel le droit d'héritier du trône était conféré au grand-due Nicolas, du consentement de l'héritier direct et légitime.

Les ambitieux, les mécontents et les malveillants travalllaient aussi d'intelligence à semer des inquiétudes et à fomenter les troubles. On se préparait à de graves éventualités.

Dans la matinée du 20 décembre, le général Toil, chef de l'état-major de la première armée, qui avait son quartier-général à Mohilew sur le Dineper, arrivait dans la capitale. Le comte de Sacken, commandant en chef de la première armée avait envoyé en toute hâte de généra, chargé d'une mission accrète auprès du nouve empereur, qu'il devait rejoindre immédiatement à Varsovie, dans le cas où il ne le rencontrerait pas à Saint-Pétersbourg.

En l'absence de l'empereur, le général Toll crut nécesseire de prendre les ordres de l'impératrice-mère, qui montra peu d'empressement à le recevoir et qui ne lui demanda pas même quel était l'objet de sa mission. Elle l'engagez toutefois à ne point partir pour Varsovie, avant d'avoir vu le grand-due Nicolas.

Le grand-due l'accueillit avec aménité et parut satisfait d'apprendre que la première armée avait prêté serment à l'empereur Constantin : mais il ne l'interrogea pas sur la nature de ses instructions secretes et il le congédia en lui disant d'un air mystérieux :

— Chacun de nous a rempli consciencieusement son devoir Le général To I ne put pos même savoir si l'empereur était ou non à Varsovie; il partit néanmoins pour l'y chercher, mais il n'aba pas plus loin que Mennal. Le grand-duc Michel, qui n'avait pos quitte cette station de poste, le retint provisoirement, en lui remettant ce billet autographe du grand-due Nicolas, apporté le matin par un courrier qui 'avait devancé : « Les circonstances dans lesquelles je me brouve ne m'ont pas permis de vous expliquer verbalement que votre voyage à Varsovie est désormais inuitle. Mon frère blichel vous en dira es taisons. J'ajouterai seulement, pour ma part, que j'aurais désiré que vous restassicz auprès de mon frère, sous prétexte d'attendre l'empereur. »

Le général Toll était chargé par le comte de Sacken d'avertir l'empereur qu'une grande conspiration devait exister dans l'ormée et que les conjurés, dont les chefs n'étaient pas encore connus, semblaient avoir le projet de changer la forme du gouvernement. Le général insista vainement pour continuer sa route; il eut beau invoquer l'intérêt de l'Etat et de l'empereur : le grand-duc Michel se borne simplement à lui répondre que l'empereur n'était pas à Varsovie

Le grand-duc Michel attendant évidemment à Nennal des dépêches de Varsovie, qui n'arrivaient pas, et il commençait à s'étonner de leur retard. L' dée no lui vint pas que le courrier avait pu suivra une autre route et que les dépêches irment alors à Saint-Pétershourg sans passer par Nennal.

A la date du 20 décembre, il avait écrit à son frère Nicolas : « Ne sachant encore quelles mesures seront prises à
Saint-Pétershourg, j'ai cru bien faire en restant ici pour y
attendre tes ordres. Je puis ainsi revenir promptement à
Saint-Pétershourg, si tu me rappolles, ou b en continuer ma
route pour Varsovie, si tu le juges nécessaire. Peuté re,
voudrez-vous, ma mère et toi, me confier de nouvelles commissions pour Constantin? Je suis prêt à faire tout ce que
vous m'ordonnerez. Veille sculement à ce que tes ordres me
parviennent le plus rapidement possible. »

A Saint-Petersbourg, la situation était toujours la même,





et le calme, qui régnait en apparence dans tous les actes de la vie publique, n'existait pas dans les esprits. À la tristesse générale se mélait une vive anxiété. Le serment avait été prêté partout sans hésitation à l'empereur Constantin; le portrait gravé de ce prince, avec le titre d'empereur, était exposé de tous côtés, mais personne cependant ne regardait son avénement comme définitif.

On s'attendant à quelque révolution de pala s, dans laquelle l'armée jouerait un rôle redoutable. Cette crainte était fondée sur des bruits de complet et d'insurréction, qui commençaient à se produire parmi les troupes et qui avaient des échos dans le peuple. Chacun se tenait renfermé chez soi, le plus possible; les rues étaient presque désertes et toutes les relations de commerce ou de société se trouvaient interrompues.

Le samedi, 24 décembre, on vint réveiller, à six heares du matin, le grand-due Nicolas.

Le baron Frideriks, colonel du régiment d'Ismailowsky, arriva t de Taganrog, avec une depêche du général Diebitsch. Cette dépêche, adressée « à Sa Majesté l'empereur, en mains propres, » portait sur l'enveloppe ces mots : Très pressé.

Le grand-duc demanda au colonel s'il connaissant le contenu de ce pli cacheté, le baron Frideriks répondit qu'il l'ignorait absolument, mais qu'il avait ordre de remettre la lettre entre ses mains, en le priant d'en prendre connaissance, dans le cas où l'empereur ne serait pas encore à Sant-Pétersbourg, il ajouta qu'une dépèche semblable avait été expédiée simultanément à Varsovie.

Le grand-duc répugnant à ouvrir une lettre destinée à l'empercur, mais, s'étant fait repéter les instructions précises que Diebitsch avait données à son envoyé, il n'hésita plus à briser le cachet, car la chose importait peut-être au

Google

salut de l'Empire. Il resta frappé de stupeur, en je.aut les yeux sur cet important message.

— C'est bien! dit-il au baron Endersks, en affectant de paraître froid et ind fférent : l'emporeur à déja sans doute fait parvenir ses ordres au baron Diebitsch. Au reste, l'empereur peut être ici demain. Je vous invite à l'attendre, et je vous garde près de moi.

Quand le grand-dur fut seul, il lut attent vement la dépèche que le baron Diebitsch avait fait écrire par le général Tchemichest, afin que men ne transpirât des tristes révélations qu'il adressait au nouvel empereur.

C'était un repport détaillé sur le veste complot révolutionnaire qui se tramait depuis longtemps contre le gouvernement impérial. La Russie tout entière se trouvait envahue par des sociétés secrètes, qui se proposaient de proclamer la république ou d'établir le régime constitutionnel à la place de l'Empire. Ces sociétés sociétés avaient de puissantes ramifications dans l'armée, non-seulement à Saint-Pétersbourg et à Moscon, mais encore dans toutes les circonscriptions militaires Beaucoup d'officiers de tous grades étaient affiliés aux conspirateurs.

Le défunt empereur n'avait pas ignoré ce grave état de choses, me s il a'était borné à quelques mesures de simple précaution, plutôt que de rechercher les coupables et de les punir avec éclat. Il espérait toujours que sa longammité et sa clémence ramèneraient au devoir ces esprits égarés, et il daignait à peine sauvegarder sa propre vie contre les entre-prises criminelles qui la menaçaient

Peu de jours avant sa mort, cependant, il avait résolu enfin d'agir avec sévérité; il avait même ordonné quelques arrestations, qui n'avaient pas été faites ou qui n'avaient pa être effectuées. Ainsi, le colonel du régiment des Cosaques de la garde, Nicolaïeff, était chargé d'arrêter spécialement Wadkowsky, officier en retraite, qui exerçait la plus dangereuse influence sur les officiers, ses auciens camarades, dans le régiment des chevaliers-gardes.

Après la mort de l'empereur, on avant trouvé dans ses papiers les listes des principaux chefs de la conspiration, et le baron Diebitsch, persuadé que cette conspiration pouvait éclater d'un jour à 'autre, à la faveur du changement de regne, s'était ern autorisé à faire exécuter les dermers ordres de son auguste maître. Il avait donc envoyé à Toultehme le général Tchernicheff, pour avertir de ce qui se passait le prince Wittgenstein, commandant en chef de l'armée du Sud, et pour faire arrêter plusieurs officiers supérieurs, entre autres Paul Pestel, colonel du régiment de Wiatka

Le baron Diebitsch, dans sa dépêche, suppliant l'empereur d'aviser promptement au péril de la situation et il lui désignait nominativement un certain nombre de conjurés, la plupart appartenant à l'armée, qui devaient se trouver alors à Saint-Petersbourg...

La lecture de cetto dépêche jeta le grand-duc Nicolas dans une pénible perplexité : il devait agir avec énergie, sans perdre un moment, pour prévenir de grands malheurs, et, en l'absence de son frère Constantin, il n'avait pas en mains le pouvoir nécessaire pour prendre au nom de l'empereur les mesures promptes et décisives qu'exigeaient les circonstances.

Le grand-care jugea prudent, dans tous les cas, d'éviter d'abord ce qui pouvait donner l'éveil aux auteurs de la conspiration et, comme il soupçonne t que ceux-ci avaient des inte ligences dans l'intérieur du palais, il ne communique pas même à l'impératrice-mère les sinistres nouvelles qu'il ve-

naît de recevoir Il manda sculement auprès de lui le comte Miloradovitch, qui, en sa qualité de gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, avait besoin de connaître l'existence du complot, et le prince Alexandre Galitsyne, chef de l'administration générale des postes, lequel avait toujours été honoré de la confiance du défunt empereur. Il leur mit sous les yeux la dépêche du baron Dielatsch et il les consulta sur les moyens les plus sûrs de tenir en échec les conspirateurs, sinon d'anéantir la conspiration.

La première chose à faire était de mettre la main sur les personnes suspectes qui se trouvaient signalées dans le rapport de Diebitsch; mais, chose étrange! pas une d'allen n'était restée à Saint-Pétersbourg: ces individus avaient demandé des congés sous divers prétextes, pour aller rejondre leurs affiliés dans les provinces et pour y propager l'insurrection.

Il y avait sans donte d'autres conjurés, qui étaient encore inconnus. Le comte Miloradovitch promit de n'épargner aucune recherche pour les découvrir, quoique les informations venues de Taganrog lui semblassent au moins exagérées, et le prince Alexandre Galitsyne s'engagea en même temps à exercer la plus minutieuse surveillance sur le service des postes de l'Empire.

Le grand-duc n'était pas trop convaincu lui-même de l'exactitude des renseignements fournis par le baron Die-bitsch. It era grait que ce général en chef, avec lequel il avait en plusieurs difficultés personnelles sur des ques ions de service, n'eût cherché un prétexte pour faire du zèle et afficher du dévouement auprès du nouvel empereur.

Il comprit cependant que si Diebitsch avait envoyé les mêmes communications à Varsovie, la prudence commundant au césaréviich de ne pas quitter la Pologne et de se



OI I UNIVERSIT A Par tenir prêt à tout événement. Quant à lui-même, avant de prendre un parti et de faire face à la conspiration, il devait attendre le résultat des mesures de police que le comte Miloradovitch allait employer pour faire arrêter quelques-uns des conspirateurs, notamment un certain capitaine Maiboroda dont le nom reparaissait souvent dans le rapport du baron Diebitsch.

Le comte Miloradovitch revint bientôt au palais d Hiver, pour rassurer le grand-duc : il avait déjà pris des informations très précises et il pensait pouvoir se porter fort contre la fausseté des prétendues révélations du baron Diebitsch. Les officiers, que cet aide de camp général avait désignés comme affiliés aux sociétés secrètes et complices d'une vasie conspiration militaire, étaient tous, dit-il, à l'abri d'un soupque, ils n'avaient quitté Saint-Pétersbourg qu'en vertu de congés régulièrement oblenus et pour affaire de service. Le capitaine Matboroda était absent aussi, mais devait rentrer en ville d'un jour à l'autre. Le comte Miloradovitch se croyait donc fondé à déclarer que la tranqui lité de la capitale n'était nullement en péril, et que l'armée resterait fidele au gouvernement.

— Au reste, ajouta-t-il, ce ne sont pas seulement les chefs de la police que j'ai interrogés. Les meilleurs renseignements me viennent d'un capitaine des dragons de Nijai, Jakoubovitch, qui a toute ma confiance et qui connaît mieux que personne les braves officiers qu'on dénonce n_eustement à l'empereur.

Le grand-duc Nicolas, ce jour-là, dinait silencieusement en tête-à-tête avec la grande-duchesse, qui respectait ses préoccapations et n'essayait pas d'en changer le cours

On vint lui annoncer que le feldfager Bélooussoff, qu'il avait fait partir le 15 décembre avec des lettres pour le cé-

Google

sarévitch, était de relour. Il s'étonna que ce courrier n'eût pas rencontré à Nennal le grand-duc Michel, mais il apprit que le feldïager, au lieu de suivre la route de Riga, avait pris celle de Breat Litovsk comme plus sûrs et plus facile.

Voici la réponse, en date du 19 décembre, que lui adressa t le grand-duc Constantin :

- « l'ai reçu ta lettre du 3/15 décembre, cher Nicolas, bier au soir, à sept heures, et je m'empresse de t'exprimer ma plus vive reconnaissance, tant pour les bonnes paroles que pour les senuments de confiance et d'am tié que tu me témoignes. Sois persuadé, cher ami, que je sais les comprendre et les apprécier, et que ma vie entière sera consacrée à te prouver que j'en suis digne.
- La confiance, j'ose dire d'imitée, dont m'honorait notre défunt bienfaiteur, doit le servir de garantie pour la sincérité et la pureté de mes principes.

Le césarévitch renouvelait ensuite, de la manière la plus formelle et dans les termes les plus explicites, sa renonciation à la couronne et l'intention irrévocable qu'il avait toujours eue de se conformer re igieusement aux volontés d'Alexandre la . Il invitant donc son frère Nicolas à prendre immédiatement possession du trône, qui lui appartenant de droit, et il se bornait à lui donner à ce. égard quelques avis confidentiels.

La lettre se terminait ainsi · « Je te transmets du fond du cœur la bénédiction d'un frère ainé, qui devient ton sujet ficèle, et, à ce titre, je te prie de compter sur le dévouement et l'affection sans bornes, avec losquels je ne cesserai jamais d'être ton meilleur ami Constantin »

Le grand-duc Nicoles avait lu cette fettre en silence, ma s



OI I UNIVERSIT A Fig. l'émotion qu'il éprouvait, tout en s'efforçant de la cacher, se trahissait sur son visage. La grande-duchesse attendait avec anxiété que son époux lui fit part des nouvelles qu'il venait de recevoir de Varsovie.

— Il faut s'incliner devant les décrets de la Providence, dit-il d'une voix sourde et profonde : le ciel l'ordonne, et j'obéis malgré moi : je suis empereur !

. Mana literal a el Algad

XXVII

La lettre du césarévitch, si franche et si loyale, avait fait tomber les derniers scrupules du grand-duc Nicolas. Il comprepait, ainsi qu'il le dit plus tard en propres termes, que c'était à lui de ranimer l'action du pouvoir, en saisissant d'une main ferme les rénes du gouvernement; il venait de se soumettre aux décrets de la Providence; il se prépara dès lors à faire son devoir d'emparenr.

Il alla sur-le-champ chez l'impératrice-mere et il lui présenta une lettre particulière que lui adressait personnellement son fils Constantin.

Le césarévitch, dans cette iettre, que l'impératrice Marie ouvrit et communiqua aussitôt au grand-duc Nicolas, déclarait nettement qu'il ne pouvait se rendre à Saint-Pétersbourg, suivant le désir de sa mère; il ajoutait que, n'é aut pas et ne voulant pas être empereur, il désavouait comme illégal le serment qu'on avait prêté en son nom; en conséquence, il supplia t sa mère de ne pas la sser prolonger davantage la vacance du trône, sous peine des plus redoutables complications. Il consei lait de faire publier, sans plus de retard, le manifeste de l'empereur Alexandre avec les actes y annexés, dans lesque s la renonciation de l'héritier légitime avait été irrévoculiement reconnue depuis l'année 1822.

Le grand-duc, montrant alors à l'impératrice-mère la lettre qu'il avait reçue lui-même du césarévitch, annouça formellement qu'il ne balançait plus à accepter la couronne. Son auguste mère l'y encouragea, en lui donnant sa bénédiction.

Il se retira ensuite dans son cabmet avec son aide de camp M. d'Adlerberg, auquel il dicta rapidement des notes destinées à servir de base au manifeste qu'il se proposait de publier à l'occasion de son avénement, manifeste où se trouveraient relatées en détail toutes les circonstances qui avaient précédé et déterminé ce grand fait politique, accompli sans sa participation et absolument indépendant de sa voionte personnelle.

M. d'Adlerberg commençant à esquisser ce document politique, lorsque le grand-duc ent l'idée d'en confier la rédaction au célèbre historien Karamzine qui se trouvait en ce moment au palais d'Hiver. Karamzine y venait souvent depuis la mort de l'empereur Alexandre, et le grand-duc Nicolas, qui n'est mait pas moins son caractère que son talent, avait en de fréquents entretiens avec lui. Il le fit donc appeler et lui remit les notes et les instructions nécessaires.

Quand Karamzine rapporta son travail, une demiheure après, il trouva le grand-due en conférence avec le prince Alexandre Gelitsyne et le comte Miloradovitch, qui d'un commun accord insistalent pour que l'acte officiel fût formulé par le savant jurisconsulte Michel Spéransky, membre du Conseil de l'Empire, lequet avait été chargé plus d'une fois de rédactions analogues sous le dernier règne. Karamzine s'empressa d'approuver bautement le choix qu'on avait fait de Michel Spéransky pour rédiger le manifeste impérial et déclina toute espèce de rivalité avec cet illustre hommo d'État. Ce manifeste, que Michel Spéransky s'engageait à soumettre le soir même à l'approbation du grand-due Nicolas, devait être lu dans une scance solennelle du Conseil de l'Empire, en présence du grand-duc Michel, comme fondé de pouvoirs du césorévitch et garant de sa renonciation au trêne. Mais le grand-duc Michel était toujours à Nennal avec le général To l, attendant les nouvelles instructions qu'il avait demandées à son frère Nicolas.

Le grand due Nicolas envoya sur le champ un exprès pour lui dure de revenir. « Enfin, tout est décidé, lui écrivait le futur empereur, et je suis obligé d'accepter le fardeau du pouvoir. Depêche-toi d'arriver avec le général Tolt. On est tranquille ici jusqu'à présent. »

Le métropolitain Séraphim, le prince Lapoukhine, président du Conseil de l'Empire, et le général Womoif, commandant en chef le corps de la garde, avaient été appelés au polois.

Le grand-duc Nicolas leur donna des explications très étendues sur les circonstances qui le contraignaient à obéir à la volonté de son frère Constantin aussi bien qu'à celle du défant empereur. Le métropolitain ent pour mission de préparer adroitement le clergé à sontenir l'avénement de Nicolas Iⁿ; le priece Lapoukhine reçut l'ordre de convoquer le Conseil de l'Empire pour le lendemain à huit heures du soir, car on pensait que le grand due Michel serait alors de retour; le général Woinoff se charges de réunir devant le palais d'Hiver, dans la matinée du 26 décembre (14, calendriusse), tous les régiments de la garde, que le nouvel empereur voulait haranguer lui-même. Le manifeste impérial devait être publié ce jour-là même et précéder de quelques heures à peine la prestation d'un second serment.

Ces dispositions secrètes, quelque soin qu'on prit pour les

tour cachées, furent connues presque immediatement de tous ceux qui avaient intérêt à les savoir.

Le grand-duc Nicolas, qui depuis trois heures avait deployé une prodigieuse activité pour régler les affaires de l'Empire, se fit ensuite un devour et un plaisir de céder au vœu touchant que sa bien-aunée épouse lui avait exprimé : it accompagna la grande-duchesse au palais d'Anitchloff, qui avait été pendant bien des années l'asile et le témoin de leur bonheur domestique, et qu'ils allaient quitter désormais pour s'établir au palais împérial.

Ils visitèrent ensemble leurs enfants endorm s, en se gardant bien de les éveiller; ils parcoururent ensemble ces appartements qui leur rappelaient tant de jours heureux, aans ombres et sans puages, ces appartements qu'ils s'étaient plu à décorer avec plus de goût encore que de magnificence, et, en arrivant dans le petit salon où la grande-duchesse aimait à se tenir ordinairement, ils s'arrêtèrent vis-à-vis du buste de la feue reine de Prusse, qui avait bien des fois souhaité que sa fille, alors tout enfant, n'eût pas à gém r comme elle du poids de la couronne.

Par un mouvement simultané, ils r'agenouillèrent devant ce buste, la main dans la main, les yeux remplis de larmes

— O ma mère, s'écria la grande-duchesse avec exaltation, ce n'est pas nous qui l'avons voulu, et vous savez combien nous eussions préféré ne jamais changer de position nu d'existence !... Dieu fasse que le bonheur soit encore sur le trône!

Il éta t neuf heures du soir : le grand-duc Nicolas, renfermé dans le cabinet de travail de l'empereur, au palais d'River, passait en revue les papiers d'Etat qui s'y trouvaient et dont l'inventaire n'avait pas encore été fait depuis la mort d'Alexandre l'e Où vint l'avertir qu'un aide de camp du général Bistrom, commandant l'infanterie de la garde, demandait à lui remettre, en mains propres, une fettre importante.

Le grand-duc, supposant que cette lettre lui était adressée par le général, ordonna qu'on la lui fit passer et que l'officier attendit la réponse. La lettre en question lui ayant été apportée, il en prit connaissance avec une surprise et une émotion qui s'augmentaient à chaque ligne de cet étrange document. Voici quelle en était la teneur:

- vive reconnaissance vos bomes dispositions à mon égard. Pensant que les personnes qui vous entourent manqueront de courage pour vous dire toute la vérité au moment decisif, et brûlant du désir de contribuer à la tranquilité et a la gloire de la Russie, je me suis décide à une démarche hardie, persuadé, du reste, que l'homme qui a eu la noblesse et l'élévation d'âme nécessaires pour refuser une couronne, comprendra le motif qui me fait agir. Ne me prenez pas pour un vil délateur; ne croyez pas que je sois l'instrument de quelque intrigant on bien que j'agisse dans dignobles vues personnelles, non. Je suis venu vous dire la verité, en toute pureté de conscience.
- Votre abbégation et votre déscutéressement, sans précedents dans les annales de l'histoire, vous ont rendu l'objet de la vénération générale et, lors même que vous ne seriez pas appelé à régner, l'histoire vous placerait encore au-dessus de la foule des ambitieux célèbres; mais vous n'avez fait que préluder à une glorieuse action : pour être vraiment grand, il faut l'accomplir tout entière.
- Le bruit s'est dépà répandu, parmi le peuple et les troupes, que votre frere Constantin refuse la couronne. N'écoutant que rarement les inspirations de votre excellent cœur,

- ot, d'autre part, ajoutant trop de confiance aux propos de vos flatteurs et de vos espions, vous avez irrité beaucoup de monde. Le soin de votre propre gloire exige donc que vous différiez de monter sur le trône.
- «Il doit y avoir contre vous une conjuration; elle éclatera probab ement le jour de la présiation du nouveau serment et seru peut-être le signal de la runce de l'État.
- Profitant des troubles intérieurs, la Géorgie, la Bessarabie, la Finlande, la Pologne et peut-être même la Lithua-uie se détacheront de l'Empire, l'Europe effacera le nom de la Russie du nombre des grandes puissances et la reléguera en Asie; alors, des maléd ctions non méntées, au lieu des bénédictions qui vous sont dues, seront votre partage.
- « Monseigneur, mes conjectures peuvent être fausses; je me suis peut-être laissé entraîner par l'a tachement enthousiaste que je vous porte et par le désir de veir la Russie tranquille et heureuse; mais j'ose vous supplier, au nom de la gloire de votre patme, au nom de votre propre gloire, d'insister auprès de votre frère Constantin pour qu'il veuille bien accepter la couronne!
- ∠ Ne vous bornez pas à lui expédier des courriers, cela prolonge mutilement un interrègne qui peut vous être fata; partez vous-même pour Varsovie, ou bien faites que votre frère vienne à Saint-Pétersbourg, épanchez dans son sein et vos sentiments et vos pensées! — S'il consent à être empereur, tant mieux! Sinon, qu'il vous proclame tu-même pabliquement, à la face du peuple entier, son souverain légitime.
- « Monseigneur, si Votre Alfesse trouve ma démarche téméraire, qu'elle me condamne à la mort. Je serai heureux de sacrifier mes jours au bonheur de la Russie et je mourrai en hémissant le ciel Mais, si vous trouvez mon action



digne d'éloges, je vous en supplie, no m'accordez aucune récompense, que je reste pur et désaucressé, tant devant vous qu'à mes propres yeux. J'ose pourtant vous demander une grâce, faites-moi arrêter.

« Si le moment de voire avénement au trône se passe, Dieu le veuille! heureusement et en toute paix, faixes moi punir comme un homme mai intentionné, qui aurai, roulu troubler votre sécurité dans des vues personnelles ; mais, si, pour le matheur de ma patrie, mes tristes appréhensions se réalisent, alors daignez m'honorer de votre confiance en me permettant de mourir pour vous. »

L'auteur de cette lettre un peu emphatique, mais pleine de nobles sentiments, était un sous-lieutenant du régiment des chasseurs, nommé Jacques Rostovizoff, attaché en qualité d'aide de camp d'état-major au général Bistrom.

Le grand-duc Nicolas se souvint, en effet, de l'avoir plusieurs fois remarqué à cause de son zèle et de son intelligence. Il réflechit sur ce qu'il avait à faire dans une circonstance aussi critique et il resta plus de dix minutes, assis, le front appuyé dans sa main.

Tout à coup, il se leva, sortit du cabinet pour appeler Rostovtzoff, et l'ayant fait entrer avec lui, ferma la porto à double tour derrière eux

- → Vouà ce que tu mérites i s'écria-t-il en l'embrassant à plusieurs reprises avec effusion. Jamais personne ne m'avait det, avant toi, de pareilles vérités ?
- Monseigneur, répondit e jeune officier avec une diguité respectueuse, ne me regardez pas, de grâce, comme un dénonciateur, et ne croyez pas que je sois venu pour chercher une récompense?
- Une pensée semblable est indigne de foi et de moi, répliqua le grand-duc. Je sais te comprendre, et la démarche



Organi UNIVERSITY 24 / 34 ne m'inspire que des sentiments d'estime et de reconnaissance.

Le grand-duc demanda des détails plus circonstanciés sur la conspiration dont on lui signalait l'existence; mais Rostovtzoff, devenant aussitôt froid et reservé, déclara qu'il ne normerait personne, qu'il n'avait d'ailleurs que des renseignements ragues et peut-être erronés, mais que le grand-due devait savoir que les partisans des réformes politiques étaient nombreux en Russie.

— Au reste, ajouta-t il, la tranquillité qui règne dans le pays depuis quinze jours peut bien n'être qu'apparente : il y a des passions libérales qui s'agitent ici comme dans toute t Europe, et l'heure est peut-être venue de changer la face du gouvernement, quand à la place du trône on ne voit plus qu'un cercueil.

Le grand-duc, apres quélques moments de silence, crut devoir entrer dans les explications les plus franches et les plus nettes ou sujet de la situation qui lui était faite par les circonstances, car il soupçonnait encore que le sous-beutenant Restoutzoff lui avait été envoyé par les conspirateurs eux-mêmes : il exposa donc devant ce jeune officier la ligne de conduite qu'il voulait tenir, n'ayant pas souhaité la couronne, l'ayant longtemps refusée, et ne l'acceptant, sur la renouciation formelle de son frère Constantin, d'après les ordres suprêmes du défunt empereur et avec l'assentiment solennel de l'impératrice-mère, que pour servir sa patrie et la préserver des désordres de l'anarchie.

— Tu connais sons doute les noms de quelques-uns des conspirateurs? lui dit-il, en fivant sur lui un regard pénétrant Mais, puisque tu ne veux pas les nommer, dans la crainte de forfaire à l'honneur, je respecte ton sitence. En bien! confiance pour confiance, je t'apprendrai, mon aun, que mi les

prières de ma mère, ni les miennes n'ont pu déterminer le césarévitch à accepter la couronne. Il la refuse absolument et même, dans une lettre que je viens de recevoir de lui teut à l'heure, il m'adresse les plus amers reproches pour avoir fait prêter serment de fidélité en son nom.

Restovizell's obstinait toujours à répondre que la présence du grand-duc Constantin était indispensable et qu'à lui seul appartenait le droit de proclamer son frère. Nicolas successeur d'Alexandre I^{et} et empereur de toutes les Russies.

- Que veux-tu' repartit le grand-duc, avec que impatence mélée de tristesse. Constantin ne viendra pas, et peutêtre a-t-ul des raisons majeures pour rester à Varsovie Je ne saurais le forcer à se rendre à Saint-Pétersbourg... Va, quoiqu'il arrive, je ferai mon devoir et, s'il le faut, je défendrai ma cause avec l'épée. Le trône est vacant, puisque mon frère ainé refuse d'y monter, puisqu'il renonce à tous ses droits en ma faveur. C'est moi, moi seul, qui suis son successeur direct et légitime, car la Russie ne saurait plus longtemps rester sans souverain.
- Sire, répondit le jeune homme en s'inclinant, vous à ca notre empereur! Mais vos emiomis, les ennemis du gouvernement impérial ont de mauvais desseus, je crains tout, une insurrection, un assassinat!
- En bien' interrompit le grand-duc, je mourrai l'épée à la main, si Dieu l'ordonne, et je comparattrai devant lui, la conscience pure et tranquille.

Rostovizoff, électrisé par ces nobles et touchantes paroles, allait se précipiter aux pieds du grand-duc, qui fui tendit les bras, en versant des larmes d'attendrissement.

Le grand-duc s'abstint de l'interroger davantage au sujet de la conspiration; sculement, il lui demanda, en prenant un air froid et presque sevère, si le générai Bistrom était

Google

instruit de sa démarche. Rostor tzoff s'excusa, en rougissant, de n'avoir pes feit part d'abord à son chef d'un secret d'État que le grand-duc devait connaître le premier.

- D'ailieurs, ajouta-t-i , ce n'était qu'en votre présence et seul avec vous, Monseigneur, que je pouvais être sincere et vous dire toute la vérité ...
- C'est bien, interrompit le grand-duc, j'approuve ta discrétion, et, quand il en sera temps, je remercierai moimême le général Bistrom d'avoir au choisir pour aide de camp un honnête homme digne de lui

Rostovizoff, au moment de quatter le grand-duc, s'arrêta tout à coup et lui dit d'un ton presque suppliant :

- Monseigneur, toute espece de récompense détruirant à mes propres yeux le mérite de ma démarche auprès de Voire Altesse...
- Sois tranquille! interrompit le grand-duc en l'embrassant encore une fois : ta récompense, c'est mon amitié !

Le sous-ilentenant Rostovizoff, qui venait de révéler ainsi au grand-duc Nicolas l'existence d'un complot prêt à éclater, était entrèrement étranger à ce complot et n'en connaissait ni le mot d'ordre, ni le but, ni les ramifications : il avait seulement deviné que la conspiration existait depuis long-temps dans les régiments de la garde et que les circonstances lui prétaient des armes redoutables contre le gouvernement impérial. Il avant aussi découvert, par l'effet d'un heureux hasard, les noms des principaux conspirateurs. Sa démarche, toute apontanée et inspirée par le plus sincère dévouement, n'était donc pas une trahison.

Un de ses camarades de service, son meilleur ami, le comte Konovnusyne, lieutenant dans I état-major de l'infanterie de la garde, ne lui avait fait aucune confidence au sujet de cette conspiration. Mais cejeune homme, qui s'était laissé entrainer dans les sociétés secrétes et qui en avait épousé les opinions avec toute l'ardeur de son âge, ne cachait pas devantacs amis ses vœux et ses espérances politiques; il parlait souvent de la nécessité d'une transformation complète de l'Empire russe, et il exposait de la manière la plus véhémente les principes révolutionnaires, d'après lesquels la Russie devait renverser l'autocratie des tzars, pour passer sons le régime constitutionnel ou républicain.

Rostovizoff s'était attaché avec une sorte d'enthousiasme au comte Konovnitsyne, sous le prestige des qualités de son cœur et de son esprit, mais il ne partageait pas ses sentiments en matière politique : il employa le crédit que lui donnait leur amitié réciproque, à combattre la fâcheuse influence qu'exerçaient sur ce jeune homme plusieurs officiers de l'état-major, connus par l'exaltation de leurs idées démagogiques.

Leprince Obolensky, également heutenant dans la garde et aide de camp du général Bistrom. Conrad Ryléiess, ancien lieutenant dans le même corps, et deux ou trois a utres assistés des sociétés secrètes, é aient ceux que Rostovtzoss voyait avec le plus de désiance entourer et accaparer son ami. Il avait essayé mutilement de les écogner de lui, et, quoiqu'il sût obligé de les rencontrer sans cesse dans l'intimité du comte Konovnitsyne, il ne s'était pas lié avec eux. Il comprenat que la fréquentation de ces hommes de parti ne pouveit qu'être satale à Konovnitsyne

Il s'attachait donc aux pas de son ami et il e quittait le moins possible, comme s'il sût été son ange gardien. Mais, depuis que la mort d'Alexandre l'était connue à Saint-Pétershourg, Konovnitsyne se montrait plus sombre et plus préoccupé; il échappait sans cesse à l'affectueuse surveil-tance de Rostovtzoff, pour se rendre à des réunions secrètes



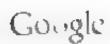
qui se tenzient chez des officiers que celur-ci savait hostiles au gouvernement. Ces réunions avaient un caractère suspect dont Rostoytzoff fut frappé ; il en parla franchement à son ami et n'eut pas heu d'être satisfait des explications vagues et confuses qu'on lu donnait à cet égard.

Le comte Konovnitsyne ne dissimulait pas d'adleurs ses sentiments personnels ; il répétait sans cesse, avec violence, que le grand-duc Nicolas ne pouvait, en aucun cas, succéder à l'empereur Alexandre et que, le trône appartenant exclusivement au césarévitch, la Russie devait être consultée si ce prince refusait de la re valoir son droit héréditaire. Il ajoutait que, quant à lui, il socrifierait sa vie pour empêcher le grand-duc Nicolas de devenir empereur

Rostovizoff s'étonnait et s'attristant de ce langage, quoiqu'il dût l'attribuer à des griefs particuliers que son ami croyait avoir contre le grand-due. Mais, dans la journée du 24 décembre, étant allé chez le comte Konovnitsyne, il ne fut pas peu surpris d'y trouver en conférence une vingtaine d'officiers de toutes armes, à son aspect, ils se turent et le regardèrent avec défiance.

Konovertsyne, un peu troublé de cette visite inuttendue, vint lui prendre la main, en disant :

- Messieurs, ceux d'entre vous qui ne conneissent pas Rostovtzoff seront bien aises d'apprendre qu'its n'out rien à craindre eu pariant devant lui. C'est mon meilleur ami et, bien qu'il ne soit pas encore des nôtres, il est aussi libéral que personne.
- Je vous demande pardon de vous avoir dérangés, Messieurs interrompit Rostovtzoff, qui avait reconnu parmi les assistants Ryléfeff, Kakhowsky, le prince Obolensky et quelques autres qu'il soupéonnait déjà de complot politique ; je comprends que ma place n'est pas et et je me retire.



Ce fut au sortir de ce concil abule, qu'il résolut, par un généreux mouvement de patriotisme, de se faire délateur, pour sauver l'Empire et la famille impériale. Il ne doutait plus de l'existence d'une conspiration formidable, qui éclaterait au premier moment, et il écrivit su lettre au grand-duc Nicolas, avec l'espoir de prévenir les desseins des conjurés et d'empêcher ainsi son imprudent ami d'être entrainé par ses complices dans une entreprise criminelle et périlleuse.

On ne saurait douter que la pensée de cet ami, qu'il voulait protéger, en tout état de cause, n'ait été sa plus chère préoccupation; car, le lendemain 25 décembre, après avoir été absorbé par les devoirs de son service toute la matinée, il rentra chez lui et se mit à consigner par écrit l'entretien qu'il avait eu la veille avec le grand-duc Nicolas; puis, joignant à cette espèce de proces-verbal une copie de la ettre qui lui avait servi d'introduction auprès du grand-duc, il enferma ces deux pieces dans un pli cacheté et se rendit chez le comte Konovnitsyne. Il y rencontra encore Ryléreff et plusieurs des conjurés.

- Messieurs, leur dit-il en s'adressant à eux avec une politesse froide et digne, souffrez que je vous donne un conseil : c'est de renoncer à des projets qui ne sont plus un mystère pour personne.
- Il y a donc des traitres parmi nous! s'écria Ryléïef, en interrogeant du regard le comte honovnitsyne qui avait pâli et qui semblait embarrassé.
- Vous ne m'aviez pas confié vos secrets, reprit Rostovtzoff, et je vous remercie de m'avoir amsi laissé ma liberté d'action. Sachez sculement que le grand-duc Nicolas est instruit de tout...

Ryléfef se précipita sur Rostovizoff, au-dovant duquel vint





se placer Konovnitsyne pour lui faire un rempart de son corps. Tous les assistants s'étaient levés à la fois et ils entouraient les deux amis, avec des menaces terribles.

- Mort aux traitres! disait Kakhowsky en brandissant un poignard.
- le vous jure sur l'honneur, reput Rostovizoss avec calme, que Konovnitsyne est entièrement étranger à ce qui s'est passé entre le grand-duc Nicolas et moi. J'ai fait ce que devait saire un bon citoyen, dévoué à son pays et à son souverain. Je n'ai toutesois dénoncé personne, mais j'ai averti l'emperour de prendre des mesures conformes à la circonstance.
- Messieurs, Rostovtzoff est chez moi! dit le comte Konovnitsyne, en arrêtant le bras de Kakhowsky prêt à le poignarder; il est sous ma protection, et j'espère que vous ne me forcerez pas à le défendre jusqu'à la mort...
- Vous réfléchirez, Messieurs, au conseil que je me suis permis de vous donner, repartit Rostovizoff en serrant la main de son ami. Konovnitsyne, ajouta-t-il, tu trouveras, dans cette enveloppe cachetée, ma justification et la tienne

Il soruit fièrement en prononçant ces mots, et Konovnitsyne retuit les témoins de cette scène, qui voulaient s'élancer à la poursuite de Rostovtzoff

On ignore ce qui se passa entre eux apres le départ de Rostoytzeff; mais, plus tard, les deux pièces que celui-ca avait remises sous cechet à son ami furent retrouvées ouvertes parmi les papiers des conjurés.

XXVIII

Le grand-duc Nicolas ne pouvait mettre en doute l'authenticité des renseignements qu'il tena t de la bouche dù lieutenant Rostovtzoff, et pourtant le comte Miloradovitch n'avait men découvert qui fût de nature à les confirmer. La police ignorait on feignait d'ignorer l'existence du complot, lorsque la capitale était picine de bruits sinistres répandus par les conspirateurs eux-mêmes, qui avaient des inteligences jusque dans le palais impérial.

Le grand-duc avait reconnu à des indices certains, que cette conspiration latente, dont il se sentait environné, n'attendant, pour éclater, que le jour de la prestation d'un nouveure serment à un nouvel empereur. Ce jour-là se trouvait irrévocablement fixé au 26 décembre, car, le 25 étant un dimanche, le grand-duc n'avait pas jugé convenable de mêler un acte politique aux pieuses occupations de ce saint jour. Il ne prévoyait que trop, d'ailleurs, les terribles difficultés qu'il aurai, à surmonter et, dans ses douloureux pressentiments, il tremblant de se voir forcé de tirer l'épée du four-reau contre ses proprès sujets.

Il passa la nuit du samed au dimanche, sans se mettre au lit et sans fermer l'œil un instant, en proie à d'ameres



Urgnair UNIVERSITY OF ↓ - ≺. inquiétudes et n'échappant que par la prière aux tortures de sa peusée.

Il écrivit, cotte muit-là, plusieurs lettres qui n'ont pas été rendues publiques et qui devaient être empremies, plus ou moins, du trouble et de l'agitation de son esprit. Une seule, adressée an prince Wolkonsky et destinée sans doute à être mise sous les yeux de l'impératrice Étisabeth, est connue par fragments et peut donner une idée de ce que devaient être les lettres adressées au grand-due Constantin, au grand-due Michel et à d'autres personnages de l'intimité du futur empereur.

La volonté de Dieu est l'arrêt de mon frère, disait-il au prince Wolkousky: le 14/26 décembre, je serai empereur de toutes les Russies ou je ne serai men qu'un cadavre! Je ne saurais décure ce qui se passe en moi. Bien certainement, vous prendriez pitié de mes souffrances morales, si vous pouviez vous en rendre compte. Oui, mon cher prince, aous sommes tous malheureux pour le moment, mais nul ne l'est plus que moi. Que la volonté de Dieu soit faite!

La journée du dimanche ne fut signalée par aucun fait oxtraordinaire : on constata sculoment que la population se portait aux églises avec plus d'affluence et d'empressement que jamais. Il n'y eut pas, toutefois, dans les allocutions des prêtres aux fideles, la moundre allusion aux circonstances présentes que chacun appréciait à sa manuère.

On remarquant sur tous les visages un air d'anxiété, qui témoignait de l'état des esprits. L'inquiétude était plus vive encore à l'intérieur du palais, et les personnes de la cour qui venaient y chercher des nouvelles semblaient s'éviter mutuellement, dans la crainte de laisser deviner ce qu'elles pouvaient savoir ou prévoir. On avait appris dès le matin



que le Conseil de l'Empire était convoqué pour le soir même à huit heures et que les deux grands-dues Nicolas et Michel devaient y assister. Cependant le grand-due Nichel n'était pas encore de retour.

Le grand-duc Nicolas avait reçu, le matin, des mains du prince Alexandre Calitsyne, le monifeste réchgé par Michel Spéransky et transcrit en plusieurs expéditions, durant la nuit, par un employé de confiance, Gabriel Popoff, dans le cabinet et sous les yeux du ministre

Le grand-due signa et duta du 12/24 décembre les trois exemplaires qui lui farent présentés, l'un pour l'empire de Russie, l'autre pour le royaume de Pologne et le traisième pour le grand-duché de Finlande.

Il avait désiré que ce document restât serret jusqu'à l'arrivée du grand-duc Michel. Néanmoins, on savait déjà, dans le palais, que le manifeste impérial était prêt et l'on en connaissait, sinon les termes, du moins les principales dispositions; b'entôt il en circula, dans le public, des copies plus ou moins exactes.

Dans la matmée du dimanche, le grand-duc Nicolas se montre seulement aux offices et rentra, aussitôt après, dans ses appartements. Il passa la journée, renfermé avec son auguste épouse et l'impératrice-mère. Il envoyait demander d'heure en heure si le grand-duc Michel était arrivé.

Il voulut encore une fois faire ses adieux à son palais d'Anitchkoff et il s'y rendit en même temps que la grandeduchesse, pour y diner en tête-à-tête avec elle. Le lendemain, l'empereur et l'impératrice devasent prendre possession du palais impérial

La grande-duchesse Alexandra eut l'idée d'annoncer ellemème à son fils le grand-duc Alexandre, alors âgé de sept ans, qu'il était désormais destiné à porter la couronne,



puisque son père allait être empereur et sa mère impératrice.

Le petit prince, qu'on appelait Sacha (diminutif du nom d'Alexandre) dans sa famille, parut tout troublé, en recevant cette communication imprévue, que la grande-duchesse s'efforçait de mettre à la portée de l'intelligence d'un enfant : il devint soucieux et réveur, ne prononça pas une parole, retint quelques instants les sanglots qui l'oppressaient, et finit par fondre en larmes.

- Pourquoi pleures-tu, Sacha? lui dit la grande-duchesse, partageant cette émotion qu'elle ne s'expliquait pas chez un enfant de cet âge.
- Oh! reprit-il en sanglotant, je ne veux être jamais empereur, car il faudrait, pour cela, que mon bien-aimé père fût mort comme notre bon ami l'empereur Alexandre

La tendresse d'une mère eut à consoler cette première douleur enfantine, qui n'était qu'un pressentment instructif de piété filiale.

Le grand due Nicolas et la grande-duchesse rentrèrent de bonne heure au palais d'Hiver : l'impératrice-mère vint les rejoindre dans leure appartements et témoigna l'intention de passer la soirée avec eux. On attendait toujours, d'une minute à l'autre, le grand-duc Michel

Les membres du Conseil de l'Empire commençaient à se réunir pour la séance extraordinaire fixée à huit heures du soir.

Le grand-duc avait mandé le comte Mitoracovitch pour s'informer si la police n'avait pas enfin découvert quelque chose et si, par suite des arrestations effectuées, on n'était pas sur la trace du complot. Le comte Mitoradovitch n'avait appris rien de nouveau, la police n'avait fait que des arrestations insignifiantes, et ce complot, dont le fantôme gran-

dissait sans cesse aux yeux du grand-duc, semblait bien près de s'évanouir en fumée.

En ce moment même, les conjurés se trouvaient réunis en séance secrète sur plusieurs points de la capita e; ils savaient, heure par heure, ce qui se passant au palais d'Hiver et dans le Conseil de l'Empire.

Le centre des informations que receveient à tout instant les différents groupes de cette conspiration militaire, était établi dans le palais impérial même. La chambre de la garde à cheval, où les officiers se rendaient après la parade et pendant la journée, servait, en quelque sorte, de quartiergénéral aux conjurés. Le prince Obolensky, lieutenant de la garde et aide de camp du général Bistrom, s'était chargé de recueillir les nouvelles à des sources sûres et inconnues, et de les transmettre immédiatement à ses affiliés.

Le capitaine des dragons de Nijni, lakeubovitch, employait le crédit qu'il avait acquis auprès du comte Miloradovitch, à entretenir son aveugle sécurité, en lui représentant comme des chimères tous les symptômes qui accusaient l'existence d'un complet : il avait réussi, en quelque sorte, à force d'intrigue et de duplicité, à mettre un bandeau épais sur les yeux du malheureux gouverneur-général de Saint-Petersboug. On comprend quels renseignements utites il pouvait faire passer à ses complices, en abusant ainsi de la confance intime que lui accordait Miloradovitch.

Il y avait constamment un ou plusieurs des conjurés parmi les offic ers de service au pala s. Ce jour-là, le poste mérieur de la garde à cheval, à la porte des appartements de l'impératrice-mère, était commandé par le prince Odoiewsky, un des membres les plus actifs et les plus audacieux des sociétés secrètes. En questionnant adroitement les personnes de la maison et les gens de la livrée, Odoïewsky obtint des indications précieuses, qui furent utilisées au profit du complot.

Tous les membres du Conseil de l'Empire étaient rassemblés déjà dans la salle de leurs séances où se manifestait une agitation croissante. On disait que le grand-duc Michel n'étnit pas arrivé et qu'on savait bien qu'il ne viendrait pas. Le grand-duc Nicolas ,'attendait toujours.

L'anxieté qui régnait dans le palais ne tarda pas à se répandre au déhors. Les rues étaient plus désertes et plus silencieuses encore qu'elles ne l'avatent été depuis la mort d'Afexandre l''; mais on ne dormait pas dans toutes les maisons, et la curiosité publique se compliquoit d'une inquétude générale, avivée par es nouvelles les plus contradictoires, les plus suistres ou les plus ridicules.

Minuit sonna, que le Conseil de l'Empire n'était point entré en séance. Le grand-duc Michel n'arrivait pas. Le Conseil fut informé que le grand-duc Nicolas se rendrant seul dans son sem, vu l'urgence de l'affaire d'État qui avant motivé sa convocation.

Le grand-duc Nicolas, qui depuis plus de quatre heures é ait enfermé avec les deux impératrices, prit congé d'elles en les embrassant et en les priant d'attendre son retour Elles se mirent en prières pour demander à Dieu de veilter sur l'empereur.

Quand le grand-duc entra dans la salle, tous les membres du Conseil qui étaient à leurs places se evèrent pour le saluer. Il les invita du geste à so rasseoir et il alla occuper le siège du président.

Un silence palpitant régnait autour de lui. Il s'était assis et, d'une voix ferme et haute, il commença la lecture du manifeste qu'il avait déployé l'entement.

Au début de ce resent impérial, les assistants s'étant le-



Organite

UNIVERSITY OF 4 - 4 - 4 - 4

vés par un monvement spontané, le grand-duc se leva aussi et resta debout jusqu'à la fin de sa l'ecture.

- Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., Savoir faisons à tens pos fidèles sujets :
- « Dans l'affliction de notre cœur, au milieu de la douleur générale qui nous accable, Nous, notre masson impériale et notre chère patrie, en nous humiliant devant les impénetrables décrets du Très-Haut, c'est en lui seul que Nous cherchons nos forces et nos consolations. Il vient d'appeler à lui l'empereur Alexandre I", de glorieuse mémoire, et nous avons tous perdu un père et un souverain, qui, pendant vingueinq ans, a fait le bonheur de la Russie et le nôtre.
- « Lorsque, le 27 du mois de novembre, nous parvint la nouvelle de cet événement déplorable, Nous nous sommes empressé, dans ce moment même de douleur et de larmes, d'accomplir un devoir sacré et, ne suivant que l'impulsion de notre œur, Nous avons prêté serment de fidélité à notre frère ainé, le césaréviteb, grand-duc Constantin, comme à l'héritier légitime du trône de Russie par droit de primogéniture.
- « Nous versons de nous acquitter de cette sainte obligation, quand nous apprimes du Conseil de l'Empire : que, lo
 45 octobre 1823, il avait été déposé entre ses mains un
 paquet scellé du sceau de l'empereur et sur lequel il était
 écrit, de la propre main de Sa Majesté Impériale : « Garder
 « au Conseil de l'Empire jusqu'a ce que j'en ordonne au« trement ; mais, dans le cas où je viendra s'à mourir, ou« veir ce paquet en séance extraordinaire, avant de procé« der à tout autre acte; » que cel ordre souverain avait été
 exécuté par le Conseil et que les pièces suivantes s'étaient
 trouvers dans ledit paquet : 1° Une lettre du césaré viteb,



grand-duc Constantin, en date du 14 janvier 1822, adressee à feu l'empereur, et par laquelle Son Altesse Impériale renonce à la succession au trône, qui lui appartenait par droit de primogéniture. 2º Un manifeste du 16 août 1823, signé de la propre main de Sa Majesté Impériale, par lequel, après avoir exprimé son assentiment à la renonciation du césarévitch et grand-duc Constantin, Elle statue que, étant le premier en âge après lui, Nous sommes, suivant la loi fondamentale, le plus proche hérituer de la couronne. Nous fûmes informé, en outre, que des actes semblables se trouveient déposés au sénat dirigeant, au saint-synode, et dans la cathédrale de l'Assomption de Moscou.

· Les faits susdits ne pouvaient changer en rien la détermination que Nous avions prise. Nous vimes dans ces actes une renonciation faite par Son All esse Impériale pendant la vie de l'empereur et confirmée par l'assentiment de Sa Majesté Impériale; ma s Nous n'eûmes ni le des r ni le droit de considérer comme irrévocable cette renonciation, qui n'avait point été publiée lorsqu'elle eut lieu, et qui n avait pointété convertie en loi. Nous voulions ainsi manifester notre respectpour la prem ère loi fondamenta e de notre patrie, sur l'ordre invariable de la succession au trône ; et, fidèle au serment que Nous aviona prêté, nous insistâmes pour que l'Empire entier suivit notre exemple. Dans cette grave circonstance, notre dessein n'était pas de contester la validité des résolutions exprimées par Son Altesse Impériale. Il était bien moins encore de Nous mettre en opposition avec les volontés de l'empereur, notre père et bienfasteur commun, volontés qui nous seront toujours sacrees; Nous cherchions uniquement à garantir de la moindre atteinte la loi qui règle. l'ordre de succession au trône, à placer dans tout son jour la loyauté de nos intentions, et à préserver notre chère

patrie même d'un moment d'incertitude sur la personne de son légitime souveran. Cette détermination, prise dans la pureté de notre conscience, devant le Dieu qui it au fond des cœurs, fut bénie par Sa Majesté l'impératrice Marie, notre mère bien-aimée.

- « Cependant, la couloureuse nouvelle du décès de Sa Majesté l'empereur était parvenue directement de Taganrog à Yarsovie le 25 novembre, deux jours plus tôt qu'ici. Inébranlable dans sa résolution, le cesarévitch et grand-due Constantin la confirma dès le lendemain, par deux actes datés du 26 novembre, qu'il charges notre frère bien-aimé, le grand-duc Michel, de nous remettre. Ces actes consistaient : 1º en une lettre adressée à Sa Majesté l'impératrice notre mere chérie, lettre dans laquelle, renouvelant sa décision antérieure et l'appuyant d'un resont de feu l'empereur, en date du 2 février 1822, qui servait de réponse à son acte de renonciation et dont copie était annexée, Son Altesse Impériale renonce définitivement et so ennellement a tous ses droits au trône et, d'après l'ordre établi par la o fondamentale, les reconnaît en Nous, ainsi qu'en notre postérité; 2º en uno lettre à Nous adressée, dans laquelle Son Altesse Impériale réitère l'expression primitive de sa détermination, Nous donne le titre de Majesté Impériale, ne se réserve que celui do césarávetch, qu'elle portait antérieurement, et se nomme e plus fidèle de nos sujets.
- Quelque décisifs que fussent ces actes, et quoiqu'ils pronvassent jusqu'à l'ev dence que la résolution de Son Al tesse Impériale était constante et irrévocable, nos sentiments et l'état même de l'affaire Nous ont porté à differer la publication desdits actes jusqu'à ce que Son Altesse Impériale eût manifesté ses volontés relativement au serment que Nous lui avions prêté, ainsi que tout l'Empire





- * Actuellement, venant de recevoir aussi cette manifestation définitive des volontés de Son Altesse Impériale, Nous en faisons part à tous nos sujets, ajoutant ci-après : l'a lettre de Son Altesse Impériale le césarévitch grand-duc Constantin à feu l'empereur Alexandre In; 2 la réponse de Sa Majesté Impériale; 3 le manifeste de feu l'empereur, qui confirme la renonciation de Son Altesse Impériale et qui Nous reconnaît pour son héritier; 4 la lettre de Son Altesse Impériale à Sa Majesté l'impératrice, notre mère bienaimée; 5 la lettre que Son Altesse Impériale nous a adressée.
- En conséquence de tous ces actes et d'apres la loi fondamentale de l'Empire sur l'ordre de succession, le cœur plein de respect pour les décrets impénétrables de la Providence qui Nous conduit, Nous montons sur le trône de nos ancêtres, sur le trône de l'empire de toutes les Russies et sur ceux du royanme de Pologne et du grand-duché de Finlande, qui en sont inséparables, et ordonnos :
- 4º Que le serment de fidél-té soit prêté à Nous et à notre héritier. Son Altesse Impériale le grand-duc Alexandre, notre fils bien-aimé;
- 2º Que l'époque de notre avénement au trône soi, datée du 19 novembre 1825.
- Enfin, Nous invitors tous nos fidèles sujets à élever avec Nous leurs ferventes prières vers le Tout-Puissant, pour qu'il Nous accorde la force de supporter le fardeau que sa sainte Providence Nous a imposé, qu'il Nous soutienne dans nos fermes intentions de ne vivre que pour notre chère patrie, et de marcher sur les traces du monarque que Nous pleurons. Puisse notre règne n'être qu'une continuation du sien, et puissions-Nous accomplir tous les vœux que formait pour le bonheur de la Russic celui dont la memoire sacrée

nourrira en Nous le désir et l'espoir de mériter les pénédictions du ciel et l'amour de nos peuples!

« Donné, dans notre rés dence impériale de Saint-Pétersbourg, le 12 décembre, l'an de grâce mil huit cent vingt-cinq et de notre règne le premier.

« Nicolas, »

Après cette lecture, que les assistants avaient écoutre dans une émotion muette, le Conseil entier salua l'empereur avec le plus profond respect et, sur son ordre réitéré, tout le monde s'assit.

La discussion fut ouverte : un membre du Conseil porta l'attention de ses collègues sur les annexes du manifeste, comme a plus claire explication de la conduite réciproque des deux grands-ducs Constantin et Nicolas. L'empereur car il venait de prendre ce titre pour la première fois) ordonna de lire sculement la déclaration que le césarévite i avait adressée directement au prince Lapoukhine depuis la vacance du trône, pour renouve er sa renonciation formelle en faveur de son frère Nicolas.

Cette déclaration ne parut pas de nature à être jointe aux annexes du manifeste, à cause de quelques expressions un peu trop vives qui s'y trouvaient. L'empereur la reprit et la garda comme mutile et non avenue, mais il confia le man-feste et les annexes au ministre de la justice, avec ordre de les rendre publics par voie d'impression.

Puis, Sa Majesté, saluant gracieusement les membres du Conseil, quetta la salle, pour laisser le Conseil dresser procès-verbal de cette séance mémorable, après avoir statué que la prestation du serment de fidénté à l'empereur Nicolas les aurait heu le 26,14, calendr russe, décembre.

Il était une heure du matin, quand l'empereur rentra

dans ses appartements; il y retrouva sa mère et sa femme qui l'attendaient, en priant, l'une et l'autre encore agenonillées côte à côte devant une sam e image. Elles avaient en plus d'une fois les yeux humectés de larmes pendant son absence, qui leur sembla interminable.

L'empereur les embrassa toutes deux avec émotion, en leur montrant du doigt l'aiguille de la pendule qui marquait une heure du matio

- C'en est fait, di -il, je suis empereur, et mon règne commence
- Une heure du matin! reprit l'impératrice-mère, qui, ainsi que la plupart des Russes, considérait le lundi comme un jour néfaste. Comment n'a-t-on pas songé à dater du dimanche l'inauguration du nouveau règne? On verra un fâcheux pronostic dans le choix qu'on a fait du l'undi...
- C'est un mauvais jour, peut-être! nterrompit l'ampératrice Alexandra, qui ne partageoit pas l'idée superstt euse relative au lundi; mais ce n'est qu'un jour, et le règne qui vient de commencer se composera, s'il plait à Dieu, de beaucoup d'années heureuses et prospères!

L'empereur et l'impératrice reconduisirent l'impératricemère dans ses apportements, et là ils daignérent recevoir avec bonté les félicitations des personnes attachées au service de la maison impériale.

Une de ces personnes ayant exprimé, d'une manière très délicate, combien l'avénement de l'empereur Nicolas trouvait de sympathie et de joie dans le cœur de tous les serviteurs dévoués de son auguste famille :

— Ceux qui sympathisent le plus avec nous, dit la jeune impératrice avec une mélancolle douce et communicative, ceux surfout qui nous connaissent, devraient nous plaindre et nous consoler plutôt que de nous féliciter du nouveau sort

Google

que nous avons accepté bien malgre nous, pour obéir aux décrets de la Providence et aux volontés de notre bienfaiteur, seu l'empereur Alexandre.

Rentré dans ses appartements vers deux beures du matin, l'empereur n'y chercha pas encore le repos dont il avait le plus grand besoin : le conseiller Spéransky lui fit remettre une lettre, rédigée par son commandement et d'après ses indications, pour le grand-duc Constantin; l'empereur signa cette lettre, dont le caractère était plus intime qu'officie et qui dans sa pensée cependant devait servir de corollaire à son manifeste

Voici quelle était cette létire solennelle, qu'un feldfager eut ordre de porter immédiatement à Varsovie :

« Cher frère.

- « En partageant du fond de mon âme la douleur cruelle qu'éprouve Votre Altesse, de la perte irréparable que nous venons de faire tous les deux, j'espérais puiser quelque consolation dans l'idée que je trouverais en vous, mon frere ainé, que j'ai appris à vénérer et à aimer depuis mon enfance, que je trouverais, dis-je, en vous, un père et un sonverain.
- Votre lettre, datée du 26 novembre, m'a privé de cette consolation. Yous m'avez défendu de suivre l'impulsion de mon oœur, et vous n'avez pas daigné acceptor le serment que j'ai prononcé, non-sculoment par devoir, mais aussi par conviction intime.
- « Mais vous ne sauriez ni empêcher, ni défendre l'expansion des sentiments de dévouement et le maintien du serment intime de ce cœur que je vous ai voué spontanément, que je ne saurais reprendre, et que, vous, par l'affection que vous me portez, vous n'aurez pas la forre de repousser



- « Les vœ ix de Votre Altesse sont accomplis. J'ai oreupé le poste élevé que vous m'avez désigné et dont vous n'avez pas voulu, bien qu'il vous appartint de droit. Votre volonté est faite!
- « Mais permettez-moi d'espérer que celui qui, contre mon gré et mon attente, m'a placé dans cette voie pénible et difficile, laissez-moi croire, dis-je, que celui-là sera mon guide et mon soutien. Devant Dien, vous ne sauriez repousser ce devoir et vous ne sauriez non plus renoncer au pouvoir moral qui vous est accordé par la Providence même, en qualité de frère ainé, pouvoir sacré pour moi et nuquel j'obérrai avec bonheur toute ma vie, comme votre fidèle sisjet de cour.
- « C'est par l'expression de ces sentiments que je termine ma lettre, en suppliant le Très-Haut qu'il ait dans sa clémence à conserver longtemps vos jours, si précieux pour moi

De Votre Altesse Impériale,
 « le fidele sujet de cœur et d'âme,

« NICÓLAS. »

Nicolas les commença ensuite co que, depais, il appela toujours son mêtier d'empereur : il prit connaissance lui-même de tous les papiers d'État, qui avaient été déposés sur son bureau; il lut avec soin les rapports de police que le gouverneur-général de Saint-Pétershourg Lilavait envoyés pour le convaincre de la tranquillité rassurante qui régnait dans la capitale; il ut avec soin les rapports des chefs militaires, qui s'accordaient avec le gouverneur-général, en déclarant que les esprils étaient admirablement préparés dans tous les corps de l'armée à l'inauguration lu nouveau souverain.

A l'houre même où ces témoignages écrits d'adhésion universe le passaient sous les yeux de l'empereur, les con-

Google

spirateurs étaient à l'œuvre et sa mort avait été jurée par des régicides!

Nicolas ignorant absolument ce qui se tramait autour de lui, et cependant il avait le sentiment de la gravité des circonstances et des périls de la situation. Plus d'une fois, il s'approcha d'une fenètre et il écouta des bruits lointains qui n'existaient peut-être que dans son imagination; il crut voir des reflets d'incendie se promener sur la neige qui couvrait le sol des rues et les toits des maisons.

— O mon Dieu! disait-il, en marchant à grands pas dans son cabinet : tu m'es témoin que je n'ai ni cherché, ni désiré cette couronne, qu'il faudra sans doute défendre au prix d'un sang que je voudrais pouvoir rache er avec le mien!

Il se jeta entin tout habillé sur son lit, mais il ne put fermer l'œi: jusqu'au jour

Digo zed by Google

Ut ginal from UN VERSETY OF CALLFORNIA

XXIX

La police était-elle complice de la conspiration? Etait-elle seulement indifférente et voulait-elle rester tout à fait neutre en face des événements qui allaient s'accomplir?

On ne saurait supposer, dans tous les cas, qu'elle fût aveugle au point de ne rien voir de ce qui se passait presque au su de tout le monde. Quoi qu'il en soit, le comte Mitoradovitch, gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, trompé par les rapports de ses agents et surtout par les communications mensongères du capitaine l'akoubovitch, ne soup-conna rien jusqu'au dernier moment.

La soirée du 25 décembre et la nuit tout entière farent consacrées à des réunions secrètes dans lésquelles les principaux conspirateurs ne réussirent pas à se mettre d'accord sur le but de leur coupable entreprise et sur les meyers d'exécution à employer dans la journée du lendemain. Ils n'étaient unan mes que sur la question d'opportunité et dans la volonté d'agir; mais la divergence de leurs opinions et de leurs caractères se traduisait par les propositions les plus contradictoires et les plus incompatibles. On devait prévoir qu'ils n'arriveraient jamais à s'entendre, avant l'expiosion du complet.

Les discussions personnelles, en effet, dans ces réunions nocturres, prirent un tel caractère de violence et d'animo-



sité, qu'elles faillirent dégénérer en provocations : tous les conjurés étant armés, le sang aurait coulé sans la prudence et l'énergie de Ryléieff.

Conrad Ryléteff était l'âme et la têle du complot; il avait organisé, smon créé, l'Association patriotique du Nord, qui correspondait avec celle du Blidi et qui s'était recrutée de préférence dans es classes éclairées. L'armée, l'administration et la noblesse lui avaient donc fourni une multitude d'adhérents.

Cette société secrète n'avant pas eu d'abord d'autre objet que de poser des limites légales à l'autorité souveraine et de transformer, d'une manière ou d'une autre, de gré ou de force, l'empereur autocrate en monarque constitutionnel, avec une charte libérale et une assemblée représentative. C'était sur le modèle de la France qu'on voulait refaire le gouvernement russe.

On ne s'arrêta pas en si beau chemin et on en vint bientôt à l'idée de fonder une république en Russie. L'empereur Alexandre eût certainement péri assassiné, si une mort prématurée et paturelle ne l'eût dérobe au poignard des meurtriers.

Il faut reconnaître que les chefs do l'Association du Nord n'avaient jamais trempé dans ces odieux complots, qui leur faisaient horseur et qu'ils s'efforcaient eux-mêmes de déjouer.

Rylérest surtout, malgré toute l'ordeur de ses convictions politiques, répagnant à l'essuison du sang et conservant une sorte de respect et d'enthousiasme pour la personne même de l'empereur il était doux, humain, bienveillant, quoique ferme et résolu quand les circonstances l'exigeaient.

On racoute que, dans un conciliabule, qui précéda le départ d'A exandro 1^{ee} pour la Crimée, le capitaine lakoubovitch, qui avan juré de tuer de sa propre main l'empereur,

Google

annonça tout laut qu'il allait entin frapper son corp. Byléfell, présent à la reunion, essaya de calmer ce conspirateur auvage et féroce, et lui représenta doucement que le meurtre était un mauvais moyen pour arriver à leur but constitationnel

Co langage sensé et conciliant ne fit qu'exaspérer le furouche régicide qui s'obstinait à exécuter son affreux dessein.

Ryléreff le supplia, même à genoux, de ne point attenter à la vie de l'empereur ou du moins d'attendre encore un mois ou deux, aûn de ne pas compromettre les destmées de leur œuvre patriotique; mais, voyant qu'il n'obtenait men de cette nature indomptable, il lui déclars, d'un air menaçant, qu'il saurait bien l'empécher de faire son coup, et qu'il le tuerait sur la place ou qu'il trait lui-même le dénoncer à l'empereur.

Ryléielf, on peut en juger par ce seul trait, aurait voulu amener Alexandre Ist à octroyer une charte à ses peuples et à établir, sans secousses et sans autes, une monarchie constitutionne le en Russie. C'était un de ces utopistes, un de ces réveurs politiques, qui se passionnent pour des théories imaginaires et qui se excient prédestinés à changer dans teur pays les usages, les mœurs, les lois et le gouvernement. It aimait pourtant sincèrement sa patrie et il n'avait pas d'autre ambition que de lui être utile en lui imposont une révolution qu'elle ne demandait pas.

Il était sorti du corps des cadets pour entrer dans l'armée, avec le grade de sous-heutenant, mais, pour mieux conspirer contre l'ordre de choses qu'il tendait à reformer, sinon à detruire complétement, il avait voulu se faire une existence indépendante et il s'était bâté de déposer ses épaulettes, pour devenir secrétaire-généra de la Compagnie américaine, grande societé connuerciale qui avait son siège





à Saint-Pétersbourg. Cette position importante, qui lui assurait une honorable aisance, ne l'empécha pas de se consacrer aux lettres et de se faire un nom distingué parmi les poêtes et les écrivains russes.

De concert avec son ami Alexandre Bestoujeff, capitaine d'état-major, qui avait été son collaborateur dans plusieurs ouvrages de littérature, et qui passait pour un des meilleurs poëtes de son temps, il avait fait plus que créer l'Association patriotique du Nord; il lui avait donné une puissante et formidable organisation; il en avait multiplié les agents et développé les moyens d'ac ion. Il n'était pas néanmoins parvenu, après trois années d'efforts constants et de tentatives infructueuses, à centra iser cette immense société secrète et à la soumettre à une direction fixe. Tous les membres de l'Association in, étaient dévoués sans doute, puisqu'il ne se rencontra pas un seul traître parmi les affiliés, mais il n'y eut jamais de programme arrêté définitivement, et le but final de ce complot permanent restait vague, confus et ténébreux.

Ce manque absolu d'unité et de fixité n'avait fait que se caractériser davantage, depuis que la vacance du trône impérial laissait le champ plus libre aux entreprises des conspirateurs. On était à la veille de l'exécution du complot, et personne encore, même parmi les chefs les plus compromis, n'avait une idée exacte et précise de ce qu'on allait faire le lendemain.

Ryléreff, en présence de cette indécision générale qui se traduisait en cent projets aussitôt abandonnés que conçus, désespéra le premier du succès de l'œuvre révolutionnaire à laquelle il avait voué sa vie, et, au moment de donner le signal de l'nsurrection, it fut effrayé de la responsabilité morale qu'il avait assumée sur sa tête, en conduisant à leur perte tant de braves et généreux amis de la liberté. Il ne recula pas cependant, car il n'était plus maître de retarder d'un jour ni d'une heure le mouvement simu tané de toutes les sociétés secrètes de la Russie.

Des émissaires sûrs avaient été envoyés dans les provinces de l'Empire, afin que la révolte éctatât sur différents points à la fois, dans les centres militaires. Le matin du 25 décembre, deux agents du complot, Hippolyte Mouravielf-Apostol et Svistounoff, étaient partis, l'un pour le quartier-genéral de la deuxième armée à Vassilkow, l'autre pour Moscou, avec dez instructions formelles qui devaient décider l'Association patriotique du Vidi à prendre les armés en même temps que celle du Nord. La prestation d'un second serment a un nouvel empereur était un prétexte et une occasion que les conjurés ne retrouverment jamais, s'ils n'en profitaient pas pour provoquer un soulèvement général en Russie.

Rylérest n'avait plus alors entre les mains la direction effective et personnelle de la Société du Nord; il s'était essacé lui-même, dans l'intérêt du complot, en se déchargeant d'une partie de ses pouvoirs en saveur de deux de ses complices, auxquels il se sentait hien supérieur par les qualités du cœur et de l'esprit, mais qui pouvaient être plus utiles que lui à la cause qu'ils servaient, en raison de leur grand nom nobiliaire, de leur haute position sociale et de leur fortune considérable.

Le prince Eugène Obolensky et le prince Serge Troubetzkoï étaient donc ainsi devenus avec Ryléïes es chess de la conspiration à Saint-Pétersbourg, et, depuis trois jours, Serge Troubetzkoï avant accepté, à la demande presque unanime des conjurés, le titre de dictateur provisoire, quoiqu'il fût absolument accapable de remphr un pareil rôle.

Sergo Troubetzkoï, appartenant à une des plus anciennes



et des plus illustres familles de la Russie, était colonel d'état-major au quairième corps d'armée; Alexandre l'', peu de temps avant de mourir, l'avait nommé gouver-neur militaire de Kiew. C'était un homme doux et bon, aimable et spirituel, mais léger, indécis et insouciant. Il avait été entraîné dans les soc étés secrètes par ses amis de plaisir, et il ne s'était pas d'alierd rendu compte des conséquences sérieuses que son affiliation à ces soc étés pouvait avoir pour lui. S'il eût osé retirer sa parole et surfout s'il n'eût pas craint de passer pour un traître ou pour un lâche, il aurait quit é les rangs des conspirateurs.

Ceux-ci, en se groupant autour de lui et en se servant de son nom comme d'un drapeau, n'imagenerent rien de mieux, pour le reteair dans leur parti, que de le mettre, presque malgré lui, à la tête du complot, et de lui attribuer le ture et les pouvoirs d'un dictateur.

Ryleïes n'en restait pas moins le ches dirigeant, de concert avec son ami Bestoujest, sous la garantie nominale du prince Troubetzkos, qui s'en rapportait aveuglément à eux. C'était toujours chez Ry ciest que se réumssaient ses principaux complices; c'étai triqui partait par la bouche du dictateur et qui donnait ai ssi des ordres auxquels personnen'avait encore desobér. Suivant les termes du Rapport officiel de la commission d'enquête, rédigé après les évenements du 26 décembre : « A côté d'une turbalente opposition aux autorités légitimes, on voyait une obéissairee passive envers l'autorité inconnue qu'ils croyaient avoir choisie. »

Parmi les conjures que devaient jouer un rôle actif dans l'insurrection du feudemoin, il y avait sons coute quelques avonturiers audameux, quelques amintieux de bas étage, mais la puipart étaie it des personnages considérables par le nom qu'ils portaient, par le rang qu'ils occupaient dans



l'aristocratie russe, par les grades supérieurs qu'ils avaient atteints dans l'armée.

Beaucoup d'entre eux s'étaient affiliés aux sociétés secrètes avec toute la fougue et l'inconséquence de la jeunesse, sans avoir mesuré l'abime où les poussait fatalement un instant d'erreur et de séduction politiques; d'autres, esprits téméraires et cœurs généreux, préoccupés de folles utopies sociales et républicaines, croyaient s'être dévoués à une œuvre sainte et patriotique dans l'intérêt du peuple et pour la liberté de la Russie.

Il suffira de nommer quelques uns de ces hommes égarés, qui conspiraient alors contre l'Empire et la famille impériale et qui peut-être, un mois auparavant, se seraient fait tuer avec joie pour l'empereur

Le lieutenant-colone Batenkoff, d'un caractère entreprenant et d'un esprit inquiet, s'était jeté à corps perdu dans le complot, pour se venger d'avoir perdu un emploi avantageux qu'il remplissait dans les colonies militaires.

Le baron de Steinheit, lieutenant-colonel en retraite, homme prudent et considéré, avait offert ses services aux conjurés, dans l'espoir d'obtenir réparation de certaines injustices qu'il se plaignait d'avoir éprouvées.

Le prince Obolensky, freutenant dans la garde impériale et aide de camp du genéral Bistroin, n'était ni moins noble, ni moins riche, ni moins intelligent que son ann le prince Troubetzkoï: il avait consent, à devenir membre des societés secretes, par un sen iment irréflechi d'inmitté particulière contre le grand-due Nicolas.

Le prince Odoiewsky, cornette dans la garde, et le prince Chtchépine-Rostowsky, capitaine du régiment de Moscou, tous deux descendants de l'antique race de Rurik, s'étaient mis déliberément à la sinte lu prince Troubetzkoi, sais aucune arrière-pensée d'ambition et sans céder à un vieux ressentiment de famille contre les Romanoff.

Ces illustres conjurés, qui avaient tout à perdre et qui n'avaient men à gagner dans une révolution démocratique, subissaient aveuglement l'influence des conseils et de l'exemple de leurs amis politiques appartenant à tous les corps de l'armée; ils comptaient, au nombre des auxiliaires du complot, le comte Konoventsyne, heutenant d'étatmajor de la garde; les capitaines Pouchkine, de l'escadron des pionniers de la garde, et Répine, des chasseurs de Finlande; le heutenant Arbousoff, des équipages de la garde; le capitaine des dragons de Nijni, lakoubovitch : Zavalichine, heutenant des équipages de la flotte : Pierre Kakhowsky, lieutenant en retraite ; les frères Bestoujeff, Nicolas, lieutenant de vaisseau, et Michel, capitaine en second au régiment de Moscou, etc.

Dans la réunion centrale qui se tenait chez Rylétef, le soir du 25 décembre, et qui se prolongea une partie de la nuit, il y ent bien des hes tations, bien des luttes, bien des avis contra res.

Un conseiller d'État, Krasnokoutzky, membre de l'Association du Midi, arriva vers minuit et annonça d'une mamère positive que le Conseil de l'Empire était rassemblé pour entendre lire le manifeste du nouvel empereur et que la prestation du serment aurait lieu le lendemain, à partir de sept heures du matin.

Cette nouvelle mit fin aux dermers attermoiements que proposaient encore les conjurés les plus timides, les plus prudents ou les plus indécis.

Ryléreff, qui était resté sombre et sitencieux depuis l'ouverture de la séance, prit la parole et raconta, d'une voix emue et indignée, qu'un individu, étranger au complet et

Google

aux sociétes secretes, s'était présenté la veille au paus d'Hiver et avait averti le grand-duc Nicolas qu'une conspiration se tramait contre lui.

- Nommez le traitre 'nommez-le! s'écrièrent tous les assistants, en poussant des cris de fureur et en se regardant l'un l'autre avec défiance. Mort au traitre !
- Je me suis engagé à ne pas le nommer, dit Ryléiest qui avait entre les mains la copie de la lettre adressée par Rostovtzost au grand-duc Nicolas et communiquée par tui-même au comte Konovintsyne. Ce n'est pas un traitre, d'ailleurs, puisqu'il ne fait pas partie de notre association. Ainsi, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il a pu révéler, se borne à des conjectures et à des présomptions.
- N'importe, il faut qu'il meure! interrompit Kakhowsky. Je me charge de la vengeance de tous
- Le grand-duc est sur ses gardes, voilà tout, reprit froidement Ryléreff, mais il ignore absolument les noms des conjurés et les ressources du complet... Nous n'avons pas de temps à perdre, et demain, sans plus de retard, nous verrons à qui des deux restera la victoire, à la démocratie on à la lyranme!
- Oui, oui, s'écria un des conjures avec une éloquente inspiration, fes fourreaux sont brisés, nous ne pouvons plus cacher nos épées!
- Bravo! reprit chaleureusement Alexandro Bestoujess. Quant à moi, je passe le Rubicon et je sabre tout ce qui voudra sa re résistance
- Il y aura bien du sang répandu, objects froidement lakoubovitch. Si l'on m'avait lussé faire, ajouts tul en se tournant vers Ryleistf, j'auraes arrangé tout cela, en fuant l'empereur.
 - Je m'accuse, en effet, de l'avoir armené la victime,

dit Ryléfess avec dédain ; mais, Alexandre mort, il te reste encore deux empereurs à tuer... Nous avons autre chose à faire, Dieu merci !...

- --- Il serait bon cependant, repartit un conjuré, de savoir ce qu'on fera de la famille impériale après la victoire...
- Nous ne sommes pas des assassins! interrompit Ryleiess qui avait un profond dégoût pour le régicide. l'espère que le grand-duc Nicolas refusera la couronne et que le sénat, en présence do l'insurrection de tous les régiments, se prononcera dans le sens de noire programme démocratique... Dieu sasse que nous évitions de verser du sang!...
- Mes amis, s'écria Kakhowsky, je n'ai pas de famille, je sus seul sur la terre, et je me devouerai de grand cœur, s'il faut sacrifier ma vie pour notre sainte cause. Dans le cas où le grand-duc Nicolas ne voudrait point entendre raison, c'est moi qui vous débarrasserai de lui!
- C'est moi l' réplique lakoubovitch avec une énergie sauvage : on m'a empèché de frapper mon coup, en poignardant Alexandre ; cette fois-ci, on ne m'enlèvera pas ma victime!

Dans ce débat mémorable, où Ryléïest ent le courage de tent tête aux emportements et aux violences du partieurrème que représentaient lakoubovitch et Kakhowsky, le prince Troubetzkoi, quoique indigaé des paroles sanguinaires qu'il entendait, s'abstint de prendre part directement à la discussion et parut regretter de s'être compromis avec de pareils surieux; il n'aurait eu qu'à invoquer son autorité de dictateur, pour leur imposer silence; il ne le fit pas, mais on remarqua qu'il affectait de rester à l'ecart, en causant à voix basse avec le prince Obolensky et quelques autres de son intimité.

Il fallait rependant prendre des mesures définitives et

conner des ordres précis pour la journee du lendemain. On décida que l'on entraînerait sur la place du Sénat tous les régiments qu'on réussirait à soulever, en persuadant aux soldats que le grand-due Nicolas était un usurpateur et que le serment déjà prêté au césarévitch ne devait pas, sous pous de sacrifége et de parjure, être remplacé par un nou veau serment. Le prince Troubelzkoi trait alors se mettre à la tête des resurgés, que le capitaine lakoubovitch et le colonel Boulatoff commanderaient sous ses ordres, et le sénat, qui se trouverait réuni à l'houre même au lieu de ses séances, serait adjuré de diriger le mouvement national pour empêcher l'effusion du sang

On espérait que le grand-duc Nicolas, en face de l'insurrection triomphante, ne s'opposerait pas à la convocation immédiate de deputés élus dans tous les gouvernements de l'Empire et chargés d'inaugurer en Russie le régime représentatif avec un souverain constitutionnel.

Le prince Troubetzkoï, découragé d'avance et résigné à tout, eut l'air d'approuver tacitement ce qui fut proposé et décidé sous son nom.

Dans tous les régiments qui avaient lours quartiers à Saint-Pétersbourg, les soklats avaient été habilement préparés depuis quinze jours à la rébetlion; ils étaient déjà déterminés la plupart à refuser le serment au nouvel empereur et ils voulaient s'er teair à leur premier serment.

Le bruit s'était d'ailleurs répandu dans les casernes, que le césarévitch, loin d'avoir abdiqué, marchait contre son frère avec l'armée de Pologne et venait défendre ses droits heréditaires, les armes à la main.

Quant aux officiers, ils étaient tous plus ou moms disposés a obéir au mot d'ordre des sociétes secretes et à embrasser la cause de la révolution. L'esprit genéral des troupes avait

Google

même paru si favorable, quelques jours auparavant, a une insurrection militaire, que quelques-uns des chefs du complot, entre autres Batenkoff, étaient d'avis de no pas attendre davantage et de tenter un coup de main sur le palais d'Hiver.

Dans la journée du 21 décembre, le prince Obolensky avait fait demander à plusieurs de ses amis, offic ers des chevaliers-gardes, si l'on pouvait compter sur leur régiment dans le cas d'une manifestation populaire.

It avait été question, en effet, de forcer les grands corps de l'État à intervenir souvernmement dans la crise politique. Sous la pression d'une révolte générale, le Conseil de l'Empire et le sénat, qui cachaient dans eur sein plus d'un conspirateur, devaient se réunir extraordinairement et imposer des conditions législatives à l'empereur, qu'ils auraient reconnu ensuite, au nom du peuple et de l'armée Mais tout manqua au moment où la révolte allait éclater

Le ficutenant-colonel Batenkoff, qui avait eu la haute main dans ce hardt projet, fut inconsolable de le voir abandonné, et il déclara nettement qu'on ne retrouverait pas en un demi-siècle une si belle occasion de régénérer la Russie

— S'il y avait eu de bonnes têtes au Consei de l'Empire, disait-il encore dans la soirée du 25 décembre, la Russie surrait aujourd'hai prêté serment à un nouveau souverain et à des lois nouvelles. Maintenant, tout est perdu pour nous, et sons retour!

L'expression de ces regrets et de ce découragement témoigne assez que les conjures les plus influents n'avaient dejà plus conflance dans le succès de l'entreprise. Il est vrai que les opinions étaient bien divisées entre eux. Les plus force nés et les moins intelligents ne reculaient pas devant l'idec de verser des flots de sang.

lakoubovitch, qui avait toujours en le privilège des mo-

Google

nons ultra-révolutionnaires, exposa, dans le conciliabule uoctume du 25 décembre, un plan exécrable, qu'il proposait de mettre à exécution le lendemain : on aurait d'abord ouvert les cabarets à la populace; puis, ameuté les soldats et les moughts, gorgés d'eau-de-vie, pour les lancer contre le palais d'Hiver, et enfin livré au pidage les quartiers riches et commerçants. Dans le cas d'un echec, on évacuerait la capitale, après y avoir mis é feu, et l'on battrait en retraite sur Moscou, pour donner la main à l'Association du Midi.

Il laut dire aussi, pour l'honneur des conjurés, que ces propositions incendiaires ne furent pas prises au séneux, et n'inspirèrent qu'un dégoût général.

Cependant l'agitation était grande, quoique sourde et contenue, dans toutes les casornes. Dès le soir du 25, les émissaires de la conspiration parcouraient les postes et les corps de garde, afin d'y jeter des ferments de révolte, en répétant que le lendemain serait un jour de deuil et de honte pour la Russie, puisqu'on atlait prêter un serment sacrilége à l'usurpateur du trône

Le césarévitch n'avait pas sans doute de bien chauds partisans dans l'armée et dans le peuple; mais on l'aurait accepté comme souverain, par la force du priocipe héréditaire. Quant au grand-duc Nicolas, il était redouté du soldat et n'était pas aimé de l'officier : on ne saurait trop à quoi attribuer ces défiances et ces antipathies qui existaient de longue date contre ce prince, auquel on ne reprochait d'ailleurs qu'une inflexible sévérité en matière de discipline et de service militaire.

Tel était, ce soir-là, l'unique entretien de la garnison de Saint-Pétersbourg

Vers huit heures du soir, un officier, en uniforme d'aide de camp, pénétra dans les chambrées d'une compagnie du



régiment Préobragensky et invita les jeunes soldats, dont cette compagnie était presque exclusivement composée, à protester le lendema n contre le nouveau serment qu'on prétendait leur imposer : un sergent-major, Dmitri Kossia-koff, menaça cet aide de camp incount de le faire arrêter, et les soldats indignés saisirent eux-mêmes l'agent provocateur, qui fut retenu prisonnier jusqu'à l'arrivée des chefs de la compagnie Ceux-ci feignirent de l'interroger et le mirent immédiatement en liberté.

Plus avant dans la nu t, deux autres officiers, appartenant au régiment de Moscou, se présentèrent dans un poste occupé par des soldats de ce régiment, à la barrière de Narva. Ce poste était commandé par le sous-lieutenant Koucheleff, qui fut fort surpris de les entendre s'exprimer tout haut de la manière la plus inconvenante à l'égard de la prestation du nouveau serment. Ce sous-lieutenant leur conseilla de sortir et leur dit à voix basse en les reconduisant :

—Si j'avais comme vous des épaulettes de capitaine, j'aurais l'honneur de vous répondre devant témoins.

Dans un coin du poste, feignait de dormir, enveloppé dans son manteau, un aide de camp du grand-duc Nicolas, Basile Pérowsky, qu'on avait envoyé à la barrière de Narva pour attendre l'arrivée du grand-duc Michel. Il entendit les propos séditieux des deux officiers, qu'il ne nomma pas toutefois, en rapportant le lendemain matin à l'empereur la scène qui s'était passée en sa présence, et qui accusait au moins un déplorable état d'insubordination dans l'armée.

XXX

L'empereur, qui pressentant l'approche de grands événements, se leva de bon matin le 26 (14, calendr. russe) décembre. Il n'avant pas fermé la paupière de toute la muit; il était pâle et défait, mais déjà it semblait transfiguré, pour ainsi dire, en prenant possession de son rôle d'empereur : sa physionomie, sa démarche et sa voix avaient changé de caractère et, suivant l'expression d'une personne qui ne le quitta presque pas durant cette journée mémorable, le grand-due avait complétement disparu pour ne plus laisser voir que l'empereur.

Tout reposait encore dans le palais, dont les postes avaient 616 doublés la veille et qui ressemblait à une citadelle.

L'empereur fit demander si l'impératrice était éveillée , on lui appert qu'elle avait passé la noit en prière. Il se rendit un instant auprès d'elle, et il lui adressa de tendres reproches sur la fatigue qu'elle s'é ait imposée, au heu de prendre un repos dent elle avait si grand besoin :

- Et, vous, Sire, lui dit-ede avec une douce réprimande, avez-vous dormi plus que moi ?
- La journée qui se prépare sera décisive! reprit l'empereur en poussant un soupir



- Faites voire devoir, Sire, réplique l'impératrice d'une voix inspirée et d'un air prophétique, Dieu se chargera du resie!

L'empereur, pénêtré de la même émotion, lui saisit la main et la porta à ses lèvres; il se sentit alors plein d'espoir et de confiance

Avant de recevoir, à son lever, quelques personnes de sa maison qu'attendaient le moment d'être introduites, il ent le temps d'écrire cette touchants lettre à sa sœur bienaimée la grande-duchesse héréditaire de Saxe-Weymar.

Saint-Pétersbourg, 14 (16, décembre.

- « Priez Dieu pour moi, chère et bonne Marie. Prenez pitié d'un malheureux frère, victime de la volonté de Dieu et de ses deux frères.
- Tant que j'ai pu éloigner de moi ce calice, j'en ai prié la Providence et j'ai fait ce que mon cœur et mon devoir me dictaient.
- « Constantin, mon empereur, a repoussé le serment que lui devaient la Russia et mon; j'étais son sujet « il a faltu lui obéir.
- « Notre ange doit être content : sa volonté est faite, tout amère, tout affreuse qu'elle soit pour moi :
- Priez Dien, je le répète, pour votre malheureux frère :
 il a besoin de cette consolation, et plaignez-le '

e Nicolas »

Le général Benkendorff, l'aide de camp d'Adlerberg, et plusieurs autres de l'entourage eurent l'honneur d'assister au premier lever impérial. Ils étaient tristes et préoccupés. L'empereur leur fit différentes questions sur l'état des esprits dans les troupes ; il n'oblint que des ré-

Google

OI I UNIVERSIT - Fig. ponses vagues dans lesquelles perçait une vive inquiérude.

Tout à coup il prêta l'oreille et cessa de parler : une rumeur confuse lui aunonçait l'arrivée des chefs de corps et des officiers supérieurs, qu'il avait fait convoquer pour huit heures du matin et qui se rassemblaient déjà au palais d'Hiver.

— Général, dit-il avec calme en serrant la main de Benkendorff, ce soir, nous ne serons peut-être plus de ce monde, mais, s'il faut mourir, nous mourrons du moins après avoir accompli notre devoir.

Les chess des brigades, des divisions et des régiments de la garde étaient réunis, le général Woïnoff à leur tête, dans la grande salle de réception, où régnant une agitation tumultueuse.

L'empereur parut, entouré de ses aides de camp; il avait un air de majesté sévère et mélancolique. Un silence gracial accueilit son entrée. Il promena ses regards sur l'assemblée qu'il dominait de sa haute taille, et il reconnut autour de lui beaucoup de visages inquiets et quelques-uns malveillants.

Mes amis! dit-il aux assistants, avec une noble familiarité: j'ai voulu vous apprendre moi-même comment je me voyais forcé d'accepter la couronne, bien malgré moi, je vous assure!

Après cet exorde habile, qui .ui gagea les sympathies du plus grand nombre, il exposa d'un oir franc et dégagé les motifs impérieux, les raisons d'État et les intérêts de famille, qui l'avaient décidé enfin à subir sa destinée et à devenir empereur, en dépit de ses répugnances personnelles et de ses protestations réitérées

Un léger murmure d'approbation commençait à circuler parmi les assitants. L'empereur leur fit lire son manifeste et les pièces y annexees; puis, il demanda tres categorique—

Google

4 e F G A

ment si quelqu'un avait des objections à fui présenter - une acclamation unanime lui répondit. Tous les officiers présents, dont plus d'un appartenait pour tant aux sociétés secrètes, déclarèrent avec enthousiasme qu'ils étaient prêts à faire leur devoir et qu'ils soutiendraient jusqu'à la mort le successeur d'Alexandre I".

— S'il en est ainsi, Messieurs, vous me garantissez la tranquillité de la capitale? leur dit l'empereur, d'un accent solennel en prenant une attitude imposante dont les témoins de cette grande scène ont toujours gardé le souvenir : vous m'en répondez sur vos têtes! Quant à moi, dussé-je n'être empereur que pendant cette journée, je prouverai du moins à tout le monde que j étais digne de l'être!

li les coogédia ensuita, en leur ordonnant de se rendre immédiatement au centre de l'état-major général pour y prêter serment, et de retourner ensuite dans leurs commandements respectifs pour faire procéder à la prestation du serment dans chaque corps de troupes.

L'assemblée se sépara sur-le-champ pour obéir à cet ordre qui n'avait pas rencontré la moindre opposition, tous les officiers s'inclinant à mesure qu'ils passaient devant le nouveau souverain, mais sans faire entendre le cri de Vive l'empereur!

En même temps, le saint-synode et le sénet se rassemblaient, chacun dans le tieu ordinaire de ses séances, pour écouter la lecture du manifeste impérial et prêter serment de fidélité à l'empereur Nicolas. La formule de ce serment et le manifeste devaient, après le vote des deux assemblées délibérantes, être imprimés à un grand nombre d'exemplaires dans l'imprimerie du sénet et distribués à profusion dans les rues.

Le peuple ave t été convoqué, à pareille heure, dans les

églises, pour y prêter le même serment, et toutes les personnes qui avaient leurs entrées à la cour étaient averties de se rendre au palais d'Hiver, à onze heures, pour assister au Ta Deum solennel et pour figurer après à la réception de Leurs Majestés Impériales.

Cette dernière convocation fut contremandée tout à coup et renvoyée à deux neures de l'après-midi, lorsque les invités, arrivés à l'avance pour la cérémonie, avaient déjà envahi toutes les salles du palais d'Biver.

L'empereur avait été bien informé de ce qui se passait en ce moment même sur plusieurs points de Saint-Pétersbourg: on lui fit savoir sous main que les conjurés étaient tous à leur poste et que le complot éclaterait avant midi. Il envoya aux chefs de corps l'ordre de lui faire parvenir leurs rapports, aussitôt que la formalité du serment serait remplie.

Le comte Miloradovitch arriva sur ces entrefaites : il était entièrement rassuré sur les craintes qu'on avait eues la veille sur l'existence d'un vaste complet révolutionnaire, et il essaya vainement de faire partager sa sécurité à l'empereur. « La police, dut-il, persistait à affirmer que la conspiration qu'on lui signalait d'une mamère si précise n'avait jameis existé. » A en croire le gouverneur-général de Saint-Pétersbourg, « la ville était calme, sauf l'émotion inséparable des circonstances, et il avait été impossible d'y découvrir un malintentionné, encore moins un conspirateur. » Au surplus, le gouverneur-général se flattait « d'avoir pris, dans tous les cas, des mesures de prudence pour que la tranqui lité publique ne fût pas troublée. »

— Comte, lui det l'empereur impatienté de cet aveuglement, je souhante que, dans deux heures d'ici, vous ne soyez pas forcé de changer de langage; car nous sommes sur un volcan et l'explosion n'est pas loin.

Google

UNIVERS T

De toutes parts, en effet, la conspiration levait le masque, les conjurés se rassemblaient presque ouvertement et a'attendaient qu'un dernier signal pour courir aux armes.

On I sait bien le manifeste dans les ég ises presque désortes, on y chantait le Te Deim en l'honneur de Nicolas I"; mais l'opposition et l'hostilité se montraient partout dans les rues, où se formaient des groupes menaçants. Des colporteurs vendaient ou distribusient la formule imprimée du nouveau serment, mais on avait arrêté ou empêché la circulation du manifeste, qui en était la clef naturelle, et qui en motivait à la fois la nécessité et la légali é. Le peupie disait donc tout haut que le serment qu'en allait prêter à un nouvel empereur n'annulerait pas devant Dieu et devant les hommes le premier terment prêté à l'héritier direct et légitume de la couronne, l'empereur Constantin I".

Cependant la plupart des régiments de la garde avaient déjà prêté serment, et tout s'était assez bien passé, à l'exception de quelques symptômes inquiétants qui aunonçaient l'influence des conspirateurs sur l'armée.

Ainsi, quand le général Ortoff, commandant la garde à cheval, eut raconté aux soldats la lutte généreuse qui s'était produite entre les deux grands-ducs, se renvoyant l'un à l'autre la succession impériale avec la plus noble abnégation, les soldats s'écrierent : « Ce sont des braves tous les deux! » Mais prusieurs voix se firent entendre, qui disaient : « Qu'est-ca qui prouve que le césarévitch refuse la couronne? » Il y eut un moment d'hésitation de la part du prêtre à qui le général Ortoff avait ordonné de lire la formule du serment » le général lui arracha le papier des mains et lut lu-même la formule, en exerçant de la voix et du regard une sorte de contrainte impérative sur les plus mat intentionnes : « Nous le jarons ! » répéterent officiers et soldats

L'exemple de ce régiment, connu pour son attachement au césarévitch, semblait de bon augure. L'empereur, en effet, apprit successivement que le serment avait été prêté aans opposition par le régiment des chevaliers-gardes, et par les régiments Préobragensky, Semenowsky et Pavlowsky, par le régiment des chasseurs de Finlande et par le balaillon des sapeurs de la garde.

Mais les autres chefs de corps n'avaient pas encore envoyé leurs rapports : on feignait d'attribuer ce retard à l'éloignement des casernes, et les bruits les plus sinistres commençaient à circuler dans le palais. On disait que la place du Sénat était envahie par des bandes d'hommes armés et par une foule de gens ivres, qui criaient : Vive Constantin'

L'empereur n'avait pas encore paru : il attendait, dans son cabinet, les rapports relatifs au serment des troupes, et il donnait audience aux généraux qui vensient eux-mêmes lui apporter des nouvelles de ce qui se passait au debors

Vers onze heures, le grand-duc Michel arriva, venant de Neunal, où il avant reçu la lettre de son frère, qui le priaît de rentrer sur-le-champ à Saint-Pétersbourg. Cette lettre, par suite de l'erreur inexplicable du courrier qui s'était trompé de route, avait éprouvé un retard de quinze heures

Le grand-duc fut averti, à la barrière de Narva, qu'une grande agitation régnant dans la capitale, et que les troupes se révoltaient. Il quitta donc sa voiture de voyage pour mouter à cheval et accourir immédiatement au palais d'Hiver L'empereur l'accueillit à bras ouverts, en lui disent avec émotion.

— Ah! si tu avais pu amener ici Constantin, nous n'en serious pas où nous sommes! Enfin, tu me servitas de té-moin et de caution dans cette fatale journée, la première et peut-être la dernière de mon regne!

Google

by tens in the sec.

Ils resièrent quelque temps enfermés ensemble, et ieur entretien se fut sans doute protongé, si des coups de feu ne s'étaient fait entendre au loin dans différentes directions.

Le général Soukhozanett, commandant l'arullerie de la garde, se présenta, inquiet et soucieux, devant l'empereur : il lui annonça que quelques officiers de la première brigade de l'artillerie à cheval avaient insisté pour que le grand-duc Michel vint lui-même leur intimer l'ordre de prêter serment au nouvel empereur; car, selon eux, le grand-duc aurait été éloigné de Saint-Pétersbourg, parce qu'il n'approuvait pas l'avénement au trône de son frère Nicolas. Le général avait fait arrêter sous ses yeux plusieurs des officiers récalcitrants, et les autres étaient sortis alors des casernes, en déctarant qu'ils ne prêteraient pas serment.

— Je ne veux pas connaître les nome de ces officiers, interrompit l'empereur : qu'on rende leurs épées à ceux qui sont arrêtés ! Il me suffit, Soukhozanett, de savoir que je puis compter sur toi.

Pois, se tournant vers le grand-duc Michel, il le pria de se rendre en personne aux casernes de l'artiller e. Le grand-duc obéit, et son apparision inattendue y fut accueillie par des transports de joie. Il n'eut qu'à prononcer quelques mots sévères pour que tout rentrât dans l'ordre, et le serment fut prêté devant lui

Mais déjà les choses avaient pris une tournure grave sur d'autres points de la ville.

L'empereur, informé des rassemblements séditioux qui se formaient sur la place du Sénat, envoyant chercher le général Miloradovitch, qui n'avait pas reparu depuis le matio, lorsque le général Neidhart, chef de l'état-major de la garde, fut introduit auprès ce Sa Majesté; il était pâle et troublé.

- Sire! dit-il d'une voix émue, le régiment de Moscou

UN.

Google

est en pleme insurrection: Chenchine et Frideriks sont mortellement blessés, et les mutins marchent vers le Sénat. Si Votre Majesté ne donne pas des ordres immédiats, le palais sera bientôt cerné et envahi par les insurgés.

Le régiment de Moscou, en effet, s'était soulevé à l'instigation de deux officiers qui prétendaient savoir de bonne source que le grand-duc Constantin était gardé à vue à Varsovie, et que le grand-duc Michel venait d'être chargé de fers en arrivant à Saint-Pétersbourg. Il n'en avait pas fellu davantage pour exaspérer les soldats, qui refusèrent de prêter serment. Les généraux Chenchine et Frideriks, en essayant de rétablir l'ordre et de tenir tête aux rebelles, avaient été grièvement blesses à coups de sabre, ainsi que le colonel Chyostchinsky. Une partie des soldats, entraînés par leurs officiers, s'étaient précipités hors des casernes, le fusil sur l'épaule, aux eris de Vice Constantin, et la populace les avait suivis en criant avec eux.

Le reste du régiment, grâce à la fermeté de quelques officiers, fidèles à l'empereur, s'était retranché dans ses quartiers, mais ne voulait pas entendre parler de serment.

La conspiration n'était que trop flagrante, et il n'y avait plus un instant à perdre pour l'empêcher d'éclater sur tous les points à la fois.

L'empereur donna ordre au général Neidhart de se mettre à la tête du régiment Semenowsky et de faire rentrer dans le devoir les compagnies du regiment de Moscou qui n'avaient pas encore quitté leurs casernes, tandis que le général-major Strékaloff irait à la hâte chercher le premier bataillon du régiment Préobragensky, caserné à la Millonnasa, pour couvrir le pa ais d'Iliver et le mettre à l'abri d'un coup de main

Le moment d'agir était renu ; les évenements se precipi-



Diginy *
UNIVERSITY O _-_ . * . *

taient; l'aide de camp Bibikoff avait reçu l'ordre de faire préparer un cheval pour Sa Majesté.

Tout à coup l'empereur se souvint que ses enfants étaient sans défense et sans protection au palais d'Anitchkoff : il charges son aide de camp Kaveline de les aller chercher et de les amener à leur auguste mère.

XXXI

L'impératrice, préoccupée des nouvelles inquiétantes qui pénétraient jusqu'à elle, envoya demander à l'empereur ce qu'elle en devait croire. L'empereur, qui voulait la tranquilliser, et en même temps la préparer aux circonstances, vint lui-même lui apporter une réponse; il ne fit que passer dans son appartement, en lui disant d'un air d'indifférence.

- Il y a un peu d'agitation dans l'artiflerte, voità tout.

Il la regardait tendrement, mais avec tristesse, car il se disait qu'il la voyait pent-être pour la dermère fois. Il s'apercut qu'elle avait auprès d'elle ses deux filles Marie et Olga, qui venaient de lui être amenées pour la cérémonie du Te Deum.

- Je suis bien ause que vous ayez vos filles près de vous, Lu dit-il en soupirant; je voudrais que mon fils y fût aussi, mais il ne tardera pas, je l'espère, si Dieu nous protége. Souvenez-vous que je rous le confie!
- Sire, je vous comprends! s'écria l'impératrice, en s'elançant vers us, les yeux pleins de larmes. Il y a une émeute, une conspiration..... Qui sait ce qui va se passer tout à l'heure! Ne me quittez pas, Sire, avant d'avoir pric avec moi! Prions, prions ensemble, pour que la Providence





nous vienne en aide et vous fasse triompher de tous vosennemis!

Ils tombérent à genoux, à côté l'un de l'autre, devant une sainte image qu'ils adorèrent en silence. L'empereur se releva fortifié par la prière; l'impératrice restant agenoui.lée, pleurant et sanglotant.

- Alexandra, lui dit son auguste époux, j'ai juré devant Dieu de mourir en empereur ou d'écraser la rébellion !
- Et, moi, reprit-eile d'un accent solennel, je jure de mourir avec vous, si la révolte devait l'emporter! Allez, mon am, altez où vous appelle voire devoir de souverain! Moi, je vous attendres, en prient pour vous.

L'empereur venant à penne de sortir des appartaments de l'impératrice, quand l'imperatrice-mère y entra hors d'elle-mème, poursu vie par les plus horribles pressentiments : elle cherchait son fils Nicolas, qu'elle s'é onnait de n'avoir pas encore vu depuis le matin. En jetant les yeux sur les apprêts de toilette auxquels ne songezit plus sa belle-fille qu'elle trouva tout en pieurs :

— Pas de toilette, mon enfant! lui dit-elle avec amertume; pas de *Te Deum!* Nous avons une révolte, peut-être une révolution... Que Dieu sauve l'empereur et la Russie!

En ce moment, on relevait le poste intérieur du palais.

Ce poste avait été occupé jusqu'à midi par un détachement de la garde à cheval, que commandant le prince Odoïewsky. On a supposé que cet officier attendant que les conspirateurs se présentessent, pour leur livrer les portes et mettre ains, en leur pouvoir la famille impériale; mais il y eut un retard dans l'exécution du complet, et d'ailleurs le prince Odoïewsky était surveillé de très près par les sous-officiers de son corps, auprès desquels avaient échoué toutes ses tentatives d'embauchage. Aussi, quand il voulut rester au paiais,

en invitant les soldats placés sous ses ordres à retourner seuls aux casernes. « Non, mon prince, lui répondit le plus ancien des sous-officiers le général nous a donné l'ordre d'aller prêter serment, conduisez-nous donc et montreznous l'exemple. Tout le monde est d'accord là-dessus, et nous ne vous làcherons pas. » Le prince se v.t contraint non-seulement de dissimuler son dépit, mais encore d'accompagner la garde descendante et de prêter serment avec elle.

Ce fut la 6' compagnia des chasseurs du régiment de Finlande, qui releva la garde à cheval : cette compagnis était commandée par le heutenant-capitaine Pribytkoff; elle avait pour officiers le Lentenant Gretsch et l'enseigne Boiselles ; elle ne se composait que d'hommes sûrs et dévoués ; ils venaient de prêter serment au nouvel empereur, quand ils furent envoyés au poste principal du pulais d'Hiver. La hasard seul avait si bien choisi ceux qui devaient être de service dans cette périlleuse journée.

L'empereur, portant l'uniforme du régiment Ismailowsky, avec le grand cordon bleu, descendit rapidement au poste principal du palais, sans prendre la précaution de jeier un menteau sur ses épaules, malgré la rigueur du froid. Il n'avant avec lui qu'un seul aide de camp. M. d'Adlerberg.

Il rencontra, sur l'escalier même, le comte Apraxine et le général Woïnoif, qui paraissaient consternés et qui échangement quelques paroles à voix basse : 1 ordonna au comte Apraxine d'amener sur-le-champ les chevaliers-gardes qui claient sous aes ordres, et i dit froidement au général Woïnoif, estimé pour sa bravoure, mais connu par son catactère faible et indécis, que sa place, en ce moment, n'était pas au palais, mais auprès de la troupe révoltée.

L'empereur se fit reconnaître par le poste : les tambours battirent aux champs et le drapeau s'inchna devant lui. []





demanda d'un ton cordial aux soldats, s'ils avaient prêté serment et s'ils savaient que ce second serment avait été exigé par son frère Constantin lui-même. Les soldats répondirent qu'ils connaissaient la volonté du césarévitch et qu'ils avaient prêté serment à l'empereur Nicolas.

— Mes enfants, leur dit l'empereur avec bouté, voici le moment de me prouver votre fidélité. Le régiment de Moscou ne se conduit pas bien. Ne l'imitez pas et remplissez votre devoir en braves soldats. Éles-vous tous prêts à mourir pour moi et avec moi?

Tous répondirent par un cri unanime de dévouement. L'empereur fit charger les armes et, s'adressaut aux officiers, qui partageaient l'émotion et l'enthousiasme des soldats :

— Vous, Messieurs, je vous connais et je n'at pas besom de vous en due davantage.

L'empereur prit alors en personne le commandement de cette compagnie des chasseurs de Finlande et, l'ayant conduite vers la grande entrée du palais, il la fit ranger en dehors, de manière à couvrir les portes, qui resterent ouvertes.

La vaste place, située devant le pelais d'River, était remplie d'équipages qui arrivaient pour le *Te Drum*, et une foule immense, poussée par la curiosité, refluait de toutes parts à travers les chevaux et les voitures, en s'efforçaut d'avancer yers le palais.

Il y avait sans doute parmi ces flots de peuple plus d'un agent du complot, plus d'un affilié des sociétés secrètes, mais la maiveillance ne s'était encore manifestée que par des cris isolés de Vive Constantin!

Une rumeur sourde et menaçante accompagnait un officier, couvert de sang, qui se trainait en s'appuyant sur son sabre. C'était le colonel Chwostchinsky, blessé dans la révolte du régiment de Moscou. — Colonel, en quel état vous êtes! lui dit l'empereur avec sympathie. Mais, au nom du ciel, ne vous exposez pas a.nsi aux regards de la foule. La vue du sang appelle le sang'... Il faut calmer le peuple, au lieu de l'exciter... Le général Strekaloff ne revient pas! ajouta-t-il en se tournant vers son aide de camp : Adlerberg, allez à la caserne des gardes Préobragensky et hâtez l'arrivée du premier bataillon...

— Sire. Votre Majesié est seule au milieu de cette foule! du l'aule de camp, effrayé du danger que courait l'empereur.

Un geste de l'empereur l'empécha d'insister. Il obéit a regret et s'éloigna.

L'empereur était, en effet, complétement seul, iorsqu'in s'avança vers la foule, dont il fut aussitét entouré avec des marques bruyantes de respect et d'affection. On criait . Hourre! Bonnets et chapeaux volaient ou l'air.

— Avez-vous lu mon manifeste? leur demanda l'ompereur, d'une voix forte et retentissante

On lus répondit que son manifeste n'était encore connu de personne. Il aperçut un individu qui en tenait un exemplaire imprimé; il le lui prit Jes mains et il lut ce long manifeste, à voix haute, lentement, distinctement, en y ajoutant des commentaires qui complétaient le sens de certains passages. C'était un moyen de gagner du temps, et il régardait, de temps à autre, s'il voyait venir le premor bataillon du régiment Preobragensky.

A la saite de cette lecture, souvent interrompue par des cris ou des murmures, le peuple cris de nouveau *Hoursa!* et témoigna son approbation par des clameurs confuses.

Mais le général Neidhart parut et vint annoncer tout bas à l'empereur que les soldats et officiers revoités du régiment de Moscou avaient envalu à piace du Senat.

크님

— Mes amis! dit spontanément l'empereur, d'une voix forte et «onore : en ce moment même, coux qui s'opposent aux décrets de la Providence et qui ventent m empêcher de monter sur le trône de mes pères se rassembleat en armes autour du Sénat.

La foule protesta contre les rebelles par de nouvelles acclamations, et l'empereur se vit anveloppé et pressé plus étroitement par cette foule en délire, qui répétait avec des milliers de voix :

 Nous ne livrerons pas notre tzar! Nous mettrons en pièces quiconque oserant s'approcher de lui!

L'empereur fit signe de la main, qu'il allait parler, et le tumulte s'apaisa aussitôt.

— Mes enfants, dit-il avec une éloquence communicative, je ne puis vous embrasser tous, mais céci s'adresse à tout le monde l

Et il embrassa ceux qui se trouvaient le plus près de lui. Il s'était fait un grand silence et pendant quelques minutes on n'entendit que le bruit des baisers que les témoins de cette scène sublime et touchante échangeaient entre eux, pour se transmettre, en quelque sorie, de l'un à l'autre, le baiser du tzar.

L'empereur, élevant de nouveau la voix, dit au peuple qu'il ne devait pas intervenir dans la luite et que les autovités compétentes suffiraient pour comprimer l'insurrection; il invitait donc chacun à rentrer chez soi paisiblement.

- Maintenant, faites place 1 dit-il d'un accent solennel, avec un geste qui fit reculer précipitamment la foule.

An moment même, le premier bataillon du régiment Préobragensky arrivait, au pas de charge et tambours battants, des casernes de la Millionnaïa, sous la conduite du général Issiénies, qui commandait le régiment. L'empereur se porta

Google

promptement à la rencontre de ce bataillon, qui n'élait accouru si vite que sur les instances de l'aide de camp Adlerberg, lequel avait pris sur lui de le faire sortir en rapoles, lorsque le généra. Strékaloff insistait pour que les soldats allassent d'abord remettre leurs uniformes et ne parussent devant l'empereur qu'en grande tenue.

L'arrivee presque mumédiate du bataillou, commandé par le colonel Mikouline, empécha peut-être de grands malheurs.

- C'est bon! dit l'empereur, en exprimant sa satisfaction à M. d'Adlerberg : tout ira bien à présent.
- Sire, reprit à voix besse l'aide de camp, j'annonce à Votre Majesté que Son Altesse Impériale le grand-duc Alexandre est maintenant, Dieu soit loué, hors de périt!

Dans le même instant, en effet, une simple voiture de louage, dont les stores étaient fermés, entrait clandestinement au palais d'Hiver, par la porte du quai de la Néwa, après avoir fait de longs détours dans les rues les plus désertes du quartier de l'Amirauté.

L'aide de camp Kaveline avait accompli sa mission avec autant de prudence que de promptitude. Il s'était rendu, dans cette voiture de louage, au palais d'Amtchkoff, pour ne pas éveiller de soupçon. Il y avait trouvé le colonel Moerder, instituteur du grand-duc Alexandre, en proie aux plus sérieuses inquiétudes et fort indécis sur le parti à prendre, car a Perspective Newsky était encombrée de soldats et de gens du peuple, qui couraient vers le heu de l'insurrection, et les conjurés préchaient déjà la révolte, au nom de l'empereur Constantin, dans le Gostinoï-Dvor, marché populaire, voisin du palais. Le jeune prince ignorait absolument ce qui se passait : il était occupé à colorier une gravure représentant le passage du Granique par Alexandre de Macédoine. Le

Google

 $_{q}$ c $_{F}$ $_{G}$ $_{Q}$ Δ

général Moerder vint l'arracher, malgré lui, à ce travail de récréation et le fit monter en voiture. On lui dit, pour ne pas l'effrayer, que cette foule tumultueuse s'en al sit prêter serment à son auguste père. L'enfant était devenu triste et silencieux. Il avait semblé réfléchir, mais il p'avait pas peur.

— Jo vous remercio, Kaveline, dit l'empereur à l'aide de camp qui lui rendait compte de sa mission. Prenez les compagnies du régiment Pavlowsky que vous trouverez disponibles, et laites-les ranger en bataille sur le quai et auprès du pont de la Millionnaïa, pour couvrir le palais.

L'empereur avait été rejoint par plusieurs officiers supéneurs, entre autres le général aide de camp Golénischeff-Koutouzoff, le colonel Molostwoff, aide de camp du prince Bugène de Wurtemberg, et le général Bachoutsky, commandant mit taire de Saint-Pétersbourg.

Par son ordre, le premier bataillon de Préobragensky se déployait en avant du palais d'Hiver, la droite s'appuyant à la porte princ'pale, qui avait été fermée, et que le général Bachoutsky fut chargé de garder avec les chasseurs de Finlande.

Le bataillon de Préobragensky, rangé en bataille, porta les armes à l'empereur, qui passait rapidement devant les rangs. Il était toujours à pied et sans manteau. Son brillant uniforme, son air martial, sa noble figure, imposaient le respect et l'admiration. Le peuple, en se retirant, poussait encore de loin des hourras.

— Soldats' dit Nicolas, d'une voix éclatante: mon frère Constantin ayant renoncé à la couronne, vous m'avez prêté serment de fidelité, vous avez juré de verser pour moi jusqu'à la dermère goutte de votre sang. En bien! voici l'heure de tenir votre serment. J'ai des conomis, je le sais,

Google

mais, avec l'aide de Dieu, nous en viendrons à bout. Soldats, êtes vous prêts à obéir?

 Nous sommes prêts! s'écrièrent à la fois officiers et soldats, avec un enthousaisme indescriptible.

L'empereur embrassa alors avec effusion le général Isslémeff et le colonel Mikoulme : le bataillon crut participer, pour ainsi dire, à cet embrassement que ses chefs recevaient en sa présence ; il y repondit par des acclamations frénéliques

— Formez colonne l'attaque : ens l'empereur qui prenant lui-mème e commandement de ce bataillou ; le quatrième et le emquième peloton, au pas acceléré, en avant marche!

Il fit pavoter la colonne dans la direction de la place de l'Amurauté et il l'arrêta vis-à-vis des bâtiments en construction de l'Etat-major-général. On lui amona un cheval et d'consentit enfin à jeter son manteau sur ses épaules.

Il mettait le pied à l'étrier, quand il vit s'approcher leutement, timidement, le comte Miloradovitch qu'il a'avait pas revu depuis le matin. Ce vieux général paraissait accablé de honte et de douleur. L'empereur ne lui adressa aucun reproche, mais l'accue.llit froidement.

— Cela va mai, Sire ! dit Miloradovitch à demi-voix. La remplissent la place du Sénat, ils entourent le monument de Pierre la Grand. Mais je vais leur parler, si Voire Majesté m'y autorise?

Vous avez longtemps commendé la garde, répondit l'empereur : les soldats vous connaissent, ils vous écouteront peut-être plus qu'un autre. Aliez donc, et têchez de leur persuader qu'on les trompe!

 Votre Majesté dasguera-t-elle me parconner! ajouta le vieillard, avec un air contrit et humilié. J'ai été trompé le premier et j'avais un voite devant les yeux ! Quant à moi, je ne me pardonnerai jamais...

— Nous avons tous été trompés, interrompit l'empereur. Allez et faites ce que vous pourrez, mon cher comte, s'il en est temps encore, pour empêcher que le sang ne coule !

En prononçant ces mots, il montait à cheval.

Le comte Miloradovitch, touché jusqu'aux larmes de la bonté de l'empereur, baisa respectueusement la main que son souverant lui tendant et, accompagné de son aide de camp, le jeune Bachoutsky, fils du commandant militaire de Saint-Pétersbourg, il se dirigea en toute hâte vers la place du Sénat.

Google

LXXX.

Le signal de l'insurrection était donné, mais cette insurrection n'avait pas encore réuni les forces qui devatent sortir de l'adhésion décisive des troupes et du peuple.

Les conjurés s'étaient partagé la tâche, pour agir à la fois dans les cosernes et dans les rues. Il y avait des officiers soufflant la révolte dans tous les régiments; il y avait aussi des émissaires déguisés, qui distribusient de l'eau-devie aux mougiks, en les excitant à soutenir les droits de l'emperaur Constantin.

De tous les quartiers de la ville, on poussait, on entrainait la foute vers la place du Sénat, où les soldats rebelles du régiment de Moscou avaient formé le premier noyau de l'armée insurrectionnelle. Les mutins y étaient déjà au nombre de deux à trois mitte, la plupart à moitié ivres et lons dans un état d'exaltation fanatique.

Une multitude de curieux, qui pouvaient d'un moment à l'autre prendre un rôle actif et hostile dans l'émaute, obstrueit de toures parts les abords et les alentours de cette vaste place, au centre de laquelle la statue de Pierre le Grand semblait avoir été choisie pour servir de point de relbement aux chefs du complot.

Ces chefs n'étaient pas tous à leur poste; quelquea-uns travaillaient encore à opérer la défection de plusieurs corps de la garde qui n'avaient pas prété serment; les autres se tenaient prudemment à l'écart et ne voulaient se prononcer qu'au moment où la chance tournerait dans le sens de la conspiration; ceux qui se trouvaient là, comme ils l'avaient promis, ne paraissaient pas trop déterminés à se compromettre davantage. Ainsi, beaucoup d'officiers avaient quitté leurs aniformes et portaient des armes cachées.

Les affiliés des sociétés secrètes s'étaient affublés des costumes les plus bizarres pour n'être pes reconnus par la police : ils avaient mis à contribution les magasius de vieux habits du Gostinoï-Dvor, et ils ressemblaient à une troupe de comediens prêts à monter sur le théâtre. Les soldats que la rébellion comptait dans ses rangs étaient dignes de cette mascarade révolutionnaire, avec leurs vêtements et leur équipament en désordre : on es avait gorgés de vin et de hqueur; ils poussaient des vociférations sauvages et s'agitatent comme des énergumènes, en criant · Vier Constantin! et Vier to Constantin!

Ce dernier cri, plus rara et moins distinct que l'autre, n'ava t aucun sens pour la populace, qui le répétait néanmoins à l'unisson. On assure que les meneurs du mouvement avaient fait croire aux soidats que le mot Constituutsée désignait la femme du césarévitch!

Ryiétel et ses complices, tous déguisés, excepté Alexandre Bestoujell, qui avait gardé son uniforme, se promenaient dans les groupes et encourageaien, les insurgés, qui n'étaient que trop disposés à faire usage de leurs armes.

Ces malheureux avaient essayé inutilement de s'emparer du poste du Sénat, occupé par un détachement de chasseurs de Finlande; le sous-heutenant Nassakine, qui com-



mandeit de poste important, resista aux séductions aussi qu'aux menaces des conspirateurs, et tint en respect ses adversaires, qui revintent souvent à la charge pour l'attirer à eux, sinou pour l'attaquer de vive force, pendant toute la durée de l'émeute.

In autre détachement du même régiment avait fait également bonne contenance vis-à-vis des masses séditieuses qui l'entouraient, et s'é ait ouvert un passage, la baïonnette en avant. Ce n'étaient pas la des préludes favorables pour l'insurrection, qui restait concentrée sur la place du Sénat

Le comte Mitoradovitch, désolé d'avoir si longtemps fermé les yeux à l'évidence en répondant de la tranquillité publique, avait résolu d'arrêter à lui seul l'insurrection ou de ne pas survivre à des événements qu'il s'accusait de n'avoir ni prévus ni empéchés. Il essaya d'abord de fendre la foute compacte qui s'était massée entre la place de l'Amiraulé et la place du Senat; il dut faire un long détour à pied pour arriver sur cette dernière place, où était le foyer de l'émeuts, par le quai de la Moïka. Il avait renconiré en route le grand-maître de police, Schoulgnine, et le comte Orioff, qui courait aux casernes pour faire sortir la garde à cheval.

- --- Venez avec moi ! leur dit le vieux général . je vais parler à ces mutios.
- N'y allez pas, Monsieur le comte, répondit Orloff; je me suis approché d'oux pour juger de leurs intentions, et je vous atteste qu'ils ne sont pas en état d'entendre raison. Quant à moi, je dois d'abord obéir à l'empereur, qui m'a ordonné de lui amener la garde à cheval
- Bh bien! j'irai seul, reprit Miloradovitch, et, s'il faut qu'on répande du sang, j'aime mieux que ce soit le mien! Il prit le cheval de l'aime de camp du général Orloff, et

s'avança gravement à travers la foule jusqu'aux insurgés, sans autre escorte que son aide de camp, le jeune Bachoutsky, que le suivant à pied.

Ca vieux général, qui s'était illustré dans vingt batailles et qui avait été un des héros de la campagne de 1812, était adoré du soldat, et l'on ne saurait dire quel es enssent été les conséquences de son intervention personnelle au milieu des révoltés: mais, pendantqu'il les haranguait en les invitant à rentrer dans le devoir, le heutenant en retraite Kakhowsky lui tira un coup de pistolet à bout portant, et un autre conjuré le frança d'un coup de baionnette dans le dos. Le comte Miloradovitch tomba, mortellement blessé, dans les bras de son aide de camp. Ce fut le signal d'une décharge générale qui tua ou blessa plusieurs personnes. Le général Wolnoff, qui s'était dévoué en même temps sur un autre point de la place du Sénat pour tenter aussi de faire entendre oux séditioux la voix de l'honnour, n'échappa que par miracie à une gréle de balles et faillit être tué d'un coup de bûche que lui lança un homme du peuple.

Le comte Miloradovitch fut transporté presique sans connaissance aux ensernes de la garde à cheval, où le général Orioff achevait d'assembler son régiment.

— Avoir survéeu à cinquante-deux batailles, et mourir ans.! lui dit le blessé. Je vous prie d'annoncer à l'empereur que j'ai été la première victime de mon aveugle confiance : faute expiée, faute pardounée. Que Sa Majesté vive et règne longtemps pour le bonheur de la Russie!

L'empereur s'était avancé autant que possible du côté de la place du Sénat, pour voir par ses yeux la position et la force des insurgés, qui s'étaient formés en carré et qui occupaient ainsi la plus grande partie de cette immense place, il dominait de sa haute taille la foule qui l'en-

veloppart et le pressait de toutes parts; a se trouvait de la sorte le point de mire de quiconque avait un fusil ou un pistolet. Les généraux et les aides de camp, réunis autour de lui, le supplimient de retourner en armère.

C'est alors qu'on laissa s'approcher de sa personne la capitaine des dragons de Nijni, Iakoubovitch, que ses épaisses moustaches et son front couvert d'un bandeau de soie noire faisment reconnaître pour un ancien militaire, quoiqu'il portêt l'habit bourgeois. Il s'était chargé d'aller vérifier, au profit du complot, la quantité de troupes que le nouvel empereur avait à sa disposition; mais son projet favori avait toujours été de poignarder le grand-duc Nicolas, c'il parvenait à pénétrer jusqu'à lui. Il avait déjà saisi son poignard, quand un regard fixe et profond de l'intrépide souverain paralysa la main du régicide.

- Que me veux-tu? lui demanda l'empereur, qui ne le perdait pas de vue une minute, comme s'il pressentait les mauvais desseins de cet homme.
- J'élais avec eux, répond t hardiment le farouche conspirateur; mais, comme ils ent juré de se faire tuer pour Constantin, je les ai quittés pour venir me ranger aupres de Votre Majesté.
- C'est bien! reprit l'empereur, qu'un sentiment de défiance instinctive empécha d'accepter les services de ce personnage. Le comte Miloradovitch m'a parlé de tor, ce me semble... Retourne donc vers ces insenses et tâche de .es rameser à la raison, si to p'es pas peur.
- Peur! répéta lakoubovitch en montrant son froat et le bandeau qui le couvrait : ne voyez-vons pas que j'ai été trépané à la suite d'une terrible blessure? Je ne suis pas, Dieu merci, de la race des poltrons, ni vous non plus, Sire, et jo vous en félicite...

Google

v 510 - 11 41 505 v -

Au bruit des coups de seu qui se firent entendre sur le place du Sénat, l'empereur donns des ordres pour sermor toutes les issues qui conduisaient à cette place et pour intercepter toute communication des insurgés avec les complices qu'ils pouvaient avoir dans l'intérieur de la ville. Il se proposait encore de les réduire par famine et de les sorcer à mettre bas les armes, sans employer la force.

On vint lui dire que le comte Miloradovitch avait été blessé mortellement. Il donna un regret à ce vieux serviteur de son frere Alexandre et il comprit, en gémissant, que ce ne serait pas l'anique victime de l'insurrection.

Il retourna en arrière, pour faire distribuer des cartouches au bataillon du regiment Préobragensky, et il en détacha trois compagnies sous la conduite du général Issléniess, qui les conduisit à l'entrée de la place du Sénat. L'empereur se mit lui-même à la tête de la quatrième compagnie et se porta en avant avec elle.

L'affluence du peuple ne lui aurait pas permis de s'ouvrir un passage jusqu'au centre de l'émeute; il se voyait entouré d'individus de mauvaise mine et assiégé par une foule qui devenait à chaque instant plus épaisse et plus hardie.

— Mes enfants, leur dit-il avec bonté, il est certain qu'on tirera sur moi, puisqu'on a tiré sur le plus brave et le plus diustre des généraux russes, le pauvre comte Miloradovitch. Je ne veux pas qu'un seul de veus périsse à cause de moi. Rentrez chez vous et priez Dieu pour qu'il me tienne aujourd'hui en sa sainte garde.

Le peuple ne bougenit pas et continuait de le regarder d'un air moins respectueux et moins bienveillant que tout à l'heure. Cependant tous les fronts restaient découverts, malgré un froid de dix degrés.

-- Couvrez-vous, mes enfants! leur dit doucement l'em-



péréur : vous pourriez prandre du mallet je serais désespére d'en être cause.

Ces paroles touchèrent ceux qui les entendirent et qui les répétèrent de proche en proche; quelques hourras, étouffés par des rumeurs malveillantes, éclatèrent çà et là, et le peuple, quoique ému et agité en sens contraires, eut l'air de vouloir obéir en se retirant de bonna volonté.

On pouvait deviner, il est vrai, à voir les fluctuations et l'anxiété de la foute, que les troupes arrivaient de différents côtés à la fois.

La garde à cheval parut la première.

Comme ses casernes étaient plus voisines que les autres, de la place du Sénat, l'empereur l'avait envoyé chercher à plusieurs reprises, et il commençait à s'inquiêter d'un retard qu'il ne s'expliquait pas, car la garde à cheval avait prêté serment avant tous les corps de la garnison, et le général Orloff, qui commandait ce régiment, était un des généraux en qui l'oq pouvait avoir le plus de confiance Deux sous-écuyers de l'empereur, Londoreff et Perowsky, étaient allés successivement dire à Orioff de se hâter, et le second, que les insurgés avaient pourtant laissé passer, s'était vu poursuivi à coups de pierres par la populace.

Le général Orioff avait eu beaucoup de peine à triompher du mauvais vouloir de quelques uns de ses officiers, qui conseillaient aux soldats d'attendre et de ne pas sortir de seurs casernes. Enfin, après hien des lenteurs, les chevaux furent sellés, et Orioff, à la tête de quatre escadrons, vint rejoudre l'empereur, qui s'était avancé, avec la quatrième compagnie du bataillon Préobragensky, jusqu'à l'extrême limite de la piace de l'Amirauté.

Prince, nous nous retrouverons sur le place de Sénat!
 avait det le général Orloff au prince Odoïevsky, dont it avait

Google

LNIVE 1.

appris les manœuvres séditiouses. Vousétes pour Constanun, et, moi, pour Nicolas. Dépéchez-vous d'atter là, où sont ves amis.

L'empereur, s'approchant des range de la garde à cheval, souhaita le bonjour aux soldats, qui lui répondirent par des acciamations unanimes. Il leur demanda s'ils le reconnaissaient pour leur souverain. Le cri de Vive l'empereur retenut avec des hourras prolongés.

— Mes chers camarades, s'écria l'empereur, je me reppelle avec plaisir que le premier uniforme que j'ai porté était celui de votre régiment : j'étais bien jeune alors! Je sens que je puis compter sur votre fidélité et que vous me servirez comme vous avez tonjours servi vos souverains légitimes. Et, toi, Orloff, ajouta-t-il en serrant cordialement la main du général, je te remercie d'être venu un des premiers, avec ces braves gens, à l'appai de ton empereur, qui s'en souviendra!

Cependant les autres régiments de la garde, que l'empereur avait fait demander aux casernes en toute bâte, n'arrivaient pas encore, et ses envoyés n'étaient pas même de retour.

Tout à coup il vit reparaître son aide de camp Bibikoff, qu'il avait dépêché au quartier de l'équipage de la marine, pour connaître les raisons du retard que ce corpa mettait à se rendre à ses ordres : Bibikoff, saisi au passage par les insurgés qui l'avaient cruellement maltraité, ne s'était pas aons peine échappé de leurs mains ; il venait annoncer à l'empereur, que l'équipage de la marine avait refusé de prêter serment, maigré les efforts du capitaine Katchaloff, et s'était réuni aux muties sur la place ou Sénat.

L'empereur craignit que l'insurrection ne gagnât du terrain sur la rive droite de la Néwa et, pour empêcher les insurgés de communiquer avec le quartier de Wassili-Ostrow, il pria le prince Eugène de Wurtemberg de fermer le pont d'Issac avec la compagnie de Préobragensky, que lui-même s'était réservée pour sa défense personnelle.

Oubliant alors qu'il devait avoir soin de sa vie dans l'intérêt de ses peuples, it se porta seul en avant, suivi du général Benkendorff, qui le conjurait de ne pas s'exposer à un péril certain, et il alta, jusq'uaux abords de la place du Sénat, exammer de plus près l'att tude des insurgés. Il avant été reconnu : il fut accueil i par des cris séditieux et par des coups de fusil, qui firent ton ber plusieurs hommes du peuple à ses côtés.

— Les matheureux ! dit-il, en revenant sur ses pas sans précipiter le trot de son cheval : ils veulent que le sang coute !

Ence moment, quaire compagnies du régiment de Moscou, conduites par le grand-duc Michel qui marchait à pied à leur tête, débouchèrent sur la place de 'Amiranté, en criant : Vive l'empereur !

Ces compagnies, que le grand-duc avait trouvées, encore indécises et neutres, dans leur caserne, où elles résistaient moltement aux instigations des conjurés, n'avaient pas voulu pourtant souvre les autres compagnies de leur régiment sur la place du Sénat. Dans la cour de la caserne, un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux et debout devant un latrin, allendait dépuis une heure que les généraux Woinoff et Bistrom eussent décidé les soldats à prêter serment à l'empereur. Les soldats poussèrent des cris de surprise et de joie, en voyant paraître le grand-duc Michel qu'on disait prisonnier dans une forteresse.

— Vous voyez bien qu'on vous a indignement trompés ! s'écria le grand duc : ceux qui vous trompent sont les ennemis de l'empereur et de la Russie. En bien ! étes-vous prôts



maintenant à prêter serment de fidélité à l'empereur Nicolas ²

- Nous sommes prêts ! répondirent avec enthoussasme ces soidats qui tout à .'heure étaient à moitié gagnés à la rébellion.
- Bien, mes amis! reprit le grand-duc, et, moi, qui n'ai pas encore prêté serment, je vais vous donner l'exemple en jurant avec vous obéissance et fidélité à l'empereur Nicolas!

La formule du serment fut prononcée par le prêtre, et le grand-duc Michel, la main sur l'Évangi et répéta tentement, à haute voix, cette formule, que répéterent ensuite tous les assistants, officiers et soldais.

— Ce n'est pas tout, mes amis, dit le grand-duc Michel, après cette imposante cérémonie : il s'est trouvé dans le régiment, dans ce régiment de Moscou, que j'élais fier d'avoir sous mes ordres, il s'est trouvé queiques manvais sujets qui ont déshonoré l'uniforme que vous portez. Prouvez-moi maintenant qu'il se trouve parmi vous de braves gens qui sont capables de remplir leur devoir et de tenir leur serment : on vous a en evé votre drapeau, venez le reprendre!

L'honneur militaire s'était réveillé à la voix du grandduc; les soldats courtirent aux armes et se rangérent d'enxmêmes en bataille, sans attendre le commandement de lours officiers.

— Marchons' s'écriaient-ils exaltés et attendris : nous suivrous partout Votre Altesse Impériale! nous mourrons tous, s'il le faut, pour réparer les torts de nos camarades!

Les soidats et officiers qui composaient ces quatre compagnies étaient encore sous l'influence du même enthousiasme et du même Jévouement, lorsqu'ils defilèrent devant l'empereur ils le saluaient d'acctamations chaleureuses, et



ils demandaient, en versant des tarmes, qu'en les menàt au feu, pour reconquerir leur drapeau.

— Mes enfants' leur dit l'empereur, dont quelques-uns baisaient les mains et les pieds : mes chers enfants, votre sang m'est trop précieux, pour que je ne veuille pas le ménager! l'espère, d'aitieurs, que les matheureux qu'on égare reviendront d'eux-mêmes à la raison.

Il fit placer cependant les compagnies, restées fidèles, du régiment de Moscou, au coin de l'église d'Isaac, en face des insurgés. Ceux-ci continuaient à tirer des coups de fusil isolés, qui n'atteignaient personne et qui semblatent destinés surlout à entretenir l'agitation et le désordre dans le peuple

L'empereur avait mis pied a terre et cédé son cheval au grand-duc Michel, qui témoignait l'intention de se lancer au milieu des mutins, pour les ramoner dans le devoir, en leur faisant entendre des paroles sévères et conciliantes à la fois.

- Il n'est pas temps d'en venir à cette dernière tentative, lui di. l'empereur à demi-voix : quand ils seront cernés de tous rôlés, nous aurons moins de peine à leur fa re comprendre qu'on les a trompés.
- En bien¹ permettez-moi au moins, répliqua le grandduc, d'alter lour enlever le drapeau du régiment?
- Non! repartit vivement l'empereur : reste ici ' Je te l'ordonne, je t'en prie!

Le général aide de camp Wassiltchikoff amenait à l'empereur le régiment des chevaliers-gardes et le 2º bataillon Préobragensky. L'empereur re int aupres de lui les chevalærs-gardes et envoya le bataillon Préobragensky renforcer les trois compagnies du même régiment, que commandait le général Isslémeff, et qui etment échelonnees vis-à-ves de l'hôtel Labanoff, occupe aujourd'hut par le ministère de la guerre.

L'empereur charges son frère de presser l'arrivée du régiment Semenowsky, lequel devait prendre position our le flanc droit des insurgés, entre le Manége de la garde à cheval et l'église Isaac.

Ce régiment ne parassai, pas encore, mais il avait prété serment, et l'on pouvait compter sur sa fidélité. Quant au régiment Ismaïlowsky, dont le grand-due avait été chef pendant seize ans et qui ne lui inspirait auenne défiance, l'aide de camp Kaveline était allé le chercher aux casernes, mais on n'en avait pas de nouvelles.

L'empereur déplaça les deux compagnies du régiment Paviewsky, auxquelles Kaveline avait confié la garde du pont de la Millionnaia, près du palais d'Hiver, et il leur ordonna de se porter, en faisant un long détour, de l'autre côté de la place du Sénat, pour occuper la rue de la Galernaia et empécher ainsi l'insurrection de se répandre dans la ville. Il se souvint que le pont d'Isaac était gardé seulement par une compagnie de Préobragensky et que le palais d'Hiver ne se trouvait point assez protégé contre une affaque qui pouvait le menacer de ce côté-là : il pria donc le comte Komarowsky de courir aux casernes du régiment de Finlande et de faire occuper le pont d'Isaac par le 1" bataillen de ce régiment.

La fusillade continuait, sans que la troupe y répondit, l'empereur ayant défendu expressément de turer. Mais, de la part des insurgés, qui s'étaient agglomérés autour du monument de Pierre le Grand, les coups de feu se succédaient sans interruption, comme pour appeler aux armes les conspirateurs qui étaient restés chez eux, on qui s'efforçaient de soulever le peuple. Celui-ci ne pouvait être long-



Organia UNIVERSITY OF 4 - 4 s 1 temps specialeur passif d'une émeute qui n'avait pas été réprimén à son origine et qui était maîtresse de la place du Sénet, pendant qu'un certain nombre de sénateurs et de membres du saint-synode se voyaient simultanement, pour aiusi dire, prisonniers dans le local affecté à eurs séences.

D'après l'avis du prince Eugène de Wurtemberg, l'empereur autorisa enfin, quoique à régret, des charges de cavalerie, à l'arme blanche. Ces charges de cavalerie, les insurgés les soutinnent avec énergie, et eles ne servirent qu'à mettre plus en évidence les forces de l'émeute

Le sol était couvert de neige, que la gelée changeait en verglas; les chevaux glissaient et tombaient avec leurs cavaisers; les sabres, n'ayant pas été aignisés, ne faisaient que des blessures insignifiantes; les solcats manquaient d'entrain et d'élan; en un mot, trois attaques successives de la garde à cheval, conduites par le général Orloff avec toute le vigueur dont il était capable, n'entamèrent pas la colonne des rebelles, qui s'excita ent à la résistance, en criant - Vive Constantin! et Vive le Constitution!

Une charge des pionniers à cheval, sous le commandement du colone de Sass, réussit mieux et causa un moment de trouble dans les rangs de l'insurrection : trois escadrons de ce régiment, qui arrivaient à bride abattue sur la place du Sénat, percèrent de part en part le colonne des rebelles, et ne s'arrêtèrent, dans leur course impétueuse et irrésistible, que devant la compagnie de Préobragensky, stationnant auprès du pont d'Isaac, au moment même où plusieurs compagnies des grenadiers de la garde, embauchées et entraînées hors de leurs casernes par leurs propres officiers, traversaient ce pont, en désordre et en tumulte, sans rencontrer d'obstacle. Le régiment des grandiers de la garde avait pourtant prêté serment sous les youx de son colonel, le baron Stürler; mais dès que le colonel eut quitté les casernes pour se rendre au palais d'Hiver, cinq ou six de ses officiers, qui étaient du complot, haranguèrent les soldats et leur persuadèrent qu'on les avait trompés en exigeant d'eux un second serment. Pour achever de les convaincre, on leur promettait double solde et on leur distribuait de l'eau de-vie.

Le baron Stürler, averti de ce qui se passait dans son régiment, était revenu en toute hâte il avait trouvé ses hommes habillés et armés, prêts à sejoindre aux insurgés, et tous ses efforts pour les retenir avaient été mutiles. Les soldats s'étaient enfuis en masse, sous ses yeux, aux cris de Vive Constantin, pour suivre deux officiers, pris de vin, qui devaient les mener aux insurgés.

Cette bande désordonnée traversa le pont d'Isaac, avant que le régiment de Finlande l'eût occupé ; elle se répandit comme un torrent impétueux en deux courants opposés, dont l'un se diriges vers la place du Sénat, tandis que t'autre passait par la grande Millionnalia et débouchait sur la place du palais d'Hiver.

Le heuleaant Panoff, qui conduisait ce dernier groupe de grenadiers de la garde, avait le dessein de s'en servir pour un coup de main des plus audacieux : il ne se proposait rien moins que de s'emparer du palais et de faire prisonnière la famille impériale, sinon de la massacrer.

Les portes du palais lui furent livrées, en effet, par ses complices qui l'attenuaient, comme s'il eût amené un détachement de renfort, et il pénétra sans résistance, avec un troupe, jusque dans la grande cour intérieure. Déjà, il commençait à compler et à reconnaître les hommes dont il pouvait disposer, quand il vit se former en colonne deux

Google

baiaillons des sapeurs de la garde, que l'empereur avait eu l'inspiration d'envoyer à l'instant pour défendre le palais, qu'il ne savait pourtant pas complétement dégerni de troupes.

- Ceux-là ne sont pas des nôtres! s'écria Panoff, en montrant les sapeurs qui se rangeaient en face de lui.
- Que fais-tu là ? lui demanda vivement un de ses camarades, le baron Saltza, qui se tronvait par bonheur au patais, et qui descendit dans la cour, dès qu'il aperçut, par la fenètre, l'uniforme de son regiment
- Laisse-moi! répondit Panoff, l'épée dirigée contre la poitrine du heutenant Saltza. Ne bouge pas, ou je te fais assommer à coups de crosse!

Panoff, voyant son projet manqué, donna le signal et l'exemple de la retraite; les sapeurs n'avaient pas d'ordre pour l'arrêter : ils le laissèrent donc sortir du palais avec les grenadiers de la garde qui le suivaient pêle-mèle en poussant des clameurs confuses.

Google

At Bir 91 pan.

XXXIII

L'empereur revenait à pied dans la direction du palars d'Hiver. Il avait fait demander de l'artillerie, mais il espérait encore n'être pas force de l'employer contre les rebelles.

Pendant celte espèce de suspension d'armes, un pressentiment lu avait tout à coup conseillé de veil et à la sûreré des deux impératrices et de ses enfants. Il ignorait encore la tentative crimmelle que la Providence avait fait échouer, lorsqu'il rencontra te détachement de Panoff courant à la débandade, sans officiers, et emportant le drapeau du régiment : l'empereur crut n'avoir que des fuyards à raitier et il leur commanda de faire halte; mais les soldats, avres la plupart, hésuarent à obéir.

- Nous sommes pour Constantin ' s'écnèrent quelquesuns.
- S'il en est ainsi, leur dit l'empereur en leur indiquant du geste la place du Sénat, voilà votre chemin!

Et il ordonna qu'on no les empêchât point de se réunir aux insurgés. Il fut alors aver'i de ce qui venait de se passer au palais, et il remercia, du fond du cœur, le Ciel qui avait protégé son auguste famille.

I protommédiatement les mesures nécessaires pour mettre

Google

OI I LNEVERSIT A Fig. la résidence impériale à l'abri d'une attaque plus sérieuse, of, uéannoins, afin de se préparer à tout événement, il donna avis au prince Do'gorouky, un de ses écuyers, de tenir prêtes des voitures de voyage, afin de pouvoir, en cas d'urgençe, transporter à Tzarskoë Sélo les deux impératrices et leurs enfants sous l'escorte des chevaliers-gardes.

L'aide de camp, M. d'Adlerberg, qui était allé au paiais avec des ordres secrets de l'empéreur, trouva l'impératricemère dans le trouble et dans les farmes, mais l'impératrice Alexandra calme et résignée : il ne leur cache pas que l'insurrection était alors dans toute sa force et qu'on attendait du canon pour la réduire.

Quel maiheur que Constantin ne soit pas ici t disait l'impératrice-mère en gémissant : il n'aurait eu qu'à se montrer au peuple pour rétablir l'ordre!

- Ne le pensez pas, Madame, répondit M. d'Adierberg : la question du serment n'est qu'un prétexte pour soulever l'armée et le peuple; il y a là une vaste conspiration politique, qui commence à se démasquer. Mais l'empereur est averti, et j'ai la conviction qu'avant une beure it en aura fini avec les rebelles.
- Que Dieu vous entende! reprit l'impératrice avec un long soupir. Dites a l'empereur, que nous sommes pieunes de confiance, que nous prions pour lui, et que, par pitié pour nous, il ne s'expose pas trop!

Dans le même moment, l'empereur recevait, avec émotion, des nouvelles du palais. Il avait été rejoint, au milieu de la foule qui avait fait de nouveau irruption autour de lui, par Karamzine, que les deux impératrices avaient prié d'aller voir de ses propres yeux ce qui se passait et de revenir leur en rendre compte.

L'illustre historien s'était empressé de descendre sur la

Google

place, en habit de cour, couvert d'une supple pelisse, et la tête nue. L'empereur le reconnut de loin et le fit approcher.

- Eh! bon Dieu! Karamzine, lui dit il d'un ton de reproche, qu'avez-vous à faire là? Rentrez, mon arm.
- Sire répondit avec un acceut presque inspire l'historien de la Russie , j'assiste au laborieux enfantement d'un grand règne!

Le corps diplomatique avait voulu aussi se mêter à la foule pour mieux apprérier l'état des choses. Les ministres étrangers s'avancèrent vers l'empereur, qui les salus en les suppliant de se retirer, car il y avait du danger! leur dit-il avec une gracieuse expression d'intérêt.

Le vieux comte Dornberg, ministre de Hanovre, prit la paroie au nom de ses collègues et déclara que le corps diplomatique demandait à se mettre à la suite de Sa Majesté, pour confirmer ainsi, aux yeux du peuple russe comme aux yeux de l'Europe, la légitimité des droits de l'empereur Nicolas au trône de Russie.

— Monsieur le comte, répondit l'empereur visiblement touché de cette démarche spontanée, je vous prie de vouloir bien remercier de ma part le corps diplomatique; je suis sensible à l'offre qu'il vous a chargé de me faire, mais je ne saurais l'accepter. C'est ici une affaire de fan ille et l'Europe n'a pas à y intervenir.

L'empereur aurait souhaité pouvoir rassurer lui-même les impératrices, mais les moments éta ent précieux et il sentait que sa présence seule retenait la troupe dans le devoir et le peuple dans le respect.

L'artularie n'arrivait pas, quoiqu'il eût adressé successivement plusieurs messages au général Soukhozanett. On vint lui annoncer que le colonel Stürler, qui s'était lancé imprudemment au milieu des insurgés pour reprendre le drapeau de son régiment, avait été tué de la main de Ka-khowsky et aus en pièces par ses propres soidats.

La fusillade devenant plus vive et plus mourtrière, de la part des rebelles.

Enfin le général Soukhozanett amena quatre pieces de canon de l'artitlerie à cheval. Il avait eu bien de la petre a obtenir de la poudre et des projectiles, car le directeur de l'Arsenal refusait d'en livrer sans un ordre signé de l'empereur; puis, après bien des pourparlers, les clefs ne se retrouvaient pas et en avait été sur le point d'enfoncer les portes. Il avait fallu l'adresse et l'énergie de l'aide de camp Filosofoff et du lieutement Boulyguine, pour que les caissons ne revins-sent pas vides.

L'empereur donna ordre de ranger les canons en travers de la place de l'Amirauté, et le général Soukhozanett commanda à haute voix de les charger à mitraille. Ce commandement n'avant pas d'autre objet que de faire impression sur les révoltés, car les canons furent seulement chargés à poudre.

Cependant des balles sifflaient aux oreilles de l'empereur, et plusieurs personnes avaient été atteintes à ses côtés. Il demanda un cheval et, dès qu'il fut en selle, il se porta en avant, sur le front des troupes qui s'étonnaient de leur inaction et qui commençaient à murmurer, d'entent plus que des factieux, cachés dernère la clôture de quelques bâtiments en construction, lançaient des pierres et des pièces de hois contre ces troupes massées aux abords de la place du Sénat. La populace, soudoyée et gorgée de liqueurs fortes, s'enhardissait et devenat hostile.

L'empereur s'apercut tout à coup que cette fouse grondante refluait autour de lut et que plus d'un mougik, qui



osait le regarder en face impudemment, avait la tête couverte.

—Chapeaux bas ! cris-t-il d'une voix sevère, en poussant son cheval contre ces gens-là qui se découvrirent aussitôt et s'inclinèrent avec respect.

La place fut à l'instant évacuée, et des piquets de cavalèrre, pracus a tous les débouchés des rues avoisinantes, interceptèrent le passage.

On vint annoncer à l'empereur que le régiment Ismerlowsky, qu'il attendant depuis plus d'une heure et dont il redoutait la défection, s'etait enfin mis sous les armes et avait fait halte près du Pont-Bleu, vis-à-vis des chantiers de construction de l'eglise d'Isaac.

A cette nouvelle mespérée, l'empereur fit un geste de satisfaction et voulut s'assurer lui-même des dispositions de ce régiment. Les solcats, en le voyant paraître, témoignèrent leur dévouement par des exclamations de bon augure.

— Mes enfants, leur dit l'empereur, on m'avait rapporté que je ne devais pas compter sur vous, mais j'étais bien sûr qu'on vous calomniait. Cependant, s'il se trouve parmi vous des gens qui me soient contraires, ils sont libres d'aller se joincre aux autres!

Un immense hourra répondit à cette franche et généreuse allocation ; pas un fromme ne soriit des rangs.

— C'est bien! dit l'empereur, je vois qu'en m'ava.t trompé et que je puis compter sur vous, à la vie, à la mort. Maintenant, mes braves, chargez vos fusils!

Les soldats ayant obéi à ce commandement répété par quelques officiers, l'empereur se mit à la tête du régiment et le conduisit par les rues adjacentes jusqu'à l'hôtei Labanoff qui fait face à l'église d'Isaac : i le laissa en réserve, dans une position où il pouvait le faire aurveiller par la garde

à chevel, car il n'était pas sûr de ce régiment, malgré les clameurs enthousastes qui avaient accueilli ses paroles : il savait, par son aide de camp Kaveline, que la moitié des officiers avait manifesté hautement leur mauvais vouloir contre lui.

An reste, dans les régiments même qui lui étaient fidèles, l'empereur ne pouvait se flatter de n'avoir a craindre aucune trahison, puisque les soldats se disaient entre eux qu'ils ne ferment pas usage de leurs armes contre leurs camarades. Cependant l'empereur hesitait encore à donner des ordres qui pouvaient amener une lutte sanglante.

Toutes les forces disponibles qu'i était parvenu à réunir se trouvaient échelonnées aux alentours de la place du Sénat, ou l'insurrection avait été enfermée. Les trois ou quatre mille hommes, qui composaient l'armée des conspirateurs, eussent été mévitablement vainces, sans combat, par le froid et par la faim; mais la nuit approchait et les complices des insurgés se répandaient déjà dans la ville pour y mettre le feu sur différents points et pour inviter la populace au pillage.

L'empereur avait été averti de ces exécrables projets par des rapports de police qui lui révélaient pour la première fois l'existence de cette terrible conspiration.

Il fit le tour de l'église d'Isaac et il alta se concerter avec le grand-duc Michel, qui tensit en respect l'équipage de la marine et qui s'indignant de rester mactif vis-à-vis des révoltés.

- Sire, lui dit le grand-duc, je vous conjure de me permettre de faire une tentative auprès de ces malheureux, qui entendront peut-être la voix de la raison et de l'honneur.
- -- lis sont aveugles et sourds, répondit tristement l'empereur. Va donc leur parter, et ais leur que c'est moi qui les

Gougle

supplie de ne pas me forcer de recourr a des moyens extrêmes.

Le grand-dur, accompagné du général Lewachoff, se dirigea aussitôt vers la colonne des insurgés, qui le saluèrent d'un bonjour cordial; il leur demanda d'un ton brusque et irrité ce qu'ils voulaient : ils lui répondirent avec déférence qu'ils avaient prêté serment à l'empereur Constantin et qu'ils entendaient rester fidèles à ce serment. Le grand-duc comput qu'il devait employ er la persuasion; il leur attesta que le césarévitch avait renoncé au trône et prêté serment lui-même au nouvel emperaur.

- Nous ajoutons foi au témoignage de Votre Altesse, répliquèrent les rebelles, mais pourquoi le césarévitel, ne vient-il pas en personne nous donner des ordres? On ne sait pas même où il se trouve, et on nous affirme qu'il est prisonnier, s'il n'a pas été mis à mort.
- Quels sont les infâmes qui osent semer de pareilles calomnies! s'écria le grand-duc.

En ce moment, un des conjurés se disposait à tirer sur u, mais les marins de la garde, se jetant sur l'assassin, lui arrachent son pistolet et le maltrastent cruedement, en l'accabiant d'injurés. Le général Lewachoff profita du tumu te causé par cette tentative d'assassinat, pour entraîner le grand-duc et le ramener sain et sauf au poste que l'empereur lui avait assigné.

L'empereur comptaît si peu sur les résultats de la démarche conciliatrice de son frère, qu'il avait envoyé chercher au palais le métropolitain de Soint-Petersbourg, en le priant de faire une dermitre démarche auprès des insurgés

Le metropolitain Séraphim accepta courageusement cette mission pacifique, à laquelle voulut s'adjoindre le métropolitain de Kiew, qui était aussi au palais. Les deux vénérables vieillards, revêtus de leurs habits pontificaux et suivis de leurs sous-diacres, se rendirent dans une voiture de louage sur la place du Sérat : à laur aspect, les fusifs tombent des mains de la plupart des repelles, qui s'agenouillent devant le crucifix. Mais les chefs de la conspiration se hâtent d'arrêter, par un roulement de tambour, l'effet mésistible de cette scène touchante : ils répondent par des outrages et des menaces aux paroles paternelles des deux prélats, et ils les obligent à se retirer sur-le-champ pour ne pas être massacrés.

L'empereur, en apprenant que l'intervention des métropolitains avait échoué, leva la main au ciel, comme pour le prendre à témoin, et il eut l'air de réfléchir, la tête inclinée sur sa postrine.

Un de ses aides de camp s'approcha pour lui dire que le 1º bataillon du régiment de Finlande, qu'il avait mandé depuis le commencement de l'émente, et que le général Komarowsky devait lui amener, se trouvait massé en bon ordre à l'entrée du pont d'Isaac, mais refusait toute espèce de service, en déclarant qu'il resterait neutre et ne ferait pas usage de ses armes.

Trois heures sonnèrent à l'hortoge de l'Amiranté.

Le jour commençait à décroître. Les insurgés s'obstinaient à garder leurs positions, et les conspirateurs, qui les faisaient agir, compraient trop sur la coopération simultanée de leurs affiliés dans toute la Russie, pour ne pos repousser toute transaction amiable avec le gouvernement impérial. Plusieurs officiers, qui s'étaient chargés de porter des paroles de pardon aux conjurés, avaient failli trouver la mort .

« Tuez-les : criaient les chefs du mouvement; tuez-les, re

 Tuez-les, crizient les chefs du mouvement; tuez-les, ce sont des traîtres!

Les vociférations redoublaient, mais les coups de feu di-



minuaient; la populace, que les troupes avaient de la peine à conteur, s'ag tait derrière elles et n'attendait plus que le moment de donner la main aux insurgés.

L'empereur était en proie à la plus vive émotion :

 Sire, il faut de la mitra.lla! lui dit le généra. Wassiltchikoff.

L'empereur ne répondit rien : il se porta encore une fois, de sa personne, presque aux avant-postes des insurgés; il fut reconnu et un scélérat le couchait en joue, quand les généraux entourèrent eur souverain et le rouverent de teur corps.

-- Yous voyez bien, Sire, dit une voix, qu'on n'en aura pas ramon sans employer le canon !

C'était la voix du genéral Toll, qui ne faisait que d'arriver à Saint-Petersbourg et qui venait se mettre à la disposition de son auguste maître.

- C'est vous, général! lan dit l'empereur avec tristesse. voici la conséquence des fâcheuses nouvelles que vous m'avez apportées de Taganrog!
- Eh bien! Stre, que tardez-vous à écraser les rebelles? reprit le général.
- Youlez-vous donc, repartit l'empereur, que, le premier jour de mon règne, je verse le sang de mes sujeis?
- Out, Sire, s'ecria le général Wassiltchikoff, car il s'agit de seuver l'Empire!

L'empereur poussa un soupir et sembla se résigner a prendre un douloureux parts. Il acheva de distribuer les troupes, en vue d'une attaque générale, de manière à entourer de tous côtés le foyer de l'insurrection : il envoya les pionniers à cheval sur le quai Anglais ; il fit ranger la garde à cheval le long de la Néwa, et il donna l'ordre de charger à mitraille trois pièces de canon qui furent placées, vis-à-vis

Google

EN C P AND

des insurgés, devant le front du régiment Préobragensky. Mais, avant de commander le feu, il pria le général Sou-khozanett de porter aux rebelles une dernière parole de clemence.

Le brave général ne balança pas à s'élancer au galop sur la place du Sénat.

— Les cauons sont chargés! dit-il en élevant la voix, mais l'empereur dans sa miséricorde veut encore vous épargner : il consent à pardonner, si vous déposez les armes à l'instant même!

Les soldats, dont il était aimé et qui l'avaient reconnu, l'entouraient déjà pour qu'il les prit sous sa sauvegarde. Mais les principaux conjurés accourent et s'efforcent de combattre son influence auprès de leurs matheureuses dupes; les uns le menacent de leurs armes; les autres lui demandent insolemment s'il apporte une Constitution, de la part de l'empereur.

— J'apporte le pardon, réplique dédaigneusement le général, et je ne viens pas entamer de pourparlers avec des rébel·es!

Puis, il tourne bride et retourne au gaiop vers l'empereur, sans avoir été atteint par une décharge qui blesse plusieurs hommes dans le régiment Préobragensky.

— Sire, crie de loin le général, ils veulent une Constitution!

L'empereur hausse les épaules et, triste, indigné de tant d'obstination et de tant d'audace, il ordonne de faire feu, puis il retire cet ordre et, après un moment de pénible réflexion, il le réstère d'une voix étouffée.

Les canonniers étaient à leurs pièces, mais celui qui devait mettre le feu au premier canon, paraît hésiter; le lieutenant d'artillerie, Bakoumne, court sur lui, le sabre levé,



et veut savoir pourquoi il n'obéit pas au commandement.

- Ce sont des frères ! murmure l'art.lleur indécis et troublé.
- Quand je serais moi-même à la bouche du canon, s'écrie Bakoumme avec colère, tu devrais obéir sans la meindre hésitation!

L'artilleur obéit, mais la pièce avait été mai pointée, peutétre avec intention: le coup porta trop haut et la mitraille passa par-dessus les têtes des insurgés, qui répondirent par des cris furieux et par une fusillade prolongée. Mais le second et le troisième coup de canon donnèrent en piem au centre de la colonne des troupes rebelles et les mirent en pleine déronte.

Les foyards se précipitérent tomultocusement du côté de la place où le régiment Semenowsky était rangé en bataille.

Le grand-due Michel fut obligé d'employer à son tour l'art llerie contre cette masse compacte, qui arriva t sur lui comme un torrent impétueux et qui aurait refoulé un détachement plus considérable que le sien. Il ne failut qu'un coup de canon pour achever la défaite de l'insurrection.

Les rebelles se débandèrent en jetant leurs armes et s'éparpillèrent dans toutes les directions; leurs chefs avaient lâché pied les premiers.

La place du Sénat se trouva donc ville en quelques instants : il n'y resta plus que des morts et des blessés.

C était un sauve-qui-peut général, au milieu d'une immense clameur de détresse et d'épouvante.

Il y aurait eu une effroyable collision, si la cavalene et l'infanterie qui fermaient toutes les issues n'eussent instinctivement livré passage aux fugitifs : ceux-ci sa hâment de dispareitre, au bruit de l'artiflene qui continuait à tirer, mais qui n'attergnait plus personne; les uns se blottis-

saient dans des amas de neige; les autres se cachaient sous les hangars et dans les caves; beaucoup de soldats des régiments de Finlande et de Moscou retournaient à leurs casernes.

L'empereur fit avancer les pièces de canon auprès de la statue de Pierre le Grand, et deux derniers coups furent tirés encore contre des groupes qui se reformatent sur la glace de la Néwa et qui semblaient se préparer à la résistance. Il n'y eut pas d'autre sang répandu : le nombre des victures s'élevait à 2 ou 300.

La nuit était venue : l'insurrection ne se montrait plus nulle part ; mais l'empereur, qui savait qu'elle se rattachait à une vaste conspiration répandité sur toute la surface de la Russie, ne crut pas devoir se borner à dissiper l'émeute.

Il avait eu la prudence de no point engager les troupes qui lui res aient fidèles, dans un conflit où elles se fussent trouvées en lutte avec des soldats égarés qui portaient leur uniforme, avec des officiers qui les commandaient deux heures auparavan. Il fit exécuter quelques charges de cavalene dans les rues ai', acentes, mais, loin de vouloir que ces troupes fissent usage de leurs armes, il ordonna seulement d'arréter, sans leur faire aucun mal, tous ceux qui paraltraient avoir figuré dans la rebel ion

Il no connaissai, pas encore les chefs du complot, ni leurs projets, ni leurs moyens d'action; il craignait néanmoins que les conspirateurs ne renouvelassent leur criminel tentative sur d'autres points de la vire. Il ne quitta pas la place du Senat, avant de s'être bien assuré par lui-même que la révolte était comprimée partout.

Il avait fait occuper par les régiments Préobragensky et Pay owsky les positions que les insurges venaient d'abandonner, — Mes amis, dit-il en passant devant ces régiments qui l'acclamaient, nous avons tous fait notre devoir : la sainte Russie sera contente de nous *

Le général Benkendorff avait été chargé spécialement de la poursuite des rebelles eur les reves de la Néwal deux escadrons de la garde à cheval parcouraient le quai de l'Amirauté : quatre autres escadrons de la garde à cheval et un escadron de pionniers avaient passé de l'autre côté du fleuve pour maintenir le quartier de Wassili-Ostroff, où l'on dispit que les séditieux se ralliaient avec l'intention de reprendre l'offensive

Le régiment Semenowsky reçut la mission déficate de fouiller toutes les maisons de la rué Galernaia et des russ voisines, dans lesquelles s'étaient réfugiés, prétendait-on, les principaux meneurs; on n'y dérouvrit cependant que des soldats et des mougiks, encore à moitié ivres et fous de terreur. On arrêta ainsi une centaine de malheuroux qui croyaient qu'on les fusil erait sur place et qui demandaient grâce en pleurant.

l paraît que les officiers rebelles, quoique déguisés, trouvèrent des amis pour faciliter leur évasion, car on n'en arréta qu'un seul, en umforme, appartenant au régiment de Moscou; il fut conduit à l'empereur par les soldats qui l'avaient saisi, probablement pour satisfaire un sentiment particulier de vengeance.

— Je ne veux pas savoir votre nom, lui dat l'empereur en 'accablant d'un regard de mépris. Retournez a votre caserne, et, si vous êtes coupable, il sera temps demain de vous punir. Allez' vous avez toute cette mail à donner à vos remords!

L'absence des chefs du mouvement mot vait des craintes sérieuses sur leurs entreprises ultérieures : on avait lieu de



D F. UNIVERSIT . LAL . 34.5

supposer que les conspirateurs ne s'avouaient pas vaincus. La tentative audacieuse de Panoff contre le palais d'Hiver pouvait même se renouveler avec plus de succès, car tout prouvait que les rebelles avaient des complices dans l'entourage de la famille impériale.

L'empereur prit donc immédiatement les mesures que lui prescrivait la prudence, pour mettre le palais à l'abri de toute nouvelle attaque et pour assurer en même temps le maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la ville.

Des troupes fraîches arrivaient de tous côtés : celles qui étaient cantonnées aux alentours de la capitale, obéissaient d'un étae manime à des ordres tardifs et vensient à la bâte renforcer la garnison; l'artillerie, que l'empereur n'avait fait intervenir qu'à la dernière extrémité et qui avait eu tant de peine à lui fournir quatre pièces de campagne avec une petite quantité de munitions, ne cessait d'amener des bouches à feu et des caissons chargés de poudre et de projectiles.

L'empereur régla lui-même la destination des corps qui devaient passer la nuit sous les armes; il envoya d'abord quatre pièces d'artillerie volante au général Benkendorf, qu'il avait détaché, pour surveiller Wassil-Ostroff, avec plusieurs escadrons de la garde à cheval et des pionniers de la garde. Il laissa sur la place du Sénat le régiment Préobragensky, mais il lui adjoignit trois escadrons des chevaliers-gardes, un bataillon des sapeurs de la garde et deux compagnies des chasseurs, avec dix pièces de canon. Sur la place d'Isaac, il réunit, sous les ordres de l'aide de camp général Wassiltchikoff, un bataillon du régiment de Semenowsky, le seul bataillon resté fidèle du régiment de Moscou, un bataillon d'Ismaïlowsky, quatre escadrons de la garde à cheval et quatre pièces de canon. Le deuxième bataillon

du régiment des chasseurs de la garde parut suffisant pour fermer la place de l'Amiranté et protéger de ce côté-ià le palais d'Hiver. Ce palais fut d'ailleurs entouré do troupes et d'artillerie; dans la grande Millionnaïs, près du pont de la Moïka, une compagnie des chasseurs de la garde et deux pièces de canon; une autre compagnie du même régiment, avec quatre bouches à feu, auprès du pont qui touche au palais de l'Ermitage; le premier bataillon du régiment Ismaïlowsky et un escadron des chevaliers-gardes, avec quatre canons, à l'angle du palais qui fait face à l'Amiranté.

Enfin, pour compléter ce formidable ensemble de défense, des pièces de canon furent mises en batterie à l'entrée de toutes les rues aboutissant à cette espèce de camp fortifie, et le régiment des Cosaques de la garde eut ordre d'envoyer des patrouilles sur tous les points de la capitale et d'opérer au besoin et des visites domiciliaires et des arrestations.

Google

ر ا م ا

XXXXIV

L'empereur ne vouloit pas rentrer au palais, avant d'avoir vu s'allumer les feux des bivouacs et distribué ses derniers ordres; mais il avait à plusieurs reprises envoyé des nouvelles aux impératrices; il avait aussi fait demander avec une vive soilicitude si l'état du comte billoradovitch offrait quelque chance de guérison, et il avait transmis des parotes de sympathic et de consolation à ce vieux général, morte lement blessé.

Les deux impératrices, tant que l'émeute avait duré, pendantces trois heures qui leur semblérent éternelles, n'avaient pas quitté un petit salon dont les croisées s'ouvraient aur la place de l'Amirauté : l'impératrice-mère, en proie à la plus violente agitation, se lamentait, quand elle ne priait pas, et restait accablée, sans avoir la force de bonger de son siège. L'impératrice, plus culme en apparence, mois non moins inquiéle et affligée, restail assise près d'une fenètre et cherchait à se rendre compte du mouvement des troupes : l'atmosphère était trop sombre pour lui permettre de porter su vue jusqu'à l'endroitoù se tenaît l'empereur au milieu de ses aides de camp : elle avail pu seulement l'apercavoir une ou



deux fois passant a cheval sur la place de l'Amirauté, et elle avait je é un cri qui retentissait douloureusement dans le cœur de l'impératrice-mère.

Lorsque l'empereur eut jugé que l'emploi de l'artillerse devenais indispensable, il envoya le prince Eugène de Wurtemberg, pour dire aux impératrices de ne pas s'effrayer si elles entendaient le canon.

Le général aide de camp Troubetzkoï, qui vint ensuite de la part de l'empereur, avait eu la prévoyance de les faire sortir du salon où elles se tenaient, en leur disant avec beaucoup de sagesse qu'une balle égarée pouvait en ricochant arriver jusqu'à elles et causer un affreux malbaur.

Il avait reconnu qu'elles s'exaltaient l'une l'autre dans ce tête-à-tête prolongé vis-à-vis du théâtre de la lutte; il imagina un prétexte pour les décider à se séparer momentanément et à se renfermer chacune dans ses appartements particuliers, pour échapper aux regards indiscrets d'une foule curieuse qui remplissait le palais.

L'impératrice-mère était un peu tranquillisée, lorsque le général Nicolas Demidoff, envoyé également par l'empereur, vint lui annoncer que les révoltés refusaient de déposer les armes et qu'on était forcé de les réduire à coups de canon.

A ces mots, l'impératrice-mère, hors d'elle-même, saisst un portrait d'Alexandre I", peint par Isabey, qu'elle avait devant elle, et, le présentant au général :

— Prenez cela, s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglois, et aliez le montrer aux insurgés! Ils reconnaîtront leur empereur bien-aimé, et peut-être, à cet aspect, rougiront-ils de leur conduite! Allez, général, et dites-leur que c'est moi qui les supplie, au nom de feu l'empereur, de rentrer dans le devoir! En ce moment même, le premier coup de canon se fit entendre.

L'impératrice Alexandra était seule dans sa chambre, avec Karamzine qui s'efforçait de la rassurer. Elle poussa un cri déchirant et se prosterna la face contre le plancher, en adressant au ciel une ardente prière pour la conservation des jours de l'empereur.

Chaque coup de canon produ sait une telle commotion dans tout son organisme, que ce fut là l'origine de la matadie nerveuse chronique dont elle resta toujours affectée depuis : par l'effet d'un fatal prestige de son imagination, comme elle l'a raconté souvent, elle s'était représenté son auguste époux renverse de cheval par une balle et gisant à terre baigné dans son sang.

Elle n'avait pas changé de position, malgré les paroles de consolation que Karamzine lui adressait avec une chaleureuse éloquence, quand l'aide de camp d'Adlerberg entra spontanément, en lui annonçant, de la part de l'empereur, que tout était fini.

— Dieu soit loué i cit-elle tout en larmes. Ehi pourquoi ne revient-il pas?

Elle tremblait de tous ses membres, et cette crise se prolongea en spasmes terribles.

Dès qu'elle se sentit un peu remise, elle voulut rejoindre l'impératrice-mère et partager avec elle la joie que lui faisait éprouver l'heureux dénoûment de cette fatale journée. Leurs larmes se confondirent encore, mais re n'étaient plus des larmes de douleur.

Cependant l'empereur ne paraissait pas : le général Toll vint encore de sa part confirmer les nouvelles rassurantes que l'aide de camp d'Adlerberg avait apportées.

- Ah! vous voità, mon cher généra.! s'écna l'impéra-





trice-mère. Nous ne vous savions pas de retour ici! Vous êtes revenu bien à propos, lorsque l'empereur avait besoid de ressembler autour de lui tous ses bons serviteurs.

- Il y a donc su du sang versé i interrompit l'impérature Alexandra encore frémissante.
- It le fallast, répondit le général; Sa Majesté avant même trop longtemps attendu. Enfin la révolte est partout comprimée
- Mais pourquoi l'empereur ne vient-il pas lui-même? demanda vivement l'impératrice. Parmi les révoltés, il y avait, dit-on, des assassins. N'ont-ils pas tué le pauvre comte Miloradovitch?
- Votre Majesté peut être tranquille pour a personne de l'empereur, qui est entouré de troupes fidèles et qui a mis en fuite les mut.ns.
- Général, je vous en prie, allez le rejoindre et ne le quittez pas, repartit l'impératrice-mère. Dites-lui que nous sommes bien impatientes de le revoir et que nous avous failli mourir d'inquiétace.

L'empereur ne rentra au pa ais qu'après six beures du soir : il avait tout prévu, il avait pourvu à tout, il était en garde contre une reprise de l'insurrection.

Il fut devancé par le bruit de son arrivée, et les acclamations du peuple sur son passage annoncèrent de tom son approche. Les deux impératrices, oubliant les règles ordinaires de l'étiquette et du cérémonien, accourairent au-devant de lui, accompagnées de tous les membres de la famille impériale et survies tumultueusement par toutes les personnes qui encombraient les saltes et les galeries depuis le malin.

Par ordre de l'impératrice, le gouverneur du grand-duc hératier clait alle chercher ce jeune prince qui reposait tout

Google

UNIVE I LE CA

habillé sur son let et l'avoit emporté à peine éveillé à la suite de son auguste mère.

L'empereur descendit de cheval sons le vestibule de la grande entrée et trouva les impératrices qui l'attendaient au bas de l'escalier. Elles se jetèrem ensemble dans ses bras et il les serra étroitement sur son cœur ; elles fondaient en pleurs, la voix entrecoupée de sanglots; lu., pleurant aussi d'attendrissement et n'ayant pas la force d'articuler un seul mot

Il no retrouva la paro e qu'en apercevant son fiis porté par le colonel Moerder.

— Cher enfant! s'écria-t-il en s'emparant du petit prince qu'il couvrit de baisers et de larmes : tu te souviendras que la couronne m'a coûté bien cher et que je ne l'ai acceptee que pour obéir aux décrets ce la Providence!

Les deux impératrices au demandaient avec une inquiète sollicitude s'il n avait pas couru de grands dangers.

— Je n'avais rien à cramère, reprit-it d'un air inspiré, puisque j'avais reçu une mission d'en haut!

L'émotion se communiquait de proche en proche, et tous les témoins de cette scèlle selemette versaient d'abondantes larges

L'empereur savait ce qui s'était passe, quand le lieutenant Panoffavait pénetre dans le palais avec une bande de soidats en debre ; il exprima l'intention d'alter lui-même remercier les sapeurs de la garde qui avaient sauve la vie de la famille impériale, et il vouvet leur présenter son fils.

L'imperatrice s'y opposait, en disant que l'enfant pourrait avoir froid, si on le faisait sortir en plein air. L'empereur ôta son manteau de dessus ses épaules pour envelopper le jeune prince qui était revêtu pour la première fois ce jour-là des insignes de l'ordre de Saint-André, et, l'ayant pris lui-même dans ses bras, il descendit dans la cour où se trouvait rangé le bataillon des sapeurs.

Des hourras redoublés acqueillirent son apparition.

- Merci, mes amis! leur dit-il cordialement.

Il s'approcha des rangs et, s'adressant à un vieux caporal, dont la poitrine était couverte de décorations et de médailles, il lui présenta le grand-duc :

— Tiens, mon brave, s'écria-t-il : je te confie mon fils! Je t'adjure, au nom de tes camarades, de l'aimer comme je vous arme tous, et de le défendre comme vous m'avez tous défendu aujourd'hui.

L'enfant, porté de rang en rang dans les bras des soldats qui lui baisaient les mains et les pieds avec transport, eut la présence d'esprit de leur dire avec une grâce charmante :

— J'aime ceux qui m'aiment, et je voudrais pouvoir vous émbrasser tous!

L'empereur avait donné des ordres pour que le Te Deum, qui n'avait pu avoir beu à onze heures du matin, fôt célébré à sept heures du soir dans la grande église du palais.

En attendant cette cérémone, l'empereur resta quelques instants enfermé avec les deux impératnces; pois, il passa dans son cabinet et il écrivit de sa main deux lettres : l'une au comte Miloradovitch, pour lui dire en termes sympathiques combien il prensit part à sa triste situation, en exprimant l'espoir de conserver un si digna et si fidèle serviteur; l'autre au césarévitch, peur lui rendre compte en peu de mots des événements de la journée.

Cette lettre, écrite sous l'impression même de ces événements, commençait ainsi : « Cher et bien-aimé Constantin, je suis empereur, mais à quel prix, mon Dieu! au prix du sang de mes sujets! »

Le général Kaveline eut l'ordre de porter la lettre de

Google

l'empereur au comte Miloradovitch et d'ajouter verbalement que Sa Majesté regrettait beaucoup de ne pouvoir encore venir en personne visiter l'illustre blessé.

Le vieux général était toujours aux caseroes de la garde à cheval, où it fut transporté après avoir été blessé mortellement. On venait d'extraire la balle, mais les méderins ne lui dissimulèrent pas qu'il n'avait que peu d'heures à vivre : « Dites à Sa Majesté que je meurs, murmura-t-il en essayant de se soulever sur son séant, et que je suis heureux de mourir pour elle! »

On lui donna lecture de la lettre que l'empereur avait daigné lui écrire, et qui était conçue en ces termes :

- « Mon ami, mon cher Michel Andreïévitch, que Dieu vous récompense de ce que vous avez fait pour moi! Ayez confiance en Dieu comme je l'ai moi-même : il ne m'arrachera pas mon ami. Si je pouvais suivre l'impulsion de mon cœur, je serais déjà près de vous, mais les affaires me retiennent.
- « Cette journée est bien pénible pour moi! J'ai toutefois une consolation que rien n'égale, car je vois en vous et dans tout mon peuple mes amis et mes enfants. Que la bonté infinie de Dieu me donne des forces pour les payer de retour! J'y consacrerai toute ma vie.
 - « Votre intime ami,

NICOLAS. »

Le mourant écouta cette lecture avec une profonde émotion : ses yeux éteints s'étaient remplis de larmes; it saisit la lettre d'une main défaillante et il la pressa sur son cœur. Il la tenait encore, quand it rendit le dernier soupir, à deux heures du matio.

Au son des cloches qui annonçaient le Te Deum, l'empereur sortit de ses appartements, accompagné de l'impé-

Google

ratrice et de la famille impériale, et se dirigea vers la grande église du palais.

L'impératrice-mère, brisée, épuisée par les émotions de cette journée, s'excusa de ne point paraître à cette cérémonie, et se tint cachée dans la sacristie, d'où elle entendit le Ti Deum.

Le métropolitain de Saint-Pétersbourg officiait; l'église regorgenit de monde; tous les assistants étaient debout; l'empéreur et l'impératrice restaient seuls prosternés : ils remerciaient Dieu d'avoir étendu sur eux sa protection. L'assemblée acceptait avec enthousiasme le favorable augure d'un nouveau règne; des larmes brillaient dans tous les yeux; le bruit des sanglots se mélait aux chaots d'allégresse qui s'élevaient du sanctuaire. Chacun, en cet instant solonnel, comprit que l'empereur Alexandre avait un digne successeur, et que la Russie pouvait se réjouir de l'avénement de Nicolas [¹⁶].

Au sortir du Te Deum, l'empereur pria le grand-duc Michel de parcourar en traîneau une partie de la ville, et de vérifier de ses propres yeux jusqu'à quel point on devait compter sur le rétablissement de l'ordre et de la tranquill té.

L'emperent n'avait pris aucune nourriture depuis le matin : l'impératrice et lui dinèrent à la hâte en tête-à-tête, vers huit beures, échangeant à peine quelques paroles, car ils étaient l'un el l'autre absorbés dans leurs préoccupations personnelles.

L'empereur exigea que l'impératrice se retiral dans ses appartements, sans recevoir personne, car e le était à bout de force physique et morale; il la supplia encore de se calmer, puisque l'émeute et la révolte n'existment plus nu le part, et il lui adressa de tendres encouragements. L'im-

-Google

year the same

pératrice avait voulu que ses enfai te couchassent cette nuitlà dans deux chambres contigués à la sienne, et, malgré le voisinage de cette espèce de dortour improvisé, elle se releva plus de vingt fois, toute tremblante, pour s'assurér ellemême qu'il ne leur était men arrivé de fâcheux

L'empereur, toujours revêtu de son uniforme avec le grand cordon, ne songeait pas à prendre un peu de repos; il entra dans son cabinet, avec l'idée de vaquer aux affaires les plus pressantes, et il trouva sur sa table un amas de rapports de police qui lui révélaient, bien tardivement, les noms des conspirateurs et tous les détails du compiot.

li put mesurer pour la première fois la profondeur de l'abime, au bord duquel son gouvernement avait été, pour ainsi dire, suspendu, il apprit, de source certaine, que cette émeute, dont il venant d'avoir raison, n'était que le préloite et le résultat d'une immense conspiration qui avait du éclater en même temps sur différents points de l'Empire.

Ce n'était plus à des soldats en révolte et à des mongales ivres, qu'il fallait demander compte de l'échauffourée qui avant été si promptement réduite à néant; c'étaient des sociétés secrétes, puissamment organisées, dont il fallait combattre l'influence et détruire l'action; c'étaient des hommes distingués par leur naissance, leur rang ou teur fortune, qu'il fallait punir de manière à frapper de terreur leurs complices.

En voyant parmi les roupables des noms chors à la Russie, des noms illustres et respectés, l'empereur éprouva un profond chagrin et tomba dans un comp et découragement. Il fut tenté de déposer une couronne qui lui semblait déjà si lourde à porter, il comprit que sa répugnance a monter sur le trône n'avait éte qu'un pressentiment, il regretta vivement d'avoir cêde aux prières de l'imperatrico-mère, et il



accusa son frère Constantin d'être la cause involontaire du matheur de sa vie.

Mais il sortit bientôt de cette crise de doute et d'hésitation, pendant laquelle il cherchait en lui l'empereur; il se dit alors qu'il n'avait plus le droit de repousser un mandat qu'il tenait de Dieu même; il retrouva dans cette pensée la conscience du devoir impérial, et il se promit, avec une foi toute religieuse, d'exercer désormais, sous l'inspiration directe de la Divinité, le pouvoir souverain, qui lui était confié par la Providence.

A l'instant, il se lève, il appelle ses sides de camp, il distribue des ordres, il envoie chercher ses ministres; il fait préparer des instructions pour les généraux qui devront partir avant le jour, afin d'empêcher, s'il est possible, la conspiration d'éclater dans les provinces; il ordonne l'arrestation immédiate de cent individus qui lui sont signalés comme les principaux chefs du complot.

On n'avait arrêté jusque-là que des gens du peuple ou des individus sans importance.

Les conjurés, après la dispersion de la foule sérbiteuse qu'ils avaient agglomérée sur la place du Sénat, s'etaient enfuis de différents côtés et avaient cherché un refuge chez leurs amis ou dans leur famille; mais, le premier moment de stupeur passé, il pensèrent à se rejoindre et à se réunir pour tenir conseil et prendre un parti. Voilà comment plusieurs d'entre eux, les plus téméraires et les plus compromis, ne craignirent pas de reparaître au domicile de Ryléïeff.

Celui-ci, désespéré, anéanti, ne savait que résoudre caflottait entre divers projets, aussi audecieux qu'inexécutables; il accusait le prince Troubetzkoï d'avoir abandonné, sinon trahi, ses frères d'armes; il ne voyait pas la possibilité de reprendre ouvertement l'offensive dans les rues de la



capitale, mais il se flattait, en se rattachant à son rêve favori, que le nouvel empereur, averti, éclairé par l'opinion publique, fintrait par donner une Constitution à la Russie, et par fonder un gouvernement ibéral. L'Association du Nordétait d'ailleurs intacte et n'avait vien perdu de sa prépondérance. Quant à l'Association du Midi, el e avait peut-être mieux réussi dans la levée de bouchers, qui devait correspondre à l'insurrection de Saint-Pétersbourg et qui présentait plus de chances de succès, au centre des colonies militaires, loin de l'action directe du gouvernement impérial. Il fallait donc attendre des nouvelles de Moscou, de Toultchine et de Varsoy.e.

Les autres conjurés qui assistatent à cette réunion suprême, Alexandre Bestoujess, le baron de Steinheil, Jean Poustchine, Batenkoss, lakoubovitch, etc., étaient tous aussi técouragés de l'échec de leur entreprise, échec qu'ils attribuaient surtout à l'abstention du prince Troubetzkos.

Celui-ci, en effet, n'avait pas paru au m.hen des insurgés sur la place du Sénat; il avait passé la journée, disait-on, hors de chez lui, soit chez la comtesse de Laval, sa bellemère, soit chez son beau-frère, le comte de Lebzeltern, ambassaiteur d'Antriche; on affirmait qu'il avait prêté serment, un des premiers, à l'empereur Nicolas; dans tous les cas, il était resté absolument neutre et mactif pendant l'émeute; il n'avait fait aucun usage de son autorité de dictateur; il s'était dérobé avec tant de soin à la vue et aux recherches de sus complices, qu'on ne savait pas même ce qu'il était devenu pendant toute cette journée. Q relqu un ayant pénétré chez lui de vive force, racontait-on, l'avait trouvé brôlant des papiers.

Tout à coup, Boulatoff arriva, tout essoufflé, et conseilla aux conjures de se separer sur-le-champ, de s'enfuir ou de se cacher, attendu que l'empereur avait donné l'ordre de faire arrêter la plupart d'entre eux.

- Il y a donc des traitres parmi nous! s'écria le baron de Steinhoil.
- Troubetzkoï i répélèrent à la fois tous ceux qui se trouvaient là.
- Il vient d'être arrêté lui-même, reprit Boulatoff : le comte de Nesselrode est allé en personne, avec un mandement de l'empereur, à l'ambassade d'Autriche où le prince se croyait en sûreté. L'ambassadeur n'a pu feire autrement que de le livrer : on l'a conduit immédiatement au palais d'Hiver.
- Non, Messieurs, le prince Troubetzkoï ne nous a pas trahis et no nous trahıra pas, dit Ryleïeff: il est faible, il est indécis, mais i. a de l'honneur...
- On n'a pas voulu écouter mes avis, reprit lakoubov.tch d'un air sombre ; il était si facile de mettre le feu en v.ngt endroits...
- ---Allons, Messieurs, décidez-vous, interrompit Boulatoff: il n'y a pas un moment à perdre. Voulez-vous, ou non, nous faire arrêter en masse?
- Moi, je ne bougerai pas, repartit Ryléïeff en allumant un cigare : je reste chez moi.
- Mais vous avez des papiers qui penvent nous compromettre : demanda un des assistants, qui exprima l'inquiétude de tous.
- Ne craignez rien, Messieurs, répondit Ryleieff avec un source amer; j'ai beaucoup écrit pour mon comple, mais on ne trouvers pas une ligne de ma main, qui puisse nuire à mes frères d'armes.
- J'ai etc bien près de l'empereur! dis lakoubovitch avec un geste menagant: j'ai vu la place où il failait frap-

per mon coup, mais, par ma heur, je n'avais pas le bras assez long. C'est là manquer une belle occasion!

— Adieu, Messieurs, leur dit Ryléief en les congédiant : je vous invite à vous mettre en lieu de sureté, du moins jusqu'à demain, car nous apprendrons sans doute que l'armée révolutionnaire du Midi est en marche sur Saint-Pétersbourg.

Bylé el resta donc dans son domicile, où il fut arrêté pendant la nuit avec quelques-uns de ses amis qui n'avaient pas voulu le quitter et qui se résignaient à partager son sort.

Le grand-duc Michel, que l'empereur avait prié d'alter donner des ordres à l'Arsenal et de faire en même temps une tournée d'inspection dans la ville, courut en traîneau plus de deux heures; il visita tous les postes et s'assura par lui-même que des précautions suffisantes avaient été prises contre toute éventualité.

La troupe semblant partout admirablement disposée; on ne remarquait plus chez elle ni hésitation, ni malveillance; tes rebel es des régiments de Moscou et de Finlande étaient rentrés dans leurs casernes et attendaient en silence le châtiment de leur révolte; le grand-due leur fit espérer que l'empereur aurait pour eux de l'indulgence, en consideration de la belle conduite de leurs camarades qui avaient tenu leur serment de fidélité.

La plupart des soldats de l'équipage de la marine et des granadiers de la garde, qu'on avait vus figurer dans l'insurrection, étaient allés eux-mêmes se constituer prisonnièrs, et les plus coupalises se trouvaient détenus à la forteresse. L'émeute n'avait, d'adleurs, laissé aucune trace dans les quartiers dont elle avait été maîtresse un moment : les morts et les biessés étaient déja enlevés; en avait ramassé les



Organia LMIVERSITY OF 4 - 4.1 armes qui joochaient le sol. On arrêtait encore ça et là quelques individus auspects.

Dans les autres quartiers, plus éloignés du théâtre de la lutte, rien ne rappelait qu'elle avent en lieu; les rues étaient désertes et silencieuses; on y rencontrai, à pe ne çà et là des passants usoiés qui s'enfuyaient à l'approche des patrouilles.

Le grand-duc M.chel rev nt de sa longue promenade, très satisfait de l'état d'apaisement et do tranquillité, qu'il avait pu constater de ses propres yeux dans l'aspect général de la ville. Il s'empressa d'alter rendre compte des résultats de sa mission à l'empereur, et il ne remarque pas, à son retour, la sourde agitation, le mouvement inusité, qui régnait dans l'intérieur du palais.

A son entrée dans le cabinet de l'empereur, un spectacle inattendu et imposant s'offrit à sa vue l'empereur debout, le visage sevère, le regard termble; devant lui, un homme pâle et tremblant, agenomilé, prosterné, demandant pitié et pardon.

C'était le prince Troubetzico? Il avait essayé d'abord de nier ses intelligences avec les conspirateurs et sa participation personnelle au complet, mais des papiers écrits ou signés de sa main, que l'empereur lui représenta, ne ku permirent pas de persister long emps dans ce système de cénégation complète; il avait tout avoué, en tombant aux pieds de son souverain et en implorant la clémence de ce juge irrité.

- Sire, avait-it dit avec l'expression d'un profond repentir, je suis bien coupable euvers Votre Mojesté, mais pourtant j'ui reculé devant l'exécution du crime et je suis resté absolument étranger aux actes de l'insurrection...
 - Ce n'est pas le remords qui vous a empêché de vous

Google

joindre aux reboles, interrompit l'empereur; c'est voire belle-mère, la digne et loyale comtesse de Laval; c'est voire beau-frère l'ambassadeur d'Autriche, c'est surtout votre noble et généreuse femme !

- --- Ah! Sire, ja suis trop puni dejà par la douleur que je lui ai causée! Votre Majesté daignera-t-elle m'acrorder la grâce d'écrire à cette pauvre princesse on de lui faire savoir que je suis vivant...
- → Soit! répondit l'empereur, avec une froide dignite : asseyez-vous là, écrivez à la princesse. Je vous dicierai la lettre.

Le prince Troubetzker n'en croyait pas ses oreilles et n'esait se relever.

Un geste impatient de l'empereur força le coupable de s'asseoir devant une table et do prendre machinalement la plume. L'empereur lui dicta ces mots : « Je me porte bien ... » Le malheureux tremblait de tous ses membres et n'était pas capable de tracer une ligne sur le papier : il obéit pourtant, sur l'injonction réitérée de l'empereur, qui ajouta lentement : « et j'aurai la vie sauve l' »

Le prince Troubelzkoï élait anéanti, sous e coup de la surprise et de la reconnaissance.

— Dépêchous! lui du Nicolas, du ton le plus impérieux . écrivez et cachetez ¹

La lettre écrite et cachetée, l'empereur annonça qu'elle serait remise à son adresse immédiatement, puis il fit conduire le prince à la citadelle, en lui disant avec dédain :

— Si vous vous sentez le courage de supporter la vie, vous l'aurez; c'est la seule chose que je puisse vous promettre.

Un certain nombre de conjurés étaient arrêtes : on les avait amenés au palais, survant les ordres de l'empereur,

qui voulait les interroger lui-même, en présence du prince Lapoukhine, président du Conseil de l'Empire, du prince Labanoff de Rostoff, ministré de la justice, du comte de Nesselrode, du prince Alexandre Galitsyne et de plusieurs autres membres du cabinet.

Avant de commencer cette instruction enminelle, l'empereur fit introduire le sous-heutenant Nassakme, qui avait défendu avec tant d'énergie et d'intrépudité le poste du Sénat, qu'il commandait ce jour-là, et qui n'avait pas plus écouté les instigations que les menaces des insurgés appartenant comme lui au régiment de Finlande.

— Nassakine, lui dit l'empereur, j'avais à cœur de te féliciter moi-même aur la promotion au grade de licutemant, avec la nomination, pour hauts faits d'armes en temps de guerre, comme chavalier de l'ordre de Saint-Wtadimir.

Nassakine remercia humblement l'empereur qui lui avait serré la main, en lui présentent la croix de Saint-Wiadimir; mais, comme il semblant hésiter et ne se retirait pas, l'empereur lui demanda avec bonté s'il ne se trouvait point assez récompensé; l'officier répondit humblement que la récompense accordée était plus qu'il ne méritait, puisqu'il n'avait fait que son devoir; cependant, ajoula-t-il, encouragé par l'extrême bienveillance de l'empereur, il osait supplier Sa Majesté de pardonner à un insurgé qu'il avait garde prisonnier au poste du Senut et qu. n'avait pu prendre ainsi une part active à l'insurrection.

- C'est un conspirateur ? fui dit l'empereur.
- Sire, répondit l'officier avec une touchante simplicité, c'est mon meilleur ami.
- St tous les coupables avaient une pareille caution, reprit l'empereur ému de ce dévouement de l'amitié, jo serais heureux de pardonner à tous!

Les interrogatoires des conspirateurs durérent jusqu'au jour.

L'empereur, qui avait dans ses mains toutes les preuves écrites du complot, n'eut pas de peine à obtenir des aveux complets, de la part de ces jeunes gens exaltés par leurs convictions politiques. Quelques-uns, notamment Alexandre Bestoujeff, étaient venus se présenter eux-mêmes au pasais, en disant qu'ils avaient trempé dans la conspiration et qu'ils voulaient être juges avec leurs complices.

Mais quand Bestoujeff se trouva vis-à-vis de l'empereur, il sontit fléchir se résolution et il fut atterré sous le regard de son souverain qui ne lui adressa que ces paroles :

— Le général Bestoujest était un serviteur sidèle, mais il n'a laissé que des sils dégénérés.

Le colonel Boulatoff, reconnu et signalé comme ayant harangué les rebelles sur la place du Sénat, fut amené aussi devant l'empereur.

- Où étais-tu, de midi à trois heures? lui demanda.
 l'empereur.
- -- Près de votre personne, Sire, répondit-il avec assurance, et si vous aviez faibh, c'en était fait de vous ! Mais Votre Majesté s'est montrée si ferme et si courageuse, que je n'ai pas eu la force de lâcher la détente de mon pistolet.
- Quoi i s'écria l'empereur étonné et attristé à la fois. Tu as voulu m'assassiner ? Que t'avais-je donc fait ?
- Sire, pour vous répondre, il faudrait que je fusse seul avec vous !
- Viens I lui dit l'empereur, en l'entraînant dans une chambre voisine où ils restèrent quelque temps enfermés.

Tous les assistants frémirent des dangers d'un semblable tête-à-tête, après lequel Boulatoff sortit, les yeux remplis de larmes. -- Non, lui dit l'empereur avec douceur, tu te calcinnies toi-même, et c'est à moi de prendre ta défense. Il y a loin de la pensée du crime à son exécution.

L'empereur vit avec douieur comparaitre le comte Zacharie Tehernycheff, capitaine des chevaliers-gardes, qui avait en dans la conspiration une recoutable influence et qui s'était prononcé hautement pour la fondation d'une république.

- Est-li possible, lui dit l'empereur, que vous vous soyez exposé à subir une peine infamante, vous qui appartenez à une des premières familles de la Russie! En bien, désavouez les principes révolutionnaires que vous avez professés dans vos sociétés secrètes; déclarez seulement que vous vous repentez, et je pourrai yous faire grâce.
- Sire, répondit avec calme Zacharie Tchernycheff, j'ai agt selon ma conscience.

Et rien ne put le contraindre a témoigner un régret ni à formuler un desavou de sa conduité; mais, comme d'avait joué aucun rôle dans l'insurrection, l'empereur lui pardonna d'avance, en disant :

-- C'est un fou; nous le guérirons.

En voyant Kakhowsky, auquel on attribuait le meurtre du comte Miloradovitch, l'empereur s'élança vers lui, la main levée, comme s'il eût voulu le fouler aux pieds :

— M.sérable! s'écria-t-il, tu es oncore tout convert du sang de notre plus illustre général!

Il acqueillit fro dement Ryléreff, dont la contenance fière et modeste à la fois n'annonçait pas un homme ordinaire; il fixa sur lui un regard investigateur, sans lui faire baisser les youx.

- Yous éliez, lui dit l'empereur, l'organisateur du complot, le chef de l'entreprise? Quel intérêt vous a fait agu ?

- L'intérêt de mon pays, répondit Ryléseff avec une noble simplicité.
 - Quel était votre but?
- Obtenir une Constitution, un gouvernement libéral, des libertés publiques!...
- Savez-vous, Monsieur, où mènent res belles utopies? interrompit l'empereur : aux révolutions, à la ruine des États, à l'abaissement du souverain, au maiheur du peuple!

L'empereur sortit de ces interrogatoires, l'âme navrée et l'esprit bouleversé; il poussa un profond soupir et dit à sou frère Michel avec le sentiment d'un pénible devoir à remplir:

-- La Révolution est aux portes de la Russie, mais elle n'y pénétrera pas, je le jure, tant que j'aurai un souffle de vie, tant que je serai empereur, par la grâce de Dieu !

FIN hit PRESIDEN VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Prétade Pag. v & abut

CHAPITRE I.

Nassance du grand-duc Nicolas (0 puillet 1798 . - Ses frères et ses sœurs -John de son peru et de sa mère, — Son aïente l'impératrice Catherine II. — Catherane va le voir è Gatchina. -- Elle loi prédit un grazif avenir. -- La comtesse de laeren, gouvernante du petit grand-duc. - Son éloge. - Eloignement de Catherine pour son fils Paul. — Motifs de cette antipathie. — Eile songe à l'écorter. du trône. - Preinter mariage du césarévith Paul avec une princesse de Hesse-Darmstadt. — Mort die gette princente (14 octobre 1773). — Second mariage da obstrutch arec Marie Péodoroves. — Sea doux fils àlacs, Alexandre et Constantion. -- Sa retraite au châmau de Gauch na. -- Son caractère. -- Education de sea desa fits aines. — Portrait du grand-duc Alexandre. — Portrait du grand-duc Constantin — Le colonel Labarje, leur instatuteur. — Le comie Micolas Soltikoff, leur gouverneur. - Education phinosophique d'Alexandre. - Son mariage avec la prenersse Eusaheth de Balle (9 octobre 1793), - Portrait de cette princesse. -Refrontissement das deux jeunes Apong - Son origina et ma causes - Mariage du grand due Constantin avec una princesse de Saza-Cobourg, 16 février 1790). Leur méenutritigence et leur réparation — Barson d'Etal de ces deux maringes. Alexandre et Constantin ont ja même répugnapse pour les grandeurs. — Quelle était l'ambition de Constantin. — Catherine destine la succession impérialé du grand-duc Alexandre. Lettre intime du grand-duc au prince Victor Kotchouby — Les dégoûts qu'il éprouve à la cour — Son projet de retraite aux berds. du libra — injustres du césarévach Paul à l'égard de ses deux fils ainés. — Une de ses colores contra Alexandro.

CHAPITRE IL.

L'impératrice Catherine frappée d'apoplezie, — Le comte Zouboff vient annonter sette murrile du césarévilch Paul. — Le césarévilch part de Gatchina, avec sa femene. — Ses craintes, en quittant son dernier enfant — Sa rencontre avec le courte Rostopichine. — Son arrivée au palais d'Hiver. — Prélades de son règne — Derniers moments et mort de Cutherine II (10 novembre 1796). — Paul Pétro-



vich positione empareur. — Abrus Orivill deviat la cadaver de Cathorius. — Panivalita escuinare de Pierre III. — Commercenteras da novembra rigna. — Le grand-dus Mesardes venge la mimore de uns auguste storia, — Les réferences et la chace. - Ukace qui règle la mecanion popérale (14 aveil 1991). - Nanditter du grand des Mathei (\$ février 1766 - Apreil plagerage des drug from Micolan et Michel, - Paul let un beweißt avez von fils viné. - Son benieur bidatel. – Abetraous entre le prés 46 le fils. – Quagement dipa 16 paris jage From the Part III or strong do you also be that at that all the fit France in Let exact. der Alexander sympathine proc e german control floramete. - Sourceau et de-Peuti de Poul P* — Comparat on amangager — La may de l'empereur au coerte de Biedingk, - La conte Pables. - Discular du nomie de Ossiarul, - Les grando-duce Alexandro et Comitantia mopcounts par lagr pera — Las favorio do Pont IV, le certes deutschebel et Contro-cell. Direcerbe de Pables aucers du grand dus Alexandre — Démençe de l'empereur — La prinçant Sagogian — Los conjurés as palois Mikharloff. — Paul P. stourt d'apoplezie (114 mars 2001 ; - Le prince Platen Louisill et de legres. Les generales flossingues et Openiul), In column Tatas.cof at Taireing - Le grant-dux Aireandre cost refuer in nouveme. - Su mire les erdonne de l'accepter. - Les grands-duss Fondes et Michel ignoreit les circonstances de la mort de leur pire. - Preunère cause de bear aversion pour it using suprême. — Lour attachement pour lour frâm Alexan dre. — L'impératri co-mère route charges de Jeur démanies. — Premières décorations at premiers grades associate an grand-due Vicciae. Par. 10 4 bit.

CHAPITHE HIS

Education dre grande-duce Nicolas et Michel. - Leur genversoon, le général Lavordierff. - Lewis protesseuts. South et Adriang. - Les tepass il bosoire du profession Duyages. - Les essistants lessente du grand-des Passess avec M. le questo de Emprelli — Caractero da grandidos Nicinas. — Son godo pose I bodore - En de ses parrecests sur le rigres de Louis XVI. - Les doux frères également natas sur prorriema da parças. --- La grand-that Bicolos s'adonno an dessen et à la monique, ils vegetane militales. — On le truure montant la garde à la porte de Longwood — It could be mathematiques at in at origin — Longwood west are puara friencidos era dos prendes et de la partiague - Alexandre la contigue la region de Cathorine II. - Il se préseçupe de l'émontagation les orth. - loss promore tracké al com- se nove. Does parte : à actabre 1901 . -- Il fact la gracore à 1 congervar des Français 1865 - Sea sit ance merste avec le rei de Preme, Presènte Curtigang Enter un des deut entgegenere ner de Aufman (jann 1967 Trecti La come Lugare de Propie, amie d'Alexandre et de l'iregératrant Elearbeile - Cro jettre du rot de Prince à l'emperour de Conne - La pri le prinquas Charles place and is positive or de l'empress - Représse ermanés in dann de ju grande-doctiener andereier, beitre die printet Grungen ibr Binteine Obricabourg. - L'impératrice-mèse s'opposé à ut marrage. Pag. 37 à 48.

CHAP THE IV.

Entreves d'Erforth (1999) — Altante des dess appereurs — Admenties d'Alexandre pour le génes de Napatère, — Son trapatine sons l'Institut. — Le rei

Google

et itt reine de Prussa reutrent dans bear capitale (\$5 décembre 1809) - Paroles de in reine à sa fille Charlotte, - Correspondance de l'empereur avec la price Mort de cette reine. — Graefe d'Alexandra contre Napolion. — La Grande-Aranje Française en Russie. — Les généroux Begration, Pareley de Tolty et Koutouxoff. — Albecution d'Alexandra aux habitants de Mincou. - Les grands-ducs Nicolas et Michel demandent à prendre du savvice. L'impératrice-mere leur transpet le refus de l'empereur. -- Lettre du grand-duc Nicolas à l'empereur -- Alexandre l'orgage à prendre patience. — Changement sobit dans le caractère du grand-duc Nicolas. — Il lit les Commentaires de Cesar — Les Gaulois comparés aux Francais — Le général Kostounoff, Seineur de la pairre — Diamires de l'expédition de Rumie — Namifeite d'Alexandre (22 février 1983). — Contition de l'Europe contre Napolica - Les grands-duca Nicolas et Michel accompagnent l'armée russe. - Campagne de France en 1866. - Le baron de Sacken et le prince Wotootesff. — Capitulation de Paris. — Pareles d'Alexandre à crite occasion — Entrés des alhés à Paris. — Alexandre (** hôte du prince de Talieyrand — Napoléog sacrifié. — L'impérairies Joséphine et la reine Bortense plaident sa cause auprès d'Alexandre. — Mort subite de Joséphine, Pag. 40 à 49.

CHAPITRE Y.

Arrivée des grands-ducs Nicoles et Niches A Parie, -- L'hûtel de Pholassado. --Ovations de l'empereur Alexandre - Rerus des troujes allises - Visite de l'empercur de Russin à la Monnais. Il passité à une étauce de l'Académie Française. Reponse jugement de Suard. — Les doux grandadues à l'Hô(e) des lerrandes. — Le sergent de la Rerésula. — Délivrance des unitouriers français en Russie. — Le disapsau tricalore et le disapsau Marie. — Le comte de Remeirode arédit la mtour de Napotéen. — Promenteles à cheval des deux grands-dates. — Une fille eglevés à sa mère par un officier russe. -- Générosité du grand-duc Nicolas. -- Le sajon de Madajne de Stael, — Son suit et an haine centre Napoléon. — Un martage de convenance entre la Prusie et la Russie. — Conventition de Madame de Staet pace le grand-duc hacolas. - Opinion d'Alexandré par les Bourboos. - à fait l'i soge du duc d'Orleans. — Le duc d'Orléans devient l'assi de grand-duc Nicolas, - Revuo de la garde impériale noue, - Diner d'adieu aux Tutieries. - Jaloutie de Lemis XV III à l'égant d'Alexandre In. - L'étique ne de la cour de France et la solitetas. — Lettre du rot au beren de Sacken. — Yoyage d'Alexandre en Angieserre. - Le Méron de la pala. 4 / The reserve to the Page 43 h 70.

CHAPITRE VI

Les grande-dues Nicoles et Mochel en Hollande. La institon de Pierre le Grand 2 Zaardam, — Yoyage des deux grande-dues à travers l'Abenegue. — Le champ de lutaile de Laires. — Alexandre revient incognité à l'arie. — Il refourse ce Rouse. — Il refous le section de Béni du Seigneur — Origine des relations de l'empereur avec la haronne de Krustener. — Les prophétirs de cette fituminée, — L'Ange blanc et l'Ange noir. — Transformation relagieure d'Alexandre, — Sa correspondance avec Madama du Krustener — Predictions de l'année és, — Alexandre annoires à mes peuples la conclusion de la pair (26 mai 1818). — L'empeteur arrive à Salot-Péternbourg pour la lête de sa mêre. — Les grande-disca

CHAPITBE VII.

Alexandre & Vienne. - Acoust qu'il fait à l'impératrice Elisabeth. - Leur rapprochement momentané — Les fêtes du Congrès. — Manusuress du proce de Tajlevrand. - Sympathie d'Alexandre pour le prince Eugène. - Il regrette d'avoir morallé Napoléen et sa familie. - Son aversion pour Talleyrard. - Il force le Congres à reconstituer le myaume de Pologoe. - Sa lettre au comte Ostrowaky. i travalité avec le comte de Nesselvode à la Consutation polonaire. Ses projets en faveur de la Pologue. - Il envoie à ses frères les ordres du Saint-Stanislas et de l'Aigle blanc (15 février 1815). - On apprend tout à coup que Napoiéon a quitté l'lle d'Elbs et qu'il a débarqué en France - Consternation générale à Vienne - Alexandre indécis et découragé - Madasse de Krudener l'empêche de se réconcilier avac Napolées. -- Nouvelle costition des nouverains. -- Napolées aux Tuliertes (20 mars) - Démarche de Talleyrand asprès d'Aloxandre. - Origine de la Sainte Albance. — Alexandre propose de mettre le duc d'Orithus sur le trône de France. - Fréparatifs formidables de la Russie. - Les grands-ducs Nicolas et Michel entrent en campagne, comme officiers d'état-major, dans le corps d'armée du maréchal Barciay de Tolly. — La robe de Nessus consutationriello. — Bataille de Waterloo. — Napoléon abdique. — () veut en vain se rendre naprès de l'emperour de Russie. - Il devient prisonaler de l'Anglettere à Sainte-. Pag 99 à 490. Hélene. . .

CHAPITRE VIII

Traité de Paris (3 juillet 1415). — Entree des troupes prussences et angialars. — Le baron de Muffling, gouverneur de Paris. — Arrivée des souverants alliés. — L'empereur de Russie au palais de l'Elvade. — Les souvenirs de Napoléon — Alexandre au Palais-Royal — Les grands-ducs Nicolas et Michel à Paris. — Le bouquet de violettes. — La Sainte-Alliance des rots. — Entrevues mystiques d'Alexandre avec Madame de Brudener — Les europes bordoles. — Le miser de Madame de Brudener. — Louis XVIII, toujours jaioux d'Alexandre In. — Les grands ducs, obevailers du Saint-Esprit. — Alexandre défond les intérêts de la France contre les plés spotentiaires. — Le prince fianous overly. — Alexandre veut s'opposer à la spohation du Musée du Louvre. — Il réussit à mover plusieurs monuments de Paris. — Projets de manage dans la famille impériale de Russie. — L'empereur consent à l'anion du grand-duc Nicolas avec in princeme Char

Gougle

UN -- - - - -

GUARTRE LE

L'empereur de liumin quitte Paris. - Les trois grands-decs y gaspiret à que ervec dus Quagus promocaes. - Le comb Wortmand, aide de come de l'erresfear, commandant i armée resse d'occupation - L'amératre e Banbeth à Bade. - Airgander, on Bohluns, au gadiens du prance Schwartsrobers. - Il se rond & Berlin. — Les grands-duca Nations at Michel y agrivent nums. — La pui de Pranse filiatete ton futur grandre la grand-duc Nicolas. — Fâtes en l'honneur de l'annivermire do la nesmanos de l'impératrice - mère. — Accordailles du grand-dus Marian et de la propertie Charlotte, — Entrie autonoble de l'impératrice de Romas à Berlat. - Le prince royal de Prume peu faverable en marines de m. tente avec le grand-duc Ficelus, - Alexandre en Pologne. - In réponse à mos dépolation poloniers. - Referet de l'imperieur et des grande-dons à Sous-Péretbourg. - Le grand duc Bicoqu, chancelur de l'aniversité d'Abs. - Marsages de In grande dischesse Catherine a we to prince so yet de Winctorshory, 48 panear \$454). et de la grande-duchesse Anne avec le prince d'Orange (21 février). -- La granddat Nicolas anuens phof du reguneut das phopmore de Servett, — Son vavogn es Grande et écas la previous du Bes. — Le général Paul Rostogreff, - Le grand-dux à Ficologen, - Le vice-amiral Grog. - L'ingéniour Taranoff, - Le grand due à Odreas, - Le grand-due à Novo-Tchartash, - Le vice-heruist Rowalsky - Cristian des colones maistaires proposites par le aposte Arabitelules, - L'empareur et le grand-dec Nicolas à Morcon. - Manifesta impérat du It apprenter 1916, - Abstacles preses in grand-duc Medits de toyages in Europe. - Pennyoni il l'envolu aurinet en Angletanye. - Chrey ches le camin de Non-lies ambanuérar de France, , , , , , , , , , , , , Pag. 153-h (24,

CHAPITRE I.

Depart dag rend due Montas pour un voyage de tept mois en Borape. Le gressellter d'Essaitavennoff. Personnelle grand des à Burfin — Leudeux promus — Le haren Alagana, mitmatro da Risano en Premo. — Grandro managerera reprocuelant. les optracions de la bateitte de Lespaig. — Le grand-duc ches ses amare à Weynge. et à Studgart. — Il traverse Paris. — Une juur de que château de Newilly, dans la familie du dut d'Orléans. - Resentire du grand-duc avec le moussis de Chatingbrand. — Le grand-duc à Calue. — fina arrevie à Landres. — La prinça de Larrey. ambanascur de Rame. — Le baros de Nochd, conscibier d'Espt. — Le protesmatdefend Markey. Le aspettino Pérovetry. Le desser Creyton. Sir Besjania Biograficial. — Le prince Limpold. — Virite du grand-duc à l'arreral de Westwerk. — L'ameral W. Googrese. — Le prison Bégint à burd d'un valoupe ripig. — Le grand-duc prin schipathique aux montings angliab. - Une prédiction de Vraige-Booth. — Le duc de Wellington. — Le grand-duc quette l'Angleterre (19 mars 1917). - Son possage à lutic et a Montreage. - Son attonation à la garde-autorate de Mindwage - Son depart your Brazelles - Son exette à au acuse la principal al Orango, la grande-duchenas hardianase de faza. Viey may et la grande dunham

CHAPITIE ST.

CHAPITRE 3.1.

Féres à la suite du marrage du grand-duc Nicolas. — La grande-dechere Alexandra dans la famille ampérate — L'empereur projette une loar se alactor. — La métar d'empereur — Lettre de l'empereur au mort de la grande-dechere de la grande-dechere et l'impératrice-mora de rendent à Morcos. — Pertende de la grande-dechere et des grand-des, enpereur de rendent à Morcos. — Pertende de la grand-dechere et des grand-dec, enpereur de grand-dec Nicolas de Storose — Petaracte de grand-dec Alexandre et avriet et e. — L'empereur su chétone de Gragoroweth. — La contrese Rasworks, née properte Labourries. — Superitation de vans brast. — Litair de Storose estantique de grand-dec Alexandre. — Lettre du grand-dec Nicolas au métropolitain de bloscou. — Lettre du grand-dec Nicolas au métropolitain de bloscou. — Lettre du grand-dec Nicolas au métropolitain de bloscou. — .

CHAPITME X 81.

Voyage de l'empereut en Crimée. — Son retour à Motons. — Armée de roit de Praisse et du prince reyal à Kontons. — Ils passent la roit à la maisse du compagne du grand-chambellan Baryseikline. — Leur entrée solemette à Mosons. — Attacution mystèque d'Alexandre, — Répour à Mosons. — Aspect de la ville nalate. — Absandre à l'hée d'alaliquer — Entrée du roi de Praisse à Spin-Prersbourg — ses appartements au parais d'Herer. — Travaux à en britmement dans la cassalle — Perç de famille dans les résidences ampérates. — Mosade du grand-dur l'equip. — Lettre de la grande ducheuse Alexandra à l'impératrice-mère. — Départ du code Praisse, — Prélades du Congres d'Aix-la-Chapelle. — Le grand-duc biculas chorgé d'inte morte du lieutenance impératrice en l'absence de l'empereur et don ampératrices. — Rement commandant de la 9 brigade de la 190 dévision de l'informére de le garde. — l'été de l'aumiteraire de la namence de l'augmétraleur à l'aupétraleur de la grande destandra à l'aupétraleur memers. — Pete de l'aumiteraire de la grande dischesse à lexandra à l'aupétraleur memers. — Lettre de la grande dischesse à lexandra à l'aupétraleure memers. — Pag. 146 a 176.

Go gle

CHAPITEE KIV.

Doreneties de psiere d'Anstehkell. Alemades n'aveit per la gentlement de l'art. — La grande-duchesse Alexandra dirego la décoration do ma appartenante. - Le grand-duc foit apastraire une salte de speciacie dans sea palan. - Nos, goht pour le th'aire - l. n'aires pas la tragédie. - Sa gamien pour la mostore. - La mongra mártaire. - La mongre allemando en parall de avec la manage stationne. - La Maloon du grand-duc et de la grande-duchene, - La princeme Grégoire Wolksonky, - La princessa Serge Solukoff, - La coutteur de Lievas et ser file, le grodra. Charles de Lieven et Christophe de Lieves, ministre de Besse à Londres, - Le solonel Wiedlmir d'Adierherg. - Le baronne d'Adierherg, dame d'honneur et amie de l'impératrio-mère. — La baron Frideriks et Baute Pérensky, exors de camp de grand-éec - Le comte de Modene, grandmalire de la Masson. - Ses horoscopes. - Le trar de Mirliny. - Le grand-duc nerrepuleus à remains ses foactions de chef suintaire. - Sa sévérité. - Comment il in factified - Son arlege pour let ateresces militaires. - I est craint du Sa justice. — Le général Jamini les denne des secons de strutérie. — Le grand-due jegé par le prince Korlowsky. Il u'u pas l'edr de s'occupar de politique, - Il ne l'it que le Journal des Débats, - Il va tous les jours à l'ordre riber , empereur, comme les autres généraux. — Sa manètre é employet le temps Asse con intérieur. — Le Paradis d'Anlichtine Par. 177 à Int.

CHAPITRE BY

Cons d'ani général sur la règne d'Alexandra III. — Une de ses lattres au polymei Labarpe - Bespect des grands-duce pour lour auguste frère. - Alementes, chef temperel et suprême de l'higher grecque. — Il fait l'élege du clorgé rasse. 🕞 🛭 expulse les Jésuites en 1816. — Sa tolérance religiouse. — Il protège les Juille. — Il prend sons no marregarde la secte des Doukhobortzi. - Il natorine l'établissegreating Consistation général dyangétique. — Il nonge à l'abolitique du nervage. 🕳 Entreuen du grand-dat Nico as, à se sujet, avec l'historien Earameire. - Sentiments d'Asexandre P. à l'égard de l'affranchimement des seris. - Il favorise l'instruction publique - Premiere succès de la méthode de l'écne griessent magne. en Russu - Organisation des universités de Morcou, de W los, d'abe, de Saint-Pétershoure, de Eharkow et de Kasan, - Institut pédagogrque fondé par le carate de Nowceattanff. — Création du Lyade Impérial de Taurator-bito. — Conseris anternels de l'ess pereur aux éterm de ce lycée. - Incondre de cet établissement (mai 1011). - Alexandre d'efforce de faste prospèrer l'agriculture et l'industrin. - Ses ultases du 6 octobre 1817 et du 9 janvier 1810. - il favorise le diveinggement de commerce et de la marine marchande — Il fait fléunt les sciences, tenaris, et les lettres, - Le pentre Bruhov, - Le fabuliste Kritoff, - Air soutre p_{ij} mant in poisse. — Le grand-duc Nicolas no fairmait point. — Les portes elegantes. — L'Instance de Russie, par Expansion. Lui poèsses d'Alexandre Pouchkane. - La comune établiq en 1010 — Entension des sociétés secrétes en Europs. — Déscours du l'empereur à la diète de Pologne (mai 1818). — Congrès d'Aix-le-Chapette (seytembre 1918). — Alexandre se fast i avocat de la France. — Bénoliutions secrétes des signataires de la Sanne-Alizanos. — Le prince de Metierrach. — L'empereur



de Russia et la rea de Pruses se rendent à Paris. — Alexandre revient de ses préventions contro les Bourbons. -- Madeine la ducheme de Berry. -- La duc d'Or-Harnest le carte laborat. — Déclaration d'Aux-la-Chanelle (11 revendre 1911). — L'empereur et les impératrices et ve mont à Saint-Péter-bours — Mort de la rence de Wurtemberg († jaavier 1815). - Douleur d'Alexandre. - bes voyages dans tes premis cas septentrionales. — Bangrers sunquels il a exprise. — Confrut de Caristad. - Déchainement revolutionosite en Europe.-Contra de Troppes (octobre 1910). — Descript d'Alexandre à la diete de Polegne. — Agitation à Variovie. — Insubentivation du régiment de Semenewsky - Ordre du Jose du l'empreser -Manifeste de la Sainte-Alliance di décembre 1980; . - Congrès de Lavhagh jusvier 1821) — Le bruit court que Napoléon a'est échappé de Sainte-Hétène, — laterrestien autrichienne à Maples et en Piémont. — insurroction des Grees. — Le prince) polanti. — Alexandro refore too, apper Aux Green révoltés. — Il se connacre an meastren de l'ordre su Europe - Son minestre des affaires écranecese. le comite de Namifrade. — Il se proposa d'envoyer une armée rame contre les Costés d'Espagne - Sa inttre à Loca XVIII - Congrès de Vérnes (estabre-décembre B expens la procés de la Casata Alitanea dornat le nomie du Chateau. bright and a second and a second and a second and Page 100 6 200.

CHAPITRE XVI

Alexandre I'', décidé à s'héliquer. — fou humaure moires. — fion entretion avec l'évique Eylert. - Exercices militaires en Flatande (1819).----La grand-duc Nicolae an camp de Erascof-Sélo. — L'emperour poset en revue la 2º brigade. — Diser anti ma chez in grande-duchense Alexandra. — Confidences de l'empereur. — L approud à son frete que la cource ne de Russie lus est dustinée. — Douleur du grand-duc et de la grande-dachene. - Namence de Marie Nicolatevas (18 auti. 15(9) — Roubest du grand-dec Nicolay. — Camp de Bigs. — 1/ grand-duc comtaande les manes vres (95 septembre) — Lettre de le grande-duch-ess Alexandra à Lompireur Péponie de l'empereur. Alexandre et le grand-duc Récolas à Vargovie. - Constantia organisa l'armée polomies. - Ses poèts et ses aptitudes de rollat. — Ses emportements. — A lexandre ful davag une teços d'Indulgenca. — Constantin permete à l'hire abandon de ma droits à la suppersion jusqu'age, - La pontenes tiradumika. - Divorar de Constantin (1" avra 1184). - Manifeste de l'empereur à cette occasion — La cétarévitch épours la comptene Gruduinska, em devient princette de Lowici.-Les Rosses désepprouvent or mariage.- Le granddue Micelas at la granda-duchesse à Borles (octobre \$ 200). -- Alexandre de Hosp holdt. - Le grand-due Nicolas & In sour de Vicene. - San voyage & Emp et à Brazelio (1891). — Maladis et convolucence du grand-duc Michel. — Cermantie révète à non trère Michel que Nicolas doit être l'héritier d'Alexandre. - Ascuei que le césaré-sitch fait au grand-duc Ricolas passant pur Versone. Pag 1 7 a 164

CHAPTURE XVIII

Lécesson de la femille impériale au 0 de l'an 1942. — Pançailles du genad-duc Machal evec la princeuse Charlotte de Winnemberg (1 janvier 1991). — Le général Benhendorff, muintre du llumie à Berlin. — Le grand-duc Constantin passe deux mois à Saint-Péter-bourg. — Conférence socréte ches l'impérairies-mère, su présence de la grande-ducheme hératituire de Saze-Woymar. — La observach se



dénate de tous ses droits au trône de Russie, en faveur du grand-duc Nicolas, -Sa lettre à l'empereur (26 janvier). - Béponte de l'empereur (1: février). - Secret bien gardé. -- Naissance de la grande-duchesse Olga, seconde fille du grand-duc Nicolas 11 septembre 1922). - Lettre d'Alexandre, à cotte occasion. - La grandeduchetse Alexandra eut deprin una trassamo filie qui mourat au bercean (20 octobre 1963). — Incécisions de l'empereur Alexandre. — Il consulte le comte Araktobesellet le prince Alexandre Gainagne, au sujet de la renomination du césarévitch au tròns. - Philarète, archevêque de Mescou. - Réduction du manifeste relatif à la désignation de l'hératier impérial. - Texte de ce mamfeste (98 nots 1893). -Dépôt du mar ifeste dans l'arche de la cathédrale de Moscou — Copies déposées sons cachet un Conseil de l'Empire, au sénat et au saint-sycode de Saint-Pétersbourg. Alexandre revient à see projets d'abdication. - It ses communique au prince d'Orange (1825). — Genu-ci avertit le grand-due Nicolai, — Alexandre met en ordre les papiers de son cabiset accît 1925). — Il s'obstate à teoir secret son mankeste du 18 pont 1813. Pag. 215 à 256,

CHAPITER EVIII.

Tristes, presentiments de l'empereur. — Accident de voiture qui met sa vie en danger (juen 1953) - Son fatalisme. - Conférences avec l'emportur d'Autriche à Czernowitch. - La princesse de Wartsmberg embrasse la religion grocque et prend to som d'Hélene. - bon mariage avec le grand-due Michel (9 féwper 1894). - Mahadia de l'empereur. - Amour du peuple russe pour ses anuveraies. - La grande-duchesse Alexandra projette un voyage à Beritma vec sa familia. -- Vaisagua que l'empereur faut préparen pour elle 🔑 Péritieuse traverses d'Oranies haum à Darnerounde - Chagrin qu'éprouve Alexandre. - Mort de sa ille naturelle Sophie No. .. - I. se retire à Tzarskoé-Sélo. - Il y rencontre l'impératrice Elisabyth, - Leur récanci sation. - Dernière lettre de la barouse de Kristonap & j empercur. — Cette prophétesse su mourir en Crimée, ches la princosse Anna Caditayne. — Les trois dominations de la Famine, de la Guerre et de la Penta. — Diseite dans la Russie bianche. — Multourie des paysans dans le gouvernement de Novogorod. - Le choiera a Astrakhan. - Propagande révolutionnaire en Pologue - Avouglement du grand-des Jonstantia , faibleute de l'empereur. - Voyage d Alexandre chez les cosaques kinghises. — Les sociétés secrétes dans les colonies en aggires. - Dépordement de la Néwa (10 novembre 1696). - Tableau et dématres de l'inomiation à Saint-Pétersbourg. - Dévouement de l'empereur - Prodegue de churist. - Retour du grand duc Nicotas au palais d'Hiver. . Pag. 258 à 268,

CHAPITRE XIX.

Découragement de l'empereur. — Passage du grand-duc Nicolas et de la famille à Varsovie. — Le droit d'aluesse, — Le grand-duc Nicolas nomme chef de la 2º division d'infanterie de la garde. — Alexandre à Varsovie (15 awil 1815). — L'esclavage du méter d'empereur — Revélations de Sherwood, 10-20-officier des lanciers du Boog. — Sa musicon secrete à Koursk. — Mort mystériouse de ce jeune dificier, en 1828. — L'Union du Bien public. — L'empereur menaré du poignard par les sociétés secretes de l'armine. — Côture de la diéte de Pologne (2 juin). — Descoura de l'empereur. — Son retour en Rosse.—Nassance de la grande-ducheme



CHARLETTER EX-

Le voyage de l'empireur dans la Rumin méridionale at décidé. — L'impératrice se répusé d'être maiade, pour accompagner l'empéraur. — Le dur à leuandre de Wartamberg, chef des voies de communication de l'Empire — Projet de retier per un essai le Voign et le Don.—Alexandre înspecte les colonses militaires d'infanteir, — Son entre du jour à ce sujet (20 justiet 1823). — Le ville de Tagaureg, choine pour le répour de l'impératrice.—Locadie de , égites de la Frantiquention à Saint-Pétershourg 180 acct). — Prénages de la colère offente — Les deux cométes. — Préparatifs du départ de l'empereur. — Ses dermères instructions au grand-duc Nicotas. — Destribution de craex aux officiers de la Maison du grand-duc, — Fête de l'impératrice mères à Péterhoff — Lettre du céntrévite à l'empereur — Combétenen d'Atexandre à manuer la princesse d'Orange. — Méponse de l'empereur à son frère Constantin. — Fête de l'empereur. — Gérémonie reigneurs au mommetire de Saint-Alexandre-Newsky.—Le métropolitein Séraphieu. Pag. 161 à 221

CHAPITER TYPE

CHAPITRE XXX.

L'ampèreur et l'impératrice à Tagancog — Lettre d'Alexandro à l'amiral Chirchhoff, — Mort du comte Gourieff, montire des apangres. — Excursions de l'empéreur sur les côtes de la mar d'Atow et ches les Gosaques du Bos. — Le comte Wormstoff engage à veuter la Crimén. — Pourquot I empéreur accède à on projet de voyage — Départ de Tagancog (4º novembre 1984). — L'empereur voyage à cheval à travers les montagnes. — Il s'arrête au abléteas du comte Wormstoff, prés d'Aloupha. — Il visite les cavirons. — Il se rand seul à Khouréte,

Google

CHAPETOE XXIII

Sépair du grand-duc Michal & Variovic, — Accreti cortial que lui inst moi frère Constantin. — La véritable seine de Pologne. — La charévich deviset tent à comp trute et aonorue. — On cherche en vain le cause de crite tristeur sabile, — Les courriers de Taganrog. — Constantin reçoit la nouvelle de la mort d'Allemanire. — Douleur des deux frères. — Lettre confidentie le du prince Wolkonsky. — L'amidette du défant emperatur, — Constantin déclare qu'il présété dans na reproduction au trêne. — Il convoque les hauts dign tures du gouvernement. — Nicolas Nowcasilizell, — Constantin déclare que son frère Nicolas doit saccéder à l'empereur Alexandre. — Su lettre à l'ampératricu mère (26 novembre), — Su lettre à l'ampératricu mère (26 novembre), — Su lettre au prince Wolkonsky et au baron Diebinch. — Set tracructions à son frère Michael, partant pour Saint Petersbourg. — Il s'anferme dam son palais.

CHAPITHE XXIV.

Preunere aouvelle de la maiadie de l'empereur Alexandre à Saint-Pétersbourg of decembral, - Le comité Milaradovistés communique au grand-due Micous les jettres du prince Woltonsky es du baron Jiehitsch. — Danieuts du grand-duc et ée la grande-duchesse. - L'impératrice-mere est instruite par le fait d'ane indiscrition. - San déserpoir. - La grand-duc Nicolas passe la muit suprits d'elle. — Il s'espejme à geur ouvert devant son axie de camp, il. d'Adlerberg. — Nonvanu accervace de Tagnorog. - Metheores nouvellas. - Lacure d'espois. -- La brust se répand que l'empereur est hors de danger. -- La Tr Brum du 9 décemhen - Le grand-tier Phrosas apprend que son frère Alexandre est mort. - Rübl, mélecia de L'impératrice mera - Son confesseur, Mrintisky. - Avar lesaitent namaturel. - Le Te Desse changé en De Profundés. - Deud de la famille intpénale. - La grand-duc Nicolas de mod aux posses de palais et fait preter serment qui nom du essapératch. — Ceremonie de la protation du serment dans la chapelle du palais — Trouble de Limpératificé-meré én apprénant que le secment a été prête à Constantin. - Vive étacussion à cot égard entre le grand-duc Ricolas et le prince Alexandro Calitayne, - Séause entraordinaire du Conneil de · Empere. — Opiopica contradictores un prince Alexandro Galusyan, de prince

Go. gle

Laborett, de l'emiral Chirchhoff. — Ouverture de pit ambeté de l'empereur Alranodre. — Les membres du Conseil de l'Empire et readant asprés du grand duc Nicolas. — Le grand-duc prend constituence dus pières contenues dans le pit cacheté. — Il paraiste à maintenir que Constantin est empereur. — Le comir latin pris le grand-duc de conduire les-même au serment les membres du Conseil. — L'impératrice-mère approuve tout en qui a été fait. — Ukase du Séast, ordonnant de prêter serment à l'empereur Constantin l'a. — Le grand-duc Nicolas fast partir pour Varnovie son aide de camp Lasarett et M. Opotchi nice, a notes aide de camp du séastévisch. — Sa lettre à son frère Constantin, — Commencement de répos de Constantin l'a. — Le peuple pleure la mort d'Alexandre. . . Pag. 324 à 217

CHAPITRE KXY

Le grand-duc Ricolas écrit au général-gouverneur de Moutou pour le priet de s'opposer à l'ouverture du pit cacheté déposé dans la cathéérale. — M. ée Manlauffel, aide de camp du comie Miloridovitch, apocrte cette lettre à Moicro. — Le brait de la mort d'Alexandre circule dans la villa. — Débats entre l'archevôque Philorete et le prince Dimiri Galifayne. - Le général-genremeur trent namenii avec le prince Paul Gagarine, procureur-général du Sénat. - Décret de sons de Morous. — La mort d'Alexandre est publiée et on prête aermeut à son ancomeur Constantin. - Période d'attente et d'anaièté à Saint Pétembourg. Lettres du grand-duc Nicolas au césarévitch et au prioce Welkomky. - Le grand-duc se tient renfermé au pulais d'Hiver, — Romeurs étranges un soyrt de la mort d'Alexandre IV. - Odienses et réficules catorimies. - Prétendues peuulono littératres à Saint-Pétersbourg. — Définition du grand duc Bicotas. — Avengtement du semis Miloradovitch. - Arrivée du grand-duc Michel (15 46combre). - Sa conférence secrète avec l'impératrice-mère. - Les letteus de Comstant o personent insufficantes au grand-dec Nicolas. — Se discussion avec son frere Michel. — Il égrit une nouvelle ettre au obserévitéls. — Le grand-duc Michel de désobu aux ruggeds et aux questions indiscretes de la cour — Il revie confiné date son palass. Pug. 849 6 859.

CHAPITRE XXVI.

Pas de nouvelles de Varsovie. Inquiétudes du grand-due Risolas. — L'impérention-mère pris le grand-due Michel de retourner à Varsovie. — Sombres presentiments de grand-due Michel. — Lettre du grand-due Nicolas au prince Wolkomky. — Retour de l'aide de camp Lazarell — Lettre du Constantin qui refine absolution de venur à Saint-Pétersbourg — Relation de la monoci de Lazarell — Le grand-due Michel s'arrète à mouté route de Variouse et de va une plus fois que Nenaul — Il a ordre de retenir les courrers et d'exvirar les dépêches. — Motifs qui empéchaient le césarévitch de quetter la Pologne. — Une de ses bontades rapportée par le général Genéral — Préoccapations de la princeme de Lewica. — Emotion étoissante à Saint-Pétershourg — Le général Toll envoyé à l'un pareur que le baron de Sankon, sommandant en chel de la première neuvée. — Il est reçu en audience ches le grand-due Nicolas et ches l'impération-mère — San dépêches ne sont pas ouvertes. — Il part à la recharche de l'empereur Crestien. — Il est retens à Neural par la grand-due Michel, en verte d'entre d'entre de la ches l'ainteres d'entre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre de le la crecharche de l'empereur Crestien. — Il est retens à Neural par la grand-due Michel, en verte d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre de l'entre de l'entre d'entre de l'entre de l'entre de l'entre de l'entre d'entre de l'entre de l'entre d'entre de l'entre de l'en



erdre du grand dus Nicolas. Le grand due Machel demende de nouvelles matructions à son frère Nicolas. - Etat des esprits à Saint-Pétershourg. arrivée du baron Prideriks, envoyé de Tagaurog par le baron Diebitich (26 decembre; - Le grand-duc Nicolas cavre les dépêches adressées à l'empereur. -Cen dépeches contre rent la révétation du complet révolutionnaire qui le tramait dans l'armée. — Détails dont Alexandre avant sa mort avait eu compagnance. — Le général Tchermcheff, envoyé par Diebtisch au prince Wittgenstein nour faire arrêter les principaux conspirateurs de l'armée du Sixi. -- Perplexité du grandduc Nicolas. - Il mande aupres de las le comte Miloradovitch et le prince Alexandre Galitsyne. - It teur communique les dépectes du baron Diebitich - Misoradovitch persiste dans son incroyable conflance. - Le haren Diebelsch soupconné d'avoir fait du rête. - Tous les complices signalés de la conspiration sont absents de Sayst-Petersbourg. - On se peut mettre la main sor un des chefs. le capitaine Mathoroda. - Le feldrager Belcossouf arrive de Vagnovie, sans avoir passé par Nennal. - Lettre décisive du catarévitch à son frère Nicolas. - Le grand-duc Nicolas se déclare satisfait. — Il sera empereur Pag. 365 à 374,

CHAPLTHE XXVII.

Le grand-due Nicolas ac rend suprès de l'impératrice-mere, et les fast part de sa résolution d'accepter la contonne. — Leure du cémpérisch à sa mère. — Le grand-duc Nicolas fait préparer le manifeste de son avénement par le conseiller d'Etal, Nighel Spéransky. - Il égrit à son from Nighel de reneme à la bâte avec le general Toll. — Conference du grand-duc Nucelas àvec le métropolitain Séraphim, le prince Lapoukhine et le général Woinnff — Adron du grand-duc Nicolas et de sa femme au palais d'Antichkoff — le grand-duc s'installe, le soit même, dara le cabinet de l'emporeur. - Un side de camp du général Bistrom demando à lui remaure une leure. -- Quelle était cette leure. -- Le signature de cette Pritre dénonce la compiration qui va éclater. — Entretters du grand duc Nicolas avec le heutemant Jacques Rostovizoff. - Commun. Rostovizaff avait découvert l'existence du compact - Son ami, le comte Konovnitayné. - Les complices du courte. — Rosto vixolf nurprerió les conjurés en coscenabule. — Il no craant pas de léur déclarer qu'il les a dénoncés au grand-dué Micolai - Il rémét un duplicata de sa lettre au grand due, dans les masse de Konownsteyne. - Kakhowsky

CHAPITRE XXVII.

Le grand duc Nicolas, dans la nuit du 14 au 15 décembre. — Se lettre au prince Wolkopsky. — La journée du dimanche 25 décembre. — Le mainfeste, à peine signé par le mouvel empereur, est dést connu. — Diver en lête-à-tête du grand-duc la grande-duchèsse, au prince d'Annebkoff — Le grand-duc héritier apprend que son pero est empereur et in mere impératrice. — Su regrets et nes larnies. — Délicato-se de sentament ches un enfant de sept aux. — Le combe Miloradovitch southent que la conspiration n'existe pan. — Béannois nocturnes des conjurés. — Le prince Obolensky, heutenant de la garde. — Le capitaine des ragains de Nijer, faitembovitch. — Agration dans la ville, à tomait. — Séanon extraordinaire du Conseil de l'Empire. — Lecture du manafeste impérial. —



Anneres de manifests. — Commencement de Pèpes de l'empereur Mission. — Maximo présige du 1986. — L'empereur et l'empératres reçaisent les léterations des permisers de la Maure impérale. Lettre de l'empereur Mission à em frère Constantie. — Le méter d'empereur — Pocites à pendant le muit du 16 au 56 décembre. — Pag. 200 à 400.

CHARTER THE

La poble étalt-elle ou apa georgiage de la georgi ration? — Los plangiques perdest is most de 15 ga to décreatire. Control By évell' organisation des molétés erchein en Roune - Sen amérédéniu. - Son caractère - il empetir fatonio-Pild it d'annabagy | emperage Alexander, - Sen devrages (attérateur - Son Ami Alexandro Brotogorif. — Indécados do has de precomplet. — Associations patrobigues die Made et die Nord. - Il panière Mourannell Apostol at Syntonio II - Le priore Eugene Obstembly et le prince forge Troubstatud reconnus chels de la enterprination à Saint-Pétardiourg. La prince Sorge Trashetskal nommé dictatour. — Son parterit. Principally opajards : he positionant-prised Bateshoff, in Intronde Strichert, le arrage Otréesake, la prince Otob-wake, la prince Chichèsare-Scotowsky, for capitalnes Poschik se et Répine; le Lieuvenaux Arbomoff, le lieutenant Zavalichane, im freren Bestonjeff, e.c. - Le conneiller d'Etat, Krasnohoutsky. - Bernser anneilsabate des chefs du somplot. - Plan à exécuter le hadenna. - Découragement ou prince Troubethon - faitheactage des saidate et dus officiert. -- Projet d'un coup de main our le poluis différer, -- Conquery-Box dant la sein des grands corps de l'Etat - Botenkoff regrette d'avoir perin l'estension de frare une rérojution l'agale. — Plan proposé par laboubewish. — Difference at antipothers die transpie unnier ir grand des Neuriss. - Empleyees de la compération dons les sacreurs et les corps de garde. — Le respent-major Design Consists off .- Le tous-invertion houghstoff .- Saute Prevent y for pette

CHAPITURE NAME.

La lever de l'emparson, la 34 décembre. - Set encouragements à l'impérat toe. - Sa lattre à sa come la grande-donireme labels care de Paze-Worsman. - Reconune die abele de gorpe et des officiers supérirues au paine d'Herry. — Al location do fempressor. - Lecture du montifeste teméral su sénut et au caint-rynode. -Investitions and To Boson, - L'omporeur est averts que le complet éclatorait sourt mich. - Le gemte Mitoraderitale, plus aveugle que jampie, déclare que la tran quillist as some pos troubite. - Le peuple parait disposé à referer un nouvress serment. — La norment prété par les régiments de la garde. — Présence d'esprit de comta Grieff, commandare la garde à cheval - Le brest mort que la peute du Sécal est expelier - A organ heuren, la grane-duc Michel arrive de Republi -Il account an anime of a enforme given for fiebre Nicolan. — Le gentral Novabour sett rient annouge à l'empereur la réheilme de l'artifierse de la garde - L'empereur r ouvege ig grand-less Michel , qui ils fait ren'yor dans le devese - Le général Nordbart apporte la neuveile de l'incorrection de prigionest de Morcou. généraux Chenchino et Fraieribe, et le colount Chevestelandry, hicade per seure minute. — Due partie du regionnet det aliète on déservire se grecouré our le alace

CHAPITRE ILLL

L'ampareur vent reserve lui-mères l'impératries, — les prient sessenble. — Prementament de l'impératrice-mère. - On seleve le poste intérieur du salais. -Le prince Odolewsky avait du le projet de levrer les postes aux conjunts. - La P compagnie des chasseurs de l'intanda remptaca la garde à chemb - Le lieutenant-capitaine Pribythoff, le hostenant Gretach et l'enseigne Bosseifet. -- L'emperson on uniforms descend an pasta processal. — Il rescontes la pénéral Aprazino et le général Welnoff. — Il se fatt reconnitre par les chauseurs de Finlande et les range en dehier de palait, - il s'avança ser la poce un milieu de la foule. - Il harangue le pesple et lat son marrieste. - Il enitrate un det assistante. - Le baner du tuer - Arrivie du 1º hatailles du Préchragensky, communicate par le colonel Milingline - Kaweline primit à modules mis et mus no palata d'illirer le grand-dur Alexandra. - L'empereur ordonne à Enveline de let amerier quelques som pagness du régliment Paulemetr Les pénieress Golesinched Lostomod et Backostaky, sinn que le colonel Melostwolf, viencent se tetadre à l'empereur. - Phories harangus le hatadion de Préobragemèr. - Enthousanne qu'al excite. - Métoradovitch viert faire amende honorabre et denner des nouvelles de l'imparrection : Bonté de l'emperour pour ce visus serviteur -Il monto à cheval et se dirare vers la place du Sénat. Pag. 400 à 430.

CHAPITRE XXXII

Le signat de l'insurrection est d'uset - Les curions - Les motion. - Les consairateure déreusés. - Le socia de Sécut défende par le sous-houtogast Nassakine. - Le comia bilioradovitch ne vout par sarvivra à son unprivoyance. — Il se propose d'after se jeter au milieu des rebelles. — Le grand-mattre de ppijor bekenjejne et le goarse Orioë ernayent en vala de l'arreter. — Assauliant rie ce vicus général par habbourky — On le travaçurio unit combinantes aux ensermen des gandes à chéral. - Le général Wolnell court nages de se faire toet mini Il empereur a avance pres de la piace du Mant pour esquiper la poss-Lon der maneger - Inkomboratch a'approphe de las peut l'accassiner. - Promisera grope de fon. — L'empereur fact distribuer des entouches an hataillon de Présbragenshy. - Il se met à la tête d'une compagnie de ce latailles. - Le général festentrif community ses trois autres - Lenguerrent parte au propie, - il les ordonne de se retrer. - Les troupes restées flucies contenenent à seriver. - Les Acuyers de l'empereur, Londoreff et Peromsky, poursettes à coups de pierres. -Le courte Orieff à besureurs de pères à maintenir dans le flevur le Neument de ta gasde à cheval. — Sen défi au priece Odoiewsky. — L'empereur harangue la garde à cheval. - Bibikoff vient la apprendre que le corpe de l'iquipage de la courses s'est spulevé. - La prince Eugène de Wurtemberg reçoit s'ordie de fermer le post d'isaac. - L'empereur s'efforce de pénêtrer par la place du Séau, It essent plusteners compt do fen. Le grand-duc Michel status quates compagners de réparent de Morcon. — Comment il avant fight potent terment à sea compagners. — L'empereur les baranques — Le grand-duc Michel demande à sus frore la pressioners de faire une tentaure apprenden mutien. — Le gendrai Wangitchi hoff americ le régiment des cheval en-gardes. — On attend encore es régiments bettempes de régiment des colon les rebelles. — La familie des troupes de manuers à est entre de tout colon les rebelles. — La familie de contraré — Charges de caracters taux rémites. — Le éconcel Saux — Defection des grandons de la garde. — La concel baron Stirles. — Audaclètie entreprise du finaisement Parent. — Il pénière avant en handa dans la quale d'illeur, — Il est requeres pare le frenterson Politic. — Pag. 430 h 630

CHAPITRE XXXIII.

, respectively reviews. A color days to dispection the pale to. -- [] number as motion du detachement de Panof. - Il bénit le ciet d'aveir souve la farm le impériale. - Il ontonne au prince Dolgorouky, un de seu écuyers, de treur priter des voitions de voyage. — Il charge M. d'Adlerberg d'alter tranquilleur les ampéracees - Se remontre avec Constitée - Le corps diplomatique vireit se-dresse de tui. - Le comie Dornberg, manutre de Hanovie, sus offre l'appei de ses collègran. — I emperatur quasque touché de ses offes, peut le roque diplomatique du se peuror. — L'artelorio n'arrivo pou .— Le lairen Stérior mis en pieces par res progres soldats. — Le général Soukhonarets amuse quatre perces de saran, » L'empergier les fait braginer par la place de l'Ammenglé. - Il forçe le pepayog à pe découvrir devant les et à évacorr le place - Le régiment lemaillemake arrive no pont Bles. - L'en persur va le haranguer et le consuit vio-à-via de l'éxime d have - It autorize to grand-due Michel & fairs one denoises tentative angres des materis. — La grand-luc, accumusgoé du général Lewachoff, les tentime de mentre les les armes - Un conjuré, qui essave de le tuer est maltra té rae ses complues, — Le grand-due est forcé de se retirer. — Le métropolitais Séraphen, A in title du com elleggé, popphie les rehelles de renomeré à love goupe de entrepeses. - On ini répond par des liquires et des messaons. - Tress héares sonnent. -L'empereur hémin encore à employer le cason. — Le géséral Tell le conjure de ne plas halander - L'empereux invite floukhommett à portet aux réfelles deparoles de paix. -- Les conjurés les demandent et l'empereur consent à leur necorder une Constantion - Indignation de Micolas. - Il ordonne de faire few et retire plumeurs feis son ordre. -- Le lieuterant Bakoussas, le sabre levé, force nes prtificare à tarer. - Effeta de trois caups de canon. -- Les fastiegés en faite. - Doug à trais casts morts. - Mesures de pedraution adoptées par d'empresse. La place du Sénat eccupée par les troupes. — Le général Benhenforff pour must bee forgands. - Visitor denogrammen. - Arpentations. - Bermann dans bee ruce. - Digunitaren atrattgiques réglées par l'empereur. - Patriculies de

CHAPITRE XXXIV

P 4

. Pag. 433.0 409.

L'empereur fait demander des nouvelles du corrée litteradovitelle. — Les deux doupératrices penetant l'insurrection. — L'empereur envoit pour les mou-

Coogle

Dillibrate of particular and

rer, le générat Troubetzkoi et le général Nicolae Demidoff - L'impératrice-mereespère dompter les rebelles en leur montrapt un portrait d'Alexandre l' - Origine de l'affretion nerveuse de l'impératrice Alexandra. — L'aide de camp d'Adferberg visot ful amnoneur que la révolte est comprimée. — La général Toil comthree oes nouvelles. — L'empereur ne rentre un patein qu'à sept heures du soir. - Les impéravrices et la cour viennent le recevoir. - Le grand-duc Alexandre porté dans les bras de con gouverneur, le colonel Mosrder — Nicolas présente son fils aux sapeurs de la garde qui occupent le poste du palais. - L'enfant funpérial entre les mains des soldats. - Avant le le Deum, l'empereur écrit au grand-dus Constantin et au comte Miloradovitch. - Sa lettre à ce généra,, que meuri dans la mait. - Cérémonse du Fe Deuse, - La grand-duc Michel parcount en trainesu une partie de la ville. - L'empereur exige que l'impératrice prenne du repos. — L'impératrice veide sur ses enfants codormis auprès d'elle, -- La nost de 26 au 27 décembre. — L'empereur se rend compte enfin de la gravité du complet qu'il a déjoué. - Rapports de police et listes des conspirateurs. -L'empereur octonne d'arrêter la prince Troubetzkoi et ses complices. - Bernière réunion des conjunts. — lis espérent precidro leur revançõe. — floutatoff leur apprend qu'ils vont être arrêtés. — les se dispersent et se cachent. — Détails de la tournée d'impection du grand-duc Michel — Il revient au palain d'Éiver. — Spectacle que c'effre à mi, à son entrée dans le cabinet de l'empereur. — Le prince Proubetakof avous son crime. - L'empereur lui promet la vie saure. - Récompouse du lieuwenant Nassakine. - Un généreux ami. - Alexandre Bestaujeff devant l'empereur -- Le colonel Batatoff soul à seul avec l'empereur, - tuflexibinté du comte Zacharie Tohernych ff. - Horreur que l'emprerenégrouve à la vue de l'assussin du comte Miloradovitch. - Premier interrogatoire de Rytéleff. - Serment de l'empereur Nicolan, Pag. 479 à 419.

FAN DE LA TABLE DE PRÉMIÉE VOLCHE.

FAUTES A CORRIGER

DANG IS PREMIER VOLUME

- P. 6, ligne 3, liser. Partocatch, au Leu de . Paulovitch.
- ligne 11, hier : comfe Gregoire Orloff, tu lieu de : pe in e.
- P 43, ligne 48, linez : Julie-Hennette-Lonque de Sure-Faboury, au tieu de : Julienne de Sexe-Cobourg.
- P. 24, ligne 21, lieux : ne manquait par d'exenser, au teu de ne manquait d'exenser.
- P. 52, ligne derntere, lisez : Wilne, au lieu de : Vitien,
- P 76, ligne 14, lieex : Wassilichikoff, an lieu do : Wassilscheloff.
- P. 80, ligne 4, lisex . Potsdiam , au lueu de . Postdam .
- P. 87, ligne 22, lisez : Camtoryski, tu neu de : Caurtoroky
- P 198, ligne 25, lisez: Julie de Saze-Cobourg, au heu de : l'I ique de Saze-Cobourg.
- P. 105, lights 50 et s.iv., there: It tella natural que possible de voir Louis XVIII. Ses relations evec la famille royale..., on hen de t voir Louis XVIII et la famille royale. Ses relations avec eur...
- P 183, ligno 19, lises: In order heliman diountiky, au 1 cm do . Howassky
- P. 116, ligne 1, lists . Kasan, au heu de . Cosan.
- P 434, lague 48, lasez : les mers du nord, au lieu de : la mer du Pord.
- P 137, ligne 26, lisez: défenseurs de l'ordre public au lien de défenseurs de la public.
- P. 139, ligne 3, I sest mais le grand-duc les prin, au lieu de , mais it les prin.
- P. 145, ligne 3, lisez: Paulorifek, au lieu de : Paulorifek.
- P. 197, ligne 30, lisez: Compereur avad full don aux nouvenex dyoux, ha hou do : Compereur les avoit font don.
- P. 119, ligno 29, lices . Poisdam, qui lien de . Postdam.
- P 154, lagno 17, luez: Orananteun, nu non de : Orianienbaum
- P 462, ligne 1, lisez : Fritterika, au tieu de : Friedriche.
- P 407, lignes 18 et 19, lisas: une banque, une causes d'americament, su lira de : des banques de commerce et des crasses d'americament.
- P. 202, light 7, lises: la succession as frôse, au heu de : la succession du trôse.
- P. 242, ligne 1, ajoutez, au com neucement du paragraphe : Dans l'élé de l'année 1882...

Goegle

 $|\mathbf{k} - \mathbf{c} \mathbf{g}|^{2} = \cdots \cdot |\mathbf{k}| = |\mathbf{g}|^{2} \Delta$

- P. 204, ligno 3, luca : ant caléche attelée de trois chevanz, au lieu de : un équipage (troiks).
- P. 197, ligno 14, lises : piesse bienveillance pour les skhimaile, au lies de . pieuse bienveillance, pour les skhimailes.
- P. 104, lignes 11 et 16, liges : Chuchkoff, au lieu de : Schirchkoff.
- P. 338, ligna 24. 1642 : général Galénischeff-Kautouzoff, an tieu de : comte Galénischeff-Kostouzoff
- P. 344, lignes 7 et 50, lises : manifeste impérial, au lieu de rescrit impérial.
- P. 148, ligne 12, lines : D décembre, au tien de : S décembre.
- P. 163, ligae 26, lisez : dans celle capitale, au lieu de : dans la capitale.
- P. 180, ligne 3, lices : sous-lieutenant, am lieu de : lieutenant
- P. 194, ligne 32, lises : manifeste impérial, au lieu de : rescrit impérial
- P. 195, ligno 14, lisez : dans les archives du Conseil, au lieu de : entre ses mains.
- P. 415, Egna 9, lises : Poustehine, au lieu de : Pouchkine.
 - ligno (4), lisez : Les frères Bestoujeff. Aierandre, officier d'état-unjor, Nicolanus, un lieu du : les frères Bestoujeff, Nicolanus
- P. 481, ligno 81, lises : ambicada, au lien de : amitanta.
- P. +25, ligne 19, lises : sur la troupe, un fien de " sur l'armée.
- P. 186, ligno 8, lives: l'aide de camp qui lui apportait ces nouvelles, au live de 2 qui lus rendait campte du sa mission.
- P. 154, ligne b, lises : L'empereur charges it grand-duc Michel, au lieu de ... chargest son frère. .
- P. 164, ligno 17, lises : des soldats égurés qui portaient le même uniforme qu'elles, au lieu du , qui portaient leur uniforme.
- P. 166, ligne 6, lisez : auprès du monument de Pirror le Grand, pa lien de : auprès de la Matos de Pierre le Grand.
- P 16t, ligne 11, lises . Le corps de l'artillerse, au ica de l'artillerse.
- P. 474, ligat 18, effaces : per une balle.
- P. 181, ligne 15, lises . Pourtchine, au ileu de: Pouchtine.
- P. 300, ligno 38, et p. 509, ligno 1, lisez : Chitchloff, au lieu de Chirchloff

r Google

Ur greation

-- Google

ng sa from

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY BERKELEY Return to deak from which borrowed. This book is DUE on the last date stamped below. Sep 7'ap 10 JULY 1 1553 INTER-LIBRARY LOAN SENT ON ILL FEB 0 2 2009 U.C. BERIVELEY OF CALIFORNIA

